This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Bibliothèque
de M. le comte Riant

Geog 4208.85

HARVARD UNIVERSITY LIBRARY

FROM THE LIBRARY OF
COUNT PAUL RIANT

MEMBER OF THE
INSTITUTE OF FRANCE
HISTORIAN OF THE
LATIN EAST

MDCCCC

GIFT OF J. RANDOLPH COOLIDGE
AND ARCHIBALD CARY COOLIDGE

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

MON SÉJOUR EN FRANCE

VILLE DE PARIS

SIÈGE DE PARIS

MES PÈLERINAGES

A ROME, A JÉRUSALEM ET A LOURDES

PAR

Jean-Joseph FRACHEBOURD, laboureur

FRIBOURG

IMPRIMERIE CATHOLIQUE SUISSE

13, GRAND'RUE, 13

1885

Digitized by Google

Geog 4208.85

Harvard College Library
Rant Collection
Gift of J. Randolph Coolidge
and Archibald Cary Coolidge

Digitized by Google

Avant de commencer ce petit mémoire, permettez, cher lecteur, que je vous prie d'être indulgent pour les nombreuses fautes qu'il contient.

Je suis né de braves, mais pauvres laboureurs, qui auraient bien voulu me faire instruire ; mais qui, malheureusement, n'en eurent pas les moyens ; c'est pourquoi, aujourd'hui, je me trouve un peu embarrassé pour faire ce récit. Néanmoins, je me mettrai à l'œuvre pour le bien et l'édification de tous.

Je l'ai dit, je suis né de parents pauvres. Dès mon plus jeune âge, je fus obligé de travailler avec eux, car, comme aîné de la famille, j'étais leur seul soutien. J'avais encore un frère et trois sœurs, mais tous bien petits.

J'aidai de mon mieux à les élever, quand un malheur irréparable nous frappa. Ma mère mourut, et notre bon père fut accablé d'une terrible infirmité, qui ne le quitta qu'à sa mort, dix ans après.

Nous voilà donc à peu près orphelins, privés de tout

Digitized by Google

soutien, ou plutôt, je me trompe, nous avions encore le bon Dieu qui, grâces lui en soit rendues, ne nous abandonna pas.

Je pris courageusement la direction de la famille et, grâce à tous nos efforts réunis, nous vînmes à bout de nous tirer d'affaires.

Sur ces entrefaites arriva une difficulté de famille ; j'en profitai pour prendre congé du toit paternel, malgré mon ignorance, et je m'embarquai pour Paris, à l'âge de trente-huit ans.

Digitized by Google

SÉJOUR EN FRANCE

Mon voyage

Je partis de mon village le 26 novembre 1869. Arrivé à Lausanne, au moment où j'allais prendre le train, on vint me demander si je voulais bien me charger de conduire une jeune personne se rendant à Paris, chez une tante. Sur ma réponse affirmative, nous montons dans le train. Mais voici que l'aventure devient comique. Arrivé à Paris, au débarcadère, je perds ma compagne de voyage, et j'eus beau chercher, je ne la trouvai plus. Ce fut mon premier exploit.

J'employai le reste de cette première journée à me promener dans cette immense ville. Le lendemain, je me mis en quête d'un logement à un prix modeste. Pour cela je m'adressai à un Monsieur qui m'indiqua tout de suite ce que je demandais. Je fis conduire ma malle à ma nouvelle demeure et je restai là pendant deux ans, quoique mes voisins et voisines ne fussent pas bien édifiants.

Maintenant que j'étais logé, il me fallait de l'ouvrage. Je me mis avec ardeur à la recherche d'un emploi.

Un soir que, fatigué de mes courses incessantes, je me reposais sur un banc, passe un Monsieur assez bien mis, qui prend place à côté de moi et, sans façon, me demande d'où je suis ? — De la Suisse, lui fut-il répondu, et je cherche de l'ouvrage. — Mon compagnon a l'air tout enchanté de m'avoir trouvé, et après avoir débité une kyrielle de compliments sur la Suisse, me demande si je resterais au service de son fils, jeune docteur, demeurant à la rue Belleville, N° 30. J'y consens de grand cœur, après quoi nous continuons notre chemin.

Digitized by Google

Arrivé devant une pharmacie, mon compagnon entre, me priant de l'attendre. Au bout d'un instant il ressort, tout agité, me priant instamment de lui prêter les 20 fr. qui lui manquent pour faire son emplette et qu'il me donnera en rentrant. Sans réflexion aucune, je les lui tendis, mais cette fois j'eus beau attendre son retour, il avait fait le voyage au corbeau. Inutile de dire qu'à Belleville il n'y avait pas de docteur. Voilà la seconde leçon de savoir-vivre qui m'était donnée à mon arrivée à Paris.

Tout en continuant activement mes recherches, je m'informai un jour de l'adresse d'un Suisse. On m'envoya à un M. Tarin, de Lausanne, tenancier du café « Rendez-vous des princes », dans la rue des Martyrs. Je m'y rendis tout droit. On m'introduisit immédiatement. A mes explications, il répondit que je ferais mieux de rentrer en Suisse. Sur mon refus positif de le faire, il m'adressa à la Société Bordelaise, grand entrepôt de vins fins, et me donna un billet de recommandation pour le contre-maître. Cette fois j'étais heureux, car j'allais bientôt travailler. Aussi je le remerciai avec effusion et me retirai. Le contre-maître me reçut avec bienveillance et, après m'avoir examiné, me renvoya au lendemain, à sept heures, afin de voir mon premier essai comme rinceur de bouteilles. J'étais enchanté et, le jour suivant, je fus exact au rendez-vous. Cela n'allait pas trop mal.

C'était un samedi. Voici que mes camarades me demandent si je travaillerai tout le jour suivant. « Non, certes, répondis-je, puisque c'est dimanche. » « Mais, reprend l'un d'eux, est-ce que vous ne mangez pas demain? Puis, ajouta-t-il, si vous ne travaillez pas, vous serez congédié. » « Oh! s'il en est ainsi, répliquai-je, je préfère passer à la porte que de profaner le jour du Seigneur; car ma chère et bonne mère m'a répété souvent: « Souviens-toi, mon enfant, de bien sanctifier « le saint jour quand je ne serai plus avec toi. » Je l'ai promis et ne manquerai jamais à ma promesse. A cette réponse faite avec naïveté et énergie, tous me regardaient étonnés. Le lendemain, je restai à la maison. Le lundi je revins, au grand étonnement de mes compagnons, qui me croyaient congédié. Je m'attendais à un assaut formidable. Tout le contraire arriva. On me laissa travailler en toute liberté et pendant six ans,

Digitized by Google

je n'allai jamais à l'ouvrage le dimanche. Au bout d'un an, je fus le seul de mes dix camarades qui eus de l'avancement.

J'étais donc installé à Paris.

Mais je voulais connaître cette ville, car j'ai toujours été très curieux, et comme je n'étais jamais sorti de mon pauvre petit village, Paris me semblait bien beau.

Aussi, dans peu de temps, j'allai dans trois théâtres, à un bal masqué, aux cafés-chantants, au Cirque d'Hiver, enfin, que sais-je ? Mais je me suis tant ennuyé à tous ces endroits, que de ma vie je n'y remettrai le pied.

Paris

Maintenant, cher lecteur, permettez que je vous dise un tout petit mot de Paris. Peut-être le connaissez-vous mieux que moi ; mais enfin, tous n'en seront pas là.

Paris a une population de deux millions deux cent trente mille habitants. Il est divisé en vingt arrondissements et autant de mairies, une centaine de paroisses, environ cent mille maisons, quatre mille rues, une centaine de boulevards, autant d'avenues et de passages, cent quarante places publiques, une soixantaine de jardins publics, squares, etc., vingt-sept ponts sur la Seine, trente-huit hôpitaux et hospices, trente et un Lycées, écoles supérieures et collèges, soixante-sept monuments et palais principaux, une quarantaine de théâtres, environ vingt couvents et chapelles, huit gares de chemin de fer, sans compter le chemin de fer de ceinture à l'intérieur de la ville ; soixante quais, deux cirques, etc. ; cent mille chiens et plus de cent mille chevaux. Paris a quarante-huit kilomètres de circonférence à l'intérieur des fortifications et cinquante portes.

Voilà, je pense, un petit aperçu qui peut bien vous intéresser.

Mais revenons à mon atelier. Je fus vite au courant de l'ouvrage et tout allait bien pour moi. Un jour, j'entendis dire

Digitized by Google

qu'on organisait un train de plaisir pour le Havre. Comme j'avais une furieuse envie de voir la mer, je profitai de l'occasion. La permission m'est accordée. Nous partons de Paris à 10 heures du soir, la veille de la Pentecôte, et arrivons au Havre à cinq heures du matin de la fête.

J'étais émerveillé à la vue de cette mer sans bornes. Ensuite nous visitâmes les vaisseaux, entre autres le *Napoléon III*, le plus grand de la marine française. Un employé nous donnait les explications nécessaires. C'était très instructif et intéressant.

Nous visitâmes aussi les principaux endroits du Havre : le quai, la jetée, la chapelle des marins, qui a quelque chose de touchant, la falaise où les lames viennent se briser, le port qui est le plus grand port marchand de France, après Marseille.

Mais ce qui m'a étonné le plus, c'est la marée montante et descendante.

Il y a aussi la rade, où les vaisseaux doivent tous s'arrêter avant d'aborder, afin de subir l'inspection de la police. C'est une vraie ville flottante.

Voilà, en quelques mots, ce que j'ai vu au Havre. Il y aurait bien d'autres choses à dire, mais ce serait trop long, cher lecteur.

Du Havre, nous sommes partis pour Honfleur, en traversant l'embouchure de la Seine ; nous avons mis une heure à faire ce trajet. Honfleur est aussi au bord de la mer, dans une position très pittoresque.

Près de là, se trouve un petit plateau d'où l'on jouit d'une vue ravissante jusque sur les côtes de l'Angleterre. Il y a une chapelle dédiée à Notre-Dame de la Grâce, vénérée de tout le monde, et surtout des marins. La quantité d'ex-voto qu'on y voit, témoigne que la Sainte-Vierge y exauce volontiers la prière de ses serviteurs.

Nous revînmes au Havre en bateau, après quoi nous reprîmes la route de Paris, enchantés de notre promenade. Arrivé à peine à temps pour me rendre à l'atelier, je dus y travailler depuis 6 heures du matin jusqu'à 7 heures du soir. Inutile de dire que j'aurais volontiers cédé ma position contre un bon lit.

Digitized by Google

Pendant la guerre

C'est ainsi que, jusqu'à la guerre franco-allemande, ma vie s'écoula paisiblement. Mais voilà qu'un jour un conflit éclate entre la France et l'Allemagne, et ces deux puissances se déclarent la guerre.

Alors on n'entendit plus parler que de cela. Un soir, après ma journée, j'étais assis sur le boulevard. Trois Messieurs étaient à côté de moi. Un se mit à dire : « Je ne comprends pas que le roi de Prusse accepte la guerre avec nous. » Le second répliqua que Napoléon Ier avait su se faire respecter de toute l'Europe ; pourtant son armée n'était pas équipée comme celle qui se formait à présent. Le troisième Monsieur ajouta : « Oh ! voilà, ce sera une promenade à Berlin, mais Guillaume saura ce qu'il lui en coûtera. »

Alors, je ne pus m'empêcher de leur dire : « Pardon, Messieurs, mais je crois, moi, que cette guerre sera sanglante, parce que les deux armées seront à peu près égales en force. » C'en fut assez. « C'est un espion, » se dirent aussitôt mes trois voisins. Je m'esquivai prudemment, car je vis que si j'attendais encore on me ferait un mauvais parti. J'appris à mieux gouverner ma langue, surtout à l'égard des choses qui ne me regardent pas. Mais je trouvais ces hommes bien prétentieux de croire qu'ils iraient tout simplement faire une partie de plaisir à Berlin.

Bientôt, de tous côtés, l'armée s'organise. Tout le matériel et les soldats sont dirigés sur Paris. Pendant quinze jours aucun voyageur n'est reçu, excepté l'armée, aux deux gares du Nord et de Strasbourg. Les soldats partaient aux cris de : A Berlin ! A Berlin ! On aurait dit que les têtes de Guillaume et de Bismarck étaient déjà au bout de leurs baïonnettes.

Un soir, voyant passer un escadron avec plus de trois cents beaux chevaux, je me dis : Quel dommage si tout cela se perdait ! Hélas ! on perdit bien plus que cela ! ! !

Digitized by Google

Les deux armées se rencontrent aux bords du Rhin. Les Français remportent un avantage à Sarrebrück. Mais, hélas ! ils le payent cher : le lendemain déjà, ils subissent une cruelle défaite à Wissembourg, et Douay, général de corps d'armée, est tué.

Le gouvernement se hâte d'organiser la garde mobile et la garde nationale.

Mais les Français sont partout vaincus : à Chaumont, Saint-Privat, Gravelotte, Sedan, etc. Le général Bazaine s'est réfugié à Metz.

Pendant ce temps la république est proclamée. A sa tête, se placent les révolutionnaires et les francs-maçons. Gambetta se fait nommer ministre de la guerre, croyant pouvoir réparer tous les désastres. Bientôt arrive la nouvelle que Metz et Strasbourg sont assiégées. Les troupes prussiennes se dirigent à marches forcées sur Paris, où l'on fait son possible pour les recevoir comme elles le méritent. On garnit les fortifications de pièces de canon ; de tous côtés on élève des barricades. Les habitants de la banlieue déménagent et entrent dans la ville ; c'était un encombrement indescriptible.

Tout homme capable de tenir les armes est enrôlé ; on vient me dire que tout étranger doit sortir de la ville. Je me rends immédiatement chez le commissaire de police de mon quartier, pour m'informer de l'exactitude de cette nouvelle. Celui-ci me demande d'où je suis ; je me fis connaître comme citoyen suisse, et lui montrai mes papiers. Il me dit que j'étais libre de rester ou de m'en aller, mais que si je restais je subirais toutes les conséquences du siège. Il m'engagea vivement à partir.

Mais j'avais envie de voir un siège. Je restai donc.

Une petite difficulté, un peu de ma faute, qui surgit entre mon patron et moi, acheva de me donner la liberté. Je résolus d'en profiter le mieux possible.

Bientôt arrivent à Paris les débris de l'armée du Rhin, commandée par le général Vinois ; ils étaient au nombre de soixante mille hommes, de toutes armes et de tout corps, plongés dans la plus grande misère. Ils faisaient pitié.

Comme les Prussiens s'avançaient, le général Trochu donna l'ordre de brûler toutes les forêts de la banlieue et de faire

Digitized by Google

sortir toutes les bouches inutiles. Un soir j'allai sur la butte Montmartre ; il y avait là une foule immense, car on y domine une étendue considérable. Quel sinistre tableau ! La banlieue ressemblait à un immense brasier. C'était l'incendie des forêts.

Autour de moi j'entendais maudire Bismarck et le roi Guillaume.

Mais rien ne put arrêter l'ennemi ; bientôt il cerna la ville et le siège commença. On ne put plus ni sortir, ni avoir de communications avec le dehors, si ce n'est au moyen de pigeons voyageurs ou de ballons.

Tous les boulevards extérieurs se transforment en abris pour les soldats, et des ambulances s'installent sur tous les points de la ville.

Gambetta part en ballon pour aller organiser les forces de l'armée en province, afin de venir délivrer Paris. J'ai assisté à son départ.

Les vivres sont rationnés et, sans une carte du maire de son quartier, il est inutile de se présenter au boucher ou au marchand de bois. On était obligé parfois d'attendre trois heures pour n'obtenir que du bois vert et gelé, ou de la viande de cheval blessé. Bien plus, vers la fin du siège, on ne mangeait plus que du chien, du chat et du rat, et on se les arrachait. Maintes fois, il est arrivé que des personnes tombaient sans connaissance à force d'avoir jeûné.

Quant aux soldats recrutés partout pour défendre la ville, c'était pitié de les voir manœuvrer, car la plupart n'avaient jamais touché une arme. Un jour, l'un d'eux laissa tomber son fusil pendant l'exercice ; une dame, à mes côtés, me dit : « Mais, dites-moi ce que ces pauvres gens vont faire devant l'ennemi ? ils se feront tuer comme des mouches. » Tous les vieux soldats retraités étaient officiers. Bien souvent les ouvriers commandaient leurs patrons. Un jour, je vis à la tête d'une compagnie un pauvre cordonnier qui, auparavant, restait tout près de chez moi, dans une espèce de niche, où il ne pouvait pas se tourner et où il gagnait à peine sa vie. Il était tout pimpant avec son grand sabre. « Mais, lui dis-je, vous ne faites plus de chaussures. » Il se mit à rire et répondit : « Oh ! je préfère ce métier-ci et je voudrais que cette position dure toujours. »

Digitized by Google

Un jour, la garde mobile, par ordre du gouvernement, fit une sortie ; mais ce ne fut que pour se faire massacrer. On vit arriver alors de grandes voitures pleines de blessés et toutes débordantes de sang. Quel poignant tableau !

Les Prussiens s'emparèrent du Bourget, malgré tous les efforts des Français. Les 1er et 2 décembre eut lieu la mémorable bataille de Champigny. Je m'étais rendu au Père Lachaise pour la voir d'un peu plus près. C'était vraiment grandiose et terrible. On n'entendait que le sourd grondement du canon et les détonations de la fusillade ; une épaisse fumée dérobait aux regards tout le champ de bataille. Le soir, des bâteaux chargés de blessés arrivaient à l'Hôtel-de-Ville.

Le prix des denrées était inabordable. Les poules se vendaient 50 francs, les poulets 100 francs. Le prix du chien était de 2 fr. 50 la livre, le chat 3 fr. la livre et le rat 1 fr. pièce.

Un jour j'arrive à Saint-Denis ; je vois, en entrant, un grand tas de pavés, et des gardiens me disent qu'il est défendu de passer sans en prendre un et le porter à l'autre bout de la ville, afin de construire des barricades. J'en prends un et continue mon chemin. Mais voilà qu'en revenant par la rue de Flandres, je me mets à examiner des chaussures devant un magasin. Il n'en fallut pas davantage pour faire croire à une dame qui était là tout près que j'étais un espion prussien, car l'excitation contre les Prussiens était à son comble. On pouvait bien supposer que j'étais un espion : d'abord, tous les hommes étaient soldats, et moi je ne l'étais pas ; ensuite, je parlais mal le français ; puis, comme la généralité des Allemands, je portais toute la barbe.

Donc, cette dame, me voyant arrêté devant ce magasin, dit que j'étais un espion. A l'instant même je suis arrêté et, avec elle, conduit au poste à travers une foule compacte et menaçante. Une fois arrivé, on m'interroge, on examine mes papiers, puis on me donne la liberté, après avoir brusquement renvoyé la dame auteur de cette méprise. Sur ma demande, on me donne quatre soldats pour m'accompagner ; car je crois que la foule m'aurait mis en pièces. Aussi, je n'étais pas fier, je vous assure.

Digitized by Google

Le lendemain, comme je passais par l'avenue d'Italie, je fus témoin d'une tout autre scène. On abattait les énormes arbres qui ombragaient cette promenade, et on avait permis à tous de prendre tout le bois qu'ils pourraient arracher avec la main. A peine un arbre avait-il touché la terre, qu'il ressemblait à une grappe humaine.

Je me rendis aux Tuileries, dont le jardin renfermait tous les débris de l'armée du Rhin : pièces de canons et chevaux, tout était là pêle-mêle. C'était pitoyable de voir ces pauvres bêtes à moitié mutilées. On les employait pour la consommation. Là encore, je faillis être pris pour un espion.

Un jour, en traversant les Champs Elysées, quatre soldats m'accostent, et me demandent d'où je suis. Je leur réponds en montrant mes papiers, et ils me laissèrent passer. J'allai aux fortifications où les travaux étaient bien avancés. On commençait à les garnir de pièces de canon dont le plus grand s'appelait Joséphine ; chacun de ses coups coûtait 300 fr., il se trouvait à la porte St-Ouen.

Une autre fois je rencontre une voiture chargée de soldats gelés. Quel poignant spectacle !

On vendit bientôt le pain à un prix exorbitant. Un soir, j'allai chez le restaurateur lui demander quelque chose à manger. Il me donna ce qui lui restait et je l'avalai d'un coup de dent, puis je me mis au lit. Mais toute la nuit j'eus de grandes coliques, et quand, le lendemain, je lui demandai quelle saleté il m'avait servie, il me répondit : « C'est du chien qui est bien bon. » En effet, il était si bon que j'avais failli en mourir. Je n'ai plus mangé de viande pendant tout le reste du siège. Un jour, je n'ai pris qu'une chopine de vin, n'ayant rien trouvé d'autre.

On avait bouché toutes les fenêtres du Louvre avec des sacs de sable, afin de conserver les immenses richesses qu'il contient.

La nouvelle arrive que Metz est prise et que Bazaine est prisonnier avec cent soixante mille hommes. Strasbourg subit le même sort. Les Prussiens commencent à bombarder la ville et pendant près de quinze jours les obus pleuvent sur la rive gauche de la Seine.

Je me rendais tous les jours sur les lieux attaqués afin de me rendre bien compte de la situation. C'était très imprudent

Digitized by Google

de ma part, je l'avoue; mais je voulais sur ce point satisfaire ma curiosité. Aussi n'est-il pas étonnant, cher lecteur, si j'étais à tout moment pris pour un espion prussien.

Enfin la France demanda l'armistice, car Paris était à bout de ressources. Si ce siège meurtrier avait duré encore quelques jours, c'en était fait de la population; pendant les derniers jours du siège, il mourait jusqu'à dix mille personnes par semaine. En temps ordinaire la mortalité moyenne est de mille personnes par semaine.

Je ne vous parlerai pas de la province, où Gambetta soulevait les paysans et subissait partout des échecs; ni des révolutionnaires garibaldiens, venus en France dans le seul but de voler et de piller; ni du général Bourbaki obligé avec ses quatre-vingt mille hommes de se réfugier en Suisse, pendant que trois cent mille hommes de l'armée régulière étaient prisonniers en Allemagne et que vingt mille étaient en Belgique.

La France était assez forte pour lutter avec la Prusse; mais ce qui l'a perdue c'est son peu de foi en Dieu. Cependant j'ai été édifié de la résignation du peuple parisien pendant les horreurs du siège.

Un traité de paix honteux et humiliant vint mettre fin à cette guerre meurtrière. La France dut donner cinq milliards à la Prusse, avec deux de ses plus belles provinces : l'*Alsace et la Lorraine.*

La guerre était terminée, mais un autre fléau bien plus affreux replongea Paris dans une mer de sang.

Le 1er mars, la Commune fut proclamée. Elle en voulait à tout ce qui était bon et beau.

Digitized by Google

Pendant la Commune

Liberté, Egalité, Fraternité ; telle était la devise des communards ; telle était aussi celle des révolutionnaires de 93. Mais que d'atrocités, de perfidies, de meurtres, de vols se cachent sous ces mots. Les communards de Paris le savaient ; c'est pourquoi ils s'en sont affublés.

Tout le sang versé contre la Prusse n'arrêta point ces émules des Vandales ; ils leur fallait une guerre fratricide où le frère égorgeait le frère, l'ami, son ami, le fils son père, et cela pour de misérables divergences d'opinions.

Immédiatement après la paix désastreuse signée entre la France et la Prusse, Gambetta s'enfuit lâchement en Espagne, pendant que M. Thiers et le général Mac-Mahon, avec la troupe régulière, se préparaient à punir les révoltés.

Vers ce temps-là, je tombai gravement malade. Comme j'étais dans un hôtel garni, et que j'étais seul, j'eus bientôt épuisé toutes mes ressources. Je demandai à être transporté à l'hospice. Avant d'entrer, un médecin, d'après le règlement de la maison, vint me visiter, et me demanda où j'avais travaillé. — Chez un marchand de vin, répondis-je. — Oh ! dit-il, c'est l'abus de l'alcool qui l'a mis en cet état. Notez-bien, ami lecteur, que j'étais étendu sur un brancard que deux hommes portaient. Je fus renvoyé. Ce n'était pas très amusant pour moi. Le lendemain, je me fis conduire à l'Hôtel-Dieu. Pas de place encore, mais on me donna un billet pour l'hospice des Incurables, situé à une forte distance dans la rue de Sèvres. J'y arrivai à moitié mort, car il y avait une heure et demie que j'étais en voiture, moi qui ne pouvais pas même quitter ma couche.

Je fus immédiatement transporté sur un lit, où une fièvre terrible me tint pendant cinq heures. Après un mois de souffrances, j'entrai en convalescence.

Jamais je pourrai oublier le dévouement et les bons soins des religieuses qui m'ont soigné. Ce sont vraiment des anges

Digitized by Google

de charité placés sur la terre pour consoler l'humanité souffrante.

Dans le lit à côté du mien, se tordait dans d'atroces douleurs, un pauvre capitaine de la garde mobile, qui avait eu un pied gelé; jusqu'au dessus de la cheville il était tout carbonisé. Un jour, un médecin, en passant, souleva le pied pour l'examiner, mais il se déboita et lui resta dans la main, sans qu'il en sortît une goutte de sang. Il le garda et dit qu'il n'avait jamais vu un cas pareil. Quant à moi, si je ne l'avais pas vu, je le croirais difficilement.

Neuf jours après, le malheureux capitaine expirait dans d'horribles souffrances.

Plus tard, on apporta un communard qui avait un bras et les deux jambes affreusement mutilés. On l'a amputé immédiatement et 24 heures après il était mort.

Les plus tristes nouvelles nous arrivaient à tout instant du dehors. Mgr Darboy et tous les principaux religieux étaient arrêtés. On faisait sortir les bandits des prisons afin de les mener aux armes, et on mettait à leur place les personnes qui pouvaient faire le plus de bien. On fermait les églises au culte, et dans la chaire de vérité retentissaient les discours les plus infâmes contre la religion et surtout contre les mœurs. Sur ces entrefaites, cinquante mille hommes se mirent en marche sur Versailles pour s'emparer de Mac-Mahon et de son armée. Ils marchaient avec assurance, quand, du fort du Mont-Valérien, M. Thiers commença à les bombarder avec impétuosité. Aussitôt ils battent en retraite et rentrent dans Paris, où ils sèment l'épouvante et le carnage. Les couvents sont fermés, et tous les religieux sont chassés.

Les communards voulaient régner sur toute la ville de Paris, sinon ils avaient résolu de la détruire.

Un jour, ils firent sauter un magasin de cartouches situé au Gros-Caillou, à un quart d'heure de l'hospice où j'étais. Toutes les toitures des maisons environnantes s'effondrèrent; à l'hospice, le tiers des carreaux des fenêtres volèrent en éclats.

Vers le commencement de mai, comme j'étais à peu près rétabli, je voulus sortir; mais on avait défendu de laisser sortir quelqu'un des hospices. Les communards élevaient partout

Digitized by Google

des barricades. La situation devenait toujours plus critique. Nous apprîmes à notre grande satisfaction que Mac-Mahon, avec la troupe de Versailles, était rentré à Paris. Le feu des batteries redoublait d'intensité ; on n'entendait que coups de canon et fusillade incessante ; c'était une grêle de projectiles qui tombait dru sur tous les points de la ville. On aurait dit un volcan en éruption.

Nous nous sommes trouvés pendant quarante-huit heures entre deux feux. Mon lit était à côté d'une fenêtre donnant sur une rue où les Versaillais et les communards luttaient pendant longtemps avec un égal acharnement. J'étais bien placé pour entendre le sifflement des obus, un de ces projectiles vint à éclater juste au-dessus de ma croisée, avec un bruit terrible ; mon camarade, bien rétabli, comme moi, était à côté de son lit. Il tomba sur le sol de tout son long. Je crus d'abord qu'un éclat d'obus l'avait atteint, et je m'approchai pour voir où il était blessé. Mais il n'avait aucun mal ; il était aussi pâle qu'un mort.

A mesure que les communards battaient en retraite, ils mettaient le feu partout où ils pouvaient, mais surtout aux monuments. Les pétroleuses les secondaient activement. Un jour on en arrêta une centaine à la fois ; elles furent passées immédiatement au fil de l'épée.

Une nuit, la plus terrible que j'ai passée, et dont je me souviendrai toujours, nous croyions tous que c'en était fait de Paris. Le feu et le fer volaient de tous côtés. Une canonnade épouvantable faisait trembler le sol. Les sourds crépitements de la fusillade et l'illumination féerique de l'incendie étaient si effrayants, qu'il me serait impossible de bien le décrire ; aussi, nous nous croyions à notre dernier moment. Une bonne Sœur qui était dans notre chambre nous dit, avec un calme angélique, de faire l'acte de contrition, car dans quelques instants c'en serait peut-être fait de nous. Pour moi, j'étais tout à fait tranquille. Les événements horribles, qui ces derniers jours se succédaient sans interruption, m'avaient dégoûté au plus haut point de ce monde de misères. D'ailleurs, qu'avais-je à regretter ici-bas ? j'étais seul, sans enfants. La mort m'apparaissait comme un ange de délivrance ; et j'étais très résigné.

Digitized by Google

Après avoir remis mon âme à Dieu, j'attendis. Mais le jour arriva sans rien changer à cet épouvantable tableau. La troupe de Versailles arriva vers notre hospice et enleva d'assaut la barricade des communards. Le premier qui monta sur cette barricade, un jeune marin, vit, toute seule derrière lui, une jeune fille armée d'un fusil, elle tira sur lui, mais le manqua. Alors le marin lui dit : « Ma mignonne, tu m'as manqué ; mais je ne te manquerai pas », et il l'enfila avec son épée. Mais tout n'était pas fini encore ; un massacre sacrilège vint ajouter un nouveau crime à tant d'autres horreurs. Mgr Darboy et beaucoup d'autres religieux illustres furent lâchement assassinés à la Roquette. Cependant la fin de tant de scènes terribles ne pouvait pas tarder.

Le 25 mai, le général Mac-Mahon ordonna la destruction de toutes les barricades et le rétablissemeut de la circulation dans les rues. Une partie des communards furent pris les armes à la main et déportés à Cayenne. Gambetta revint alors d'Espagne, où il avait été se cacher.

Après la Commune

Le bon Dieu m'a fait une grande grâce en me rendant malade pendant toutes ces orgies de la Commune.

Lorsque la consigne fut levée, je sortis de l'hospice, après avoir témoigné ma reconnaissance aux bonnes Sœurs qui m'avaient pour ainsi dire sauvé la vie.

Je commençai à me promener pour voir l'étendue du désastre. Mon hôtel était intact ; mais de tous côtés je ne vis que des ruines. Les Tuileries, un pavillon du Louvre, tout un côté de la rue Royale, enfin tout ce qu'il y avait de plus beau parmi les monuments avait été détruit ou détérioré. Mais ce n'était pas aux monuments profanes que l'on constatait le mieux la rage des communards ; ces malheureux s'étaient acharnés à mettre le feu aux édifices religieux.

Digitized by Google

J'ai vu au milieu de la cathédrale de Notre-Dame, un tas de paille à moitié brûlée. Des médecins de l'Hôtel-Dieu avaient éteint le feu, sans quoi c'en était fait, peut-être, de cette splendide basilique. Le parquet de la Sainte-Chapelle était à moitié brûlé; à Saint-Eustache, la chapelle de la sainte Vierge était consumée; l'église de Neuilly ressemblait à une cage d'oiseau, tellement les obus l'avaient trouée. A la porte de Maillot, une maison était rasée. Je me rendis à Saint-Cloud. La ville entière présentait l'aspect le plus morne : ce n'était qu'une ruine. A Belleville, sur une place publique, j'ai vu les fusils enlevés aux communards. On les chargeait sur des voitures et on les conduisait aux arsenaux. Les communards avaient fait remplir de poudre les caveaux du Panthéon pour le faire sauter, mais cette horrible tentative fut déjouée.

Mes chers lecteurs, quiconque n'a pas vu de près les horreurs de la guerre ne peut s'en faire une idée. C'est vraiment le plus terrible fléau dont le bon Dieu puisse frapper un peuple. Ceci est surtout vrai pour une guerre civile, comme celle de Paris, où les communards ne rêvaient qu'assassinat, pillage et destruction de tout ce qu'il y avait de beau et de bon. Et tout cela se faisait sous la devise : Liberté, égalité, fraternité. Je vous assure que si la Commune avait duré six jours de plus, c'en était fait de Paris; tout aurait été anéanti.

Maintenant la paix est rétablie, mais à quelle condition? C'est la honte et la ruine, dont la France ne se relèvera pas tant qu'elle subira le régime républicain.

Rentrée à l'entrepôt

Bientôt les promenades cessèrent, car mon gousset était presque vide et la promenade, ami lecteur, n'a plus d'attraits quand les sous manquent, vous le savez aussi bien que moi. Je pensais bien à mon ancienne place, mais je n'osais guère m'y présenter. A la fin, prenant mon courage à deux mains,

Digitized by Google

je reparus devant M. Tissières. Ma joie fut grande lorsqu'il me dit : « Vous êtes sorti sans motif, vous pouvez rentrer sans motif. » J'étais content de cette réponse et je revins le lendemain ; on me reçut volontiers parce qu'il y avait eu de leur faute. Un jour, le directeur me dit : « Désormais, Jean-Joseph, vous travaillerez à l'entrepôt. » Je le remerciai chaleureusement. Je déménageai aussitôt, car il y avait une heure de distance entre mon hôtel et l'entrepôt. J'allai louer une chambre à l'hôtel de l'Espérance. J'y gagnai en tranquillité. Le lundi suivant je me rendis à l'entrepôt pour remplir mes nouvelles fonctions. J'y fus reçu avec bienveillance par mes nouveaux compagnons.

Le premier garçon me prit avec lui. Je traversai un immense magasin de pièces de vin, puis nous passâmes dans un autre magasin garni de 75 foudres et d'une cuve en zinc, contenant 62 pièces de vin ; elle était élevée de dix pieds et munie d'une pompe aspirante et refoulante, c'est-à-dire, qui vidait et remplissait tout à la fois quatre tonneaux et montait le vin dans la cuve, jusqu'à ce qu'elle fût pleine. Alors on n'avait qu'à lâcher les canelles pour remplir les 75 foudres tous ensemble. C'était un des magasins de vin les mieux organisés de Paris.

J'étais donc destiné à travailler à la cuve, et le premier garçon me dit en me montrant un homme à côté de moi : « Vous ferez ce que Monsieur vous dira. »

Vous pouvez penser, cher lecteur, comme je connaissais peu l'ouvrage, moi pauvre rustique paysan qui n'étais jamais sorti de mon village, et me voilà dans un magasin contenant plus de 10,000 pièces de vin, dont la moyenne par pièce était de 225 litres et dont le débit par jour était de 70 pièces.

Je me mis à l'ouvrage avec toute la bonne volonté possible et je réussis si bien qu'au bout de peu de temps je fus nommé chef de la cuve. Il s'en suivit un peu de jalousie, de la part de l'ancien chef surtout. Je prenais beaucoup de précautions afin de ne froisser personne et de faire mon ouvrage comme il faut, à nous deux il nous passait par les mains, chaque jour, environ 62 pièces de vin. Nous faisions seul le coupage de tous les vins ordinaires venant de la province ; car, en

Digitized by Google

France, les vins ne sont souvent pas buvables. Les uns ont un goût de terroir très fort, les autres sont sans force ; d'autres n'ont point de couleur : c'est pourquoi nous les mélangions ensemble afin d'en faire un vin potable.

Mon entourage, qui se composait d'une quinzaine d'ouvriers, était on ne peut plus irréligieux. Tous étaient à moitié ivres la plupart du temps ; ils ne parlaient que contre la religion et les mœurs. Je restai cependant cinq ans avec eux, et je rentrai dans ma patrie, où j'avais l'intention de rester. Mais les choses n'allaient pas comme je voulais, et je repris bientôt le chemin de Paris pour rentrer à mon ancienne place. Peu de temps après, je fus saisi d'une terrible maladie. Elle fut courte, il est vrai, mais d'autant plus cruelle. A la suite d'un courant d'air, il me vint un érésipèle à l'oreille. Je restai quinze jours très malade à l'hospice de la Pitié. Pendant quarante-huit heures je fus sans connaissance. Tous les médecins me croyaient perdu, car ces maladies sont souvent mortelles. Mais je tournai bientôt du bon côté et dans peu de temps j'étais à peu près rétabli. Seulement, j'ai l'ouïe un peu dure ; les médecins m'en avaient prévenu. Après dix-huit jours passés à la Pitié, je demandai l'autorisation pour aller passer quinze jours de convalescence à l'Asile national à Vincennes. On me l'acorda volontiers.

Une fois à Vincennes, un employé de l'Asile, tout chargé de décorations, vint au-devant de moi et me lu le règlement de la maison. En voici un petit aperçu :

1° Il est défendu de cracher par terre dans l'établissement, sous peine d'être carafonné.

2° Même peine pour celui qui marche sur le gazon dans le jardin et le bois, ainsi que pour ceux qui jouent à l'argent, qui ne tiennent pas leur chambre et leur lit comme il faut ; pour celui qui achète à un autre un carafon, etc.

Voici l'explication du carafon : C'était une petite bouteille de bon vin de Bordeaux qu'on nous donnait à chaque repas. Alors ceux qui transgressaient le règlement en étaient privés et leur part donnée à ceux qui aidaient soit au cuisinier, ou au jardinier. J'en avais très souvent deux, car je leur donnais très fréquemment des coups de main. Une fois cependant j'en

Digitized by Google

fus malement privé. N'étant pourvu dans le bois avec deux jeunes gens, ceux-ci m'invitèrent à faire une partie de bouchon. Mais, leur dis-je, personne n'ignore que c'est défendu? Oh! répondirent-ils, qui est-ce qui le saura. Ils mirent chacun un sou sur un bouchon et je donnai le troisième; mais avant que j'eus le temps de le placer, un gardien parut au bout de l'avenue: nous nous hâtâmes de faire disparaître les sous. C'était trop tard. Il nous avait vus. Au repas suivant nous fûmes privés du carafon et tout fut dit.

Dans cet asile nous étions quatre cents convalescents. Oh! que le temps y a vite passé. Déjà le départ arrive, et me voilà loin, emportant avec moi bien des regrets.

Après quelques difficultés, je reprends ma place. Bientôt j'entends parler de conférences d'ouvriers, dans la chapelle de Jésus ouvrier; je commence par y aller passer mes soirées. Puis on ouvre une bibliothèque pour les ouvriers: j'en deviens un des plus ardents lecteurs. Ensuite il se forme un comité catholique. On loue un bâtiment où le Cercle des ouvriers aura ses réunions. Je suis le premier à m'y faire inscrire et dans peu de temps nous étions déjà environ soixante membres. On fait un règlement et des primes sont données à tous ceux qui sont les plus exacts. Un jour le conseil de quartier arrêta de nommer, à la tête du cercle, un conseil intérieur formé des ouvriers du cercle. Je fus au nombre des candidats et au vote, qui se fait toujours la nuit de Noël à 10 heures du soir, je réunis presque toutes les voix et fus nommé conseiller.

Ne croyez pas, cher lecteur, que je vous signale ceci pour m'en glorifier, oh! non, Dieu m'en garde, car je ne suis qu'un pauvre campagnard sans instruction, et si j'ai obtenu quelque avancement c'est uniquement au bon Dieu que je le dois, mais je vous dis ceci, pour vous faire voir la mobilité du caractère français, sans vouloir dire par là que tous les Français soient légers. Pendant quatre ans j'ai été un des ouvriers les plus estimés du Cercle; ensuite, je n'eus plus que l'appui du conseil de quartier. Tous les autres directeurs et membres me faisaient subir toutes sortes de tracasseries, si bien que je dus quitter le Cercle. La jalousie était la seule cause de ces inimitiés. Cependant je ne leur ai pas gardé rancune. Mais, trêve de ces misères.

Digitized by Google

Le Cercle des ouvriers faisait de temps en temps un pèlerinage. Le premier que nous avons fait était celui de Drancy. Tous les cercles de Paris y participaient, ainsi qu'un nombreux clergé. Mgr Mermillod, évêque de Genève, a présidé les cérémonies. Il y avait beaucoup de membres de la haute noblesse. Nous étions plus de mille.

Après une messe solennelle, on nous conduisit dans un parc appartenant à la belle-mère de M. le comte Albert de Mun, où plus de mille couverts étaient dressés. Ce qui m'a le plus édifié, c'est que tous ces couverts étaient égaux.

Après le repas, Mgr Mermillod remercia les Français de leur charmante hospitalité. Puis le comte Albert de Mun prit la parole; son toast fut suivi de beaucoup d'autres. Cette belle journée s'écoula rapidement, il en est ainsi de tout dans la vie; mais particulièrement des choses qui nous donnent du bonheur.

A Longpont, où nous fîmes notre second pèlerinage, je passai aussi une belle journée. Après la messe, une belle procession déroula ses méandres autour du village, ayant à sa tête le magnifique reliquaire de Longpont qui passe pour le plus riche de la France. Je le crois facilement. car on est ébloui en face d'une pareille richesse.

Notre troisième pèlerinage eut pour but Notre-Dame de Bon-Secours à Rouen. Tous les Cercles de Paris y étaient, ainsi que tous ceux de la Normandie, avec un nombreux clergé et beaucoup de membres de la noblesse; nous étions mille sept cent personnes. Après une splendide cérémonie, nous dînâmes tous ensemble en rase campagne. C'était un tableau imposant et que l'on voit rarement. Notre repas fini nous visitâmes la ville et ses principaux monuments. D'abord la cathédrale qui est bien belle, puis le monument de Jeanne d'Arc; après, une grande filature tenue par un bon catholique. Au milieu de cet établissement, il y a un oratoire, où les ouvriers font une prière avant de travailler. Le propriétaire nous a dit qu'il ne craignait la concurrence d'aucune maison de l'Europe. Ensuite, nous avons été au Cercle catholique, où l'on nous offrit une gracieuse collation, puis nous reprîmes le chemin de Paris, le cœur tout joyeux.

A Chartres, où tous les cercles de Paris se rendirent en

Digitized by Google

pèlerinage, nous étions dirigés par MM. les comtes Robert et Albert de Mun. Nous nous rendîmes en procession au sanctuaire vénéré. L'église souterraine est vraiment majestueuse; c'est là que fut dite la messe pour les cercles de Paris. Puis après une collation, on nous conduisit dans les jardins de l'Evêché, où Mgr l'évêque de Chartres nous adressa un magnifique discours. Il fut suivi d'un autre, prononcé par M. le comte de Mun, dont la parole éloquente fit comprendre à tous, d'une manière claire et précise, toute la scélératesse des francs-maçons pour anéantir le règne de Dieu sur la terre et plus spécialement parmi les ouvriers.

Pendant une heure nous fûmes suspendus à ses lèvres. Deux autres discours furent faits ensuite, puis notre départ s'effectua avec un contentement général.

Quelque temps après nous fîmes le pèlerinage de Lumingy où il y a une propriété du comte Albert de Mun et dans laquelle se trouve le Cercle d'ouvriers de Lumigny. Il faut à peu près deux heures pour traverser cette propriété qui est à peu près carrée.

Ce charmant petit pèlerinage et un autre que nous fîmes à Sainte-Geneviève de Nanterre nous ont laissé de bien doux souvenirs.

Un septième pèlerinage fut organisé pour Chantilly. Après une belle cérémonie, nous nous rendîmes dans le parc du château du duc d'Aumale. C'est une des plus riches propriétés de la France. Il y a dans le bois des arbres gigantesques; dans les jardins des fleurs superbes, et toutes sortes de plantes rares charment les yeux. Mais ce que j'ai trouvé de plus curieux, c'est que le château est entouré d'un ravissant petit lac très poissonneux, qu'on passe sur des ponts.

Cette fois nous n'étions que le Cercle de Sainte-Geneviève.

Avant de continuer le récit de mes pèlerinages, permettez, ami lecteur, que je m'arrête pour revenir à l'entrepôt, où une vive jalousie a commencé à se manifester, d'abord parce que le patron m'aimait, et ensuite parce que j'étais étranger.

Un ouvrier surtout m'en voulait. Il dit même un jour devant ses compagnons qu'il me tuerait. Je n'y attachai pas d'importance. Mais voilà que, quelque temps après, en plein déjeûner, il me lance à la tête un caillou qui m'étendit par

Digitized by Google

terre. Le patron lui fait son compte immédiatement et le met à la porte comme un chien, pendant que moi je vais me faire donner un certificat de ma blessure par le docteur, puis je me rends chez le commissaire de police faire dresser le procès-verbal; quelques jours après mon antagoniste était à l'ombre.

Je fus cité trois fois à la préfecture de police. Ma cause passa à la huitième chambre au Palais de justice. Là mon ennemi fut condamné à cinquante jours de prison et aux frais. Quand je l'ai vu partir, accompagné de deux gendarmes, j'ai eu le frisson. Cet homme l'avait pourtant bien mérité. Enfin, l'atelier était débarrassé de lui et moi tout particulièrement; mais comme nous ne sommes pas ici-bas pour jouir, bien des ouvriers m'en voulaient aussi. Après un an d'ennuis, je demandai mon congé et m'en allai. Je regrettai mon patron, mais quant à l'entourage qui était bien perverti, j'étais bien heureux de le quitter.

Me voici au commencement d'une année avec des revers: ils se suivirent sans interruption jusqu'à la fin. Heureusement que le bon Dieu me donne la force et le courage de supporter tout avec patience. Aussi je lui en rends mille actions de grâces.

Nouvelles déceptions

Quelques jours après les incidents que je viens de mettre sous vos yeux, cher lecteur, je trouvai une place pour huit jours; puis une autre où je restai trois mois. Après ce temps, je restai de nouveau quinze jours sans ouvrage; enfin je finis par entrer dans la société vinicole. Là je portais le vin en bouteilles dans les maisons bourgeoises. J'étais très content; le patron était satisfait de moi et moi de lui; en un mot je pensais y rester quelque temps.

Dans la maison il y avait une servante qui commença bientôt à me faire plus de politesse qu'aux autres. A la Saint-Jean, elle vint me souhaiter ma fête en me débitant un gracieux

Digitized by Google

compliment et m'offrant un joli rosier en vase ainsi qu'une bouteille de fine champagne. Je restai stupéfait de tout cela, me demandant si je devais accepter ou refuser. Enfin j'accepte, tout en la remerciant beaucoup de son extrême amabilité. Voilà que quelques jours après, elle me dit tout simplement qu'elle avait envie de se marier, et me demanda si je voulais être son mari. Naturellement je refusai, car le mariage n'a jamais été dans mes idées; mais elle ne se rebuta point et renouvela sa demande. Sur mon refus catégorique elle changea d'égards vis-à-vis de moi et tout fut dit.

A l'octroi

Quelques temps après, mon patron m'envoya à Neuilly livrer 50 bouteilles, et, je ne sais par suite de quelle inattention, il me donna un faux certificat. Arrivé à l'octroi, les employés visitent ma voiture, puis, me demandent mon certificat que je leur livre. « — Vous n'êtes pas en règle, me disent-ils, après y avoir jeté un coup d'œil, vous faites de la contrebande. » — Ils prennent mon adresse et me font une contravention en me demandant 20 fr. tout de suite; je ne les avais pas. Faire deux heures de chemin pour aller à la maison les prendre, cela ne me plaisait pas; je me rendis chez celui à qui j'allais livrer le vin, afin de le prier de me rendre ce service, en lui racontant ma mésaventure. Il est assez bon pour me les donner et je reviens en toute hâte les rapporter à l'octroi, espérant que tout serait fini par là. Mais quelle fut ma déception, quand au lieu de me laisser filer mon chemin, on me conduit au juge de paix, puis au préfet de police, etc., et toujours accompagné de ces bons douaniers comme un criminel. Jugez, cher lecteur, comme cela m'amusait. Pourtant je dus passer presque toute la journée dans cette aimable société et payer 100 fr. de contravention par dessus. C'était à souhait. Enfin on me donne la liberté; je me hâte d'aller livrer mon vin, puis je rentre à

Digitized by Google

Paris, où le patron me reçoit avec toutes sortes de reproches. Je pus m'expliquer, mais au lieu de se calmer, la colère du patron augmenta et il finit par me dire que je payerais tout, etc., Je ne répondis rien et rentrai chez moi. Le lendemain je me rendis comme d'habitude à mon ouvrage. Mais le patron me demanda à son bureau et me dit d'un ton doucereux : — « Eh bien, Jean, comme c'est par votre faute que les choses ont mal tourné hier, je vous avancerai l'argent et vous me rembourserez à raison de 20 fr. par mois. » — « Rien du tout, lui répondis-je. J'ai agi comme vous m'avez commandé et tant pis pour vous, si vous n'êtes pas en règle. » A ces mots, il s'emporte et me crie: « Allez-vous en ! » — « Payez-moi, lui dis-je. » Il me paie et je sors.

Me voilà de nouveau sans ouvrage. Mais voici une affiche. Je lis : On demande un gardien de propriété muni de bonnes références. Voilà ton affaire, me dis-je. Je me rends à l'adresse indiquée et fais connaître l'objet de ma démarche. J'étais chez un bijoutier ; il me répond que ce n'était pas précisément d'un gardien de propriété qu'il avait besoin, mais d'un courtier, pour faire ses commissions et pour porter ses bijoux chez les clients. Puis il me demande mon certificat, paraît très content de moi. Pour moi, j'étais assez satisfait de lui, car je ne connais absolument rien dans les physionomies. « Je vous donnerai 100 fr. d'appointements par mois, me dit-il, plus le 10 % sur les affaires. Mais comme vous aurez souvent de grandes valeurs à porter, je veux un cautionnement de 600 fr. » « Je le veux bien, dis-je, et je déposerai cette valeur chez un notaire. » Il se récria et me dit qu'il voulait que je les dépose chez lui. Je refusai et nous nous séparâmes sans rien conclure.

Je vais aux renseignements ; ils ne sont pas mauvais. Enfin je me rends chez un avocat que je connaissais bien et en qui j'avais toute confiance. Il me dit : Ne donnez pas un sou, car tous ces bijoutiers ne sont que des voleurs. Il avait bien raison et y voyait plus clair que moi.

Le lendemain je me rends de nouveau chez mon bijoutier. Il me répéta de nouveau ce que l'on sait, puis, sur mon refus, il me dit que j'étais bien défiant. Lui, avait quatre-vingts clients dans Paris et ses parents étaient très riches. Puis pour me

Digitized by Google

convaincre mieux encore, il se couvrit du manteau de la religion. Enfin je tombai dans le piège et m'engageai chez lui, après avoir déposé mon argent sur condition qu'il me donne un titre. Le lendemain, il me conduisit chez ses clients. Mais contre mon attente, on nous reçoit partout très froidement, ce qui me fit voir que mon patron n'était pas très estimé. Ce soir là j'appris qu'il était marié à la colle. Enfin, je vis bientôt que tous ceux qui me l'avaient loué avaient menti. Un mois s'écoula; il ne me paya qu'une partie de mon salaire.

Je m'aperçus aussi que les fournisseurs ne livraient rien sans argent comptant, et qu'on n'achetait plus sa marchandise qui ne valait pas grand'chose. La fin du second mois arriva. Mon bijoutier me dit: « Je n'ai plus d'ouvrage à vous donner. » « Eh bien, répondis-je, faites moi mon compte ». « Je n'ai pas d'argent. » En effet, on venait de faire la saisie de tout ce qu'il possédait.

Me voilà bien monté, car il me devait 740 fr. Je me rendis chez mon avocat et lui racontai ma bêtise. Il me dit: « Mais pourquoi lui avez-vous donné de l'argent, puisque je vous avais prévenu d'avance qu'il était un voleur. Faites-le mettre au correctionnel jusqu'à ce qu'il ait tout payé. J'ai trop à faire, je ne puis m'occuper de vous; je vous donnerai un billet pour mon ami Husson. Allez le trouver, racontez-lui votre sottise et vous ferez ce qu'il vous dira. » Je suivis ce conseil et fus reçu très cordialement par M. Husson. Il s'occupa de mon affaire.

Quelques jours après nous sommes cités devant le tribunal, le bijoutier et moi. Il me demanda un mois pour me payer; je crus bien faire en acceptant. Pendant ce temps, il changa habilement d'adresse sans que personne en ait eu connaissance; mais je le découvris bientôt dans son nouveau logis. Le mois écoulé, je ne fus pas payé. M. l'avocat Husson s'occupait activement de moi. On nous citait de temps en temps devant la justice. Elle traîna les choses en longueur, et j'en fus pour mes 740 fr. Je me souvins alors que ses parents étaient riches, je tentai une démarche auprès d'eux, mais comme je l'avais prévu, ce fut en pure perte; aussi avares qu'injustes, ils ne voulurent rien entendre aux folies de leur fils et je m'en allai.

J'étais à peu près sans le sou et sans place, ma position était

Digitized by Google

critique. Je ne me décourageai pas, mais je mis toute ma confiance en Dieu, sûr qu'il ne m'abandonnerait jamais. D'ailleurs je trouvai facilement de l'argent : M. l'abbé Brêt, dont je n'oublierai jamais la charité, ayant eu connaisance de ma mésaventure, vint me voir pour m'encourager et m'offrir son généreux secours avec tant de délicatesse que j'en étais vivement touché.

Au bout de quelques jours, je trouvai une place au boulevard St-Michel, chez M. Robin. Je devais mener le vin dans les maisons bourgeoises avec une petite voiture. Je suis resté là cinq ans et j'y serais encore, si l'ouvrage n'avait pas été trop pénible, car je ne suis plus jeune. J'étais tombé on ne peut mieux. Mes maîtres étaient pieux et d'une grande probité. J'étais tout à fait indépendant, car on avait toute confiance en moi et j'étais bien attaché à mon patron. C'est là ce qui fait les bons maîtres et les bons serviteurs. J'y serais resté toute ma vie, si le poids des années n'avait pas affaibli mes forces.

Revenons au Cercle de Sainte-Geneviève, où la jalousie avait déchaîné un orage contre moi. Tout le Cercle, directeur en tête, se mit à me persécuter. On m'en voulait parce que j'étais étranger et que j'avais trop de services. C'était bien un peu ma faute, car je n'aurais pas dû les accepter.

J'étais caissier du Cercle et caissier de la conférence. Dans les fêtes et les pèlerinages, j'étais toujours chef de dizaine, si bien qu'un jour, en plein Cercle, un ouvrier s'écria que personne ne commandait que moi, que je me faisais maître absolu. On le mit à la porte. Quant à moi, je ne lui en voulus jamais. Le dimanche arriva et comme toujours il y avait réunion. Le Président proposa un vice-Président, afin de le remplacer quand il ne pourrait pas venir. On vota, et ce fut un ouvrier sournois et orgueilleux qui fut nommé. Se tournant vers moi, le Président dit alors : Comme dans toute Société il faut de l'ordre et de l'exactitude, je vous charge de sonner la conférence à l'heure précise et de la commencer quand je ne serai pas là. Bon. Mais voici qu'un dimanche le Président et le vice-Président sont absents. Je sonne, nous attendons vainement. Je commence la conférence. Au bout d'une heure le vice-Président arrive et me fait de violents reproches. Je lui objectai que j'obéissais à l'ordre du Président. Alors il prend la porte et va

Digitized by Google

chez le Directeur, qui m'en voulait aussi beaucoup et qui à son tour me réprimanda vivement. Je vis bien alors qu'il me fallait démissionner. C'est ce que je fis le mercredi suivant.

Tous les ouvriers étaient contents de ce que j'avais accepté ma radiation à l'amiable, car ils ne pouvaient pas me mettre à la porte et j'avais tout le conseil du quartier pour moi. Je rendis mes comptes et, Dieu merci, je n'eus pas un centime d'erreur. Mais, comme il arrive souvent, ceux qui avaient le plus contribué à ma démission furent atteints eux-mêmes et, quelques jours après, le Directeur, le Président et le vice-Président furent mis à la porte.

J'eus alors l'avantage de rencontrer M. Pierre qui m'avait déjà rendu plus d'un service; il me proposa d'entrer au Cercle Montparnasse. « Si cela vous va, me dit-il, j'en parlerai au directeur, M. Meignan. » J'acceptai et j'entrai au Cercle Montparnasse, où je fus reçu à bras ouverts par le Directeur.

Bientôt on commença à m'offrir des services, mais je refusai net, de crainte d'avoir des ennuis comme au Cercle de Sainte-Geneviève. Je restai donc le dernier des sociétaires et m'en trouvai mille fois plus tranquille.

Sur ces entrefaites je vins voir mes parents à Revereulaz. J'avais mis un remplaçant chez M. Robin avant de partir.

Je fus reçu très affectueusement par tous mes parents et amis. J'étais tout stupéfait de l'accueil bienveillant que l'on me fit partout.

Pendant cette vacance j'allai jusqu'à Nendaz, voir mon ancien et cher curé, M. Luyet. Là aussi on me combla de toutes sortes de bontés. J'ai été édifié de la politesse et de la simplicité des paysans de Nendaz. Leur costume antique, que la mode n'a pas encore envahis, fait plaisir à voir. Vrai est-il que quelquefois il pourrait être un peu plus propre.

Quoi qu'il en soit, je rentrai à la maison tout joyeux de ma promenade. Je restai avec mon frère et sa famille, jusqu'au 15 août, jour fixé pour ma rentrée à Paris. Que ce temps fut vite passé !

Il fallait partir. Je reçus les adieux de ma famille et de mes compatriotes et rentrai à Paris pour reprendre mon ouvrage le lendemain de l'Assomption.

Digitized by Google

Ici j'interromps mon récit, cher lecteur, pour vous donner un petit aperçu de l'exposition universelle de 1878.

L'exposition 1878

Ce n'est qu'un tout petit résumé que je vous donne ici cher lecteur, car il faudrait une autre plume que la mienne pour retracer toutes ces magnificences; puis vous aurez sans doute déjà lu les descriptions de cette exposition; je ne m'étendrai donc pas sur des détails inutiles.

J'ai visité tous les pavillons et vu les produits principaux de tous les pays. Je vous assure que j'ai fait de sérieuses réflexions sur la bonté de Dieu, qui a donné à chaque pays les produits qui lui sont les plus nécessaires.

Le pavillon suisse, le premier que j'ai visité, était le mieux fourni en mousseline et horlogerie et sa cantinière était la seule de toute l'exposition qui donnât gratuitement un petit verre de bitter à tout le monde.

Chaque nation avait son pavillon. Celui qui m'a le plus intéressé c'est le pavillon chinois, le plus beau de toute l'exposition.

Pour la perfection des machines, l'Angleterre est la première; ensuite l'Amérique; puis la France et l'Allemagne.

Pour le marbre et la peinture, c'est l'Italie; pour les fourrures, c'est la Russie; pour la porcelaine, la Chine.

Mais une chose qui m'a bien édifié, c'est que l'Angleterre, qui est protestante, chômait religieusement les dimanches et les fêtes, tandis qu'en France on travaillait comme les autres jours.

Dans le pavillon français, il y avait une charpente soutenant une trentaine de cloches de toute grandeur. En touchant une petite machine, elles tintaient toutes à la fois. On voyait aussi deux tonneaux d'une circonférence énorme; le plus grand était à l'Autriche. Il y avait les diamants de la couronne de France et ceux de la couronne d'Angleterre, ils étaient d'une

Digitized by Google

richesse colossale. On montait la garde autour. Dans le pavillon russe il y avait une pierre naturelle qui avait toutes les couleurs du prisme. C'est une pierre unique au monde, qui est en possession de l'empire de Russie.

Venons à la place des Invalides, à l'exposition des animaux; elle est presque aussi intéressante que la première. Comme grandeur, les chevaux d'Angleterre et de France étaient les premiers; comme finesse, ceux de la Russie et de l'Autriche passaient avant. Le plus grand taureau appartenait au prince de Galles.

Cette exposition a coûté 60 millions et la recette a été de 21 millions. L'exposition du Champ de Mars a duré six mois et la moyenne des visiteurs était de cent mille par jour payant leur carte d'entrée un franc. Sur la place des Invalides, elle a duré deux mois et la moyenne des visiteurs était de cinquante mille par jour.

Digitized by Google

NOTRE PÈLERINAGE A ROME

ET

LES FÊTES DE LA CANONISATION

Les épreuves de l'Eglise et celles de la France, il devient banal de le répéter, ont eu, du moins depuis un demi-siècle, le privilège de rapprocher absolument la fille de la mère. Bien avant le percement du tunnel subalpin, chaque catholique français répétait avec conviction et fierté, aux pieds de Pie IX, un mot plus beau encore que celui de Louis XIV : « Saint-Père, entre la France et Rome, les Alpes n'existent plus. »

Cet amour de Rome et de la Papauté, la révolution italienne ne l'a point étouffé sous les insultes qui accueillirent le cercueil de Pie IX ; au contraire, et à l'heure qu'il est, au fond de tous les presbytères, si pauvres qu'on les fasse, dans les familles chrétiennes, à la fin d'études laborieuses et couronnées de succès, c'est vers le Pape que se tournent naturellement les regards et les pas des catholiques français. Près de lui ils cherchent et ils trouvent la lumière qui les guide dans les grandes difficultés et le soulagement dans leurs suprêmes douleurs.

Il est des circonstances, surtout, où les entraînements de la piété romaine traversent la France comme un courant électrique, et l'on sait que le grand Pontificat de Pie IX compte un grand nombre de ces dates imposantes. Hélas ! les jours mauvais sont venus, et la captivité de Léon XIII au Vatican ne laissait guère espérer le retour des fêtes de la Papauté. Dieu l'a permis cependant une fois encore, pour la glorification

Digitized by Google

du Saint-Siège, la consolation de Léon XIII et le bonheur des Français, au moment où de ce côté des Alpes, comme de l'autre, la politique s'efforçait d'amasser des nuages et de préparer des tempêtes. Les comités catholiques, les organisateurs ordinaires des pèlerinages, les évêques eux-mêmes, malgré leur ordinaire intrépidité, désespéraient de mener à Rome un nombre suffisant de pèlerins pour y représenter dignement la France aux fêtes du 8 décembre, lorsque l'intervention inattendue d'une simple agence protestante d'Angleterre triompha de toutes les difficultés, en organisant son train de plaisir. Ce sont les Pères de l'Assomption qui trouvèrent cette ressource, et c'est la Compagnie Cook qui l'a mise à exécution.

Avec cet esprit pratique qui la caractérise, la société d'Outre-Manche avait trouvé là une bonne affaire ; les catholiques français en profitèrent pour le pèlerinage, chacun fit bien son œuvre ; on n'a pas oublié avec quel empressement le P. Bailly se rendit au congrès des catholiques du Nord à Lille, pour annoncer l'heureuse nouvelle et comment elle fut reçue. La presse catholique l'eût bientôt portée aux quatre coins de la France, et quelques jours plus tard, en accueillant les cinq cents premières demandes, le comité organisateur en avait déjà refusé quinze cents autres ; sur ces cinq cents billets de véritable faveur, le diocèse d'Arras en obtenait près de cent, et le diocèse de Cambrai presque autant.

Le départ

Le 1er décembre 1881.

Le sanctuaire de Notre-Dame des Victoires à Paris est, de tradition, le point de départ et le dernier rendez-vous des pèlerins ; c'est là que beaucoup de prêtres et de fidèles vinrent solliciter une bénédiction pour le voyage ; car on ne saurait le dissimuler, aussi faciles et aussi rapides que deviennent les voies de transport, ce n'est pas encore sans une certaine émotion que l'on s'éloigne des siens, pour entrer dans l'imprévu, peut-être pour aller au danger.

Digitized by Google

A ce sentiment de vague appréhension qui s'impose même aux plus fortes natures, se joignait toutefois un sentiment plus doux. Le but du voyage, son suprême motif, les saintes espérances qu'il faisait concevoir, tout cela tempérait doucement les arrière-pensées de l'éloignement.

Sous l'active direction du Père Hippolyte, le train ne tarda pas à s'organiser. Les pèlerins se groupent, les derniers adieux s'échangent, la locomotive ébranle sa longue suite de wagons et les prières de l'itinéraire, récitées partout dévotement, donnent à notre voyage son véritable caractère et appellent sur lui les bénédictions célestes.

C'est ainsi que nous quittons successivement les vallées de la Marne, de la Seine et de l'Yonne, ces tranchées naturelles par lesquelles plus d'une fois l'étranger pénétra jusqu'à Paris, pour monter vers les collines plus austères de l'Auxerrois et de la Bourgogne.

Chacune des étapes du chemin est marquée selon les indications de notre guide, par des chapelets et d'autres exercices religieux ; tous les pèlerins se conforment à ce programme pieux.

Rien n'amène la confiance et l'abandon comme l'union des sentiments religieux ; ce ne sont déjà plus des étrangers tous ces chrétiens réunis par la Providence pour aller au même but ; ensemble ils ont prié ; le courant s'est établi : ils vont désormais vivre en frères, acceptant de gaieté de cœur et partageant au mieux la même banquette qui sert à la fois de siège, de table et de couchette. Si quelque pèlerin austère, qui croit la vertu incompatible avec la bonne humeur, essaie de résister, il finira bientôt par s'avouer vaincu, et la charité chrétienne prouve une fois de plus qu'elle est le plus agréable et le plus doux de tous les liens sociaux.

Après La-Roche et le troisième chapelet, le soir est venu ; la prière et l'angelus sont terminées ; nous entrons par le tunnel de Blaisy-Bas dans le bassin du Rhône ; ceux qui peuvent dormir traversent sans s'en douter la Bourgogne, la Bresse et le Bugey, pour se réveiller avec le jour au milieu des montagnes de la Savoie.

Digitized by Google

Les Alpes et Turin

Le 2 décembre.

A peine avions-nous traversé le Rhône, après la station de Culoz, que le beau lac du Bourget apparut à notre droite ; les feux du soleil levant se reflétaient dans ses eaux bleues, et les montagnes qui l'environnent apparaissaient successivement à l'horizon, comme des géants de neige, le front doré par les premiers rayons du jour.

Le mont du Chat surtout, plus nu, plus raide et plus âpre que tous les autres, nous menaçait sans cesse de sa masse abrupte et imposante, jusqu'à ce qu'il vînt à son tour plonger ses pieds de roche dans le lac et disparaître derrière notre char de feu.

L'abbaye de Hautecombe, cette vieille fille de Cîteaux, où les anciens ducs de Savoie dorment depuis huit siècles sous la garde des moines, nous apparut, à son tour, sur son roc de granit, à demi cachée dans l'ombre ; enfin, en longeant les coteaux couverts de bois dépouillés, de treillis, de vignes hautes, qui au printemps doivent présenter un ravissant spectacle, nous arrivâmes à Chambéry.

C'était l'heure de la prière du matin, de la méditation, de l'*Angelus*. Jamais ces pieux exercices ne furent accomplis sous un ciel plus limpide, dans un site plus grandiose, par des chrétiens, pour la plupart originaires des plaines du nord ou des coteaux du centre et qui se trouvaient tout à coup transportés devant la majesté des Alpes. En avançant, le cœur joyeux et la prière aux lèvres, le long de ces ravins profonds que creuse le lit de l'Arc, tantôt suspendus à la cime d'un remblai, tantôt rejetés dans les ténèbres d'un tunnel, nous apercevions çà et là au flanc des montagnes des maisons de campagne groupées autour de leurs blanches églises ou de leurs vieux châteaux, et nous admirions une fois de plus l'amour profond qui attache les hommes à ce sol inhospitalier et l'amour plus grand de Dieu qui multiplie au milieu d'eux ses temples et ses autels. Un peu après midi, lorsque la gare

Digitized by Google

de Modane nous a permis d'envoyer un dernier adieu à nos amis et un dernier regard à la terre de France, nous quittons enfin la vallée de l'Arc, et les Alpes, cette fois, qu'on ne peut plus tourner ni cotoyer, se présentent à pic devant nous.

On sait comment le génie de l'homme attaqua en face ce géant des montagnes et le vainquit en le perçant de part en part. En 31 minutes nous traversons le tunnel. Ensuite, nous suivons la voie ténébreuse indiquée par M. Médail, de Bardonnèche, et ouverte par l'ingenieur Sommeiller, et vers une heure nous arrivons sur la terre d'Italie. Elle était éblouissante. Non seulement les montagnes, mais les toits et le sol étaient couverts d'une couche de neige qui reflétait de mille feux l'éclat du soleil. Le ciel sans nuage avait pris sa teinte la plus azurée; le retour à la lumière était splendide. Ce beau spectacle dura longtemps. Bardonnèche et Oulxe ne nous le firent pas perdre encore, mais les nombreux tunnels qui suivent Salbertrand, les gorges sauvages, les rochers abrupts, la rapidité du train nous annoncent que nous avançons à toute vapeur vers le bassin du Pô.

Voici maintenant autour de Chiamonte des régions gracieuses couvertes de vignobles et d'arbres fruitiers, où les laborieux montagnards disputent, pour ainsi dire, aux rochers chaque pouce de terre arable. Voici le Pas de Suze, forcé par Louis XIII, en 1629. Les tunnels se multiplient de nouveau, les ombres descendent des montagnes élevées, le troisième chapelet est récité à Saint-Antonin, nous arrivons à Turin vers cinq heures du soir.

De Paris à Turin, le trajet a quelque longueur et nul ne se fit prier pour descendre du chemin de fer. Six quarts d'heure furent donnés aux soins du corps et à la première curiosité. Turin nous parut au premier abord une belle ville, un peu froide, un peu raide, tirée au cordeau, mais quel beau panorama se déroule autour d'elle! Ce sont les Alpes partout, ce sont les Alpes toujours qui se dressent à l'extrémité de chacune de ses rues et l'entourent comme d'une merveilleuse ceinture dorée par les rayons du soleil couchant. Mais nous reviendrons à Turin.

Vers six heures et demie, les pèlerins se réunissent en corps

Digitized by Google

à Saint-Charles pour le salut et la bénédiction, entourés d'une couronne d'Italiens curieux et sympathiques. Le Père Hippolyte, qui a pris provisoirement la direction du pèlerinage, en marque d'une manière précise le but et l'esprit. Nous sommes pèlerins avant tout, dit-il, et Benoît Labre est notre modèle; inspirons-nous de son esprit de foi, de sa patience et de sa générosité. Les assistants s'inclinent ensuite devant le Très Saint-Sacrement, qui les bénit, et l'on va moins se reposer des fatigues du passé que se mettre en mesure de mieux supporter les fatigues à venir.

Gênes

Le 3 décembre.

Dès six heures du matin, le Père Picard, arrivé à Turin durant la nuit, prenait en personne la direction de notre expédition. On sait comment le Supérieur général des Augustins de l'Assomption sait organiser, conduire, électriser les pacifiques légions de pèlerins. Nous connaissions ses victoires de Lourdes et d'Italie, nous étions désormais sans crainte pour notre sainte croisade et chacun disait que sous un tel général nous ferions bien aussi la campagne d'Orient.

Le chemin de Turin à Gênes, fort prosaïque d'abord, dans le bassin du Pô, n'était le sublime panorama des Alpes qui se déroule toujours à l'horizon, devient très pittoresque à partir de Novi. Villa franca, pourtant, et Alexandrie rappellent le fameux traité de 1859 et les luttes sanglantes des Gibelins et des Guelfes. Après avoir passé la Bormida et laissé, à gauche, le fameux champ de bataille de Marengo, nous approchons des Appennins par la vallée de la Serivia.

Bientôt les difficultés s'accumulent; les travaux d'art et les tunnels se multiplient. On arrive à Bussala, sur la crête de Partage entre les versants de l'Adriatique et de la Méditerranée. Après avoir roulé sur la pente méridionale de l'Apennin, ayant dévoré un espace de cent soixante-six kilomètres depuis Turin au sortir du dernier tunnel, nous sommes à Gênes. Voir

Digitized by Google

la reine de la mer de Ligurie, sous un soleil brillant, du fond de son port où les conduit au plus tôt un nautonnier intelligent, c'est le premier soin des pèlerins qui veulent jouir de cet admirable spectacle. C'est, en effet, de ce côté que Gênes est véritablement la « superbe, » assise sur les revers des Appennins, baignant dans la mer ses vastes pieds, la tête gracieusement appuyée sur les bois qui la couronnent et les forts qui la défendent, la rivale de Venise présente l'aspect le plus imposant.

Mais il faut joindre les exercices du pélerin aux joies du touriste. A deux heures, la réunion de Saint-Laurent nous réclame et après avoir prié nous devons visiter et vénérer les précieuses reliques que renferme le trésor de cette église.

C'est d'abord le Sacro Cattino, vase de verre, couleur d'émeraude, connu dans toute la chrétienté pour avoir servi à Notre-Seigneur Jésus-Christ quand il mangea l'Agneau pascal avec ses disciples. Ce vase précieux, trouvé à la prise de Césarée en Palestine, a été rapporté à Gênes comme un trophée, et c'est presque le seul qu'elle garde de ses victoires passées. La largeur de ce vase est de quarante centimètres et son pourtour d'un peu plus d'un mètre, il est de forme hexagone et orné de deux anses.

Un plat d'agate, avec la représentation de la tête de saint Jean-Baptiste, est également conservé dans le trésor de Saint-Laurent. C'est dans ce plat, d'après la tradition *in disco,* que la tête du saint Précurseur fut apportée à l'impudique Hérodiade. On y vénère encore une relique insigne de saint Jean-Baptiste, et les chaînes dont il fut chargé.

Comme le soleil baissait, après un coup d'œil à l'Annunziata, église somptueuse où l'or, les peintures et les marbres brillent pour honorer la Mère de Dieu, plusieurs pélerins gravirent en toute hâte les escarpements de la Villa Negroni, d'où l'on peut jouir encore une fois de la vue de Gênes.

A nos pieds, en effet, se pressaient, en deçà de la mer et du port, ces palais somptueux, aux façades décorées de corniches et de balustrades en marbre, aux grandes voûtes, aux souvenirs imposants, qui remplissent toute la ville et bordent particulièrement la strada Nuova.

La principale visite fut pour l'hôpital de Sainte-Catherine,

Digitized by Google

dont les pélerins ne manquèrent pas de visiter les chambres et d'honorer le tombeau.

Sainte Catherine de Gênes est, sans contredit, une des gloires les plus pures de sa patrie. Née sur les marches du trône, nièce et héritière de généraux célèbres, de vicaires de l'empire, de plusieurs Cardinaux et de deux Papes, elle porta pendant dix ans le joug souvent intolérable d'un mariage imposé et malheureux, et se retira ensuite aux pieds du Crucifix qui l'avait consolée et sanctifiée. Il serait impossible de raconter toutes ses œuvres de charité. Le magnifique hôpital où elle se retira est un de ses dons. On y montre deux réduits qui étaient ses chambres, où pendant 23 ans elle a vécu, de Saint-Martin à Noël et de la Quinquagésime à Pâques, sans autre nourriture que les saintes espèces eucharistiques ; elle y mourut en 1510. Son corps, respecté par le temps et les vers du tombeau, conserve une pureté de lignes admirable ; ce fut avec émotion que les pèlerins furent admis à le voir et à le vénérer.

Après la réunion du soir à Saint-Cyr, où le Père Picard nous édifia de sa fortifiante parole, la jeunesse catholique de Gênes, qui nous avait accueillis, dès notre arrivée, avec une bienveillance sans égale, nous réservait une surprise aussi instructive qu'agréable. Depuis longtemps la ville de Gênes est célèbre par ses associations pieuses, ses œuvres de charité, ses cercles et ses comités catholiques. Nous avons pu constater que nos hôtes et nos amis étaient dignes de leurs devanciers.

Dès huit heures du soir, les salons du Comité attendaient leurs visiteurs. On nous a raconté que la séance, donnée à l'occasion de la visite des catholiques français, s'était ouverte par un magnifique discours de l'aumônier du Comité. Voici le discours non moins touchant par lequel le Président du Comité, le chevalier Louis Corsanego Merli, a salué, instruit et charmé ses sympathiques auditeurs :

« Très révérend Père,

« Messieurs, Mesdames,

« Bien des fois nous avons eu l'honneur de vous recevoir dans notre ville ; bien des fois nous avons eu le plaisir de passer en

Digitized by Google

votre compagnie d'agréables moments dont nous conserverons toujours le doux souvenir ; bien des fois nous avons été édifiés par l'exemple de vos vertus, de vos transports, de votre esprit de sacrifice et de piété, mais jamais nous n'avons eu la consolation que vous nous apportez ce soir en venant nous visiter même dans ce local où tout est petit, sauf l'effusion du cœur avec laquelle, en vous tendant la main comme d'anciens amis, nous vous donnons la bienvenue, nous vous saluons au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Nous fondons sur vous, m'écrivait votre digne et infatigable Directeur. Vous venez, dis-je, d'autant plus chers qu'inattendus. Vous ne nous avez pas donné le temps de disposer quelque chose pour vous, mais nous savons que vous voulez bien couvrir tout défaut sous le voile de votre charité ; et alors fallait-il du temps pour vous dire que nous sommes fiers de pouvoir vous accueillir comme un frère accueille le frère qui va se jeter aux pieds du Père commun, qui va chanter les louanges des frères aînés qui nous ont précédés nous montrant la voie qui conduit à la gloire éternelle.

« Vous allez à Rome, Messieurs, et beaucoup d'entre nous en sont revenus depuis peu de temps. Voilà le centre qui nous unit tous dans la même pensée, dans les mêmes sentiments ; voilà la lumière qui nous éclaire tous, voilà le feu qui nous embrase.

« Dès la première fois que nous nous sommes rencontrés, nous avons senti que nous étions frères, quand, il y a peu de temps, cette horrible sorcière, qu'on appelle politique, semblait vouloir faire deux ennemies de deux nations latines, y a-t-il eu quelqu'un de vous qui ait pu penser aux catholiques d'Italie, aux catholiques de Gênes, à ces jeunes gens qui vous entourent, comme si c'étaient des ennemis. C'est que la politique divise, et que la religion unit.

« Nous sommes unis dans la foi, nous sommes unis dans l'espérance, nous sommes unis dans la charité, nous sommes unis dans la persécution. Le cléricalisme c'est l'ennemi, voilà le terrible mot d'ordre que les ennemis de Dieu et de l'Eglise font retentir en France, comme en Italie. Les faits du 13 juillet et du 16 octobre, à Rome, sous les yeux du Saint-Père et les croix renversées en France, sont les honteux effets de ce cri

Digitized by Google

malheureux ; mais la croix ne tombe jamais que pour écraser ses ennemis et pour se relever.

« J'ai lu il y a deux ans, dans les journaux, un fait épouvantable qui s'est produit dans le Nord de l'Europe. Un malheureux, voyant sur son passage une de ces croix qui sont parfois élevées à l'occasion des missions, lance un horrible blasphème et conçoit l'infernale pensée de la renverser. En peu de temps la croix tombe, mais emporte de son poids le blasphémateur qui en est affreusement écrasé. Je l'ai dit, la croix écrase ses ennemis en tombant, mais elle ne tombe qu'à moitié et pour un seul instant, elle se relève aussitôt rayonnante d'une lumière éternelle, et, comme l'ancien serpent de bronze, elle donne la santé et la vie aux générations qui vont lui demander la guérison de leurs plaies et des maux qui les tourmentent. Les yeux levés vers cette croix où est écrit ce mot : *in hoc signo vinces,* vous trouvez, Messieurs, la force pour achever votre pélerinage, nous trouverons tous la force pour soutenir les persécutions qui nous attendent, et pour accomplir le grand pèlerinage qui a pour but le Paradis. Les yeux levés vers cette croix, vous allez poursuivre votre route, et nous vous suivrons en esprit, aux pieds du Saint-Père et à cette magnifique manifestation de la gloire de nos saints, spécialement d'un saint français et d'un saint génois, manifestation qui, dans un siècle d'orgueil et de péché, est l'apothéose de la vertu humble et pauvre.

« Voilà un nouveau miracle de ce Dieu tout-puissant si méconnu ; voilà un nouveau miracle de la force de ce Pontife que chaque jour on appelle le mourant ; voilà une démonstration de la sagesse et de l'amour de notre Père, le Souverain-Pontife Léon XIII auquel je vous propose d'adresser maintenant un salut en répétant avec moi :

Vive Léon XIII ! »

Ces paroles vigoureuses, auxquelles l'accent italien de l'orateur n'enlevait rien de leur finesse et de leur charme, furent plusieurs fois interrompues par des applaudissements chaleureux. Le Père Picard, pour lequel elles étaient particulièrement flatteuses, avait la tâche délicate d'y répondre, il le fit avec son tact habituel.

Digitized by Google

La jeunesse catholique d'Italie, à laquelle il rendit hommage en connaissance de cause, active, intelligente, généreuse, mêlée à toutes les œuvres de piété, de charité et de presse, nous fut révélée comme une force admirable au service de la plus sainte et de la plus grande des causes. Pourquoi n'ajouterions-nous pas qu'elle donne à cette nombreuse jeunesse de France, aussi sortie des collèges catholiques et qui n'a qu'à s'unir pour être forte, un exemple qui ne devra pas être perdu.

Cette soirée charmante fut complétée par plusieurs morceaux de musique instrumentale et vocale, exécutés avec un talent remarquable. M. Dufour, notamment, juge au tribunal de Gênes, un juge qui ne craint pas de se compromettre dans les œuvres catholiques, nous chanta un *Benedictus qui venit in nomine Domini,* capable d'exciter la jalousie de tous les ténors de l'opéra. Cette soirée, plus réconfortante encore qu'agréable, nous avait mis en mesure de supporter gaiement le contre-temps qui nous attendait à la gare.

Par suite, nous dit-on, du déraillement d'un train de marchandises, dans le tunnel voisin, notre départ pour Florence, qui devait avoir lieu à minuit, était retardé. C'était nos plans mis à l'eau, nos familles mal renseignées et jetées dans l'inquiétude, c'était la perplexité, le souci du lendemain, la malveillance peut-être, n'importe. Chacun supporta son mal en patience, quelques-uns même avec une certaine allégresse, et l'on attendit dans les wagons que le fameux *partenza* retentit une fois de plus et sérieusement aux oreilles des voyageurs.

Vers cinq heures du matin, une messe hâtive et pourtant bien édifiante réunit tous les pèlerins dans une pauvre chapelle de couvent. Prêtres et fidèles, craignant de n'avoir que cette unique messe en ce saint jour de dimanche se pressaient autour de l'autel et s'approchaient ensemble de la Table-Sainte.

Quelques instants plus tard, un ordre précis cette fois nous rappelait au chemin de fer et nous embarquait pour Florence. Il n'était plus trace du déraillement, et les plus charitables des pèlerins purent eux-mêmes supposer que la réparation de la voie avait été lente. Nous étions enfin sur le chemin de Florence.

Digitized by Google

Florence

Le 4 et 5 décembre.

C'est par une suite interminable de tunnels et tout en longeant la côte, que nous nous dirigeâmes vers la Spezia et vers Pise. Dans les rares et rapides instants où il nous était permis de voir ce beau ciel bleu de l'Italie et les flots azurés de la mer qui la baigne, nous jouissions du plus charmant spectacle. Les uns suivaient au loin une voile qui disparaissait à l'horizon pour bientôt reparaître; les autres étudiaient les multiples travaux de notre route accidentée; ceux-ci commentaient le retard de Gênes; ceux-là se mettaient en mesure de rassurer une famille que de fausses nouvelles pouvaient alarmer; enfin, tous s'efforçaient de sanctifier de leur mieux cette journée de dimanche si tristement passée en chemin de fer.

Il fallut improviser un itinéraire. Quelques-uns y introduisirent bravement le chant de la messe et des vêpres, dont le regret s'agrandissait encore à la vue des Italiens endimanchés, et par le son des cloches.

C'est ainsi que les gorges des Appennins disparurent peu à peu derrière nous, et qu'après San-Benedetto, nous découvrîmes le beau golfe de la Spezia, déjà vanté du temps de Strabon, comme un des ports les plus vastes et les plus sûrs que la nature ait formés.

Quand nous eûmes dépassé le promontoire de Porto-Venere, les carrières fameuses de Marsa et de Carrare nous apparurent, au-delà de vastes champs plantés d'orangers.

Voici Pise avec ses chefs-d'œuvres auxquels nous ne pouvons donner qu'un coup d'œil; Lucques, ville agréable, et qui fut un moment française; et enfin Florence, où nous arrivons vers six heures, terminant ainsi les ennuis de ce pénible jour. Chacun se dédommage de son mieux des privations religieuses, même des privations matérielles, que nous a imposées le retard génois, et par un repos bien mérité, se met en mesure de bien employer la journée du lendemain.

Digitized by Google

Plusieurs pèlerins, de ceux qui défient toute fatigue et font la honte de leurs compagnons de voyage, ne voulurent pourtant pas se priver d'une vue du soir au vieux palais, au dôme de Sainte-Marie des fleurs, au pont de l'Arno. Ils n'étaient pas les derniers venus cependant au rendez-vous matinal de l'Annunziata.

C'est dans le célèbre sanctuaire des Servites que le Père Picard nous attend dès sept heures. L'église est splendide. La fresque du plafond est du Pérugin. Sur les murs a été tracée la vie de saint Philippe Béniti par André del Sarto. Sous l'autel repose une illustre vierge de Florence, sainte Julienne de Falconnieri. Sa vie fut tellement mortifiée qu'elle ne pouvait recevoir aucune nourriture, pas même la sainte Eucharistie. Sur son lit de mort, elle pria le prêtre de lui mettre la sainte Hostie sous les yeux, mais l'Hostie se détacha miraculeusement des mains du prêtre, se plaça d'elle même sur les lèvres de la sainte, qui mourut dans une suprême extase.

C'est à gauche, en entrant, qu'on honore l'image sainte de la vierge qui donne son nom au sanctuaire. Elle est entourée de cierges et enfermée derrière trois portes dont l'une est d'argent massif. On ne la découvre que les jours de grande solennité et durant les pestes qui ravagent la ville. C'est au pied de cette image que les Florentins déposent leurs craintes et leurs joies. Ils racontent qu'elle leur a été apportée par les anges.

Lorsqu'on eût bâti l'église de l'Annunziata, au XIII^e^ siècle, dit l'abbé Roland, le peintre chargé de rappeler le mystère de l'Incarnation déplorait son impuissance à donner à la Vierge l'expression divine qu'il avait rêvée. Il s'assoupit, et, à son réveil, il fut tout étonné de voir sur sa toile la tête de la Mère de Dieu complètement achevée et si belle qu'elle dépassait encore son idéal. Il ne put retenir son admiration. Il raconta partout ce qui lui était arrivé ; le peuple ajouta foi à ses paroles et des miracles de toute sorte confirmèrent bientôt le sentiment populaire.

Le cadre était bien choisi pour une réunion des pèlerins. Cette réunion fut édifiante.

Après la messe, le Père Picard, en nous rappelant les pieux souvenirs qui s'attachent au tableau miraculeux, nous parla

Digitized by Google

de la peste morale et révolutionnaire, qui exerce ses ravages en Europe et particulièrement en France. Il nous suggéra les moyens de nous en préserver et réclama surtout la foi, la confiance et la piété. Nous allâmes ensuite processionnellement déposer nos hommages aux pieds de la Mère de Florence et lui dire nos vœux pour l'Eglise, pour la France et pour nos proches.

Abandonnés à leur initiative personnelle, les pèlerins consacrèrent ensuite leur journée à visiter les richesses de toute sorte que possède Florence, au point de vue des arts, comme au point de vue de la foi.

Parmi les sanctuaires, Saint-Ambroise, les Camaldules, Sainte-Croix, Saint-Laurent et le dôme sollicitèrent surtout notre attention. L'ancien couvent de Saint-Marc, le musée Médicis et le palais Pitti nous offraient d'ailleurs des richesses et des merveilles sans nombre.

C'est une relique infiniment précieuse que l'on vénère à Saint-Ambroise, une parcelle du précieux sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ, rendu visible pour rassurer un prêtre qui avait des doutes sur la réalité de la consécration.

Aux Camaldules, les moines vous montrent, dans sa custode d'argent, le bâton qui a fleuri dans la main de saint Joseph, pour montrer qu'il était l'époux choisi du ciel pour protéger la sainte Vierge Marie.

L'église de Sainte-Croix est le Panthéon des grands hommes de Florence. Parmi les nombreux tombeaux qu'elle renferme, il faut citer, en premier lieu, celui de Michel-Ange. C'est à Rome, à Saint-Pierre, que devrait reposer le corps de l'illustre *Buonarroti ;* le grand-duc de Toscane fit enlever secrètement ses cendres, et lui donna le tombeau que nous admirons. Trois magnifiques statues, la peinture, la sculpture, l'architecture, cette dernière est un chef-d'œuvre digne de Michel-Ange lui-même, entourent le portrait du grand artiste. Le tombeau de Dante, dont la poésie, appuyée sur une urne funéraire pleure le trépas ; celui de Machiavel, dont l'épitaphe est pour le moins hyperbolique, et celui de Galilée réclament également l'attention.

Saint-Laurent, belle et spacieuse église, due à la magnificence des Médecis, retiendrait davantage les visiteurs, si les

Digitized by Google

deux merveilles qu'on admire près de la sacristie nouvelle et la chapelle des Médecis, ne sollicitaient invinciblement la curiosité.

La chapelle des Médecis, construite au commencement du XVII^e^ siècle pour y recevoir une relique insigne du Saint-Sépulcre, est devenue le lieu de sépulture de la famille ducale; son dôme est magnifique de sévérité; les marbres les plus précieux revêtent ses murs, contre lesquels sont adossés les mausolées. Le tombeau de Cosme, surmonté de sa statue de bronze doré, attire particulièrement l'attention. Il est de Jean de Bologne, né à Douai.

Près de là est la sacristie nouvelle, œuvre de Léon X, et l'un des sanctuaires les plus visités de l'art italien. Elle ne renferme que deux tombeaux, mais ce sont les tombeaux de Laurent II et de Julien II! Ces tombeaux sont de Michel-Ange. Les statues fameuses du jour et de la nuit, de l'aurore et du crépuscule, emportent l'admiration de tous les artistes.

On nous permettra de leur préférer encore la statue de Laurent II lui-même. Le grand-duc, le casque en tête, est assis, absorbé dans ses pensées. S'il suffit d'éveiller la nuit, pour qu'elle parle, il faut ici parler bas; le penseur réfléchit, il ne faut pas le distraire.

Le dôme, que les artistes ont surnommé Sainte-Marie des Fleurs, est une immense église, remarquable surtout par la coupole hardie que Brunelleschi lui a donnée pour couronne. Cette coupole est plus large que la coupole de Saint-Pierre elle-même, et l'on raconte que Michel-Ange dit à l'architecte, en le quittant pour aller à Rome : « Mon ami, je vais faire ton semblable mais non pas ton égal. »

Le Campanile ou clocher du dôme est une autre merveille. Rien n'égale sa grâce et sa légèreté : c'est un joyau gigantesque

Que Giotto cisela comme un pilier des cieux.

Le dôme de Florence est couvert au dehors comme au dedans de marbres d'un effet éblouissant et d'une richesse somptueuse.

C'est là que reposent les reliques du grand archevêque de Florence, saint Antonin. C'est encore dans cette basilique,

Digitized by Google

qu'en 1438, l'Orient et l'Occident, depuis si longtemps divisés, se réunirent un instant dans la soumission au Pontife universel. On y remarque encore les tombeaux de Giotto et de Marsile Ficin.

Toutes les merveilles de l'art italien, admirées jusqu'ici à Florence, même dans les églises, en l'honneur des grands hommes et même des saints, nous laissaient un regret. La visite à l'ancien couvent de Saint-Marc et des angéliques peintures de Fra Angelico le fit disparaître.

Dans ce monastère, maintenant désert, ou plutôt imposé d'une sorte de droit d'octroi pour obtenir sa feuille d'entrée, quand on a tourné la tête, oublié la spoliation italienne, on se retrouve en plein pays chrétien. C'est ici que saint Antonin fit son noviciat, que Fra Bartholomeo, Fra Benedetto, Fra Angelico vécurent ; c'est ici le fameux couvent de Savonarole.

Ce sont les Médecis qui fondèrent Saint-Marc ; c'est l'un d'eux, Cosme, qui y fit venir, de Fiesole, le Frère Jean, surnommé l'angélique ; il fut l'égal des plus grands peintres ; mais c'est au ciel qu'il demanda ses inspirations. M. Taine a dit de ses peintures qu'en les regardant il semble qu'on lit l'*Imitation de Jésus-Christ*. Il faut parcourir les cellules du couvent pour s'en faire une idée. L'une des plus suaves est le couronnement de la sainte Vierge. C'est comme une vision extatique. Son chef-d'œuvre est pourtant la scène du Calvaire, dans la salle du chapitre. Les personnages sont d'une variété, d'une noblesse, d'une finesse infinie. Le ciel seul donne ces scènes-là !

Après le ciel, la terre ; après le silence du cloître, la politique et les agitations de la place publique. Voici la cellule de Jérôme Savonarole. Florence est pleine de sa mémoire mal honorée, mais le cloître rappelle ses méditations, ses jeûnes, ses prières. On montre ses livres, son chapelet et sa discipline. Son buste ne s'oublie pas. On sait comment il mourut. Ce fut sur la place de la Seigneurie qu'il fut brûlé, et ses cendres furent jetées dans l'Arno. Il est mort réconcilié avec l'Eglise ; il eut mieux fait de ne point s'insurger contre elle.

Une visite aux galeries des musées termine, quand elle ne la commence pas, la journée d'un touriste à Florence. Ces

Digitized by Google

galeries sont un monde, et le pèlerin est heureux de constater que, malgré la large place qui y est faite au paganisme ou à sa renaissance, c'est encore notre sainte religion qui en a inspiré les principaux chefs-d'œuvre, tels que la Sainte-Famille de Michel-Ange, Saint-Jean au désert et la Vierge au chardonneret de Raphaël, la Madone d'André del Sarto, le Mariage et la mort de la sainte Vierge, de Fra Angelico.

Le palais Piti renferme à son tour d'inappréciables richesses ; mais il faut terminer cette nomenclature fatigante. Aussi bien, en passant devant ces merveilles accumulées par des familles illustres, devant ces tombeaux splendides et ces palais de marbre, on ne peut s'empêcher de songer aux vicissitudes de la fortune et au terme où viennent aboutir tant de grandeurs. Savonarole est brûlé sur le bûcher ; Raphaël est mort à la fleur de ses années ; Michel-Ange eut une vieillesse malheureuse : les Médecis furent exilés, et les Pitti, devenus pauvres, vivent de leur travail, dans une modeste maison, au pied du somptueux palais de leurs ancêtres.

Toutes ces visites nous amenèrent rapidement à trois heures et demie, heure fixée pour le rendez-vous de notre pèlerinage, dans l'église de la Sainte-Trinité. Le trésor qui nous y attire est le crucifix qui parla à saint Jean Gualbert et qui s'y conserve avec une reconnaissance pieuse.

Après nos chants ordinaires, la chaire est occupée par un jeune prêtre dont l'accent français et la parole sympathique ne tardent pas à charmer l'auditoire. Nous sommes heureux de pouvoir remettre sous les yeux des pèlerins le beau discours qui leur fit une si vive impression :

« Mes bien chers Frères,

« C'est une pieuse et chrétienne pensée que celle de sanctifier toutes les stations de votre pèlerinage par une visite au tombeau des saints, et aux sanctuaires où Dieu s'est plu à faire éclater les merveilles de sa droite. C'est encore la meilleure méthode, la plus sûre et la plus complète de bien juger l'Italie, les beautés que Dieu lui a données et celles que les arts lui ont faites.

Digitized by Google

« Florence est une seconde Rome. Qui ne la connaît que par ses arts, ses palais, ses monuments, sa glorieuse République et sa splendide histoire ; qui ne voit en elle que la patrie de Dante et de Pétrarque, de Michel-Ange et de Léonard de Vinci, de Galilée et d'Américo Vespuce, de Savonarole et des Médecis, de tous ces grands hommes et brillants génies dont elle est si jalouse et si fière, celui-là ne connaît point Florence, car elle est plus que la ville des arts ; elle est, comme la Ville éternelle, la cité des saints. *Locus in quo stas terra sancta est.*

« De saint Léon le Grand à Clément XII, elle a vu dix de ses enfants monter sur le siège de Saint-Pierre ; elle a eu de pieux et saints pontifes, comme Zénobe et Antonin de Florence, Bernard de Parme, André Corsini de Fiesole ; elle a donné le jour à saint Jean Gualbert, le fondateur de Vallombreuse ; à saint Philippe Beniti, le propagateur de la dévotion aux Sept-Douleurs de Marie, et à saint Philippe de Néri, l'apôtre et le patron des Romains. Elle a vu se rencontrer dans ses rues saint Dominique et saint François d'Assise ; elle a entendu prêcher dans ses places publiques saint Bernardin et sainte Catherine de Sienne ; elle a été embaumée par le parfum des vertus de saint Louis de Gonzague, de sainte Marie-Magdeleine de Pazzi, de sainte Julienne de Falconieri, de sainte Catherine de Ricci et de sainte Humilité. Enfin elle a deux sanctuaires chers à la piété des Toscans : la Madone de l'Annonciation peinte par les anges et le crucifix miraculeux de saint Jean Gualbert.

« C'est par la visite à ce pieux trésor que vous avez voulu clore les fatigues de cette journée, et c'est pour répondre aux désirs de votre piété et exciter encore davantage votre dévotion envers la sainte Croix que je voudrais vous dire, en quelques mots, quel fut l'amour des saints pour la croix et quelle piété ont eu envers elle les grands noms de notre histoire. Puissent ces deux considérations augmenter votre affection et votre vénération pour le signe auguste de notre rédemption et de notre salut.

« Ce n'était pas assez pour Dieu que la place d'honneur sur nos autels et dans nos églises fût réservée à la croix, qu'on lui rendît hommage comme à la sainte Eucharistie, et que nos liturgies aient chanté à sa louange leurs plus belles hymnes et

Digitized by Google

leurs plus beaux cantiques! Le Seigneur a voulu plus que les moyens ordinaires pour propager la dévotion envers la sainte Croix ; il nous a donné la leçon du miracle, des crucifix historiques et des crucifix miraculeux.

« Saint Bernard de Clairvaux priait le sien avec tant d'amour qu'une nuit le Christ se détacha de la croix et vint se reposer dans les bras et sur la poitrine du saint Abbé. Saint François d'Assise, sainte Catherine de Sienne, sainte Claire de Montefalco, ont vu les stigmates de leur Jésus crucifié passer et s'imprimer dans leur chair. Saint Bonaventure avait usé le sien à force de le baiser, et celui de saint Thomas lui dit un jour : tu as bien parlé de moi, Thomas ! *Bene dixis de me, Thoma.* Saint François-Xavier avait fait de son crucifix l'ami et le compagnon de ses courses lointaines, et un jour qu'il le laissa tomber par mégarde dans l'Océan il en versa des larmes si amères que le crucifix remonta de lui-même à la surface des flots et se remit dans les mains du saint. C'est au crucifix que Jean de la Croix demanda la grâce de réformer, avec sainte Thérèse, l'Ordre du Carmel ; que Paul de la Croix dut l'inspiration de fonder un Ordre pénitent pour le salut et la conversion de l'Angleterre, et que saint Léonard de Port-Maurice attribuait le succès de ses missions dans toute l'Italie. Enfin, un des saints que l'Eglise élève en ces jours sur les autels, saint Benoît Labre, pendant le jour, rivalisait d'assiduité avec les anges devant le Dieu de l'Eucharistie et, la nuit venue, se retirait au Colysée au pied du grand calvaire, et Jésus crucifié retrouvait en ce pieux mendiant tout l'amour de Marie sa Mère et toute la fidélité de Jean son disciple bien-aimé.

« Mais je ne sais si dans les vies des saints on rencontre un prodige plus surprenant que celui qui convertit saint Jean Gualbert, l'arracha pour toujours à ses projets de haine et de vengeance et lui fit changer contre la pauvre tunique d'un moine bénédictin, sa brillante armure de chevalier.

« Jean Gualbert était de la famille des Visdomini, noble et antique maison de Toscane, qui se faisait gloire de descendre de la souche royale des Carlovingiens, et d'avoir eu pour ancêtre un des chevaliers que Charlemagne arma lui-même à Florence, et créa chef des milices impériales. Elevé dans les

Digitized by Google

armes et pour la guerre, Jean avait vu un jour, dans une misérable querelle d'intérêt, son frère aîné, Hugues, tomber sous le poignard d'un lâche assassin. Le sang, et le sang injustement versé, parle haut au cœur de l'homme. Jean avait juré sur le cadavre de la victime de venger sa mort et de ne faire ni trêve ni merci au meurtrier de son frère. Or, à quelque temps de là, un jour de Vendredi-Saint, le 26 mars de l'an 1003, Jean Gualbert se rendait à Florence avec ses hommes d'armes, quand, tout à coup, dans ce col étroit qui descend de Saint-Miniat à l'Arno, il se trouva face à face avec l'assassin de Hugues, seul, sans cheval et sans armes. A cette vue, Jean tire son épée et en menace la poitrine de son ennemi; mais celui-ci, avec l'instinct d'un homme qui se sent perdu sans ressource, se jette à genoux et, les bras en croix: « Messire Jean, s'écrie-t-il, au « nom du Christ qui, en ce jour et à cette heure, est mort pour « nous, prends mon âme en pitié, et fais moi grâce de la vie. »

« Cette croix, ce souvenir, ce jour et cette heure émurent le cœur du jeune chevalier; son épée lui tomba des mains et se précipitant dans les bras de son ennemi, devenu son frère: « Lève-toi, lui dit-il, et veuille le Christ te pardonner, comme « je te pardonne! »

« Certes, au XI^me^ siècle, les mœurs étaient plus dures, les guerres plus violentes, et les tempêtes plus terribles à l'Eglise et à la cité, mais la foi était vivante au fond des cœurs, et de ces poitrines toutes bardées de fer, elle arrachait des accents si vrais et si profonds, si chrétiens et si sublimes, qu'ils émeuvent toutes les âmes, à neuf siècles de distance. Gualbert congédia ses gens, et monta avec le meurtrier de Hugues à l'église de Saint-Miniat, pour cimenter devant l'autel leur amitié et leur réconciliation. Dieu attendait là le jeune chevalier, le Dieu qui ne se laisse vaincre ni en générosité ni en miséricorde!

« Pendant que Jean faisait sa prière devant le crucifix, la figure du Christ s'illumina, ses yeux s'ouvrirent, et il se détacha de la croix pour remercier celui qui avait entendu et pratiqué la parole du pardon, prononcée par Jésus au Golgotha. Depuis lors, ces yeux divins du crucifix, qu'ont vénérés saint Henri et sainte Cunégonde, ont conservé une merveilleuse

Digitized by Google

puissance pour toucher les cœurs les plus endurcis et consoler les âmes les plus désespérées.

« Quand l'extase fut finie, et qu'il revint aux réalités de la terre, Jean se retrouva seul dans le sanctuaire et au pied de la croix. Ce miracle avait décidé de sa vocation ; il prit à Saint-Miniat l'habit monastique des Bénédictins de Cluny, et, après quelques années passées au pied de ce crucifix du pardon, il se sentit appelé de Dieu à réformer l'Ordre de Saint-Benoît, et à prêcher au clergé et au peuple de Toscane et de Lombardie le retour à l'unité romaine et aux mœurs apostoliques. Mais ce contact avec la croix avait blessé son cœur du trait de la charité, et, dans un siècle qui admirait le plus austère des saints dans saint Pierre Damien et le plus intrépide des pontifes dans saint Grégoire VII, Jean Gualbert, le crucifix à la main, la miséricorde sur les lèvres, était accueilli par les pécheurs et les schismatiques, comme le plus doux des apôtres, et le plus miséricordieux des hommes.

« Si nous savions, nous aussi, aller à la croix et étudier le crucifix, nous y trouverions une seconde édition de l'Evangile, des règles de charité et de douceur pour régler nos rapports avec nos frères, des leçons de résignation et de silence pour supporter toutes les contradictions de la vie, des résolutions énergiques et des vertus généreuses, qui feraient de nous des saints et des prédestinés.

« A l'exemple des saints, il faut ajouter ces vieilles traditions françaises, où la Croix suscite de si grands élans, et tant de dévouement et d'amour !

« C'est devant la Croix et à la lecture de la Passion, que Clovis se lève indigné, la framée haute et s'écrie : « Que « n'étais-je là, avec mes Francs ! » Ce pieux et vaillant désir se réalisa quand, par huit fois différentes, nos rois et notre chevalerie française prirent la croix, l'attachèrent sur leurs cuirasses et au bout de leurs lances, et, traversant les mers, s'en furent en Palestine conquérir le tombeau du Sauveur. Ils n'y rencontrèrent, dans les desseins impénétrables du Seigneur, que des défaites, mais de ces défaites, comme dit Montaigne, triomphant à l'envi des victoires. Ce fut la croix qui vainquit, qui triompha et rentra victorieuse en Europe ; elle resta atta-

Digitized by Google

chée sur le manteau blanc des Templiers ; elle entra dans le blason de la noblesse et dans les armes des cités ; elle s'implanta pour toujours dans ces cathédrales gothiques qui prirent la forme d'une croix avec leurs beaux et haut transepts, coupant sur la nef et le sanctuaire. Et comme nous avions déjà l'Abbaye de Mont-Majour, fondée par saint Césaire d'Arles, et la basilique de Sainte-Croix, élevée par sainte Radegonde, à Poitiers, la piété du saint roi Louis IX y ajouta encore la Sainte-Chapelle, le plus beau reliquaire que le génie de l'homme ait créé en l'honneur de la croix et de la sainte Couronne d'épines.

« Cette croix, vous la retrouvez encore devant le bûcher où Jeanne d'Arc consacre sa mission par le martyre ; et c'est devant la croix que forme le pommeau de son épée, que Bayard mourant sur le champ de bataille de Romagnano, fit sa dernière prière et recommanda son âme au Seigneur.

« Il serait trop long de redire un à un tous les triomphes de la croix, tels qu'ils sont écrits dans nos Annales, depuis Clovis jusqu'à ce crucifix, qu'un peuple en révolution porte en triomphe dans les rues de Paris, et cet autre crucifix qui tombe avec l'Archevêque sur les barricades, alors qu'il prêchait aux insurgés la concorde et la paix.

« C'est l'heure pour nous, catholiques de France, de rappeler ces glorieuses traditions nationales, de les faire sortir de l'histoire, et d'imiter la foi, l'amour et le dévouement de nos pères ; car le crucifix a reçu chez nous, dans notre patrie, des outrages sanglants, qui crient vengeance au ciel et à la terre, si nous n'apaisons la colère du Seigneur par de solennelles réparations.

« On a fait enlever la croix de nos écoles et de nos collèges, là où elle prêchait le respect à l'autorité et l'amour du devoir, là où elle protégeait l'innocence des enfants et toutes les espérances que leurs mères avaient placées sur ces jeunes têtes. On l'a arrachée de nos hôpitaux et du lit de nos malades, où elle était l'amie et la confidente de la dernière heure, où elle recueillait tous les soupirs d'une âme qui croit et qui espère, et où elle disait si éloquemment à tous les déshérités et les abandonnés de ce monde : Bienheureux ceux qui sont pauvres, bienheureux ceux qui souffrent !

Digitized by Google

« Elle s'en est donc allée cette divine croix, laissant l'homme affaissé sur lui-même et abimé dans sa propre faiblesse, seul pour lutter contre les passions de sa jeunesse, seul pour souffrir l'égoïsme des hommes, les longues douleurs et les durs travaux de la vie. A nous mes frères, et que ce soit là le fruit et le but de votre visite au crucifix de saint Jean Gualbert, à nous de relever cette croix qu'on arrache et que l'on brise; à nous de la recueillir, de la baiser avec amour, de la serrer sur notre poitrine, de lui rendre la place d'honneur à nos foyers et dans nos familles, et, à genoux, les bras en croix, de prier le Seigneur Jésus de pardonner à ses bourreaux et à ses nouveaux déicides: *Ignosce illis, nesciunt enim quid faciunt.*

« Après cet acte de solennelle réparation, et cette dernière prière au crucifix du pardon et de la miséricorde, vous reprenez votre route vers la Ville éternelle. Que le Dieu de l'Eucharistie vous bénisse, que Notre-Dame de Lourdes vous prenne en sa sainte garde, que l'Ange du Seigneur accompagne tous vos pas, pour vous protéger et vous défendre contre tout péril et tout danger. Et quand vous serez au tombeau des Apôtres, au tombeau de saint Benoît Labre, portez-y avec le souvenir des parents et des amis que vous avez laissés au-delà des Alpes, portez-y les vœux de la France catholique, ses craintes et aussi ses espérances. Fasse le Ciel que le nouveau patron que l'Eglise donne à la France, obtienne pour notre patrie bien-aimée, si cruellement éprouvée dans sa foi religieuse, de revoir enfin son sceptre et son épée dans des mains dignes de les porter, et lui rende, en sa miséricorde, des jours de paix, de gloire et d'honneur! »

Ces paroles éloquentes d'un compatriote, Dom Anselme Moreau, Bénédictin de Vallombreuse et originaire du diocèse de Cambrai, eurent leur conclusion naturelle dans la visite faite par les pèlerins au crucifix de saint Gualbert, et dans la procession qui suivit avec une relique de la vraie Croix.

Dieu nous ménageait une fois de plus, au soir d'une journée quelque peu dissipante, un moyen précieux de recueillement et de prière, et avant les fatigues d'une nouvelle nuit de chemin de fer, le meilleur des réconforts.

A huit heures, nous prîmes le chemin de Rome. Une éclipse

Digitized by Google

de lune, observée par un certain nombre de pèlerins dans des conditions même assez étranges, ne fut considérée par personne comme un mauvais présage. Sous la garde de la croix, et avec Rome pour objectif, tous les pèlerins partirent heureux.

Arrivée à Rome

Le 6 décembre.

Traverser de nuit le vieux pays étrusque, suivre sans le voir le chemin d'Annibal, ne point saluer de loin le dôme de Saint-Pierre, arriver à Rome en sommeillant, à l'improviste, fut pour quelques-uns un regret vite oublié. Il est vrai qu'un certain nombre de nos infatigables compagnons, des prêtres surtout et des Artésiens en assez grand nombre, avaient bravé de nouvelles fatigues en prenant intrépidement le chemin de Lorette. Après avoir satisfait leur dévotion à la *Santa Casa*, donné un regard au champ de bataille de Castelfidardo, et salué dans Ancône le souvenir immaculé de notre Lamoricière, eux aussi revinrent à Rome, mais ce fut de nuit encore.

La gare de Rome, une gare peu digne d'une capitale, était préparée pour nous recevoir. Il n'y eut aucune manifestation désagréable, il est vrai; au contraire, nos amis de Rome et à leur tête le Vicaire général d'Arras tout rayonnant de la bonne nouvelle qu'il apportait aux compatriotes du bienheureux Benoît Labre, étaient là, malgré l'heure matinale. Les cochers romains y étaient aussi en grand nombre; ces cochers infatigables et jamais rebutés, qui devaient nous poursuivre plus encore que nous conduire dans toutes nos excursions.

Quand chacun se fut enquis d'un logement, et l'obligeance du Père Brachet avait été largement mise à contribution pour cela, les omnibus, les calèches, les véhicules de toute sorte se précipitèrent à travers les rues de la Ville éternelle.

Pourquoi ne pas dire que le premier regard amena un désenchantement. Rome, la vieille Rome, nous apparut à travers la pierre blanche et les rues droites, comme un vulgaire quartier du nouveau Lille ou du Paris d'Hausmann. Quelqu'un crut en-

Digitized by Google

core apercevoir les rails d'un tramway, voire même un temple protestant. On nous fit remarquer que nous n'étions encore que dans la Rome d'Humbert, non loin du Quirinal; nous avions hâte d'arriver dans la Rome des Papes: celle-là est la vraie.

Mais la voici avec ses monuments, ses rues plus étroites, ses murs à madones grillées, ses statues saintes; les églises se multiplient sur notre chemin, et les fidèles s'y rendent. Voilà les souvenirs du passé respecté, les colonnes couvertes de statues, le Panthéon devenu Sainte-Marie des Martyrs; nous sommes bien à Rome.

Le rendez-vous des pèlerins était à Saint-Augustin, vers huit heures, devant la Madone du port, à qui les Romains attribuèrent leur délivrance, en 1849, et que le chapitre de Saint-Pierre fit couronner de ce titre le 2 juillet 1851.

Notre première visite était donc à Notre-Dame de la Délivrance et l'on sait que les Français étaient alors les libérateurs. Puisse cette coïncidence être un heureux présage pour l'avenir.

Après le Saint-Sacrifice, célébré par le Père Picard, les prières et le rappel des intentions, les pèlerins purent faire connaissance avec Rome, cette ville unique, inconnue de la plupart, et la patrie de tous.

Les feuilles publiques et, en particulier, le *Journal de Rome* qui paraissait le jour même de notre arrivée, comme pour nous donner un moyen facile et sûr d'informations, ne tardèrent pas à nous apprendre comment la ville sainte se préparait à la fête du 8. Les soirées artistiques se joignaient même au *Triduum* religieux et l'ambassadeur français auprès du Vatican, S. Em. Mgr Desprez, avait le bon goût d'inviter en son palais Colonna tous les Archevêques et Evêques français venus à Rome pour la canonisation. Le Saint-Père, de son côté, voulant faire participer les pauvres de Rome aux joies de ce grand jour, leur faisait remettre 10,000 fr.

Par un douloureux contraste, quelques heures avant notre venue, on célébrait à Saint-Carlo les funérailles du Cardinal Borromée, l'ami, le protecteur, le guide persévérant des pèlerins français. Dieu permit que, pour le remplacer, un grand nombre de nos protecteurs naturels, nos Evêques, se trouvassent là en ce moment. C'est après les avoir salués et munis de leurs

Digitized by Google

bénédictions que les pèlerins, par groupes, commencèrent en sens divers, la visite de Rome.

Il ne nous est guère possible, il serait même imprudent de suivre ici les pèlerins dans leurs excursions; chacun abandonné à ses goûts, à ses inspirations ou à la bonne étoile de quelque guide bienveillant, partagea son temps entre les trois Rome, mais le rendez-vous du pèlerinage, et les fêtes du Vatican seront toujours un lieu commun et un facile point de repère.

Nous donnâmes le commencement de notre soirée au Capitole et la fin à Saint-Pierre. Entre les deux se placèrent les visites de l'Ara-Cœli, du Forum, des églises qui l'avoisinent, et du Colysée, de Sainte-Marie des Monts et de la maison de Zaccarelli. On n'a pas encore osé changer l'aspect du vieux mont Capitolin. Se le figure-t-on avec la statue du galant homme, à la place de Marc-Aurèle ? Le voilà donc ce séjour de Saturne, tête et capitale du monde ! La statue de Jupiter le dominait autrefois; Junon, Minerve, y avaient leurs temples, et l'ensemble de la colline constituait la forteresse fameuse que les Gaulois, nos ancêtres, faillirent emporter. Aujourd'hui, c'est une place dessinée par Michel-Ange, entourée de trois palais, et au milieu de laquelle se trouve la belle statue équestre de Marc-Aurèle, trouvée près du palais de Latran. Cette statue était l'idole de Michel-Ange qui, dit-on, lui préférait encore le cheval. Près de là, sur l'emplacement du temple de Jupiter, est l'église de l'Ara-Cœli. Bannis du couvent voisin, les Frères mineurs Observantins s'y sont réfugiés et en font les honneurs avec une charité intelligente et toute franciscaine. On y vénère le corps de sainte Hélène, renfermé dans une urne de porphyre, à l'endroit même où, selon la tradition, la Vierge Marie apparut à l'empereur Auguste, tenant son Fils dans ses bras. Le nom même de l'église aurait été dicté au même empereur par une voix céleste. C'est encore à l'Ara-Cœli qu'on vénère la célèbre image du *Santissime Bambino,* qu'on dit taillée dans un arbre du jardin des Oliviers, par un franciscain du XVI^me^ siècle. La statuette est entourée des plus riches langes et de pierreries de grande valeur. On l'expose durant l'Octave de Noël, et les petits enfants sont admis à la célébrer par leurs discours. Les mourants se font aussi apporter la sainte image, Pie IX a donné son

Digitized by Google

char le plus magnifique pour la conduire en procession. Plusieurs saints, qui ont habité le couvent, sont honorés dans l'église, notamment saint Bernardin de Sienne et saint Jean Capistran.

Au bas de l'Ara-Cœli, sur le flanc gauche du Capitole se trouvent le fameux tullianum, la prison Mamertine et l'église de Saint-Pierre *in carcere*.

Les prisons nous reportent aux premiers rois de Rome. Rien n'est plus affreux que ce séjour sans air et sans lumière. De grandes victimes y furent enfermées. On nomme surtout Jugurtha et notre Vercingétorix.

Heureusement le christianisme a sanctifié ces lieux horribles. Saint Pierre et saint Paul y furent enfermés. On montre la colonne où ils furent attachés, la source qui jaillit pour baptiser Processus et Martinien. On montre même la pierre où se grava la face de saint Pierre, maltraité par ses gardes. C'est une visite précieuse et utile surtout pendant les temps de persécution.

Après un coup d'œil à Sainte-Martine, dont la crypte est fort remarquable, nous descendîmes au Forum.

Il faut descendre d'une trentaine de pieds au-dessous des rues voisines, pour fouler le sol de cet antique marché, devenu plus tard l'arène politique où se débattirent les plus graves questions qui agitèrent le monde ancien. Le Forum a maintenant une destination plus humble, puisque les Romains l'appellent prosaïquement le marché au bétail, *Campo vacchino*.

Ce qui n'est au premier abord qu'un amas confus de décombres, de colonnes couchées ou debout, de tertres et de crevasses, reprend une physionomie historique et vivante quand on a le bonheur de rencontrer un familier de Rome comme le Père Raphaël, des franciscains ou un archéologue émérite comme Mgr Chevalier chanoine de Luçon. Nous avons eu cette double fortune.

Avec quel intérêt reparaissent alors, tour à tour, les temples, les basiliques, les monuments de toute sorte, qui finirent par envahir la place publique, sous prétexte de l'orner, et qui en éloignèrent le peuple romain, en paraissant lui faire honneur.

Au pied du Capitole où reparaissent les larges dalles de la voie sacrée, c'est d'abord le temple de la Concorde, celui de

Digitized by Google

Vespasien et l'arc de Septime-Sévère. Les rostres que l'on montre au pied de cet arc ne sont pas les seuls; on compte jusqu'à trois tribunes successives, d'où les orateurs s'adressèrent au peuple assemblé. Viennent ensuite le temple de Saturne, la grande basilique Julia, la curie Julia et l'arc de Fabius, qui limitaient à peu près l'enceinte du Forum du côté de l'ouest, tandis qu'à l'est, il se prolongeait sous l'emplacement où furent bâties les églises de Sainte-Martine et de Saint-Adrien.

En continuant de s'avancer vers le Colisée, en rencontre l'église de sainte Françoise-Romaine, bâtie sur une partie de l'emplacement du temple de Vénus et Rome et où l'on montre gravée sur la pierre, l'empreinte des genoux de saint Pierre quand il priait Dieu de confondre l'imposture de Simon le magicien, qui avait promis de s'élever dans les airs. Le tombeau de sainte Françoise, fondatrice des Oblates, est à l'entrée du chœur, entouré de dix-huit lampes; il est orné de marbre très précieux.

A côté de cette église s'élèvent dans les airs les ruines gigantesques de la basilique de Constantin, construction d'une hardiesse et d'une solidité étonnantes.

Derrière Sainte-Françoise, s'étageaient les immenses galeries des temples de Vénus et Rome, adossés l'un à l'autre et entourés d'un portique rectangulaire, que l'empereur Antonin fit bâtir pour montrer qu'il était capable de surpasser l'architecte Apollodore.

Au pied du Colisée, on voit encore la base de la statue gigantesque de Néron, le collosseum, qui a donné son nom à l'amphithéâtre voisin. Cette statue était placée à l'entrée de la célèbre maison d'or qui couvrait toute la colline voisine.

Voici, enfin, ce monument unique, qui mériterait à lui seul le voyage de Rome, et qu'on appelle l'amphithéâtre de Flavien ou le Colisée. Créé par le désir de faire oublier et disparaître les magnificences insensées de Néron, il fut bâti par Vespasien et dédié par Titus, en l'an 80 de notre ère. La tradition rapporte qu'un chrétien, nommé Gaudence, en fut l'architecte et qu'il fut martyrisé plus tard. Ce qui est certain, c'est que les prisonniers juifs furent employés à ce travail et que 12,000 moururent à la peine durant plus de quatre siècles. Le sang des

Digitized by Google

chrétiens et des gladiateurs y coula à flots, et il suffit d'entrer dans cette enceinte pour se sentir rempli des plus imposants souvenirs. Les proportions du Colisée, son architecture savante et simple, où tous les ordres grecs se superposent, ses portiques, ses substructions, que les Italiens viennent de mettre en partie à découvert, excitent au plus haut point l'intérêt du visiteur. Mais sur cette terre, imprégnée encore du sang de nos martyrs, le chrétien attristé ne retrouve plus aucun signe religieux.

Où sont les stations du Chemin de la croix érigées par Benoît XIV et où saint Léonard de Port-Maurice se rendait tous les vendredis ? Où est la croix de bois plantée au centre de ce vaste amphithéâtre comme un trophée de victoire ? Où est le monument érigé par Pie IX à la mémoire de notre saint pauvre artésien, près du réduit où il venait dormir et prier quelques heures chaque nuit ? Une seule trace religieuse se retrouve dans ce monument conservé et soutenu par les Papes, c'est une modeste chapelle de Notre-Dame, dissimulée sous un arceau et fermée par une grille.

A quelques pas de là se trouvent encore la Meta-Sudans, qu'on dit avoir servi de fontaine aux gladiateurs pour se laver au sortir de leurs combats; l'arc de Constantin, qui n'est autre, dit-on, que l'arc de Trajan modifié et consacré au vainqueur de Maxence ; enfin, au pied du Palatin, l'arc de Titus, le plus beau de tous, qui rappelle la conquête de Jérusalem et porte dans ses bas-reliefs l'image de la table d'or des pains de proposition et du chandelier à sept branches. On dit que les Juifs refusent encore de passer sous cet arc.

Les pèlerins français et artésiens ne pouvaient mieux clore cette première visite de Rome que par une prière au tombeau du bienheureux Labre. Nous le trouvâmes à Sainte-Marie des Monts environné de draperies, de lumières et de serviteurs. La pauvre chambre de la maison de Zaccarelli, où notre bienheureux est mort, était également ornée de riches tentures et remplie de visiteurs agenouillés autour de l'autel.

Après les souvenirs glorieux de la Rome des Césars et des Flaviens, nous avions devant les yeux les hommages rendus par les romains chrétiens à notre saint compatriote. C'était bien finir notre première journée.

Digitized by Google

Sainte-Marie-Majeure, le Sacré-Cœur, la veillée sainte

Le 7 décembre.

C'est à la première église de Marie ou Sainte-Marie Majeure, que la Direction du pèlerinage nous avait convoqués, le 7 décembre à huit heures du matin.

Déjà les prêtres avaient parcouru les sanctuaires pour célébrer la sainte messe à quelque autel privilégié et, l'un d'entre eux, non moins heureux que les autres, avait offert la sainte Victime sur le corps du bienheureux Labre, à la veille de sa canonisation. Ils n'en furent pas moins exacts au rendez-vous.

Un cardinal, que sa naissance et ses affections rapprochent singulièrement de la patrie du bienheureux Labre, Mgr l'archevêque de Toulouse, avait bien voulu nous promettre la messe. Elle fut célébrée sous cette voûte admirable décorée de la mosaïque du couronnement de la Vierge.

L'assistance était fort nombreuse ; elle remplissait l'abside et refluait même sur les marches du maître-autel. Nous y chantâmes ce cher *Credo* que les pèlerins aimaient à répéter dans tous les sanctuaires, et les communions, comme toujours, furent nombreuses.

Le Père Picard, prenant la parole à la place de l'éminent cardinal qu'un devoir pressant réclamait ailleurs, nous raconta à grands traits l'histoire de l'insigne basilique où nous étions réunis. Le miracle des neiges, dans la nuit du 4 au 5 août, en traça les limites. Au commencement du VI[e] siècle, le patricien Jean la bâtit, le pape Libère la consacra, Sixte III l'agrandit et la fit orner de mosaïques en l'honneur de la Reine du Ciel, pour protester contre les blasphèmes de Nestorius ; enfin un grand nombre de papes, jusqu'à Benoît XIV, l'enrichirent et l'ornèrent à l'envi. L'orateur nous signala ensuite les précieuses reliques que nous allions vénérer. Outre la Crèche du divin Enfant, qui fut apportée d'Orient en 602 et déposée, dès ce moment, dans la basilique Libérienne, mais qui ne conserve plus sa forme primitive et qu'on n'expose qu'une fois chaque

Digitized by Google

année, le 24 décembre, il nous en signala d'autres de la plus haute importance. Nous vîmes, en effet, passer devant les rangs des pèlerins agenouillés, les langes de Notre-Seigneur Jésus-Christ, des cheveux de la Sainte-Vierge, une relique de la vraie Croix, une épine de la sainte couronne, le bras de saint Jean, la main de saint Matthieu et une relique de la bienheureuse Marguerite-Marie, unie en cette circonstance aux reliques les plus insignes.

Durant cette procession triomphale, les chants ne cessèrent point, ni les prières, ni les marques de la plus pieuse vénération.

On nous permit ensuite de visiter le corps de saint Pie V, le doux inquisiteur, admirablement conservé, avec sa barbe blanche, sous une statue d'une parfaite ressemblance.

Dans la chapelle de la Crèche, on montre le lieu où saint Gaétan en prière, durant une nuit de Noël, mérita de voir la Sainte-Vierge déposer le divin Enfant dans ses bras.

Après d'autres autels et d'autres tombeaux remarquables, notamment celui de Sixte-Quint, la célèbre chapelle Borghèse sollicite surtout l'attention. C'est le plus riche de tous les sanctuaires de Rome. L'autel, de lapis-lazule, supporte une image miraculeuse dans un cadre d'améthyste, enrichi de rubis, d'émeraudes et de topazes de la plus grande valeur. Cette image, honorée depuis près de quatorze siècles par les papes et les saints, à qui des miracles sans nombre ont donné une confirmation perpétuelle, est peut-être la plus authentique de celles qu'on attribue à saint Luc. Elle est peinte sur bois de cèdre et prête à la Sainte Vierge les traits que la tradition ecclésiastique transmet généralement.

Des fresques, des statues, des tombeaux de la plus grande richesse complètent l'ornementation de ce merveilleux sanctuaire. Paul V, son auteur, un des pontifes qui laissèrent à Rome le plus de bienfaits, y a son tombeau.

En sortant de Sainte-Marie Majeure, après cette heureuse matinée, les pèlerins du diocèse d'Arras allèrent recevoir les cartes que les instances et les démarches multipliées de leur évêque avaient obtenues pour la grande fête du lendemain. Un certain nombre d'autres pèlerins français parvinrent, à force de requêtes, à obtenir la même faveur, mais ce fut pour les

Digitized by Google

élus un vif sentiment de peine que de se savoir séparés à ce moment suprême d'un grand nombre de leurs compagnons de pèlerinage. Pourquoi faut-il que les tristes nécessités de la politique aient fermé, en cette circonstance, les portes de Saint-Pierre, et empêché les serviteurs des quatre saints canonisés de leur préparer un triomphe digne d'eux et de l'Eglise.

Jamais la captivité du Pape n'avait eu de résultat plus poignant, et jamais les ennemis de la papauté n'ont récolté de plus cordiaux anathèmes. Les pèlerins allèrent se consoler aux pieds du Sacré-Cœur.

L'antique et belle église de Saint-Jacques des Espagnols, sur la place Navone, acquise et restaurée, avait été rendue au culte, sur l'ordre exprès du Pape, par les missionnaires d'Issoudun, sous le vocable de Notre-Dame du Sacré-Cœur. Son Em. le Cardinal-Vicaire avait consacré le matin ce sanctuaire. Le soir y réunit les pèlerins.

Après le chant des vêpres solennelles, Mgr l'archevêque de Bourges, rappela les phases glorieuses et pénibles par lesquelles ce temple avait passé, il rendit ensuite hommage à cette belle œuvre de Notre-Dame du Sacré-Cœur, dont le principal sanctuaire est dans son diocèse, à Issoudun. Il finit par des considérations élevées et éloquentes sur les destinées du nouveau sanctuaire et la dévotion qu'il servira à développer. L'office fut présidé par le cardinal Jacobini. Et l'évêque d'Arras, à qui rien de ce qui concerne le Sacré-Cœur n'est indifférent, assistait à cette belle cérémonie.

Le *Journal de Rome* nous apprenait le soir que Sa Sainteté Léon XIII, comme pour se préparer à la grande décision du lendemain, était descendue dans la basilique vaticane, dont les portes avaient été fermées, pour y prier devant le tombeau de saint Pierre.

Le gouvernement italien, de son côté, se préparait à sa manière à la cérémonie de la canonisation, en prenant des mesures énergiques pour prévenir les désordres de la rue qu'il avait trop longtemps autorisés. Le château Saint-Ange et la caserne Sainte-Marthe se remplissaient de troupes chargées de prendre les émeutiers entre deux feux, s'ils arrivaient sur la place Saint-Pierre.

Digitized by Google

Un certain nombre de pèlerins intrépides avaient conçu l'idée d'une autre garde à monter, à la veille de la canonisation. Sous la conduite du curé d'Amettes, ils se rendirent, sur le soir, au tombeau du bienheureux Labre, à Sainte-Marie des Monts, décidés à y passer en prières la nuit qui les séparait du jour triomphal. C'était comme une sainte veillée des armes auprès du chevalier de la pauvreté, qui allait prendre rang dans la céleste cour. Le matin les retrouvera alternant les prières et les méditations.

La canonisation

Le 8 décembre.

La nuit fut légère et le jour anticipé pour les heureux pèlerins qui avaient conquis la précieuse carte d'entrée dans la *loggia* de Saint-Pierre. Deux heures avant le commencement de la cérémonie, les escaliers du Vatican étaient envahis. Ceux que l'exiguité de la salle en tenait éloignés vinrent s'aligner bravement sur la place Saint-Pierre, ou pénétrèrent dans l'église, pour s'unir de cœur et de prières à leurs frères plus heureux. Le nombre de ces intrépides assistants d'esprit devint même si considérable, qu'à un moment donné, la place Saint-Pierre s'en trouva remplie. Admirable courage, qui donna, dit-on, des regrets au Souverain-Pontife et mérita certainement les meilleures faveurs des nouveaux Saints.

Tous les officiers du sacré-palais étaient en costume de fête et la sévérité de la consigne, en multipliant les précautions, aiguisait l'ardeur des élus et augmentait leur bonheur et leur reconnaissance. Les longues heures d'attente qui leur étaient imposées permirent aux premiers venus d'étudier à loisir les merveilleuses décorations de l'aula, exécutées par le commandeur Fontana, l'habile architecte du palais apostolique.

Grâce à son talent, le portique supérieur de la basilique vaticane est transformé en un beau temple, vraiment digne, à défaut de Saint-Pierre, de la solennité grandiose qui va s'y accomplir.

Digitized by Google

Les murs sont à fond d'or, dit le *Journal de Rome,* avec des encadrements de couleur, en guise de mosaïque. Les pilastres, d'ordre corinthien, qui ornent les pieds-droits sont formés par des bandes d'or qui leur donnent l'apparence de colonnes cannelées. Les embrasures des dix fenêtres qui ont vue sur la place et dans l'église de Saint-Pierre, ont été transformées en autant de tribunes à trois rangs de loges superposées. Cinq guirlandes de fleurs variées placées à une convenable distance les unes au-dessus des autres, et soutenant chacune cinq cierges, séparent les pilastres. Elles ont l'avantage de bien distribuer l'illumination de la salle et de remplacer avantageusement les lustres, qui étant peu adaptés à l'architecture d'une salle aussi longue, auraient intercepté la vue des tribunes. Des festons de fleurs tombent gracieusement du milieu de l'arc de chaque fenêtre ; d'autres festons, des guirlandes et des fleurs ornent les parois des murs et donnent à toute la décoration de la salle un caractère vraiment chrétien et gracieusement figuratif.

Douze étendards, sur lesquels ont été peints les miracles les plus connus des quatre nouveaux Saints, dont une inscription latine, en lettres d'or, explique le sujet, sont suspendus aux murs de la grande salle de la canonisation et de la petite qui la précède, à l'endroit où il n'existe point de fenêtres. La corniche de la salle est ornée de festons sur lesquels ressortent les lys et les étoiles qui sont la partie caractéristique des armes du Souverain-Pontife. Une ligne non interrompue de cierges au-dessus et au-dessous de la frise, fait le tour de la salle.

Le trône pontifical est placé au fond de la salle et cinq larges degrés, couverts de drap rouge, y donnent accès. Sur le fronton, au-dessus du trône, est représentée la très Sainte-Trinité, au milieu d'un firmament couvert d'étoiles dont sept grandes avec des têtes de chérubins au milieu, qui font couronne au Très-Haut. La frise au-dessus de l'arc, au milieu duquel est situé le trône pontifical, porte sur un fond d'or l'inscription suivante en grosses lettres : *Ubi Petrus, Ibi Ecclesia.* Les armes du Souverain-Pontife, soutenues par deux anges et brillamment illuminées, sont placées sur le fronton opposé, à l'autre extrémité de la salle.

Digitized by Google

L'autel papal est situé au milieu vers les deux tiers de la salle, il est surmonté d'un très riche baldaquin, appuyé sur quatre colonnes, que soutiennent quatre anges dorés, debout sur d'élégants piédestaux en marbre, dont les quatre parois en vert antique font vivement ressortir les armes dorées du Saint-Père, en haut relief.

Des deux côtés du trône et tout autour de l'autel sont les bancs des cardinaux, des archevêques, évêques et prélats. Cette partie est séparée du reste de la salle par une balustrade ornée de huit pilastres, portant autant de grands candélabres, qui sont de rigueur, quand le Souverain-Pontife chante la messe. C'est derrière cette balustrade que se pressent les pèlerins en attendant que le Pape fasse son entrée solennelle. Cette attente fut longue.

Il était dix heures, ajoute M. Aubineau, dans une admirable page de sa correspondance, quand le cortège pontifical est entré dans la *loggia,* à travers les lumières et les fleurs, au milieu des flots de peuple fidèle et des ornements de toutes sortes, signalant la gloire des héros de l'Eglise, nos maîtres, nos protecteurs, nos amis, que le Saint-Esprit allait dénoncer à notre foi et à notre amour, par la voix infaillible du Souverain-Pontife.

Deux à deux, portant un cierge allumé, symbole de leur mission de lumière et de vigilance, coiffés de la mître de lin, au milieu d'un silence et d'un respect que nous ne pouvons décrire et que nous ne pouvons faire comprendre, et dont il faut avoir ressenti l'impression, les évêques s'avancent lentement. Ils se dirigent vers l'autel; ils prennent place sur les bancs préparés pour eux et pour divers prélats, dont je ne puis vous donner la nomenclature. Les archevêques viennent ensuite, puis les cardinaux. Tous sont en chapes et en mîtres blanches. De loin, dans cette longue et imposante procession, apparaissent quelques mîtres précieuses, privilège de divers sièges orientaux. La procession se continue et les places réservées aux prélats se garnissent; le chœur, au-delà de l'autel, se remplit. Je ne décris pas la garde papaline, la garde suisse, la garde d'honneur, les camériers circulant dans leurs brillants costumes. Tout pâlit, tout s'efface devant la simplicité majes-

Digitized by Google

tueuse et touchante des évêques, des archevêques et tout le corps cardinalice. Tout à coup, à l'entrée de la salle, entouré de ses familiers, précédé par les *flambelli,* apparaît le Pape porté sur la *sedia gestatoria.*

Le Souverain-Pontife a le trirèque sur la tête ; il est revêtu de ses vêtements pontificaux, tout reluisants d'or et de pierreries. Que dire de sa personne sacrée ? Sa main se lève et bénit de tous côtés ; son regard se promène sur cette assistance confondue devant lui. Lui, l'autorité suprême sur la terre, lui, le Vicaire de Jésus-Christ, lui, que, dans un langage énergique et où l'Eglise ne trouve rien à redire, un docteur nouveau, dont il va proclamer la gloire, appelait le vice-Dieu. Ce n'est pas une vision de la terre, en effet, c'est une véritable apparition du paradis. Il passe au-dessus des têtes, bénissant toujours, s'humiliant tout à la fois et se dressant sous l'autorité immense qui devrait l'accabler, et qu'il porte bénignement pour le bien, pour la consolation, pour la lumière de tous. C'est le Pape, c'est le Roi, c'est le Père !

Nous n'avons plus à décrire à nos lecteurs la physionomie à la fois douce et majestueuse du grand Pontife qui est notre lumière et notre sauvegarde. Sur sa face amaigrie par l'âge et les travaux, dans ses traits accentués, dans ses yeux bienveillants, dans son sourire, deux sentiments se lisent par dessus tout, la vigueur et la bonté. Avec le Pape infaillible, que la foi catholique reconnaît en lui, on y trouve encore, et sans effort, l'autorité du plus digne des rois et la science du premier des docteurs.

Pendant que ces pensées et beaucoup d'autres traversaient les esprits à l'aspect du Saint-Père, les chantres de la Sixtine l'accueillaient par le motet habituel aux grandes solennités : *Tu es Petrus !*

L'enthousiasme contenu de la foule était comme soulagé par ces chants ardents, quelque peu étranges pour nos oreilles françaises, et qui se continuèrent jusqu'à ce que le Pape eut pris place sur son trône.

Après l'obédience, dans laquelle Sa Sainteté donna à baiser sa main aux cardinaux, son genou aux évêques et sa mule aux abbés ; le cardinal Bartholini, procureur de la canonisation,

Digitized by Google

commença ses postulations. On sait que ces postulations sont au nombre de trois. Le procureur y demande *instanter* d'abord, *instantius* ensuite, et enfin *instantissime,* la canonisation des nouveaux Saints.

A la première postulation, le secrétaire des brefs, Mgr Mercurelli, qui se trouvait en face du trône, répondit en latin au nom du Saint-Père, qui s'agenouilla devant l'autel, avec toute l'assemblée, pour réciter les litanies des Saints. C'est comme une invocation suprême et comme une dernière consultation qui réclame les lumières de l'Esprit-Saint et l'assentiment de la cour céleste, avant d'admettre les nouveaux élus au nombre de ceux que devra invoquer l'Eglise.

Après le chant des litanies, le Pape est remonté à son trône, et l'avocat consistorial a renouvelé les instances. Le prélat secrétaire répondit de nouveau au nom de Sa Sainteté, et, après le chant du *Veni Creator,* pendant que le prélat postulateur était à genoux et suppliant, le Pape, la mître en tête, comme docteur infaillible et chef de l'Eglise universelle, prononça le décret suivant :

« Pour l'honneur de la sainte et indivisible Trinité, pour « l'exaltation de la foi catholique et le développement de la « religion chrétienne, par l'autorité de Notre-Seigneur Jésus- « Christ, des bienheureux apôtres Pierre et Paul et par la « nôtre, après mûre délibération et ayant souvent imploré le « secours de Dieu, sur le conseil encore de nos vénérables « frères, les cardinaux de la sainte Eglise romaine, les patriar- « ches, les archevêques et évêques, nous définissons que les « bienheureux Jean-Baptiste de Rossi, Laurent de Brindes, « Benoît-Joseph Labre, confesseurs, et Claire de la Croix, « vierge, sont nommés saints et nous les inscrivons dans le « catalogue des saints. Nous statuons en outre que leur « mémoire doit être honorée chaque année avec une pieuse « dévotion par l'Eglise universelle, savoir parmi les saints « confesseurs non pontifes, celle de Jean-Baptiste le 23 mai, « celle de Laurent le 7 juillet, celle de Benoît-Joseph Labre le « 16 avril ; parmi les saintes vierges celle de Claire le 18 août. « Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il. »

Le décret solennel était promulgué, l'Eglise comptait quatre

Digitized by Google

nouveaux saints et notre bienheureux prenait rang pour toujours parmi les protecteurs et les patrons du monde catholique.

Aux trompettes d'argent qui annoncent au loin l'heureuse nouvelle, les cloches de Saint-Pierre font écho en sonnant à toute volée, et bientôt toutes les cloches de la Ville-Sainte répondent par les plus joyeux concerts.

Pourquoi faut-il que les canons du fort Saint-Ange, muets et captifs comme leur véritable maître, n'aient point, eux aussi, fait écho à cette heureuse nouvelle et porté à travers la campagne romaine, jusqu'au fond des plus humbles villages, la voix infaillible du Vicaire de Jésus-Christ.

Le Saint-Père alors, par un mouvement sublime, se leva, déposa la mître et, le visage rayonnant, les mains levées, dans l'attitude de l'allégresse la plus vive et de la plus tendre reconnaissance, entonna le *Te Deum*.

A la fin de ce chant de triomphe, le premier des cardinaux diacres invoqua les nouveaux saints et le Souverain-Pontife chanta, pour la première fois, l'oraison qui leur est consacrée : la cérémonie de la canonisation était terminée.

Après le chant de Tierce, la messe pontificale commença. C'était celle de l'Immaculée-Conception. Mais les nouveaux saints n'y furent pas oubliés, malgré la solennité de la fête. Ils eurent leur oraison propre à la suite de la Reine des anges et des saints, dont ils forment le cortège.

La messe fut chantée avec une incomparable solennité par les chantres de la Sixtine ; quand fut terminé le célèbre *Credo* de Vittoria, l'offertoire amena la touchante cérémonie des oblations.

Ces oblations, offertes au Souverain-Pontife par les postulateurs, se composent du pain, du vin, des tourterelles, des colombes, des petits oiseaux et des cierges, que l'on apporte processionnellement à ses pieds en signe de reconnaissance.

Les prêtres choisis pour oblateurs sortirent de la chapelle l'auline à la suite des cardinaux protecteurs des diverses causes et de leurs postulateurs. Ils firent leur entrée dans l'aula, selon l'ordre prescrit par le cérémonial, vinrent successivement s'agenouiller aux pieds du Saint-Père et furent admis au baisement de la mule.

Digitized by Google

Quand vint le tour des oblateurs de saint Benoît-Joseph Labre, que conduisaient les cardinaux Bilio, Oreglia et Pecci, avec le postulateur Virili, Mgr Lequette, qui était assistant à la messe pontificale, à titre de porte-flambeau, fut chargé de les présenter. Le Saint-Père remarqua en souriant que les offrandes du saint mendiant étaient les plus riches et il daigna appuyer avec amour sa main paternelle sur la tête du curé d'Amettes qui était l'un des oblateurs du diocèse d'Arras.

La messe continua avec les rites imposants de la consécracration et de la communion du Pape. Quand elle fut terminée, les postulateurs présentèrent, selon l'usage, la bourse de soie brodée d'or, et le Saint-Père se retira, précédé de son auguste cortège, bénissant une dernière fois la foule du haut de la *Sedia*.

Il était près de trois heures. Malgré sa fatigue, Léon XIII rayonnait de bonheur, et les assistants qui se pressaient dans l'aula depuis sept heures du matin, debout pour la plupart, sous les feux de deux mille cierges, se retirèrent à regret, louant et bénissant Dieu du spectacle qu'il leur avait été donné de contempler.

Après l'Evangile, le Pape avait prononcé, en latin, une docte homélie, dont le résumé seul est connu jusqu'ici.

« Après avoir rappelé, dit le *Journal de Rome* du 10 décembre, par des paroles d'allégresse la fête du jour dédié à l'Immaculée-Conception, et regretté que les malheurs du temps aient offusqué la splendeur de la solennité en empêchant de la célébrer dans la majestueuse basilique vaticane, le Saint-Père a remercié le Ciel de lui permettre cependant de décréter l'honneur de la sainteté à quatre héros de l'Eglise catholique. Et il a fait leur éloge en rappelant leurs mérites, afin de montrer comment leur exaltation tourne à la gloire de cette Eglise qui a pu engendrer de tels fils.

En même temps, l'Eglise militante trouve en eux de grands motifs d'espérance par la protection puissante qu'elle attend de leur intercession. Il voit en eux des exemples de perfection de vie chrétienne et des modèles de toutes les classes sociales. Les ecclésiastiques séculiers et réguliers l'ont dans saint Jean-Baptiste de Rossi et dans saint Laurent de Brindes; les vierges

Digitized by Google

consacrées à Dieu, dans sainte Claire de Montefalco ; les fidèles laïques dans saint Benoît-Joseph Labre.

« Il a terminé en implorant pour l'Eglise universelle les prières et l'intercession de Marie et des nouveaux saints. »

Si le corps était fatigué, au sortir de la canonisation, le cœur nageait dans la joie, et l'esprit ne songeait qu'à s'éclairer davantage sur les scènes grandioses dont nous avions été témoins. On s'interrogeait sur le nom des offrandes, sur la nature des miracles représentés dans l'aula, et la soirée se prolongea à éclaircir toutes ces questions qui devenaient d'impérissables souvenirs.

Nous suivrons la pente naturelle de tous les esprits en complétant par quelques renseignements le récit de la grande cérémonie.

Parmi les membres du Sacré-Collège, qui était à peu près au complet autour du Souverain-Pontife en cette grande circonstance, se distinguaient particulièrement les cardinaux français. Leurs Eminences Bonaparte, de Falloux, Pitra ; les cardinaux de Rouen, de Paris et de Toulouse. La haute taille et la grande distinction du cardinal Howard attiraient également l'attention. Les liens qui unissent le Cardinal Pecci au Pape le faisaient aussi distinguer.

Au rang des Archevêques et Evêques se trouvaient sans exception tous ceux qui se rattachent par la naissance au diocèse d'Arras. Avec Mgr Lequette, on comptait Nosseigneurs de Chambéry, de Grenoble, de Luçon et d'Aire.

La France était encore largement représentée par Nosseigneurs de Reims, d'Aix, d'Albi, de Rennes, de Bourges, d'Auch, de Clermont, de Saint-Claude et de Tulle.

Les tribunes diplomatiques étaient remplies. Les ambassadeurs de France, d'Autriche, d'Espagne et de Portugal, arrivés au Vatican en train de gala, assistaient à la cérémonie avec tous les membres de leurs familles et de nombreux invités. On se montrait surtout M. Desprez, notre sympathique ambassadeur, qui ne rougit pas d'être le concitoyen d'un saint.

La noblesse romaine était aussi au complet. Elle venait témoigner une fois de plus de sa vénération connue pour le pauvre Français devenu l'une des vraies gloires de la ville sainte.

Digitized by Google

Gênes et Spolète avaient envoyé de nombreux représentants pour honorer saint Jean-Baptiste de Rossi et sainte Claire de Montefalco. Plusieurs tribunes étaient pleines de Pères Capucins, qui venaient assister au triomphe de saint Laurent de Brindes, l'un des membres de leur Ordre.

Rome, du reste, avait repris sa physionomie des grands jours, et le pont Saint-Ange avait vu de nouveau une double file d'équipages déverser pendant de longues heures, sur la place Saint-Pierre, une foule immense de visiteurs. Nous avons déjà dit que pour régler cette foule et réprimer au besoin les désordres, plus de deux cents gendarmes et gardes italiens étaient desséminés du pont Saint-Ange jusqu'à la place de la Basilique. La population était, du reste, respectueuse et tout à fait sympathique. Ainsi font les Romains quand le gouvernement les laisse à eux-mêmes. Ils aiment le Pape et ils vont à Saint-Pierre qui fait leur bonheur et même leur fortune.

En voyant arriver, au moment de l'offertoire, toute une série de présents que l'on déposait aux pieds du Saint-Père, beaucoup de pèlerins se sont demandé le sens mystique de ces oblations faites en si grand apparat.

Outre que ces offrandes rappellent une ancienne coutume, fort commune au moyen âge, et d'après laquelle c'est au moment de l'offertoire que les fidèles offraient en nature, à Dieu lui-même, les aliments qui devaient servir à la nourriture de ses ministres, elles ont toutes un symbolisme touchant.

Les cierges, ornés de peintures et de portraits, au nombre de cinq, et dont le principal pèse vingt kilos, sont un signe de joie à l'instar du cierge pascal, et ils montrent que le Vicaire de Jésus-Christ a mis les actions des nouveaux saints sur le chandelier pour illuminer tous les fidèles.

Les pains, au nombre de deux, l'un doré et l'autre argenté, aux armes du Pape, symbolisent la nourriture spirituelle dont les saints ont fait ici-bas leurs délices et dont ils sont rassasiés au ciel.

Le vin et l'eau sont contenus en deux petits barils, l'un doré et l'autre argenté. Ils signifient: le vin, la charité, et l'eau, la tribulation par laquelle il faut passer pour arriver à la gloire.

Enfin, trois cages, d'un beau travail, renferment les oiseaux

Digitized by Google

suivants : deux tourterelles, deux colombes et plusieurs volatiles de diverses espèces. Les tourterelles représentent la fidélité et l'amour de la solitude, les colombes, l'innocence et les dons du Saint-Esprit, les divers oiseaux, qu'autrefois on lâchait à l'Eglise, les saints désirs de la charité et de la perfection qui nous élèvent vers le ciel.

Entre les miracles présentés sur d'immenses toiles en forme de bannières, le long des murs de l'aula, deux se rapportaient à la vie de saint Benoît Labre : l'apparition du saint à la sœur Marie-Louise de l'Immaculée-Conception, et la guérison de Thérèse Masetti dans la basilique vaticane, le jour même de la béatification. Les autres tableaux relataient des miracles non moins éclatants opérés par les autres canonisés.

On remarquait surtout, sur le mur de la petite salle d'entrée, un tableau représentant le corps parfaitement conservé de sainte Claire, tel qu'on le voit dans le monastère des religieuses Augustines de Montefalco.

En définitive, chacun faisait réflexion que les quatre héros de ce jour glorieux avaient été des humbles et des pauvres sur la terre. Un prêtre, un Capucin, une religieuse peu connue, un mendiant. Et ce sont ces petits, ces méconnus, ces méprisés, que l'Eglise vient d'élever aux suprêmes honneurs de la canonisation.

A n'envisager le fait qu'au point de vue humain, il faudrait encore en admirer la hardiesse et s'incliner devant la puissance qui élève ainsi les pauvres, après les avoir ramassés en quelque sorte dans la boue. Mais quel spectacle pour la foi, que cette glorification de toutes les vertus que notre divin Maître est venu apporter sur la terre et quelle confirmation des enseignements qu'il a laissés en dépôt à son Eglise !

Notre-Seigneur Jésus-Christ a dit : Heureux les pauvres, heureux les doux, heureux les persécutés, et voilà que le Vicaire de Jésus-Christ, à dix-neuf cents ans de là, avec les préoccupations qu'on lui sait, prend le temps de recueillir les vestiges de quelques uns de ces pauvres et de ces persécutés, morts depuis longtemps ; il s'occupe d'eux avec une sollicitude paternelle, il les traite avec une magnificence plus que royale, il les place pour toujours parmi les princes de son peuple.

Digitized by Google

Et cela se fait au centre de l'Europe, qui se dit mère de la civilisation, en présence de plus de deux cents Evêques, venus de tous les coins du monde. Pendant que le veau d'or devient plus que jamais un Dieu, l'Eglise exalte plus haut que jamais ceux qui ont poussé la pauvreté aux excès les plus invraisemblables. N'a-t-on pas eu raison de dire que cette maîtresse de la doctrine sait trouver, elle aussi, quand elle le juge bon des actualités saisissantes.

Sainte-Marie des Monts

Le 9 décembre.

Au Vatican, le 8 décembre, la solennité grandiose de la canonisation avait été la fête de l'Eglise universelle, et Rome l'avait continuée toute la soirée par de belles illuminations, à Sainte-Marie des Monts. Le 9, ce fut particulièrement la fête du peuple Romain, des Français et des Artésiens, devant le tombeau de saint Benoît Labre.

On nous avait parlé, depuis longtemps, du culte touchant des gens de petite condition, du peuple travailleur, des pauvres, pour notre saint mendiant. L'affluence des visiteurs à Sainte-Marie des Monts pendant tout le temps de notre séjour à Rome, prouve bien qu'on n'avait rien exagéré. A toute heure d'humbles femmes, des ouvriers en habit de travail, des mères qui portaient au bras leurs petits enfants, des vieillards drapés dans leur grand manteau, des mendiants, sans compter des gens du grand monde, dont les équipages stationnaient au bas des marches de l'église, se succédaient, se mêlaient, s'unissaient devant le tombeau du plus populaire de tous les saints. On priait, les uns prosternés dans un coin, plusieurs à demi-voix, tous avec ardeur et avec cette piété expansive et communicative que l'on trouve en Italie.

Plusieurs jours avant la canonisation, le clergé de Sainte-Marie des Monts avait pris ses mesures pour recevoir le flot des pèlerins venant honorer le saint trésor dont il est le gardien. Toute l'église avait été décorée de tentures de pourpre et d'or.

Digitized by Google

L'autel de la Madone était richement orné, et celui du nouveau saint rayonnait de draperies, de tentures et de lustres du plus bel effet.

Au dessous d'un magnifique dôme de velours à franges d'or, se détachait le beau tableau qui représente saint Benoît Labre couronné par les anges et entouré de pauvres auxquels il distribue l'aumône. Sous le marbre de l'autel, on admire et on vénère la statue du saint, tenant en main son rosaire, ceint de son cordon d'Assise, le visage pâle, le sourire aux lèvres pourtant, tel qu'il est tombé, à quelques pas de là, en montant les marches de l'église et comme sur son champ de bataille ordinaire.

Le rendez-vous des pèlerins français était au pied de cet autel, à huit heures du matin. On présume bien que pas un n'y manqua. La colonie française de Rome compléta l'assistance, et l'enceinte débordait jusqu'à l'autel et vers le porche.

Lorsque Mgr l'évêque d'Arras, visiblement heureux, servi par ses prêtres et entouré de ses diocésains, monta au saint autel, le chant ordinaire des pèlerins, le *Credo*, l'*O Salutaris*, le *Magnificat*, prirent un élan nouveau en cette touchante circonstance, soutenus qu'ils étaient par l'orgue, inconnu pour nous jusque-là, dans les églises de Rome. Les communions furent plus nombreuses que jamais et le cantique :

Enfants de la France,
Chantons saint Benoît...

improvisé pour la circonstance, fut répété avec enthousiasme.

Après la messe, qu'un soleil radieux, compagnon accoutumé de notre pèlerinage, est venu embellir encore, Mgr Lequette adresse la parole à ses fidèles, de l'autel même où il vient de célébrer, en face de cette même balustrade où Benoît Labre venait si souvent se mettre à genoux, en face de la Madone du Bon Conseil découverte en cette circonstance, comme pour mieux voir le triomphe de son dévôt serviteur. Mgr Lequette fut, en cette circonstance comme toujours, instructif, onctueux, pratique, doué de la meilleure des éloquences, celle qui fait du bien aux âmes. Après avoir montré comment Dieu est admirable dans ses saints : *Mirabilis Deus in sanctis suis*, il

Digitized by Google

rappela les grâces faites à saint Benoît, sa fidèle correspondance et les prodiges accomplis par son intercession.

Humilié au degré le plus profond, il a été exalté au plus haut point : *de stercore erigens pauperem,* et placé parmi les princes du ciel.

Le monde a ses grands, mais leur gloire est fugitive ; la religion a ses saints, leur gloire grandit toujours ; elle est éternelle : *in memoria æterna erit justus,* c'est parmi ces saints que nous contemplons notre bien-aimé compatriote. Reconnaissance à Dieu et à l'interprète infaillible de ses jugements.

Passant de là aux leçons pratiques de notre pèlerinage, l'évêque d'Arras pose en principe que la première grandeur et la dernière fin de l'homme est la sainteté. Benoît l'a conquise, que sa victoire anime notre zèle pour la sanctification. *Elegit nos ut essemus sancti.* Dieu le veut ! Allons à la sainteté, *voluntas Dei sanctificatio vestra.* C'est notre devoir constant.

Mais quels sont les éléments nécessaire de la sainteté ? L'orateur en signale trois : l'esprit d'opposition au monde, la mortification des sens, la vie de foi et d'union à Dieu. Saint Benoît Labre nous montre comment on met en pratique ces trois moyens. Dieu l'appelle ; il va au milieu du monde, sans être du monde, le bravant même. Quel que soit notre milieu et quels que soient nos devoirs, cherchons d'abord le royaume de Dieu.

La chair est en lutte permanente avec l'esprit. Nous avons nos combats du dedans et du dehors. Quelle vaillance a déployée Benoît dans ces batailles ! Dieu nous le montre comme un modèle ; au moins, en le suivant de loin, ne le perdons jamais de vue.

La prière, l'union à Dieu est le soutien des saints. Benoît avait une conversation toute céleste. C'était le pauvre des Quarante-Heures, l'habitué de toutes les églises, le fidèle de toutes les dévotions. Il priait toujours. Relevons comme lui la tête et le cœur ; armons-nous de la prière ; elle nous donnera la victoire.

Monseigneur termina en réclamant d'une manière touchante les prières du nouveau saint et celle des pèlerins pour son diocèse, pour la France, pour Rome et pour l'Eglise.

Digitized by Google

Le Père Picard répondit aux sentiments de tous en remerciant chaleureusement l'évêque d'Arras du bien qu'il venait de nous faire et en ajoutant son nom et celui de Mgr Virili à la série de nos intentions et de nos prières.

Beaucoup de pèlerins prolongèrent encore cette visite déjà longue, et si l'on peut espérer qu'en cette circonstance, notre modeste assemblée représentait la France catholique, notre saint compatriote n'eut à se plaindre ni de sa patrie ni de son diocèse.

Pendant que nous étions en fête au tombeau de notre saint, les chanoines de Sainte-Marie, les Capucins, les Augustins, les Augustines, honoraient aussi leurs nouveaux canonisés, et ces fêtes intimes, pour être moins bruyantes que les nôtres peut-être, avaient le même charme et la même piété. Les églises de Saint-Augustin, de Sainte-Marie du Peuple, de l'Ara Cœli, de Saint-François de la Rive, voyaient affluer les fidèles en grand nombre. Les triduums, les processions, les panégyriques s'y succédaient sans trêve, comme à Sainte-Marie des Monts.

Les plus avisés parmi les pèlerins français suivaient ces manifestations de la piété romaine; d'autres profitaient de leurs heures de liberté pour explorer quelque coin de Rome.

C'est ainsi que le Panthéon, ce vieux monument de la grandeur romaine, bâti par Agrippa, vingt-sept ans avant notre ère, et où les Italiens se sont avisés d'inhumer leur Victor-Emmanuel, qui fait petite figure entre Consalvi et Raphaël, put recevoir un coup d'œil. Près de lui le Gésu, l'une des plus belles et des plus riches églises de Rome, mérite l'attention du visiteur. C'est là que repose le corps de saint Ignace de Loyola, sous un autel d'incomparable richesse. On y voit aussi la main de saint François-Xavier. Ce qui était autrefois la maison-mère de la Compagnie de Jésus est devenu un vulgaire quartier administratif ou militaire. On permet pourtant encore d'y visiter la chambre de saint Ignace, celle où il écrivit ses immortelles constitutions, et des souvenirs précieux de ses plus illustres disciples.

A quelques pas de là, voici encore le collège romain, devenu un lycée, fondé par saint Ignace, qui compta jusqu'à quinze

Digitized by Google

cents élèves et que ses professeurs, ses disciples et ses saints ont fait le plus illustre du monde. On y conserve encore les chambres de Berchmans et de Louis de Gonzague émules admirables de pureté et de piété. Ils forment avec Stanislas de Kotska, dont on visite aussi la chambre à Saint-André du Quirinal, la trinité angélique des protecteurs de la jeunesse chrétienne. Les Jésuites, dont ils sont l'une des plus pures gloires, ont conservé avec un soin jaloux tous les objets qui ont appartenu à ces jeunes membres de leur illustre Compagnie : livres, cahiers, vêtements, etc. On retrouve également leurs portraits authentiques. La statue de saint Stanislas à Saint-André et le monument élevé à la gloire de saint Louis de Gonzague dans l'église de saint Ignace, sont de plus des chefs-d'œuvre de l'art chrétien.

Ce n'était point sortir de cette série de saintes visites, et c'était raviver les pures émotions du matin, en même temps que se préparer à celles du soir, que de monter au premier étage de la rue *di Crociferi,* N° 20, près de la fontaine de Trévi.

Les deux chambres qui entourent les appartements de Mgr Virili ont été visitées et même habitées par le pauvre mendiant d'Amettes. Elles sont maintenant transformées en sanctuaires et le zélé postulateur de la cause, digne successeur de la bienveillance et des vertus de son oncle, s'y fait volontiers le guide des pèlerins.

Outre différents portraits de saint Benoît, réunis là avec un soin jaloux, et qui rappellent tous son humble maintien, son regard extatique et les signes caractéristiques de sa profession de mendiant, on y remarque la représentation, en chromolithographie, de la procession célèbre qui se fit à Arras lors de sa béatification, et que des arrêtés coupables empêcheront de renouveler, ainsi que le dessin du monument que Pie IX avait ordonné d'ériger dans la 43^{me} loge du Colisée.

Plus loin, dans le véritable sanctuaire, dont la première place n'est pour ainsi dire que l'antichambre, différents cadres renferment un grand nombre d'objets qui ont appartenu au saint pèlerin : son extrait de baptême, ses passeports, ses images, son titre de Tertiaire de saint François, sa corde de discipline, plusieurs vêtements, même quelques objets de toilette,

Digitized by Google

et beaucoup d'autres qui rappellent sa mort et sa sépulture. Sous l'autel, qui renferme un grand nombre de reliques, on peut voir encore le lit sur lequel il expira.

Tous ces modestes souvenirs, témoignage permanent des mortifications effrayantes de Benoît Labre, et qu'il est bon de rapprocher par la pensée des splendeurs de la canonisation, sont l'objet d'une vénération, dont les manifestations ne s'arrêtent pas. Ces chambres sont un rendez-vous d'autant plus fréquenté, que l'accueil gracieux, la grande patience et la générosité persévérante de Mgr Virili à distribuer les reliques, les médailles, les portraits de son illustre client, ont défié, pendant huit jours, toute fatigue et toute importunité.

Mais il est temps, sans quitter notre saint, de rejoindre les pèlerins qui se portent de nouveau, pour la réunion du soir, à Sainte-Marie des Monts, car la journée devait finir comme elle avait commencé, au tombeau de saint Benoît Labre. Les Français eurent beau se presser. Longtemps avant leur arrivée la place était prise; les Romains étaient maîtres de la situation et ils l'occupaient bravement.

Un de leurs orateurs les tenait sous le charme de son éloquence communicative et populaire; ils s'aperçurent à peine de l'arrivée des Français qui devaient pourtant faire sensation. Il n'y avait qu'un parti à prendre, attendre. C'est ce qu'on fit.

La piété romaine ne nous fit grâce d'aucune de ses prières accoutumées, et les litanies de la Madone, conduites du reste avec une certaine vivacité, suivirent le sermon; un motet, à deux voix, accompagné de l'orgue et chanté avec un remarquable talent, précéda la bénédiction. Il permit aux habiles de se glisser quand même à travers les robustes épaules des assistants, et d'admirer la splendide illumination de l'église des Monts.

On sait que les Romains n'ont point d'égaux pour multiplier avec art et profusion les mille feux de leurs beaux cierges, et les faire resplendir, au milieu de leurs marbres et de leurs tentures, sous les formes les plus gracieuses. Ceux de Sainte-Marie des Monts avaient surpassé tous les autres, en cette circonstance. Monseigneur l'Evêque d'Arras apparut alors au pied de l'autel pour présider encore cette réunion du soir. De nouveaux chants

Digitized by Google

se firent entendre et la bénédiction du Très saint Sacrement descendit sur la foule agenouillée.

Les Français purent entrer alors, et s'unir aux pieux Romains qui prolongeaient, avec une admirable piété, leurs oraisons peu silencieuses devant le tombeau du saint.

A la sortie de Sainte-Marie des Monts, l'Evêque d'Arras, l'Evêque *di san Benedeto,* comme l'appellent les Italiens, fut entouré d'une foule sympathique qui lui baisait les mains et lui demandait la bénédiction.

Le tombeau de Pie IX, Saint-Paul et les catacombes

Le 10 décembre.

La reconnaissance, la piété et le besoin de protester contre les attentats de cette nuit du 13 au 14 juillet, qui sera fatale au gouvernement italien, devaient conduire les pèlerins français au tombeau de Pie IX. Les hommages dus à un saint déjà canonisé pourraient, même seuls, excuser notre retard ; c'est le 10 au matin, qu'eut lieu ce cher et édifiant pèlerinage.

La vieille basilique que Constantin, dès l'an 330, a placée sous l'invocation du célèbre diacre espagnol, a été, on le présume, plusieurs fois réparée et même rebâtie, depuis cette époque reculée. Pie IX en dernier lieu l'a fait restaurer avec un soin extrême et c'est là qu'il a choisi le lieu de son dernier repos.

C'est encore l'infatigable évêque d'Arras qui devait présider cette réunion. A son défaut, car il était retenu dans le Transtevère avec quelques-uns de ses prêtres, pour une consécration d'autel, elle fut présidée par un autre compatriote de saint Benoît Labre, Mgr Catteau, évêque de Luçon.

Le saint français et artésien fut encore le sujet des graves et éloquents enseignements de cette matinée.

Mgr Catteau ne put s'empêcher, au commenceement de son discours, de comparer la pauvreté du saint pèlerin que l'Eglise vient de mettre sur ses autels, à celle de la basilique qui garde

Digitized by Google

les restes de saint Etienne et de saint Laurent, et les cendres du vénérable pontife Pie IX.

« Nous sommes ici dans un sanctuaire où la pauvreté nous apparaît environnée de son auréole divine. Vous n'aurez garde, nous dit Sa Grandeur, d'oublier le but de votre pieux pèlerinage ; il faut entourer la tombe du glorieux prédécesseur de Léon XIII d'une vénération d'autant plus grande que les cendres de ce grand Pape ont été plus outragées. Nous sommes ici pour faire éclater la protestation de nos cœurs. »

Mgr de Luçon commente ensuite cette pensée que saint Benoît Labre a si éloquemment traduite par sa vie de renoncement : « Nous sommes tous appelés à la sainteté qui est la participation à la vie divine. »

Nous regrettons de ne pouvoir donner que l'analyse des paroles de Mgr. Catteau.

« *Deus charitas est.* La loi nouvelle est une loi d'amour. Notre-Seigneur l'a résumée tout entière, dans ce précepte : Vous aimerez votre Dieu par dessus tout et votre prochain comme vous-mêmes. Or, en quoi consiste la sainteté ? La sainteté consiste à savoir régler les mouvements de son cœur, et c'est bien ici le cas de rappeler le mot sublime de saint Benoît Labre : « Je voudrais avoir trois cœurs : un cœur de feu pour mon Dieu, un cœur de chair pour mes semblables et un cœur de bronze pour moi-même. » Ce sont bien là les trois degrés de l'amour, dont a parlé Notre-Seigneur Jésus-Christ.

« Saint Benoît Labre a su s'aimer avec un cœur de bronze. Sa vie tout entière est là pour l'attester. Il a aimé ses frères avec un cœur de chair. Vous dirai-je sa politesse exquise, sa délicatesse dans toutes ses actions, dans toutes ses démarches, ses mortifications ?

« Il a eu pour Dieu un cœur de feu, et ce cœur de feu, je voudrais que nous l'emportions tous de Rome. Quels moyens, mes frères, les saints employaient-ils donc pour développer en eux la flamme de l'amour divin ? Saint Laurent Justinien nous l'a appris : Pensez souvent et volontiers à Dieu.

« Ramenons sans cesse nos regards vers la croix. L'oubli suit de près l'éloignement ; et ne voyons-nous pas les efforts tentés aujourd'hui pour nous éloigner de ce symbole de la

Digitized by Google

charité divine, pour nous faire oublier cette croix. On cherche à l'écarter des écoles, des hospices, des tribunaux, de partout.

« La vie de saint Benoît Labre se passe tout entière sous le regard de Dieu. Dans ses longs voyages, il marchait les mains croisées sur la poitrine; sa figure rayonnait, parce qu'il contemplait son Dieu. Dans les églises, pendant ses journées d'adoration, il était humblement prosterné, les yeux fixés sur le tabernacle, il adorait son Dieu. A son exemple, prenons, mes amis, la résolution de marcher en la présence de Dieu. Nous sommes environnés, nous sommes imprégnés de cette présence. Je le demande à toutes les mères de famille ici présentes, combien de fois, pendant ce pieux pèlerinage, n'ont-elles pas reporté leur cœur vers la terre de France où elles ont laissé un père, un époux, des enfants, et quelle pensée d'affection pour ces êtres chéris n'a pas accompagné ce retour du cœur vers le foyer domestique. Ainsi devons-nous penser à Dieu notre père, pour qu'il dépose en nous la flamme de son amour, multiplions donc partout ses images dans nos maisons, sur notre poitrine, afin de nous rappeler sans cesse sa présence et, par sa présence, nous rappeler ses bienfaits. Donnons ensuite pour Dieu; souvenons-nous que saint Benoit Labre, ce sublime mendiant, a mendié moins pour lui-même que pour les autres; souvenons-nous qu'il s'est donné lui-même, et vous savez avec quelle prodigalité. Donnons volontiers pour Dieu. Les dons entretiennent l'affection et, précisément, on veut en ce moment réduire l'Eglise à l'état de détresse pour l'empêcher de pratiquer la charité qui attire les cœurs vers elle. »

Ici Mgr de Luçon décerne un hommage à la générosité des catholiques du nord de la France. Sa Grandeur reprend: « Donnez pour les Œuvres. Qu'il s'agisse des universités, des écoles, des missions ou du Souverain-Pontife, donnez surtout volontiers. Sachez, de plus, vous donner vous-mêmes, payer de votre personne sans marchander; il faut se donner aux œuvres de piété et d'apostolat. Nous sommes des soldats de Gédéon. A l'exemple de ces vaillants, nous pouvons valoir toute une légion.

« Nous devons enfin souffrir pour Dieu. La vie de notre saint n'a été qu'un douloureux martyre de l'abnégation et de

Digitized by Google

la souffrance. En entendant le Souverain-Pontife le proclamer confesseur, nous nous disions : oui confesseur, mais il est aussi martyr. Il faut, à travers la vie, marcher de souffrance en souffrance, passer par le Jardin des Oliviers, par le mont du Calvaire, pour arriver à la gloire éternelle. Il faut de plus savoir souffrir volontairement et ce n'est pas seulement, mes frères, la résignation que je vous demande, je vais jusqu'au sacrifice.

« Ici, sur la tombe des saints, nous allons arrêter le projet absolu de ne rien négliger pour augmenter en nous l'amour divin, de porter sur nous le signe de la rédemption, de donner plus largement pour l'Eglise et pour Dieu, de ne jamais faillir dans le chemin du combat, afin de pouvoir dire à Dieu, quand il demandera des soldats pour la souffrance : Nous sommes là ! Puissions-nous répondre à son appel. Je vous donne alors rendez-vous dans la Jérusalem céleste. »

Après le discours de Mgr de Luçon, la procession des pèlerins se dirigea vers la crypte, au tombeau de Pie IX. Ce tombeau, monument provisoire de l'humilité du saint Pape qui y repose, porte pour toute épitaphe cette simple inscription imposée par Pie IX lui-même : *Ossa et cineres Pii Pape noni. Orate pro eo.*

Malgré sa simplicité, il porte déjà, dans les couronnes, les fleurs et les ex-voto qui le couvrent et l'environnent, l'hommage anticipé de la vénération du monde catholique. Ses décorations peintes dans le style des catacombes rappellent la colombe qui sortit de l'arche portant le rameau vert, Moïse frappant le rocher, le bon pasteur rapportant au bercail la brebis égarée, symbole des espérances que les œuvres du grand Pape, ses souffrances et son intercession inspirent, malgré tout, aux âmes chrétiennes. Une belle grille, placée là par les ordres de Léon XIII, protège les cendres de son illustre devancier et ce sont des Pères Capucins qui prient auprès de ce tombeau.

Quand les pèlerins furent réunis autour de ce sarcophage modeste et qui renferme tant de regrets et tant d'espérances, le Père Picard prit la parole. Jamais l'éloquent directeur de notre pèlerinage ne fut mieux inspiré. Il demanda à ses auditeurs émus, de faire violence à leurs sentiments et de prier quand même, sans devancer les décisions de l'Eglise, pour

Digitized by Google

celui qui repose là. Les invocations des fidèles reconnaissants, déposées sur cette tombe, sont plus hardies, notre pèlerinage lui-même fournirait au besoin des preuves vivantes de la puissance d'intercession de Pie IX. Encore faut-il nous conformer aux nécessités qu'impose la sainte liturgie et, au lieu d'entonner le *Te Deum* ou l'*Iste confessor,* y réciter le *De profundis*. Le *Parce Domine* sera notre prière de réparation, et la survivance des tendresses, des vertus, des lumineux enseignements de Pie IX dans la personne auguste de son successeur, nous demande l'oremus *pro pontifice nostro Leone*.

Les pèlerins déposèrent ensuite leur couronne d'hommages sur la tombe paternelle. Plusieurs chrétiennes, trop zélées, s'efforcent d'en obtenir le monopole, mais le Père Picard tient bon, et tous peuvent contribuer à ce modeste souvenir.

Pie IX a voulu reposer à quelques pas de ceux qui sont morts pour la défense de sa cause et qui sont inhumés dans le cimetière voisin. Malgré l'inscription italienne qui essaie de le déshonorer, les Français ont reconnu le mausolée de nos zouaves pontificaux. Plusieurs retrouvaient là des noms d'amis, de parents, de fidèles compatriotes ; ils n'oublièrent pas ces nouveaux Macchabées qui sont morts en défendant la nouvelle Jérusalem.

Après cette excursion à Saint-Laurent, qui prit toute une grande matinée, mais laissa des impressions ineffaçables, les pèlerins furent de nouveau abandonnés à eux-mêmes. C'est dire qu'ils purent consacrer leur soirée à visiter de nouvelles merveilles.

Sous la conduite du Rd Père Raphaël, dont la bienveillance infatigable ne le cède qu'à sa connaissance et à son amour de Rome, nous nous dirigeâmes vers Saint-Paul des Trois-Fontaines, Saint-Paul-hors-des-Murs, la Scala-Santa, Saint-Jean de Latran et les catacombes de Saint-Sébastien. Nous avions une riche moisson à recueillir.

A Saint-Paul des Trois-Fontaines, c'est-à-dire là où l'apôtre fut décapité, et où trois sources jaillirent du sol au contact de sa tête tombant sous le glaive, nous sommes dans une campagne ravagée par les fièvres. Pie IX, pour les chasser, y appela des Trappistes Français, en 1868. Ceux-ci vinrent comme des

Digitized by Google

soldats appelés par leur général au poste du danger. Trente succombèrent la première année ; leurs frères y sont encore. La bêche et la charrue ont fait leur œuvre, les marais voisins sont desséchés, l'eucalyptus grandit, les trois églises sont restaurées et les pèlerins qui se pressent sur cette conquête conduits par un compatriote, peuvent y venir en sécurité vénérer les nombreux souvenirs de la sainteté et de la munificence de la mère-patrie. Car, avec le cimetière de Saint-Zénon et de ses dix mille soldats martyrs, on y retrouve les noms de Charlemagne, de saint Bernard et de cet Abbé fameux, son disciple, qui fut le Pape Eugène III.

Saint-Paul-hors-les-Murs offre des souvenirs non moins attachants. Cette admirable basilique, bâtie près de la chapelle de la séparation, sur les terres de la noble matrone Lucine, qui y reçut les dépouilles de saint Paul, avait été détruite par le feu en 1823, au moment même où mourait le Pape Pie VII. Léon XII voulut qu'elle ressuscitât de ses cendres ; le monde catholique y apporta ses offrandes et Pie IX la consacra, en ce même jour du 10 décembre l'année 1854, au surlendemain de la proclamation du dogme de l'Immaculée-Conception.

L'intérieur de cette basilique est d'une majesté imposante, divisé en cinq nefs, et enrichi de marbres de la plus grande richesse. Les colonnes de porphyre rouge qui soutiennent le baldaquin du maître-autel ont été données par le vice-roi d'Egypte, et les socles par l'empereur de Russie. Autour de la grande mosaïque de la voûte, et tout autour des nefs, des médaillons, également en mosaïque, d'un travail parfait, donnent les portraits de tous les Papes. La façade est en voie d'achèvement ; elle sera digne du monument et du grand nom de Pie IX.

Dans la chapelle du Crucifix est conservé celui qui adressa, dit-on, la parole à sainte Brigitte. Il est d'un effet ravissant. Le cloître voisin est à peu près vide, comme, hélas, la plupart des cloîtres de Rome, depuis l'invasion italienne. C'est là que l'illustre Abbé de Solesmes, Dom Guéranger, fit son noviciat de Bénédictin. Les splendeurs de Saint-Paul-hors-les-Murs contrastent avec la solitude de la campagne voisine, mais le seul souvenir de l'Apôtre des nations mérite bien cet honneur.

Après un long détour dans la campagne romaine, nous arri-

Digitized by Google

vâmes ensuite à la *Scala sancta,* au saint Escalier du palais de Pilate, que Notre-Seigneur Jésus-Christ monta et descendit quatre fois dans la matinée du jour de sa Passion. Il est formé de vingt-huit marches en marbre blanc veiné, recouvertes de madriers. Après l'avoir monté à genoux, on arrive au *sancta sanctorum,* où se conservent un grand nombre de reliques précieuses, entre autres une image de Notre-Seigneur, de grandeur naturelle, commencée, dit-on, par saint Luc, et terminée par les anges. Elle n'est exposée que dans les temps de calamité.

C'est à ce sanctuaire, l'un des plus saints de l'univers, que Pie IX a fait sa dernière visite en dehors du Vatican, en 1870, et ce sont les degrés de la *Scala sancta* que ce juste persécuté monta aussi, à l'exemple du divin Maître, avant la captivité, les douleurs, les mépris que lui infligea la Révolution triomphante.

Près de là le célèbre Triclinium qui rappelle la gloire de Charlemagne, nous annonce que nous sommes à Saint-Jean de Latran.

Constantin, guéri de la lèpre par le baptême, dans le baptistère voisin, fit bâtir celle-ci dans son propre palais et la commença de ses propres mains. C'est la mère et maîtresse des églises du monde entier. Le souvenir des nombreux conciles qui y furent tenus est dans toutes les mémoires. Tous les apôtres y figurent, dit-on, et leurs statues sont colossales. Elle conserve la table de la Cène et les souverains français, protecteurs séculaires de cette basilique, ont leur stalle dans le chœur de ses chanoines. Nous ignorons si c'est la France qui fait les frais de l'importante restauration dont elle est l'objet en ce moment. Mais cette restauration ne laisse aux visiteurs que le quart de l'église et la partie la moins intéressante. Il nous restait à peine le temps de trouver ouverte encore l'église de Saint-Sébastien-hors-les-Murs. Notre guide, qui avait des intelligences dans la place, nous y mena aussitôt. C'est encore une basilique élevée par Constantin et consacrée par saint Sylvestre. Parmi ses reliques on vénère une des flèches qui percèrent le corps de saint Sébastien, et la colonne à laquelle il fut attaché. Mais on comprendra notre impatience de descendre aux catacombes. Les petits flambeaux

Digitized by Google

distribués et la marche réglée, un frère du couvent des Franciscains se mit à notre tête et nous le suivîmes docilement.

A mesure que l'on s'enfonce dans la galerie étroite qui ne donne guère passage qu'à un homme, on trouve des excavations de différentes grandeurs, pratiqués çà et là, sous forme de grottes, de cryptes, de petites places. Le fond est occupé par une tombe, dont la partie supérieure forme une sorte de table ou d'autel. Le dessus de l'autel est quelquefois orné de peintures.

C'est là, dans cette espèce de rond-point, auquel aboutissent souvent plusieurs galeries, que se célébraient, sans doute, les saints mystères.

On s'avance ainsi, un à un, dans un labyrinthe, où l'on voit les galeries monter, descendre et fuir de tous côtés. A droite et à gauche se superposent et se multiplient les tombes ; tombes de vieillards, d'enfants, de vierges, de prêtres, de soldats, selon le caprice des bourreaux et selon le zèle des fossoyeurs. Ces tombes sont vides, mais çà et là, on y retrouve encore des inscriptions, un peu de sainte poussière, que la piété recueille en passant, ou les débris de la fiole de sang, signe caractéristique des tombes des martyrs.

Le guide s'arrête, de temps en temps, pour nous signaler quelque tombe célèbre, un nouveau cubiculum où quelque grand pontife a offert les saints mystères. Ici, c'est la chapelle de Saint-Maxime, là, celle de Saint-Fabius, là, reposa sainte Cécile. Ces catacombes ont vu passer les plus pures gloires de l'Eglise primitive ; les papes cachés y sacraient leurs successeurs, les évêques y multipliaient les prêtres, les néophytes y venaient recevoir le baptême, et tous, se nourrir du Pain des forts, consacré là, avant d'aller à la mort. Chaque grotte, chaque galerie, rappelle le nom d'un saint. Elle fut, tout à la fois, un temple, un séminaire, un baptistère, un cimetière et l'antichambre du ciel. Quelle leçon que cette visite au berceau souterrain de l'Eglise romaine ! On sait que saint Philippe de Néri y vint étudier le chemin de la sainteté à bonne école et en bonne compagnie, en passant là ses nuits en prières, dix années durant. La nuit était venue depuis longtemps déjà, quand nous terminâmes cette longue et édifiante soirée, remer-

Digitized by Google

ciant notre guide de l'avoir su rendre si utile et si édifiante, et bénissant une fois de plus Dieu et Rome de tous les biens que nous apportait ce pèlerinage.

Saint-Pierre, le Triduum à Saint-Louis des Français

Le 11 décembre.

La cérémonie de la canonisation avait laissé des regrets, même dans le cœur des plus heureux, parce que beaucoup de pèlerins ne l'avaient vue que des yeux de la foi. Léon XIII, qui le regrettait plus que personne, avait promis un dédommagement et même plusieurs. Il avait promis d'abord de faire chapelle dans l'aula, durant la messe du dimanche 11 décembre, en présence de tous les pèlerins. Ce jour était arrivé.

Dès le matin tous se dirigèrent vers Saint-Pierre. La messe avait été annoncée à la Confession. Jusqu'ici, nos visites à l'auguste basilique avaient été trop rapides pour que nous pussions nous rendre compte de nos impressions. Celle-ci devait être notre véritable pèlerinage au tombeau des apôtres.

Nous y venions avec beaucoup d'autres et après beaucoup d'autres, en notre nom et au nom de tous ceux qui nous sont chers, vénérer la Chaire de Saint-Pierre, centre visible de l'Eglise universelle. C'est là qu'est la pierre contre laquelle les portes de l'enfer ne sauraient prévaloir.

Voici le Tibre aux eaux jaunes, le pont Saint-Ange et ce vieux môle d'Adrien, longtemps la forteresse de la Papauté et le premier rempart du Vatican. Voici la place imposante et le superbe portique à quatre rangs de colonnes, l'obélisque, les fontaines, monuments superbes, au milieu desquels fourmillent sans cesse les chrétiens venus de tous les coins du monde au tombeau des saints apôtres.

Sur l'obélisque, transporté d'Egypte par Caligula, nous lisons la fière inscription de Sixte V, qui nous paraît une prophétie, dont la réalisation, quoi qu'il paraisse, est prochaine: *Ecce crux domini, fugite partes adversæ vicit, Leo de tribu Juda.*

Digitized by Google

Mais nous avons franchi les marches en rampe douce qui conduisent à la basilique, nous sommes à Saint-Pierre. L'harmonie de ses proportions colossales ne donne point d'abord la mesure de ce vaisseau, le plus vaste de l'univers. Il faut comparer pour comprendre. Peu à peu, la voûte s'élève, les piliers s'élargissent et quand, de la nef qui fuit sous vos pieds, vous arrivez sous cette splendide coupole qui se développe comme un autre ciel au-dessus de votre tête, c'est l'admiration qui commence et qui ne finit plus.

Du porche à l'autel, il n'y a ni chaises, ni bancs, mais une sorte d'immensité, où reluisent les reflets du marbre, et à la tête de cette immensité qui figure bien l'Eglise, sur une chaire, est assis saint Pierre, dont le pied de bronze est chaque jour fatigué par les baisers des fidèles.

Avançons. Sous le baldaquin monumental, en bronze de Corinthe, voici l'autel papal, à deux faces, et au-dessous le tombeau des saints apôtres Pierre et Paul environné de cent vingt-deux lampes qui brûlent toujours.

Deux escaliers circulaires descendent à la Confession. Ils sont entourés d'une balustrade en marbre blanc. C'est appuyé contre cette balustrade qu'on aime le mieux à venir prier; c'est là qu'on récite le plus volontiers son *Credo;* c'est là qu'on se sent plus fier et plus heureux d'être catholique, apostolique et romain; c'est de là qu'on se relève en dernier lieu, avant de quitter Rome, et c'est là qu'on promet toujours de revenir.

Après la Confession, on va droit à la chaire, qui est placée au fond de l'abside. Quatre docteurs, saint Ambroise et saint Augustin, saint Athanase et saint Jean-Chrysostome, la soutiennent. Une gloire étincelante la domine, et le fauteuil de bois de chêne, sur lequel s'est assis le pêcheur de Galilée, est renfermé dans un trône magnifique.

Dans la crypte, où l'on descend par un escalier, près de la statue de sainte Véronique, on trouve d'abord au fond d'un couloir, l'autel de marbre placé sous la Confession, et dans lequel se trouvent les restes des saints apôtres. Autour de ce tombeau, le plus vénérable de l'univers après le Saint-Sépulcre, rayonnent plusieurs autres chapelles intéressantes.

La sacristie et le trésor, où se sont accumulées les offrandes

Digitized by Google

des rois et des riches fidèles, rappellent souvent le nom de la France. Charlemagne y tient la première place. Son Em. le Cardinal Mathieu y est nommé avec honneur.

Quant aux tombeaux, aux monuments, aux trente autels que renferme Saint-Pierre, ils sont sans nombre et de la plus grande richesse. On y rencontre, entre autres, le tombeau de la princesse Mathilde dont les bas-reliefs rappellent l'absolution de Henri IV au château de Canossa, et celui du dernier des Stuarts. Parmi les chapelles, nommons celle des chanoines de Saint-Pierre, à l'entrée de laquelle se trouve l'urne où furent déposées les cendres de Pie IX en attendant sa sépulture et, en face, la chapelle du Saint-Sacrement, où l'on dit que ce saint Pape venait longuement prier tous les jours.

Comme nous l'avons dit, la messe du pèlerinage devait avoir lieu à la Confession. Un contre temps, et la proximité de l'office auquel devait assister Léon XIII ne permit pas de la célébrer. Les pèlerins ne tardèrent pas à se presser dans l'enceinte de la salle de la canonisation ; elle avait conservé ses splendides décors, repris sa brillante couronne de lumière et, par une délicate attention, les artistes de la chapelle Sixtine vinrent chanter de nouveau l'admirable messe du 8 décembre. Le Cardinal Schwartzenberg officia avec une grande pompe, mais par delà la Cour pontificale, qui était au grand complet, par delà l'autel même, tous les yeux allaient chercher le Pape sur son trône.

Il était entré dans la salle avec la solennité des grands jours, précédé de sa cour et d'un grand nombre d'Evêques, porté sur la *Sedia*. Durant toute la cérémonie, sa physionomie douce et grave, sa piété, sa bonté souriante qui le tournait quelquefois vers les pèlerins firent, après Dieu, le bonheur de tous les assistants.

Entre les chants de la Sixtine, les connaisseurs ont surtout admiré l'*O salutaris* de son célèbre directeur Mustapha.

On a remarqué encore que les ornements pontificaux dont le Pape était revêtu offraient la représentation symbolique des divers degrès de la hiérarchie. Comme sous diacre, il avait la tunique; diacre, la dalmatique; prêtre, la chasuble; évêque, les ornements pontificaux ; archevêque, primat d'Italie, et pa-

Digitized by Google

triarche d'Occident, le pallium ; comme grand prêtre de l'ancienne et de la nouvelle loi, il portait le fanon, sorte de pèlerine double en soie blanche rayée or et amaranthe ; enfin la tiare, correspondant à son titre de Pontife suprême de l'Eglise universelle.

Quand cette magnifique solennité fut terminée, et que les pèlerins eurent reçu une nouvelle bénédiction, tombée du haut de la *Sedia* qui ramenait le Pape à ses appartements, les musées du Vatican étaient ouverts, et après les chefs-d'œuvre de la religion, l'on put aller admirer ceux de l'art. C'est encore le Pape qui procure ce spectacle gratuitement.

De l'aveu de tous, le musée du Vatican est le premier musée du monde ; on a consacré des livres à le décrire, il faudrait des mois pour le parcourir en détail. Pour l'architecture, nous allâmes droit au Belvédère, où se trouvent, avec le torse que Michel-Ange appelait son maître, Persée, l'Antinoïs, le Laocoon que le même Michel-Ange, qui s'y connaissait, appelait le miracle de l'art, et enfin le chef-d'œuvre de la statuaire antique, l'Apollon du Belvédère.

Les Arazzi, ces tapisseries célèbres, dessinées par Raphaël et exécutées à Arras, qui excitèrent parmi les Romains un enthousiasme indescriptible, seront l'honneur immortel de notre capitale de l'Artois ; elles représentent pour la plupart les grandes scènes de l'Evangile.

Dans la peinture, après la salle de l'Immaculée-Conception, intéressante par ses portraits historiques, les chambres de Raphaël réclament sur le champ les visiteurs, mais c'est la pinacothéque qui les retient. Il y a là, dans quatre salles, quarante-cinq chef-d'œuvres, à peu près uniques sur la terre. Le Guerchier, Murillo, le Dominicain, Fra Angelico, Léonard de Vinci et Raphaël en sont les peintres principaux. La Dernière Communion de saint Jérôme nous a paru le tableau le plus saisissant. Mais les placides gardiens des musées commencent à s'agiter ; il est trois heures ; les portes vont se fermer ; il faut dire adieu à la Transfiguration et quitter encore une fois le Vatican. Il est vrai, ce jour-là, que c'est pour Saint-Louis-des-Français et la solennelle clôture du *Triduum* en l'honneur de saint Benoît Labre.

Digitized by Google

Depuis trois jours notre église nationale est parée de splendides draperies et elle s'éclaire tous les soirs de la plus riche illumination. Cette soirée de clôture dépasse encore les deux autres. Son Eminence le cardinal archevêque de Rouen officiait, accompagné de Nosseigneurs les archevêques de Rennes et de Bourges, des amateurs français étaient à l'orgue, des voix magnifiques au service d'un grand talent musical. La nef était pleine. En chaire, on vit apparaître, avec bonheur, le nouveau supérieur de la communauté, Mgr Payol.

L'orateur, dont le talent est connu, se proposa de montrer comment saint Benoît Labre n'a fait qu'imiter les exemples de pauvreté donnés par Notre-Seigneur Jésus-Christ, car ce qui fait la grandeur du Maître fait également celle du disciple.

« Le divin Maître présente dans sa vie le caractère de la pauvreté la plus complète. Non seulement il a adopté le dénuement, l'abandon, la déchéance, mais encore il a voulu tellement s'identifier avec la pauvreté qu'il se confond dans la personnalité de tous les pauvres. Avec saint François d'Assise, saint Benoît Labre est le disciple le plus complet de Jésus-Christ pauvre. On peut même dire que dans son amour de la pauvreté, il a dépassé le patriarche d'Assise, car il n'a pas voulu être seulement mendiant, il a été encore pèlerin.

« Le mystère de la pauvreté de Jésus-Christ a toujours été un sujet de scandale pour le monde. Cependant à examiner les choses de près, si le Sauveur eût été plus riche il n'aurait pas été plus grand, car les biens de cette terre n'auraient rien ajouté à sa divinité, qui n'a aucun besoin de l'éclat humain. Ainsi en est-il pour saint Benoît Labre dont la grandeur consiste dans la vertu héroïque et la grâce sanctifiante, c'est-à-dire, ce qui constitue le vrai mérite et la valeur exacte de l'homme, indépendamment de tout élément extérieur. Mais pourquoi chercher à excuser le divin Maître et son fidèle disciple du reproche de pauvreté ? La pauvreté véritable n'est-elle pas la perfection ? Etre pauvre, dans le sens chrétien, c'est renoncer au terrestre pour aspirer au divin ; n'est-ce pas en cela que consiste l'idéal de l'humanité, et ceux qui enseignent une telle doctrine au monde ne doivent-ils pas pratiquer ce qu'ils enseignent ? l'exemple n'est-il pas la meilleure de toutes les

Digitized by Google

prédications ? C'est pourquoi il faut reconnaître que la pauvreté était en quelque manière imposée à Jésus-Christ et à ses disciples. »

Tel est le vaste sujet que le prédicateur a abordé et dont il a dessiné, à grands traits, les principaux contours. Son discours, à la fois simple et lumineux, éminemment français, et d'un bonheur d'expression peu ordinaire, dut faire disparaître, s'il s'en trouvait encore, les derniers vestiges des préjugés qui ont eu cours contre le culte de ce saint français et lui rallier tous les esprits, comme tous les cœurs chrétiens.

De magnifiques litanies et le *Tantum ergo,* à la mode française, terminèrent cette fête nationale.

A quelques pas de nous, dans l'église de Saint-Augustin, d'autres pèlerins réunis à la même heure et dans le même but, chantaient le *Te Deum* pour remercier Dieu des mêmes faveurs.

Le service du Cardinal Borromeo. Nouvelles excursions

Le 12 décembre.

En visitant le cimetière de Saint-Laurent-hors-les-Murs, le Père Picard n'avait eu garde d'oublier la tombe où reposent provisoirement les restes du cardinal Borromeo, l'ami des pèlerins, et les prières qui y furent récitées furent un premier tribut de reconnaissance rendu à sa mémoire. Mais ce tribut ne suffisait pas ; les bontés touchantes du cardinal, ses soirées splendides et familières où jeunes catholiques de Rome et jeunes catholiques de France, s'excitaient mutuellement au bien en se racontant leurs œuvres de zèle et de charité, son hospitalité paternelle, ses services de toutes sortes méritaient un tribut plus solennel et plus chrétien encore. Un service solennel fut chanté au Gésu pour le repos de son âme ; ce fut le but de la réunion des pèlerins dans la matinée du 12.

Digitized by Google

Bien des circonstances se réunissaient pour donner à cette messe des morts un caractère imposant et touchant. L'affluence des pèlerins français, auxquels la reconnaissance romaine ne manqua pas de se joindre, la solennité de l'office, les souvenirs de l'éminent défunt, de son illustre famille, de ses inoubliables bontés, les graves enseignements donnés par le sanctuaire même où nous étions réunis, et les spoliations dont on peut le croire menacé, à l'exemple du couvent qui lui a donné sa raison d'être, la pensée de la mort et ces chants de l'office des défunts, accompagnés de l'orgue qui remue toujours les âmes, tout nous portait à la réflexion et à la prière.

Le Père Picard officiait; il n'avait voulu abandonner à personne cet honneur et ce devoir d'offrir à son bienfaiteur et à son ami le plus fructueux de tous les hommages.

Le *Libera* qui termina la cérémonie, chanté en faux bourdon avec un grand sens chrétien et une grande perfection musicale, fit sur tous les assistants une vive impression. Cet office eut donc l'avantage de nous inspirer les plus salutaires pensées; il eut aussi celui qu'on prise, à Rome particulièrement, de n'être pas trop long, et de laisser un peu de marge pour notre excursion du soir.

Elle devait s'étendre du côté du Quirinal, du Riminal et de l'Esquilin, jusqu'à Sainte-Croix de Jérusalem.

Nous avions, par deux fois, rencontré le roi d'Italie, et nous avions remarqué que les Romains ne lui rendent guère le salut prolongé qu'il leur adresse le premier. Il fallait voir son palais ou plutôt le palais qu'il habite.

Le Quirinal n'est plus ouvert au public; il est badigeonné. On a mis des persiennes neuves aux fenêtres et les fenêtres sont fermées. On y voit encore la loge de la bénédiction, d'où l'enfant d'Humbert et de Marguerite fut montré un jour dans les bras du prince royal de Prusse.

Nous revînmes de là à l'église de Sainte-Pudentienne, la fille du sénateur Pudens, dans la maison duquel saint Pierre séjourna pendant sept années. Cette église qui date du second siècle est donc bâtie au quartier général où le conquérant pacifique de Rome s'était fixé. Sa mosaïque est une des plus belles de Rome. On la dit du IV^{me} siècle. On y retrouve les

Digitized by Google

portraits du célèbre sénateur et de ses deux filles, on y conserve la table de bois sur laquelle le chef des Apôtres offrit souvent le Saint-Sacrifice. Ce sanctuaire, comme on le voit, est éminemment vénérable.

L'église de Sainte-Praxède, sœur de sainte Pudentienne, est près de là, de l'autre côté de Sainte-Marie-Majeure; elle n'est pas moins intéressante. Elle remonte aussi au IIme siècle; elle possède des mosaïques célèbres; sa crypte rappelle les catacombes.

La chapelle de Saint-Charles-Borromée renferme plusieurs reliques de son illustre protecteur. C'est là que le futur archevêque de Milan vécut de la vie la plus mortifiée, couchant sur la dure ou dans la crypte. Pendant tout le temps de son voyage à Rome, chaque soir, à dix heures, il allait dire ses *Matines* dans la chapelle de la colonne.

Cette chapelle, appelée aussi de Saint-Zénon, renferme la colonne à laquelle Notre-Seigneur a été attaché pour la flagellation. Au XIIIme siècle, le cardinal Jacques Colonna y déposa cette précieuse relique qu'il avait rapportée de Palestine; elle y est encore, et, à la sacristie de l'église, on en distribue des fac-simile, on vénère encore le puits entouré d'une grille, dans lequel la sainte vierge Praxède conservait les restes des martyrs et recueillait leur sang, et une table de marbre sur laquelle on trouva son corps dans les catacombes.

Notre itinéraire nous conduisit ensuite à Saint-Pierre-aux-liens, cette basilique élevée par l'impératrice Eudoxie pour y conserver les chaînes de saint Pierre. Avec ces chaînes précieuses, que l'on trouve à la sacristie dans un tabernacle de bronze et dont le fac-simile est bien connu, on rencontre encore dans cette église la célèbre statue de Moïse, de Michel-Ange; cette statue, destinée au tombeau de Jules II, rivalise avec les plus sublimes productions du ciseau grec. Ses traits imposants, ses productions colossales, son attitude pleine de fierté et de confiance ne donnent peut-être pas l'idée parfaite du législateur inspiré des Hébreux; elles n'en annoncent pas moins une œuvre magistrale, comme il en existe peu dans le monde.

Après une longue course sur le versant de l'Esquilin, nous voici enfin au terme de notre excursion, à Sainte-Croix de

Digitized by Google

Jérusalem. Sainte Hélène la fit bâtir dans son palais du Sessorium pour y abriter une notable partie de la vraie croix; l'autel principal est consacré à la sainte impératrice et les reliques dues à sa munificence donnent à la basilique une importance souveraine.

On montre aux pèlerins, outre d'importants morceaux de la croix du Sauveur ou des clous teints de son sang, deux épines de sa couronne, le doigt de saint Thomas et le titre de la croix, où l'on peut lire encore une partie de l'inscription signalée par l'Evangile.

Il est facile de voir, par cette rapide et riche énumération, quelle moisson de pieux souvenirs et de saintes impressions un pèlerin de Rome peut recueillir en quelques heures. Nous n'étions pas encore au terme, puisqu'à notre retour, nous reçumes l'assurance de pouvoir assister le lendemain à la messe et à l'audience du Souverain-Pontife.

La messe du Pape et l'audience des pèlerins

Le 13 décembre.

Pour les pèlerins français qui avaient été privés du spectacle de la canonisation, la messe et l'audience du Pape étaient un dédommagement réclamé et nécessaire; pour les privilégiés du 8 décembre c'était une nouvelle faveur; pour tous enfin un bonheur inexprimable.

Aussi dès six heures du matin, la toilette de rigueur était faite, la messe célébrée, les cartes jaunes et les cartes rouges se présentaient déjà aux portes du Vatican. En chroniqueur véridique il ne faut pas oublier la poussée homérique, dont les escaliers et les portes de chêne du palais doivent gémir encore, malgré quelques traînes de robes foulées trop inconsidérément et certaines épaules endolories. On ne saurait reprocher bien durement à des Français la *furia francese* qu'ils apportent à voir le Pape. Du haut de leur costume

Digitized by Google

bariolé, les Suisses considéraient, du reste, ce spectacle avec beaucoup de flegme, et les officiers pontificaux souriaient en nous recommandant inutilement la patience.

A sept heures, le vestibule s'était ouvert et un certain nombre de pèlerins s'étaient rendus dans la chapelle Pauline, pour y entendre la sainte messe célébrée par le Père Picard, et pour y recevoir la communion.

Cette chapelle doit son nom à Paul III, qui la fit construire en 1540. Michel-Ange y a peint deux fresques, la conversion de saint Paul et le martyre de saint Pierre. Elle sert d'église paroissiale aux habitants du palais. Pour nous, c'était le rendez-vous matinal du pèlerinage, la meilleure préparation à la messe du Pape et à l'audience qui devait la suivre.

Pendant que, vers huit heures, les pèlerins admis enfin à franchir le seuil de la salle de canonisation, qu'une consigne impitoyable leur fermait jusque là, prenaient place sur les bancs des Cardinaux, des Evêques et des nobles officiers de la cour, le plus près possible de l'autel papal, quelques pèlerins d'Arras, conduits par Mgr Cataldi, étaient admis derrière leur évêque et Mgr Virili, dans les appartements privés du Saint-Père. Léon XIII, en sortant, salua de la manière la plus aimable Mgr l'Evêque d'Arras, en lui disant qu'il le désignait de nouveau pour l'accompagner au saint autel. « L'Evêque d'Arras, ajouta-t-il en souriant, je voudrais toujours l'avoir près de moi. » Mgr Lequette présenta alors à sa Sainteté M. Léon Aubineau, de l'*Univers,* le curé d'Amettes, M. l'Abbé Flagollet, curé de Polincove, petit neveu de saint Benoît Labre, un autre prêtre d'Arras, et le président du cercle catholique de cette même ville, M. L. Cavrois. Dans le salon voisin était exposé le beau tableau offert au Saint-Père par le postulateur de la cause et par l'Evêque d'Arras. Sa Sainteté se rendit devant ce tableau qui représente saint Benoît Labre dans la gloire, porté au ciel par les anges, dont l'un tient en main des lys, emblêmes de sa parfaite pureté. Elle l'examina avec intérêt, en loua l'inspiration élevée et la belle exécution et demanda le nom de l'auteur qu'elle qualifia de peintre de mérite.

A la suite de la petite chaise à porteur, qui facilite au Saint-Père les longs trajets du Vatican, la famille pontificale et ceux

Digitized by Google

qu'on venait d'y admettre un instant traversèrent les salles et les galeries pour arriver avec le Pape dans le vestibule de la chapelle Pauline. Là, Léon XIII ayant mis pied à terre, entra d'un pas alerte dans la salle de canonisation, traversa les rangs de la foule inclinée, et se prépara à célébrer le saint sacrifice. Il était huit heures et demie quand il monta au saint autel. Dire ce que fut cette messe du Pape est chose difficile. Pour les prêtres qui en ont été témoins, c'est une leçon inoubliable; pour les fidèles une faveur précieuse; pour tous un spectacle admirablement édifiant. Toutes les paroles de la sainte liturgie, accentuées du ton le plus grave et le plus intelligent, tous les mouvements mesurés et dignes, sans raideur; toutes les cérémonies exécutées sans précipitation, ni lenteur, sous l'habile et délicate direction de Mgr Cataldi, formaient un ensemble merveilleux qui paraît être l'idéal du saint sacrifice célébré sur la terre. Que dire de la piété de l'auguste célébrant? Le moment de l'élévation des saintes espèces est véritablement sublime; le Souverain-Pontife prolonge cette offrande de la divine Victime avec une ardeur, avec une foi, avec une insistance qui doivent être déterminantes dans les conseils de la justice éternelle. La communion, précédée de la préparation la plus humble, la plus respectueuse, la plus généreuse est suivie d'une action de grâces qui se continue dans l'attitude du plus profond recueillement, durant toute une messe célébrée à l'autel papal, par l'un des chapelains de Sa Sainteté.

Inutile de dire maintenant avec qu'elle avidité tous les assistants suivaient des yeux, du cœur et des lèvres tous les mouvements, toutes les prières, tous les moindres incidents de la messe papale. Le recueillement, le bonheur, l'amour, l'amour de Dieu qui permet de si beaux spectacles et l'amour de son Vicaire qui les donne, remplissaient tous les esprits et tous les cœurs.

Parmi les assistants de l'autel, Mgr l'Evêque d'Arras, nous l'avons dit, occupait la première place, tenant le bougeoir, et suivant, avec une attention et un respect qui servaient d'exemple, les moindres mouvements et les saintes prières de l'auguste célébrant. Les prêtres, plus rapprochés de l'autel comme il convient, étaient mêlés aux officiers de la cour, et non loin de

Digitized by Google

là, hommes et femmes silencieux, recueillis, épuisaient pour ainsi dire goutte à goutte le précieux calice auquel il leur avait été donné de participer.

O messe sainte, comme vous serez toujours chère à nos souvenirs! Puissiez-vous être aussi, pour chacun de nous, un encouragement et un secours contre les défaillances de l'avenir.

Après la messe d'actions de grâces, commença l'audience, à laquelle Sa Sainteté voulut bien admettre les huit cents pèlerins français que renfermait la salle de canonisation.

On sait que dans les audiences ordinaires, une adresse est présentée au Souverain-Pontife, au nom de tous les assistants. Le Pape y répond brièvement et se retire après avoir béni l'assemblée. Telle ne fut pas l'audience accordée dans la journée du 13 décembre. Chacun des pèlerins présenté nominalement au Saint-Père assis sur son trône, avec ses qualités, son diocèse, a été admis à lui présenter ses requêtes, à lui demander ses avis, à spécifier les bénédictions qu'il réclamait. Le Père Picard, qui remplissait le délicat office de la présentation, s'en acquitta avec sa bonté et sa rondeur ordinaires. Il dut même venir parfois en aide à la bienveillance trop paternelle du Pape qui se laissait accaparer par des solliciteurs trop loquaces. Mais tous vinrent à leur tour, prêtres, femmes, pèlerins, baiser la sainte mule, recevoir les encouragements et les bénédictions du Vicaire de Jésus-Christ et du Père des chrétiens.

Comme l'audience était semi-privée, et le tête à tête possible, le Pape paraît avoir reçu plus d'une grave confidence, et donné des avis sérieux. Parfois on le voyait incliner doucement la tête, prendre la main du fidèle prosterné à ses pieds, le bénir avec effusion, et lui dire quelques-uns de ces mots qui décident peut-être d'une existence et font en tout cas le bonheur d'une famille.

Pour tous, il fut souriant, bienveillant, tendre, comme le meilleur des pères. Les heures se succédaient; certains pèlerins fatiguaient peut-être de leur lenteur les solliciteurs arriérés. Les files interminables se suivaient au pied du trône sans apparence d'avoir jamais un terme. Lui souriait toujours, recevait toujours, bénissait toujours.

Il était une heure et demie quand cette interminable audience

Digitized by Google

prit fin. Le Pape quitta tranquillement son trône, bénit de nouveau au passage les pèlerins plus avides qui contemplaient peut-être pour la dernière fois son visage paternel et se retira dans ses appartements, prêt, il le dit, à canoniser de nouveaux saints et à recevoir de nouveaux pèlerins.

Quand le cortège pontifical eut disparu derrière les tentures de l'antichambre de l'aula et que les chants joyeux qui accompagnaient cette sortie eurent expiré, chacun de nous se souvint que l'heure des adieux à Rome était venue et que demain était déjà le jour du départ.

Quitter Rome, après l'avoir vue ainsi quelques jours seulement, à la surface pour ainsi dire, tel est le regret qui prit immédiatement la place des allégresses de nos cœurs.

Saint-Pierre attira une dernière fois les pèlerins. On les vit s'agenouiller autour de la balustrade de la Confession, plus nombreux, plus pieux, plus pressants que jamais, avec une teinte de tristesse qui sentait la séparation.

Chacun s'abandonna ensuite à ses inspirations et à ses regrets personnels. Pendant ce séjour, pourtant bien morcelé, les pèlerins s'étaient fait des amis moins encore parmi les vivants pourtant bien sympathiques, que parmi ces illustres morts dont Rome est pleine. On allait les revoir une dernière fois.

D'autres couraient à des sanctuaires nouveaux que le remords désignait et qu'on n'avait point visité encore. Le tombeau de sainte Cécile et la chambre de saint Philippe de Néri étaient pour nous de ce nombre. Puis ce sont les emplettes, les faveurs, les reliques, ces souvenirs peut-être trop oublies, qu'attendent les absents et qui feront bénir doublement le retour.

Les appartements du postulateur de la cause de saint Benoît Labre furent probablement les plus envahis; ce fut un siège en règle, et même sans règle, tant l'aimable assiégé se laisse aborder sans résistance. Reliquaires, médailles commémoratives, gravures, photographies; il abandonna tous ses trésors à la générosité des pèlerins, et nous sommes convaincus qu'il n'eut pas à s'en plaindre.

Il avait du reste prélevé la dîme de ces faveurs pour le Souverain-Pontife et l'Evêque du saint canonisé. A Léon XIII, il avait offert un magnifique reliquaire dans lequel les osse-

Digitized by Google

ments du pauvre pèlerin étaient enchâssés de pierreries. Le reliquaire est tout en argent massif avec contours à feuillages, sur fond d'arabesques dorées ; deux anges soutiennent la thèque centrale, au-dessous de laquelle est placé l'image du saint en camée et ornée de rubis, d'émeraudes, de topazes et d'améthystes.

Mgr Lequette reçut, avec un beau reliquaire et de nombreuses médailles commémoratives, un magnifique album où sont reproduits, par la photogravure les tableaux qui ont été faits en l'honneur de saint Benoît.

Les riches offrandes envoyées par les catholiques de France et surtout par le diocèse d'Arras, ont permis ces faveurs, et, par un singulier retour des choses d'ici-bas, c'est le canonisé le plus pauvre, l'humble mendiant d'Amettes qui est devenu le plus généreux et le plus magnifique bienfaiteur.

Et maintenant il faut finir cette dernière journée ; le soir est venu, venu au ciel, et venu aussi dans les âmes avec ces pénibles pensées de séparation. Heureusement qu'il reste au firmament un astre bienveillant et doux, et dans l'âme une non moins douce espérance..... c'est l'espérance de revenir.

Départ, la campagne romaine, Pise

Le 14 décembre.

Il n'était point jour encore quand nous quittâmes la gare de Rome, et l'aurore nous permit seulement de saluer, dans le circuit de la voie ferrée, les grands monuments de la Ville-Sainte. Saint-Paul et Saint-Pierre, dont le dôme resta longtemps à l'horizon, reçurent nos derniers regards. La campagne romaine, après les prières réglées par l'itinéraire, devint l'objet de notre attention.

Cette campagne est triste, monotone, presque déserte ; peu d'habitations, encore moins de culture. On se croirait dans un désert si, çà et là, on ne voyait sous une mousse avare, quelques

Digitized by Google

pans de murs à demi écroulés, quelques troupeaux de brebis maigres et petites, des pâtres nonchalants et malpropres ; ce sont les bœufs à longues cornes et au torse arrondi qui s'accommodent le mieux de cette terre qui paraît maudite.

La longue monotonie de la route inspire des réflexions pénibles. On songe aux châtiments qui se sont abattus sur cette terre, et sans la résurrection chrétienne qui lui a été donnée, Rome paraîtrait, à voir son entourage, une ville condamnée. La proximité de la mer change la nature du sol et modifie le cours des réflexions attristées. Civita-Vecchia ne nous retient guère et nous ne tardons pas à entrer dans une autre campagne, aussi désolée que celle de Rome et qu'on appelle la maremme de Toscane.

C'est le pays des marais salants, des fièvres de la malaria. Nous avions hâte de le traverser et sans nos exercices pieux, nos chapelets et nos souvenirs, cette journée de chemin de fer eut été passablement ennuyeuse. En face de Cecina on peut apercevoir les montagnes de l'île d'Elbe, d'où Napoléon exilé tournait si souvent ses regards vers la France.

Livourne, enfin, se dessine à notre gauche ; le sol devient fertile et riant. Nous arrivons à Pise une demi-heure avant le coucher du soleil. Il restait à peine assez de temps pour courir au dôme et aux merveilles qui l'entourent. N'importe, nous n'avions pas le choix et les cochers avides firent ce soir-là bonne recette ; ils ne paraissent pas coutumiers du fait.

Pise, assise sur l'Arno, dans une plaine riante que les monts voisins protègent contre les vents du nord, a conservé de son ancienne gloire les quatre merveilles que nous sommes obligés de visiter en quelques instants. Le silence qui règne autour de ses monuments ne fait que les rendre plus solennels.

La cathédrale est toute de marbre. Les colonnes superposées de sa façade sont du meilleur effet ; ses portes de bronze sont remarquables. A l'intérieur, où se montre la grande lampe de bronze, dont les oscillations mirent Galilée sur la voie de ses découvertes, et l'on prie volontiers devant l'autel de saint Rainier, patron de la ville.

C'est là que les pèlerins s'agenouillèrent, chantant leurs cantiques et réclamant les faveurs du ciel pour eux-mêmes et pour

Digitized by Google

les autres. Organisés en procession, ils se dirigèrent ensuite vers le Campo-Santo, non plus pour en admirer les merveilles, l'histoire de Job, le Jugement dernier, ou le Triomphe de la mort, il était nuit, mais afin de prier aussi pour les défunts.

Le baptistère était fermé. Nous n'en pûmes admirer ni la cuve baptismale, ni la chaire de marbre transparent, ni en faire résonner l'écho sonore et répété. Seule, la fameuse tour penchée, qui de loin avait attiré nos regards, nous apparut dans son élégance merveilleuse et dans son équilibre étrange, qui paraît défier toutes les lois. On dit qu'elle renferme sept grosses cloches et qu'on les sonne à toute volée, sans qu'elle en soit le moins du monde ébranlée. Nous saluâmes, au retour, sur le quai, le bijou d'architecture qu'on appelle Sainte-Marie de l'Epine, et, avant de reprendre le chemin de fer pour la nuit, nous pûmes essayer de faire le repas principal d'un jour de Quatre-Temps. Ce fut un maigre repas, que le repas maigre qui nous fut servi, et il coûta cher ; mais en revanche, il paraît que certains écoliers prirent le parti de nous régaler d'une ovation. C'est affaire à la police italienne de faire rentrer dans son lit cette vase sociale qu'elle n'aurait jamais dû en laisser sortir. On dit qu'elle a fait preuve de bonne volonté. Nous étions déjà partis, du reste, quand ces étourdis ont montré leur bravoure. Bien leur a pris d'attendre jusque-là car nous avons, dans notre troupe, des mains qui n'auraient même pas eu besoin de la traditionnelle mâchoire d'âne pour coucher sur le terrain quelques-uns de ces vulgaires Philistins.

Après huit heures, prière du soir, *Angelus,* et repos relatif jusqu'à Turin.

Turin, Dom Cottolengo et Dom Bosco

Le 15 et 16 décembre.

La perspective de deux jours à passer à Turin, de préférence à deux jours de Rome ou de France, n'avait point été accueillie d'abord avec enthousiasme, tant s'en faut. Plusieurs même de ces intrépides, qui avaient déjà vu Lorette et Naples, et

Digitized by Google

n'étaient point morts de fatigue, avaient pris les devants et s'en étaient allés passer la moitié de ces deux jours à Milan.

Le Dieu des pèlerins déjoua, de la façon la plus agréable, ces prévisions pessimistes. Une matinée, au Saint-Suaire, un midi en face des Alpes, une soirée chez Dom Cottolengo et chez Dom Bosco, une demi-journée chez ce dernier encore, et bien d'autres faveurs, nous montrèrent que nous avions manqué de confiance en la Providence et envers les organisateurs de notre pèlerinage.

La cathédrale, où se fit notre réunion du matin, 15 décembre, n'a rien de remarquable, mais la chapelle du Saint-Suaire, qui est située derrière le maître-autel, est digne de sa haute destination. C'est une rotonde très élevée qui repose sur des colonnes de marbre noir ; ses voûtes sont en marbre ; l'autel est également en marbre de couleur sombre. Il est à deux faces et supporte la châsse d'argent, enrichie d'or et de diamants, qui renferme la sainte relique. Le saint suaire où le corps de Notre-Seigneur a laissé deux fois son empreinte, fut apporté d'Orient, au temps des croisades, par un chevalier champenois, Geoffroy de Charni, et fut d'abord déposé à Chambéry où François Ier se rendit de Lyon à pied, après la bataille de Marignan, pour accomplir son vœu. Les comtes de Savoie l'ont ensuite transporté dans leur palais de Turin et lui ont élevé ce beau sanctuaire.

C'est dans cette chapelle que le Père Hippolyte nous dit la messe, prononça une de ses allocutions pieuses et pratiques, que son zèle sacerdotal sait toujours inspirer, et reçut à la Table-Sainte les nombreux pèlerins qui communient avec tant d'édification.

Après la sainte station, prolongée encore par une visite à la sacristie, où l'on peut se procurer le fac-simile du saint suaire, une visite au palais des rois de Savoie était trop facile pour que nous la négligions. Ce palais est d'ailleurs fort remarquable, malgré son aspect bourgeois. On y retrouve surtout, à chaque pas, les preuves de la vertu de la famille de Savoie, dont on a pu dire autrefois qu'elle ne comptait que des saints. Un salon magnifique, dont les murs sont ornés des portraits des saints et saintes, des bienheureux et des bienheureuses de

Digitized by Google

la dynastie, attire surtout l'attention. On y voit aussi le portrait de Charles-Albert, grand'père du roi actuel, le plus fervent des chrétiens de son royaume, qui entendait la messe tous les jours et communiait au moins toutes les semaines dans la chambre des princes et des princesses, particulièrement dans la chambre de cette Marie-Clotilde de Bourbon, épouse de Charles-Emmanuel II qui mourut Jésuite, et qui est honorée elle-même sur les autels. Les guides signalent avec intérêt l'oratoire personnel de chacun des membres de la famille.

Actuellement le palais est désert; on le montre aux visiteurs comme le souvenir heureux d'un passé qui n'a malheureusement pas laissé assez de traces. On dit pourtant que Victor-Emmanuel y revenait très souvent, même en secret. De quel front devait-il passer devant tous ces sanctuaires intimes et devant ces portraits de famille?

Vers midi, quand le ciel est pur et que le soleil brille, il est un spectacle incomparable, que présentent seules les villes de la vallée du Pô: c'est le spectacle des Alpes! Qu'on aille jusqu'à la Superga pour y visiter la sépulture des rois de Sardaigne, ou qu'on s'arrête plus modestement à l'observatoire du club alpin, près de l'église des Capucins du Mont, le panorama est splendide. Depuis le Mont-Rose jusqu'au Mont-Viso, c'est une demi-ceinture éblouissante mêlée çà et là de teintes plus sombres, avec des reflets de neige, des perspectives d'une variété infinie, le spectacle enfin de la grandeur, de l'immensité des merveilles divines, qu'on ne se lasse pas de contempler, *mirabilis in altis Dominus,* sous ces montagnes qui se perdent dans les nuages; c'est la fertile vallée du Pô, ses prairies, ses canaux, ses riches champs cultivés, et plus près, à nos pieds, la ville de Turin, qui n'est pas sans grandeur, avec ses dômes, ses nombreuses églises et ses places ornées de statues.

La réunion du soir était dans une église de la banlieue. Or, cette église a une histoire, et un prêtre, qui nous dira tout à l'heure malgré lui cette histoire, qui est aussi la sienne, en est, après Marie, le héros. Bâtie avec les seules ressources de la Providence, dans un quartier mal famé, cette église a attiré autour d'elle et autour de ce prêtre les enfants pauvres et

Digitized by Google

abandonnés de Turin, leur a donné une maison, des ateliers, des écoles, la science, la piété, le bonheur ; ils sont maintenant là, un millier, vivant sous le toit de Dom Bosco, qu'ils aiment comme un père et vénèrent comme un saint. Parmi eux il y a cinq cents étudiants qui se préparent pour la plupart à devenir prêtres, et cinq cents ouvriers qui seront de bons pères de famille.

Nous avons visité cette maison du bon Dieu, ses classes, ses cours, ses jardins ; c'est tout un monde, et ce monde travaille, prie, chante avec un ordre merveilleux et une simplicité chrétienne qui étonne. Fondeurs, serruriers, compositeurs, relieurs, tailleurs, menuisiers, écoliers, tous ces enfants sont gais, honnêtes, obéissants, d'une parfaite politesse ; ils étaient au travail lors de notre arrivée, au travail ils restèrent, nous faisant les honneurs de leurs quartiers, avec une délicatesse charmante et qui n'a pas souffert une seule exception. Puisque nous étions invités à leur office du soir, il était bien naturel que nous en attendissions l'heure qui avait même été avancée pour nous.

Cette attente nous procura une nouvelle faveur, celle de visiter l'œuvre de Dom Cottolengo. C'est une œuvre voisine, une œuvre sœur, une nouvelle merveille de la charité chrétienne.

Sur la porte d'entrée d'une maison de modeste apparence, on lit ces mots, que nous n'avons pas besoin de traduire : *Piccola casa della divina Providenza sollo gli auspici di San Vincenzo di Paolo.* Derrière cette porte, il y a trois mille trois cents malheureux, qui vivent avec les seules ressources de la charité, dans cet hospice de Dom Cottolengo, qui était un chanoine de Turin, ami et émule de Dom Bosco ; il se mit comme lui à recueillir des malheureux ; ils les prit tels quels, orphelins abandonnés, sourds-muets, malades, vieillards ; il éleva les uns, instruisit les autres, couchant, nourrissant et convertissant tout le monde à la grâce de la divine Providence. Le chanoine épuisé mourut en 1844 ; son œuvre continue, s'agrandit encore ; vingt prêtres et plus de deux cents Sœurs la dirigent maintenant. Nous l'avons parcourue, cette ville de la charité, où toutes les misères humaines paraissent avoir cherché un refuge, sous la conduite d'une bonne Sœur ; les

Digitized by Google

petits orphelins se levaient, les muets mimaient des prières, les malades ne se plaignaient pas. Quoique pauvre d'aspect, la cité ne paraît pas mécontente de son sort. On nous a fait voir, et c'est une petite merveille, l'unique cuisine et l'unique cuisinière, où l'on fait la soupe et où l'on prépare les aliments de trois mille trois cents personnes. Rappelons-nous que cette maison extraordinaire est placée sous les auspices de notre saint Vincent de Paul. Il a vraiment des fils italiens qui lui font honneur.

La cloche de Notre-Dame Auxiliatrice nous appelle à l'office du soir chez Dom Bosco. La musique est prête et les enfants font leur entrée avec ordre et piété. Bientôt de l'orgue, tenu par un véritable artiste, commencent les plus magnifiques concerts que nous ayons entendus dans toute l'Italie. Ces enfants chantent décidément aussi bien qu'ils travaillent. Les morceaux se multiplièrent, s'allongèrent, toujours également beaux et la Bénédiction du Très-Saint Sacrement descendit sur un auditoire émerveillé.

Au sortir de la chapelle, on nous fait défiler solennellement, et voici qu'au milieu des applaudissements de toute la maison et des joyeux accords de la fanfare, on nous introduit, avec apparat, dans une salle décorée de tentures et présidée d'une statue de Notre-Dame Auxiliatrice.

Dom Bosco prend place sur l'escabeau de la présidence, il attire à ses côtés notre directeur, le Père Hippolyte, il nous sourit de son beau sourire, et il nous parle. Voici son discours aussi complètement reproduit que possible.

« Respectables Pèlerins,
« Respectables Pèlerines,

« Je vous remercie de l'honneur, que vous me faites, d'une visite très précieuse et très chrétienne. Vous êtes des voyageurs religieux qui avez quitté les douceurs de la vie, vos parents, vos occupations et votre patrie pour entreprendre une grande mission dans des temps difficiles. Au moment où vous venez dans notre patrie, les corporations religieuses sont

Digitized by Google

supprimées, les couvents fermés et les religieux sont obligés de rester chez eux par la force de la loi. Eh bien ! alors la divine Providence suscite des apôtres laïques qui vont par les les villes, au-devant des dangers, et s'en vont faire visite, non à un ami, pas même à un évêque, mais ils vont à Rome, à l'évêque des évêques, à Léon XIII, successeur de saint Pierre, vicaire de Notre-Seigneur Jésus-Christ sur la terre ; on ne doit plus vous appeler maintenant des pèlerins, mais de vrais religieux, de vrais apôtres qui font voir que la France est toujours catholique. C'est un apostolat admirable et dans les pays où vous passez on dit partout : Voilà des Français qui viennent de Rome ; voilà des catholiques qui viennent de saluer le Souverain-Pontife. C'est un grand exemple pour les catholiques d'Italie.

« En passant, vous saluez aussi les œuvres religieuses et c'est une grande consolation pour Dom Bosco que cette visite. Déjà, nous avons eu cette année, une première joie, après les fêtes de Pâques, par la visite du pèlerinage national français, de retour de Rome. Celle-ci est la seconde. La maison où vous êtes est celle de la divine Providence et c'est Notre-Dame Auxiliatrice qui est sa lumière et son soutien. Je sais que vous désirez quelques mots sur cette pauvre maison ; vous voyez où nous en sommes actuellement. Il y a quarante ans cet endroit était un pré, un champ, où les jours de fête on buvait, on s'amusait, on dansait et où l'on faisait encore autre chose. La divine Providence a voulu que l'on commença ici l'œuvre du Patronage du dimanche et l'Oratoire de Saint-François de Sales.

« En allant par les rues et les carrefours on voyait des enfants qui jouaient, qui se battaient, des vagabonds ; il y en avaient qui habitaient dans les prisons, pas volontairement ; d'autres vivaient aux dépens d'autrui, honte de la patrie, de la famille et d'eux-mêmes. N'y aurait-il pas moyen d'attirer ces garçons, de les instruire et de les rendre capables de gagner leur vie ?

« On a commencé par louer le pré, puis on l'a entouré de murailles, afin d'y recueillir les plus abandonnés. Mais comment s'y prendre pour les avoir ? Le moyen a été trouvé dans l'appât des jeux. On les appelait avec un violon, une guitare, un tambour ; on faisait du bruit et ceux qui étaient derrière la

Digitized by Google

muraille demandaient : Que fait-on là ? On répondait : Venez, on s'amuse, on fait de la gymnastique, de la musique, on fait des courses, de la déclamation ; il y a un théâtre ; tout cela pour amuser la jeunesse.

« Elle arrivait en masse et de toutes parts. Bientôt le pré fut trop petit pour y jouer. Les amusements les appellent ; la religion va les moraliser. Des messieurs de la ville, coopérateurs laïques, des gens distingués les accueillent avec de belles manières, les mènent à l'église, les prêtres les confessent, les messieurs faisaient la prière ; on dit la messe, on prêche, quelques-uns des enfants s'approchent de la Table sainte.

« A midi les garçons étaient fatigués ; on les renvoyait, ou bien on leur donnait quelque chose. S'ils partent, ils reviennent, très empressés, très heureux, très impatients, à une heure, une heure et demie.

« A deux heures on sonna la cloche ; les garçons voulaient sortir ; ils disaient qu'ils étaient fatigués de jouer, mais la porte était fermée et les messieurs les invitaient à entrer dans l'église pour se reposer. On y faisait des instructions, ce que vous appelez le catéchisme de persévérance, on chantait les vêpres, le Salut, puis on recommençait à s'amuser, jusqu'à la nuit tombante. Le soir les garçons étaient vraiment fatigués, ils allaient manger une soupe et ne pensaient plus qu'à se reposer.

« Si les ouvriers étaient sans travail, les coopérateurs cherchaient pour eux des ateliers où ils les plaçaient, où ils les suivaient, et il n'y avait plus de prisonniers.

« On a trouvé que beaucoup d'enfants et d'ouvriers avaient besoin d'instruction religieuse. A cinquante ans, quelques-uns même, n'avaient pas fait leur première communion. On a commencé les classes du soir pour les y préparer ; c'étaient de vrais catéchismes, mais il fallait les flatter et ils venaient volontiers.

« Pendant le jour, il y avait des désœuvrés ; alors on a fait les classes du jour. Il n'y avait plus de vagabonds.

« Mais la grande difficulté c'est que parmi ces désœuvrés il y en avaient de pauvres, d'abandonnés, de déchirés. — Tu ne travailles donc pas. — Je suis tout déchiré. — On te donnera un vêtement. — Mais je ne pourrai pas manger jusqu'à ce qu'on me paie. — On te donnera une gîte.

Digitized by Google

« Ainsi fut créée cette maison. Depuis l'Oratoire qui a commencé, on a fait des patronages et des hospices, en Italie, en France [1], en Espagne, au Brésil, dans l'Uraguay, dans la République de l'Equateur et dans la Patagonie. On a fondé cent quarante maisons qui ont recueilli de 80,000 à 100,000 garçons qui apprennent un métier ou la science, c'est à dire deux moyens de vivre honnêtement.

« Mais pour ces maisons, il fallait des prêtres et des chefs d'ateliers. On fait un choix parmi les plus vertueux et les plus intelligents, et ce sont eux maintenant qui dirigent les maisons, les ateliers et les fermes agricoles. Ces prêtres sont aussi missionnaires parmi les sauvages de l'Amérique.

« Mais je ne veux pas abuser de votre patience. Toutes les choses qu'on fait ici, on peut les faire dans toutes les villes, et quand on a commencé, la divine Providence vient en aide. 25,000 garçons sortent de nos maisons chaque année et sont remplacés par 25,000 autres ; c'est autant enlevés à l'antichambre des prisons. Ils sont instruits et amenés à la religion et ils entrent dans la société, non comme des fléaux, mais comme de bons citoyens, qui sont l'honneur de la patrie, de la famille et de leurs amis.

« Je voudrais faire avec vous une alliance : Je désire que vous soyez tous coopérateurs salésiens ; donnez-moi vos noms et vos adresses, pour vous envoyer notre bulletin. Ainsi, ce soir ou demain, qu'on me donne les noms de tous les pèlerins. On gagne beaucoup d'indulgences dans notre association. Pour les prêtres, indulgence plénière à chaque messe qu'ils célèbrent et pour les laïques à chaque communion.

« Pie IX était à la tête des coopérateurs salésiens ; Léon XIII l'est aussi, et tous les cardinaux sans exception. Cette œuvre fera grand bien à l'Eglise dans tous les temps et surtout en celui-ci. Vous remplacerez ainsi les religieux que l'on veut mettre dehors.

« Merci de la bonté que vous m'avez témoignée. Chaque fois

[1] Les maisons fondées en France par Dom Bosco sont situées à Marseille, Nice, Fréjus et la quatrième, croyons-nous, dans le département de la Drôme.

Digitized by Google

que vous viendrez ici vous pourrez dire : Nous sommes chez nous. Je me recommande à vos prières.

« Dites en France qu'en Italie il y a des catholiques qui aiment beaucoup la France, et que, parmi ceux-là, il y a Dom Bosco qui prie beaucoup et fait beaucoup prier Notre-Dame Auxiliatrice pour votre pays. »

Ces paroles simples comme la vertu et bienfaisantes comme elle, avaient ému à différentes reprises les assistants qui les avaient applaudies chaleureusement. Le Père Hippolyte y répondit au nom de tous. Il les compara à un parfum de charité que nous emporterons et que nous ferons respirer. Nous avons reçu de doctes leçons, nous avons sous les yeux d'admirables exemples ; ni les uns ni les autres ne seront perdus. Réclamant ensuite les faveurs de Dom Bosco pour notre chère France, il l'appelle à Paris, dont la conquête est digne de lui. Dom Bosco ne répond pas non et reçoit les noms de tous pour coopérateurs salésiens.

Les fanfares joyeuses, les applaudissements et les saluts gracieux des enfants et du père nous suivirent jusqu'à la porte de sortie et beaucoup se promirent de revenir le lendemain.

La messe du 16 décembre eut lieu à l'autel vénérable de Notre-Dame de la Consolata. On y conserve une image miraculeuse, devant laquelle on dit que Silvio Pellico venait prier tous les jours et qui reçut les hommages de Pie VII, en 1814, à son retour de l'exil.

Ce fut une messe d'actions de grâces ; la dernière célébrée sur la terre hospitalière d'Italie, pour laquelle notre zélé directeur ne manqua pas de réclamer nos prières. La miraculeuse image de Marie, le temps de l'Avent où nous sommes, la préparation à la fête de Noël, lui inspirèrent également des pensées élevées et de chaleureux accents pour obtenir de tous que cette dernière journée fût saintement employée.

La matinée ne se passa point sans que la maison de Dom Bosco ne revît un grand nombre de nos pèlerins. Les voyageurs de Milan arrivèrent empressés. Tous furent accueillis par Dom Bosco ; il avait fait de cette maison la nôtre ; on en profitait filialement. La librairie, qui renfermait par hasard la biographie du saint prêtre, ne fut pas oubliée et les heureux

Digitized by Google

possesseurs de ce livre trop peu connu peuvent continuer à s'édifier de sa lecture et des merveilles sans nombre que Notre-Dame-Auxiliatrice a daigné opérer à la demande de son fidèle serviteur.

Quelques pèlerins eurent même le bonheur, grâce au Père Hippolyte, de s'asseoir à la table des prêtres salésiens, autour de leur vénérable supérieur. En se mortifiant lui-même au-delà de toute mesure, Dom Bosco fut très généreux pour ses hôtes. Il fit jouer pendant le repas une très bonne musique, pour faire beaucoup de bruit, ajoutait-il finement, et ne point leur permettre de remarquer le peu de chose qu'on servait à sa table.

L'avidité des visiteurs n'était point encore satisfaite; ils réclamèrent des médailles, des chapelets, des portraits du saint prêtre, même des autographes pour les emporter en France. A ce train-là, on peut supposer que si les Français reviennent encore à Turin, ils ne seront satisfaits que quand ils auront emporté Dom Bosco lui-même.

Une dernière station du pèlerinage nous réunit à Saint-Charles. C'était le moment des adieux et des remerciements. Un chanoine de Paris qui avait supporté vaillamment les fatigues du pèlerinage, les avaient anticipés le matin, en se faisant auprès du Saint-Suaire, l'interprète de la reconnaissance unanime des pèlerins envers nos chers et zélés directeurs.

Ce dernier salut fut édifiant, et la reconnaissance y remplit tous ses devoirs. Le prêtre chargé de dire quelques mots d'édification aux pèlerins se contenta de leur rappeler une parole de saint Benoît Labre, écrite à quelques lieues de là dans la ville de Quiers, et que l'on peut considérer comme son testament: « Soyez convaincus, écrivait-il à son père et à sa mère, que j'aurai toujours la loi du Seigneur devant les yeux et son amour dans le cœur. » Retenons ces paroles, pratiquons-les et rapportons-les en France, pour nous, pour les nôtres, pour tous.

Le Père Hippolyte en faisant les dernières recommandations, laissa entendre qu'un autre pèlerinage, plus important encore, pourrait bien se réaliser prochainement dans des conditions sûres et avantageuses, et il joignit cette intention à toutes nos intentions ordinaires.

Digitized by Google

Une heure plus tard nous reprenions le chemin de la France, la mémoire pleine de touchants souvenirs, l'esprit éclairé de pensées saintes, le cœur débordant de reconnaissance, les lèvres ouvertes à toutes les actions de grâces, car Dieu avait visiblement et complètement béni notre pèlerinage.

Retour, Montmartre et N.-D. des Victoires

Le 17 et 18 décembre.

Les pentes des Alpes descendues et le Rhône passé, les séparations commencèrent. Le Dauphiné, la Lorraine, la Bourgogne et la Champagne reçurent leurs voyageurs, pendant que les autres suivaient jusqu'au terme les indications précieuses du guide des pèlerins. Ceux du nord, de la Normandie et de la Bretagne, arrivés à Paris, durent, malgré la fatigue, reprendre en grand nombre les trains de nuit pour satisfaire à des devoirs d'état impérieux. Les parisiens et ceux qui avaient plus de liberté se retrouvèrent le dimanche, 18 à Montmartre, aux pieds du Sacré-Cœur. On reconnaissait l'intrépidité de nos pèlerins à les voir monter sous une pluie diluvienne les rampes de la montagne des martyrs, vers huit heures du matin. Ni les femmes, ni les filles n'y manquèrent; elles furent là ce qu'elles avaient été à Rome et partout, dans les longues cérémonies, en chemin la nuit, le jour, admirables d'énergie et de foi.

Le Père Hippolyte était des premiers à ce rendez-vous. Il célébra le Saint-Sacrifice à l'autel principal de la chapelle provisoire. Il n'eut qu'à laisser parler son cœur d'apôtre, tout inondé des souvenirs de Rome, de Léon XIII et de saint Benoît Labre, tout brûlant de patriotisme chrétien; il résuma, par un mot, toutes les résolutions de notre pèlerinage, il nous demanda de travailler à devenir des saints.

Sous l'action vigoureuse de l'organiste ordinaire de nos réunions, qui sait être à la fois chantre, accompagnateur et

Digitized by Google

maître de chapelle, aussi bien que pèlerin infatigable, l'*Ave Maris stella,* l'*O Salutaris* et le cantique du Sacré-Cœur furent chantés une dernière fois.

Le Père Rey monta ensuite en chaire pour annoncer les intentions et réciter les prières ordinaires du sanctuaire, mais auparavant, en quelques mots gracieux, il félicita les pèlerins d'avoir gravi les aspérités de la montagne, pour finir au Sacré-Cœur la série de leurs visites saintes. « Unissons-nous, dit-il, autour de cette sainte image; frappons à cette porte du Cœur divin, qui s'ouvre toujours, et prions pour l'œuvre du Vœu national. Les litanies du Sacré-Cœur furent ensuite récitées avec ferveur, et après un coup d'œil à ce petit sanctuaire, déjà chargé d'ex-voto, où les saints amis de la France et les saints dévots du Cœur de Jésus-Christ ont été si délicatement réunis, nous fûmes autorisés à visiter les travaux encore souterrains de la grande église de la France pénitente et dévouée.

Au salut de Notre-Dame-des-Victoires, ce fut encore le pèlerinage de Rome qui eut les honneurs de la soirée. Avant les recommandations, le directeur de l'Archiconfrérie donna la parole au Père Hippolyte qui intéressa longtemps son pieux auditoire en lui parlant de Rome, du Pape et des Saints. La chaleur de ses impressions était communicative et nous savons qu'elle a déjà produit ses fruits. Si la France entière, comme le souhaitait l'ardent orateur, ne prend pas encore le chemin de Rome, les avant-gardes se multiplient et le désir d'aller au tombeau des Apôtres gagne chaque jour du terrain. Nous en avons pour garants deux cents hommes de plus et autant d'intrépides chrétiennes, revenus tous d'au-delà des Alpes avec deux fièvres qui sont bénies de Dieu et qui seront contagieuses : la dévotion au Pape et le culte des Saints.

Nous saisissons volontiers l'occasion qui s'offre ici de soulager notre dette de reconnaissance, en remerciant au nom de tous les pèlerins français le vénérable Père Picard et son digne lieutenant, le Père Hippolyte; au nom des pèlerins artésiens, Mgr Lequette et son vicaire général, M. Graux; en notre nom personnel, MM. Louis Cavrois, Emile Danten et le baron de Livois, nos aimables et utiles compagnons de voyage.

En résumé, je vous dirai que l'Italie est un beau pays, très

Digitized by Google

pittoresque; beaucoup de montagnes, de belles plaines, quantité de ports de mer, de grandes villes enrichies de magnifiques églises, dont quelques-unes sont uniques au monde par leurs richesses. Malheureusement le peuple laisse beaucoup à désirer comme agriculteur, à l'exception des Piémontais qui sont très laborieux.

Voici un petit aperçu des villes que j'ai vues :

Turin, 235,000 habitants; très belle ville, sur le Pô; tirée au cordeau, couronnée par une centaine d'églises. Au milieu de la ville se trouve le palais des rois, un beau monument.

Gênes a 130,000 habitants et possède le port de mer le plus considérable d'Italie; la ville se trouve enfermée par les montagnes et la mer, dans un site pittoresque. Elle est remarquable par ses monuments et ses églises, celle de l'Annunziata est surtout d'une grande richesse.

Pise, 100,000 habitants; belle ville sur l'Arno; la cathédrale, le baptistère et la célèbre tour penchée, formant un seul et magnifique ensemble sont tout en marbre.

Florence, 150,000 habitants; une des plus belles villes d'Italie, sur l'Arno. Ses rues sont pavées avec une pierre qu'on lave une fois par semaine, et qui est blanche comme de la neige, Florence est une ville de luxe. La cathédrale et le Palais des Médicis sont d'une richesse que ma petite intelligence ne sait pas assez apprécier.

Rome, 300,000 habitants, sur le Tibre; ville unique au monde, où se trouvent deux souverains, régnant l'un par usurpation, et l'autre, de droit. La ville en général n'est pas belle; les rues sont mal alignées. D'un autre côté, Rome est remarquable par la quantité de ses monuments, surtout par ses quatre cents églises d'une richesse unique au monde. Les ruines païennes, avec leurs grands et tristes souvenirs, le Colisée surtout rend Rome intéressante. Plus de 100,000 chrétiens ont été martyrisés dans son enceinte, pour amuser la cour des rois barbares. Rome est encore remarquable par les saintes reliques apportées de Terre-Sainte, l'escalier de Pilate, monté et descendu par Jésus-Christ le jour de sa flagellation. La moitié de la colonne de la flagellation (l'autre moitié est au Saint-Sépulcre, à Jérusalem); la crèche de l'Enfant Jésus, et un morceau de la vraie

Digitized by Google

Croix ; une bonne partie de la sainte Couronne d'épines de Notre-Seigneur Jésus-Christ etc., etc. Les catacombes sont aussi une des gloires de Rome.

Mais tous ces souvenirs et toutes ces grandeurs disparaissent à côté de la faveur d'être la capitale de la chrétienté et le siège du remplaçant de Notre-Seigneur Jésus-Christ sur la terre.

Mais revenons à mon atelier.

J'y travaillai pendant quatre mois, puis je me décidai à faire partie du pèlerinage qui s'organisait pour Jérusalem. Je l'annonçai à mon patron, qui en fut surpris et contrarié. Je lui promis alors de lui procurer un homme qui me remplacerait.

Digitized by Google

Digitized by Google

PÈLERINAGE A JÉRUSALEM

PREMIÈRE JOURNÉE

Mardi, 25 avril 1882.

C'est aujourd'hui que doit avoir lieu le départ des pèlerins. Le ciel est chargé; le temps ne se montre pas favorable, néanmoins, je procède avec bonheur à mes derniers préparatifs; je vais bientôt fouler le sol sacré qui fut témoin de la vie, des miracles et de la mort de notre divin Sauveur.

Nous devons nous embarquer à 4 heures pour Marseille. A la gare de Lyon, le coup d'œil est vraiment pittoresque; çà et là des groupes de pèlerins chargés de bagages ne sachant trop de quel côté se diriger et cherchant des figures amies auxquelles ils puissent demander aide et secours.

Heureusement voici venir les Pères de l'Assomption, directeurs du pèlerinage. Tout va s'organiser. Pour moi, j'ai de suite la bonne fortune de rencontrer M. Meignan, notre directeur du cercle de Montparnasse, qui me fait monter dans un compartiment où nous ont précédés plusieurs personnes avec lesquelles la connaissance se fait rapidement.

La route, de Paris à Marseille, malgré sa longueur, nous paraît courte, par l'effet de la gaîté qui règne parmi nous. En route, nous prenons beaucoup de pèlerins, surtout à Lyon, près de 400.

Nous traversons à toute vapeur le pays des mûriers et des oliviers; nous apercevons en passant Valence, Avignon et son palais des Papes, Tarascon, Arles, etc.

Digitized by Google

DEUXIÈME JOURNÉE

Mercredi, 26 avril.

Arrivée à Marseille, à deux heures après-midi, non sans un peu de fatigue.

Nous avons d'abord le spectacle d'un encombrement de bagages indescriptible ; tous les omnibus de la ville sont là, nous attendant pour nous conduire au port où se balancent à l'ancre *la Guadeloupe* et *la Picardie*.

L'aménagement dure au moins trois heures, pendant lesquelles nous restons assis sur nos bagages attendant notre tour d'embarquement. Enfin, me voici sur *la Guadeloupe,* où chaque voyageur se dirige, avec son numéro, vers la cabine qui lui est désignée. Ceux des pèlerins qui avaient espéré être seuls, furent grandement déçus, car nous fûmes entassés les uns sur les autres. Ce sera chose fort désagréable, comme on peut le prévoir, lorsque le mal de mer se manifestera. Mais nous ne sommes pas ici pour rechercher nos aises ; une idée plus haute nous préoccupe ! Jérusalem ! Jérusalem !

Dès ce premier jour, nous commençons notre apprentissage de navigateurs en prenant notre repas à bord et debout, ayant pour tables des planches mobiles, d'une propreté douteuse. Nous passons notre première nuit sur les eaux de la Méditerranée.

TROISIÈME JOURNÉE

Jeudi, 27 avril.

Nous quittons le navire à sept heures, pour nous rendre à Notre-Dame de la Garde, où doit être célébrée la messe du départ. Un orage commencé la veille, continue avec intensité ; le vent souffle avec une violence qui fait que nous avons beaucoup de peine à gravir la colline.

Pendant l'office les portes de la chapelle s'ouvrent et se ferment avec fracas ; nous croyons, à chaque instant entendre quelque monument s'écrouler. Pour moi, qui n'avais jamais

Digitized by Google

entendu un bruit pareil, je me demandai si l'enfer n'était pas déchaîné contre nous.

La messe est célébrée par Mgr Robert, Evêque de Marseille, qui nous adresse quelques paroles, en nous souhaitant un heureux pèlerinage. Les communions sont très nombreuses. Cette première cérémonie de notre voyage est si imposante, que son souvenir, je n'en doute pas, restera toujours gravé dans le cœur de tous les pèlerins.

A partir de ce moment, notre voyage va s'effectuer sous la protection de Notre-Dame de la Garde, patronne des navigateurs qui, pour lui témoigner leur reconnaissance, ont élevé ce sanctuaire, un des plus riches que l'on puisse voir.

Après la messe a lieu une distribution de croix de drap rouge, que nous avons portée pendant tout le voyage attachée sur la poitrine, et qu'aujourd'hui nous gardons comme un précieux souvenir de ces jours trop tôt passés. Au moment de cette distribution, M. Darras m'a prié d'aller recevoir sa croix, occupé qu'il est de prendre un croquis de cette cérémonie non moins touchante que la première.

J'oublie de vous dire que nous sommes mille pèlerins, dont cinq cents prêtres et religieux, deux cents cinquante hommes laïques, et autant de dames, tous sous la conduite du Père Picard, supérieur général des Pères de l'Assomption, un vrai général.

Le départ était fixé à trois heures, mais, malgré notre impatience, l'état de la mer et l'aménagement non terminé le font retarder jusqu'au lendemain, vendredi.

Monseigneur l'Evêque vient, dans l'après-midi, pour nous bénir; il est accueilli par ce cri, mille fois répété: Vive Monseigneur l'Evêque de Marseille !

Après son départ eut lieu notre second repas à bord, puis notre seconde nuit sur mer; nous la passons tous préoccupés de la journée du lendemain, qui doit marquer la première étape de notre pèlerinage.

Digitized by Google

QUATRIÈME JOURNÉE

Vendredi, 28 avril.

Nous sommes réveillés, à quatre heures, par un grincement de chaînes, qui nous annonce que le navire va appareiller. Tous le monde se lève afin de voir le départ. Pour beaucoup c'est un spectacle nouveau, et par suite, solennel. Aussi les cœurs battent-ils d'une émotion jusque là inconnue.

Nous quittons doucement le port en passant devant *la Picardie* dont les passagers nous saluent en agitant leurs mouchoirs et en criant : Vive *la Guadeloupe !*

Tournant ensuite nos regards vers Notre-Dame de la Garde, nous entonnons l'*Ave maris stella*, que les passagers de *la Picardie* entonnent avec nous, puis les voix vont en s'affaiblissant, finissent par s'éteindre..... plus rien que le bruit des flots !

Tous sur le pont, nous regardons la mer furieuse, dont les vagues viennent mouiller nos pieds ; nous voyons une dernière fois Notre-Dame de la Garde, que nous saluons de nos vivats ; enfin le navire prend plus de vitesse, pendant que la mer semble redoubler de fureur. Renversés les uns sur les autres dans ce moment, une grande partie des pèlerins commence à être indisposée et à payer son tribut à la mer.

Quant à moi, le bon Dieu m'a fait une grande faveur ; je n'ai pas été une minute indisposé pendant tout le temps du pèlerinage. Toujours un appétit de loup.

D'instant en instant, la foule quitte le pont ; chacun cherche un endroit pour être plus à l'aise, malgré la mauvaise odeur qui remplit les cabines privées d'air. A l'heure du repas, plusieurs veulent manger. Heureusement les marins sont prudents ; tout est prévu et préparé. Aussi pendant que certains passagers mangent, les autres peuvent faire usage des cuvettes placées sous les tables.

Néanmoins la journée s'avance tant bien que mal ; le repas du soir n'est guère plus gai que celui du matin, et la nuit venue, nous nous couchons toujours secoués et ballotés.

Mon voisin de lit, par suite des assauts de la journée, se

Digitized by Google

lamente et se désespère. Je fais de mon mieux pour lui remonter le moral. Ce pauvre monsieur croit sa dernière heure venue et pensant à ses enfants, il s'écrie : Mes enfants, mes pauvres enfants, que deviendront-ils ? puis : Oh ! ma tête ! ma tête !

CINQUIÈME JOURNÉE

Samedi, 29 avril.

Le matin, nous sortons promptement de nos cabines, dont nous chassent les fatigues de la nuit. L'état de la mer ne s'est point amélioré. Beaucoup de malles et de valises sont endommagées. Sur le pont, triste spectacle, des dames échevelées, couchées sur le plancher, n'ayant plus de sentiment et d'attention que pour les tortures du mal de mer. Les plus valides sont à l'arrière du navire, riant et devisant sur les péripéties que le voyage semble leur promettre.

Tout à coup une lame plus forte que les autres vient s'abattre sur le pont, renversant tout, passagers, bancs, sièges, etc. ; il s'ensuit une bagarre impossible à décrire qui, au résumé, nous aurait amusé, si M. le commandant du navire n'avait pas reçu en plein visage, une blessure qui l'a forcé à conserver sa tête enveloppée de linges et de bandes, pendant toute la traversée. Cette secousse passée, chacun s'informe si ses compagnons sont sains et saufs. Heureusement que la réponse est affirmative.

A sept heures, on dresse deux autels ; un sur le pont et un dans le salon des premières classes ; puis les messes commencent. Quatre personnes soutiennent le prêtre qui célèbre. Mais quelle puissante et suave émotion, quand les pèlerins entonnent le *Credo !* L'effet de ces cinq cents voix, se mêlant au bruit des flots, est d'une grandeur et d'une majesté indescriptibles.

A deux heures de l'après-midi, on dresse solennellement, au milieu du navire, la croix de bois d'olivier, qui doit être notre phare pendant le voyage. Elle mesure environ six mètres de hauteur. La mer s'étant un peu calmée, pour cette cérémonie, tout le monde quitte les cabines ; nous apercevons la *Picardie* à peu près à quatre kilomètres de nous.

Digitized by Google

A quatre heures, nous faisons, pour la première fois, le Chemin de la croix. A huit heures a lieu la bénédiction de la croix dressée à deux heures, et nous faisons en son honneur une procession sur le pont. A ce moment, la lune baigne de ses rayons argentés cette croix au pied de laquelle nous irons chaque jour porter nos peines et nos espérances, et prier pour ceux qui pensent à nous. Le pont est inondé de sa douce lumière, qui se reflète dans la mer; et celle-ci ressemble à une nappe de diamant; nos yeux ne peuvent pas s'en détacher.

Après cette imposante cérémonie et devant un si beau spectacle personne ne songe à se retirer; plusieurs persévèrent jusqu'au jour à le contempler et passent la nuit sur le pont.

SIXIÈME JOURNÉE

Dimanche, 30 avril. Fête du Patronage de Saint-Joseph.

Dès le matin, on dresse de petits autels portatifs autour du maître-autel élevé sur le pont par les soins de l'équipage. D'autres sont placés en différents endroits; les messes commencent et sont célébrées au nombre d'environ quatre-vingts; trois cents communions, au moins, sont distribuées.

A neuf heures, tous les pèlerins et l'équipage assistent à la grand'messe. A ce moment nous passons devant l'île de Pantalaria.

Deux sermons sont prononcés, l'un en français, l'autre en espagnol. Après la messe, procession avec station à l'autel dressé par l'équipage, ensuite déjeûner sous la tente, puis récréation.

A trois heures vêpres; à sept heures nous passons devant l'île de Corse; nous approchons de Malte. Aussi nous mettons-nous en mesure de préparer pour la France le premier courrier qu'il nous ait été possible d'envoyer depuis notre départ de Marseille.

A huit heures, salut, chants de cantiques à Marie, l'étoile des mers, pour l'ouverture du mois qui lui est consacré. A

Digitized by Google

neuf heures, nous sommes devant Malte, que nous apercevons grâce à la brillante clarté de la lune. Nous aurions cependant préféré voir cette île en plein jour. A un signal du commandant une barque se détache du port et vient prendre nos correspondances. Nous repartons au chant de l'*Ave maris stella,* en longeant la ville de Malte.

SEPTIÈME JOURNÉE

Lundi, 1er mai.

Les messes commencent à cinq heures. Presque tous les pèlerins s'approchent de la sainte table. J'ai moi-même ce bonheur.

Nous faisons un acte tout particulier de consécration à la sainte Vierge, patronne des pèlerins et des navigateurs. Pouvons-nous mieux célébrer le premier jour du mois, appelé si justement le Mois de Marie.

Le temps est magnifique et le soleil est ardent. La gaîté règne toujours parmi nous.

Le soir, exercice du Mois de Marie, et adoration nocturne; mon heure est de dix à onze heures; la mer est calme, mais le vent devient très froid; cela est d'autant plus sensible que la chaleur a été très forte dans la journée.

HUITIÈME JOURNÉE

Mardi, 2 mai.

La mer est plus agitée; les vagues sont assez fortes, comme les jours précédents; nous entendons la messe sur le pont. Après le déjeûner, ouverture et prières préparatoires de la retraite que nous sommes invités à faire, avant de fouler le sol de la Terre-Sainte.

A trois heures, nous apercevons la montagne de Crête, l'île de Candie, dont le sommet est couvert de neige. Cette vue produit en nous une singulière impression, car sur le pont

Digitized by Google

nous sommes brûlés par les ardeurs du soleil et cependant il semble que nous touchons cette montagne dont la blancheur est éblouissante.

NEUVIÈME JOURNÉE

Mercredi, 4 mai. Fête de l'Exaltation de la sainte Croix.

Nous ne sommes pas encore habitués aux effets du tangage et du roulis ; ce matin le malaise est général ; presque tout le monde se plaint. Les suites de la journée, espérons-le, ne ressembleront pas à celles des 28 et 29 avril ; la mer est toujours houleuse. La chaleur est aussi grande que par le plus fort soleil de France. Rien d'extraordinaire ne vient signaler cette journée. Après le déjeûner, nous nous amusons du spectacle de trois énormes poissons, des marssouins qui suivent le bateau, et font des bonds d'au moins un mètre au-dessus de l'eau.

Le soir, à huit heures, consécration au Sacré-Cœur et adoration de la Croix. Ces deux cérémonies sont éclairées par un splendide clair de lune. Les doux rayons de cet astre, réflétés par la mer forment un spectacle magique. Que je serais heureux de pouvoir traduire les impressions de mon âme à la vue de ce tableau et de pouvoir dire le bonheur dont mon être entier était envahi en admirant l'œuvre du Créateur.

DIXIÈME JOURNÉE

Jeudi, 4 mai.

De grand matin, nettoyage du pont. Tous les passagers qui s'y trouvent couchés sont obligés de céder la place aux hommes de l'équipage, chargés de ce travail.

A sept heures, messe du pèlerinage. Le soleil est déjà très chaud ; nous sommes obligés de rester couverts pendant le Saint-Sacrifice.

La mer est très calme. On nous annonce pour demain notre arrivée à Caïpha.

Digitized by Google

Tous les Bretons du pèlerinage se réunissent à l'arrière du navire. Nous formons le projet de nous retrouver à Sainte-Anne de Jérusalem, pour prier notre patronne de prendre sous sa protection, en même temps que le pèlerinage, ceux que nous avons laissés dans notre chère Bretagne et qui pensent à nous comme nous pensons à eux.

Les dames, à cette occasion, s'empressent de composer un signe de reconnaissance, où figure notre kermine nationale. Le soir à huit heures, lever de lune magnifique, réunion du Mois de Marie et adoration nocturne.

ONZIÈME JOURNÉE

Devant Caïpha

Vendredi, 5 mai.

A deux heures du matin nous nous levons, au bruit des chaînes et des préparatifs pour aborder la terre. Tous s'empressent de monter sur le pont pour saluer la Terre-Sainte, but de notre pèlerinage.

La lune éclaire la montagne du Carmel et la petite ville de Caïpha.

Le bruit des manœuvres cesse; nous goûtons dans le calme le bonheur d'apercevoir cette terre bénie que, dans quelques instants, nous allons fouler.

Notre émotion à tous est si grande, que nous trouvons bien longues, les dispositions prises pour procéder à notre débarquement; tous les pèlerins sont à genoux sur le pont et prient. Caïpha est une petite vllle coquettement bâtie au pied du Mont-Carmel.

A deux heures de l'après-midi seulement, le débarquement commence, et s'effectue dans le plus grand ordre. Au fur et à mesure que les chaloupes arrivent à terre les pèlerins se dirigent vers la chapelles des RR. PP. Carmes. Une indulgence plénière est attachée à cette visite.

Digitized by Google

Lorsque nous sommes tous réunis, nous commençons à gravir la montagne du Carmel, dont l'Ascension dure plus d'une heure.

Du haut de la montagne, on découvre toute la chaîne du Liban, Saint-Jean d'Acre, ville assiégée par Napoléon Ier, etc. A l'occident, il n'y a pas d'autre horizon que l'immensité de la mer; à nos pieds se déroule une plaine très fertile et très bien cultivée. La montagne du Carmel est embaumée de toutes sortes de plantes odoriférantes telles que la myrrhe, la menthe, la sauge et beaucoup d'autres qui sont inconnues en Europe.

Arrivés au couvent du Carmel, nous entrons de suite dans la chapelle, où les Pères nous donnent la bénédiction du Saint-Sacrement.

Notre dîner est préparé dans la cour sur l'herbe. Pour la première fois nous faisons usage de nos assiettes. Comme c'est vendredi on nous sert du riz, des œufs, de la salade et du très bon vin.

Après notre dîner arrivent les pèlerins de la *Picardie* qui, comme nous, reçoivent la bénédiction et prennent le même repas que nous.

Le soir, chacun cherche un petit coin pour se coucher; je trouve une vieille chapelle, sur les dalles de laquelle j'étends un petit matelas, puis m'enveloppant de ma couverture, j'y trouve un très bon et très utile repos. Du reste il n'y avait pas à être difficile; jugez de l'encombrement : mille personnes dans un couvent! Un fait qui m'a édifié, c'est M. de Belcastel, de Toulouse, un homme de 70 ans, un grand sénateur et d'une famille très riche: les deux nuits que nous avons passées au Carmel, il a couché par terre, content comme un prince.

DOUZIÈME JOURNÉE

Au Carmel

Samedi, 6 mai.

Les messes, commencées à minuit, remplissent toute la matinée; à huit heures grand'messe du pèlerinage et communion générale des pèlerins.

Digitized by Google

Déjeûner. — On nous sert du café excellent et des dattes en abondance. Visite du couvent, qui est très remarquable. Promenade sur la montagne, pendant laquelle je cueille beaucoup de fleurs qui m'aideront à me rappeler mon passage ici.

Du haut de la terrasse du couvent, d'où j'écris ces lignes, j'ai devant les yeux le plus beau spectacle qu'un chrétien puisse désirer voir, à cause des souvenirs qui s'y rattachent.

Les montagnes du Liban sont si hautes que plusieurs me paraissent couvertes de neige; la mer en ce moment est magnifique.

La grotte d'Elie, située au pied de la montagne du Carmel, est très intéressante à visiter.

La ville de Caïpha est originale et porte un cachet oriental tout particulier.

TREIZIÈME JOURNÉE

Dimanche, 7 mai.

Nous devons quitter le Carmel aujourd'hui, les messes commencent encore à minuit. A six heures, nous prenons la route de Nazareth; nous descendons la montagne, à gauche, pour gagner la plage où sept cents montures nous attendent et une vingtaine de voitures, le tout organisé par la Compagnie Cook d'Angleterre. Chacun choisit sa monture, ce qui a duré au moins une heure pour s'organiser.

Moi, je prends une mule qui marche fort bien. Nous partons et traversons à cheval la ville de Caïpha. Cette caravane présente un aspect des plus pittoresques par la diversité des costumes, tous plus originaux les uns que les autres; les dames chevauchaient comme des écuyères expérimentées; toutefois, elles furent victimes de plus d'un accident, surtout celles qui étaient deux sur la même monture. Cela contribue à des éclats de gaîté qui rompent un peu la monotonie de la route. Quand, par exemple, le harnachement vient à se desserrer, bagages et cavalières tournent en même temps, au milieu de nos rires. Heureusement, aucun de ces accidents n'a eu de

Digitized by Google

suites graves ou fâcheuses. Bien entendu que ce n'étaient pas seulement les dames qui tombaient de leurs montures. On comptait au moins cent chutes par jour.

Partout, sur notre passage, les populations se montrent bien sympathiques. Nous apercevons, de temps à autre, dans les plaines, des Turcs qui labourent.

Du Carmel à Nazareth, les champs sont d'une fertilité qui dépasse de beaucoup celle des contrées les plus productives de la France. C'est encore là la richesse de cette terre, où Dieu avait promis à son peuple qu'il nagerait dans l'abondance.

Notre caravane a près de trois kilomètres de longueur. En marche la chaleur est supportable.

Il est vraiment intéressant de voir un si long défilé à travers une montagne couverte de chênes verts, de myrrhes et d'oliviers. Parfois les sentiers laissent à désirer sous le rapport de la sécurité, car c'est à peine si les chevaux peuvent marcher, tellement le chemin est raboteux.

Vers onze heures nous faisons une halte pour déjeûner. Ce repas, préparé par les soins de M. Cook, l'entrepreneur des transports du pèlerinage, se compose de poulets froids, œufs, sardines, oranges, etc.

L'aspect des pays que nous traversons est charmant. Il nous semble vraiment malheureux que les indigènes soient si paresseux. Quelles magnifiques récoltes on pourrait faire ici.

La caravane offre un coup d'œil tout aussi curieux dans la plaine que dans la montagne. De la tête de colonne, on aperçoit à l'autre extrémité les voitures des retardataires.

Nous arrivons enfin à Nazareth, vers six heures du soir. Notre entrée devait être un triomphe dans cette ville, foulée pendant trente ans, par la sainte Famille, et notre bonheur à tous eut été d'aller réciter l'*Angelus* dans la maison de l'Annonciation, mais il en est autrement : la compagnie Cook, chargée de nous conduire, veut faire un contrôle des billets. Cette opération dure trois heures ; il nous faut entrer dans le camp à tour de rôle ; enfin chacun peut se rendre vers la tente dressée pour notre repas ; une natte est étendue par terre, le couvert est dressé dessus. Chacun se place comme il peut, et là, assis sur les talons ou à genoux, assouvit sa faim.

Digitized by Google

Je me dis que, au même lieu, la sainte Vierge et saint Joseph ont dû prendre plus d'un repas de la même manière.

QUATORZIÈME JOURNÉE

Nazareth

Lundi 8 mai.

Nazareth, charmante petite ville, entourée de montagnes. On voit de là le Mont-Thabor, la plus haute montagne de la Galilée, six cent dix mètres au dessus de la mer. Il faut trois heures pour parvenir à son sommet. On aperçoit aussi plusieurs autres montagnes qui, toutes, possèdent leur sanctuaire particulier ; nous ne pouvons les visiter faute de temps.

Avant que la foule ne vienne envahir la grotte de Nazareth, suivant mon habitude, j'y entre un des premiers, avec M. l'abbé Gény, vicaire à Notre-Dame des Champs. Nous visitons en détail ces lieux si vénérés ; d'abord l'endroit où l'ange Gabriel apparut à la sainte Vierge, pour lui annoncer le grand mystère. En entrant dans cette sainte maison, on est saisi d'une émotion telle qu'aucune expression humaine ne peut la définir.

En avançant, nous montons treize marches taillées dans le rocher. A moitié chemin, nous trouvons une grille derrière laquelle brûle une lampe suspendue devant l'image de la sainte Vierge et de l'Enfant Jésus. A ce moment passe un petit enfant de chœur, nous l'arrêtons et lui demandons pourquoi cette lampe et ce tableau dans cet endroit ; il nous répond que c'était là que la sainte Vierge mettait l'écuelle de l'Enfant Jésus. Nous montons encore deux marches et nous trouvons une porte noire ; c'est l'endroit où Marie préparait la nourriture de son divin Enfant et de saint Joseph. Notre petit guide allume un cierge pour nous mieux faire voir l'intérieur de ce lieu si rempli des souvenirs de la sainte Famille. Dans le foyer même se trouve une dégradation du rocher. J'y plonge mon bras, et j'en ramène des fragments, que je désire conserver

Digitized by Google

précieusement. A côté, se trouve une croix, appliquée sur le roc, pour indiquer l'endroit où la sainte Vierge se tenait de préférence avec l'Enfant Jésus. A gauche, nous voyons l'emplacement de la fontaine. Chose remarquable, toute la grotte est très sèche et très saine, et, à l'endroit seul de cette fontaine, le rocher suinte. Je peux même recueillir quelques gouttes d'eau dans ma main. Ensuite nous visitons le lieu où toute la sainte Famille se reposait pendant la nuit.

Après cette visite nous allons voir la maison des Sœurs. Ce sont des religieuses françaises; leur maison est très bien tenue; quoique très pauvres, elles élèvent des enfants et ne demandent que deux cents francs, pour la pensiôn d'un orphelin. Leurs petites pensionnaires ne sont mariées qu'à des catholiques; elles ont une pharmacie qui rend de grands services aux gens du pays; elles font beaucoup de bien, même parmi les musulmans, surtout en baptisant les petits enfants en danger de mort.

A quelques mètres de cette maison, se trouve l'atelier où travaillaient saint Joseph et l'Enfant Jésus. Il y a encore des pierres qui remontent, très authentiquement, au temps de saint Joseph. J'ai le bonheur d'en prendre quelques fragments.

Passant par le bazar de la ville, nous allons visiter l'ancienne synagogue de Nazareth. C'est là que le Sauveur interpréta les prophéties et fut chassé par les Nazaréens, qui le poursuivaient pour le précipiter du haut d'un rocher, que nous apercevons, et qu'on appelle pour celà, la montagne du précipice. A côté se trouve la montagne de l'effroi, d'où la sainte Vierge accourut lorsqu'elle apprit qu'on voulait précipiter son divin Fils dans l'abîme.

A trois heures, nous chantons les vêpres; une procession s'organise dans l'église de l'Annonciation et traverse la ville, pour se diriger vers l'atelier de saint Joseph. Là, nous trouvons le frère Liévin, qui nous fait l'historique de ce saint lieu. Après cette procession, nous nous dirigeons, par groupes, vers la fontaine où la sainte Vierge allait puiser l'eau. A cet endroit est une église appartenant aux schismatiques grecs: elle est magnifiquement ornée. Suivant une tradition grecque, la sainte Vierge fut une première fois saluée à cette fontaine par l'archange Gabriel, et, rentrée immédiatement, elle reçut la seconde

Digitized by Google

apparition; ce fut alors qu'elle dit: « Je suis la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole. »

Nous retournons vers nos tentes pour le repas du soir, après lequel une seconde procession a lieu, autour de l'église de l'Annonciation, désservie par les PP. Franciscains. Comme il fait nuit, tous les cierges de Nazareth sont réquisitionnés et ne suffisent pas.

Toute la ville est sur pied pour nous voir dans ses murs, chantant les louanges de Celle qui vint là si humblement.

Les rues de Nazareth sont très étroites et généralement sales. La production du pays consiste en troupeaux de bœufs, moutons et chèvres; les poules y sont en quantité; on nous dit que pour un franc on peut avoir cent œufs. Le vin blanc est excellent. La ville est peu commerciale; les habitants sont paresseux et sales; les types sont très beaux; les enfants ont un charme particulier de douceur, avec leur petit vêtement arabe. On s'imagine voir Notre-Seigneur enfant, parcourant cette ville qui abrita sa jeunesse.

Nous nous couchons à neuf heures, heureux d'une journée si bien remplie.

QUINZIÈME JOURNÉE

Mardi, 9 mai.

On démonte les tentes précipitamment, même avant le lever de tous les pèlerins. Elles sont enlevées en un clin d'œil, et nous apercevons un certain nombre de pèlerins encore étendus sur leur matelas. — Spectacle vraiment amusant. — Mais l'arabe ne connaît que le commandement de son chef, et quand ce chef parle, les tentes disparaissent, malgré les cris: N'ouvrez pas! On n'entre pas! Enfin chacun se hâte de ramasser son bagage et de choisir sa monture; les uns courent à droite, les autres à gauche; les plus difficiles finissent par n'avoir qu'un malheureux baudet, au lieu d'une monture pourvue d'étriers et de brides.

Nous quittons Nazareth en saluant encore une fois la demeure de la sainte Famille, ensuite nous nous divisons; les uns retour-

Digitized by Google

nent à Caïpha ; les autres vont traverser la Samarie. Je suis de ces derniers.

Nous côtoyons le Thabor et la vallée de Cana ; la route, dans les montagnes, est très difficile ; la descente plus périlleuse encore. C'est à peine si les montures ont où poser les pieds. En plaine, ceux d'entre nous qui ont des chevaux peuvent caracoler et montrer leur talent d'écuyer, mais ceux qui ont un mulet sont forcés de se servir d'un moukre qui tape sur le pauvre animal avec un gros bâton afin de le faire marcher. Ceux qui sont montés à âne ont moins de bonheur encore ; leurs jambes pendantes sont froissées sans pitié contre les aspérités des rochers, ce qui les oblige parfois à pousser des cris de douleur. Ceux enfin qui voyagent en cacolets ne sont pas moins à plaindre, car souvent le poids n'étant pas égal des deux côtés, les deux cages balancent de droite à gauche, et c'est un spectacle amusant que de voir la mine pitoyable des pauvres patients.

Nous passons par le village de Soulem, ancienne Sunam, où le prophète Elisée ressuscita le fils de la femme qui lui donnait l'hospitalité.

Nous campons pour déjeûner dans une plaine sans ombre et par une chaleur intense. Après le repas, plusieurs vont visiter les huttes des Arabes ; il faut se courber pour y pénétrer. Dans l'intérieur on ne voit absolument rien autre qu'une natte pour coucher ; pas de meubles ni d'ustensiles de cuisine. On se demande comment ces gens préparent leur nourriture. Les femmes n'ont pour vêtement qu'une espèce de peignoir flottant ; et presque toujours elles portent un enfant sur le dos. Après cette intéressante visite, nous remontons à cheval. L'après-midi est très pénible dans ces plaines ou plutôt dans ce désert ; on ne voit ni arbres, ni eau. De temps en temps seulement, quelques ruisseaux. Je crois que si ces plaines étaient cultivées la végétation y serait magnifique.

A six heures nous arrivons à Djemine, village où Notre-Seigneur guérit les dix lépreux. Ce village est tout musulman. Il ne s'y trouve que deux familles catholiques. Les bazars et les boutiques sont au fond des huttes. Nous entrons dans un café où on nous sert, par terre, deux petites tasses d'un café boueux, mais excellent.

Digitized by Google

Toutes les maisons sont remplies d'une véritable infection, car on y fait le feu au milieu, sur deux pierres, et on ne brûle que des herbes sèches ou de la fiente de chameau. Les environs de ce village sont couverts d'orangers, de citronniers, de dattiers, de grenadiers ; les palmiers, surtout, y sont en abondance. Pas d'autre boisson dans ce pays que de l'eau, et encore, faut-il aller la chercher fort loin.

SEIZIÈME JOURNÉE

Mercredi, 10 mai.

Une messe est dite en plein air, sur le campement. Depuis bien des siècles, probablement, le saint sacrifice n'a pas été célébré en ces lieux.

Départ de Djemine à six heures du matin. Chacun est à la recherche de sa monture. J'ai la chance de trouver encore un petit cheval arabe, qui file comme l'éclair. Le départ s'effectue lentement d'abord. Nous suivons des rues très étroites, ou un seul cheval peut passer à la fois, puis nous voici dans des plaines et sur des montagnes couvertes d'oliviers. Nous faisons au moins trois lieues sans rencontrer d'eau. Nous traversons Béthulie, petit village situé sur une montagne. C'est tout ce qui reste de l'ancienne Béthulie, célèbre par la défaite d'Holopherne et le courage de Judith.

A midi nous arrivons à Djorba ; vallée située entre des montagnes couvertes d'oliviers. Plus nous avançons, plus le pays devient beau.

Nous voici bientôt à Samarie, aujourd'hui Sébaste. Là se trouvait un palais d'Hérode, dont plusieurs colonnes sont encore debout, et beaucoup d'autres sont renversées au milieu des blés. Là est aussi le tombeau de saint Jean-Baptiste. Temple magnifique, malheureusement en ruine dont je prends quelques fragments, à l'intention de ceux de mes amis qui ont pour patron le saint précurseur.

Nous traversons ensuite les magnifiques plaines, habitées autrefois par les patriarches Abraham, Isaac et Jacob.

La chaleur est excessive. Nous arrivons le soir à Sichem, aujourd'hui Naplouse.

Digitized by Google

DIX-SEPTIÈME JOURNÉE

Naplouse

Jeudi, 11 mai,

Dès le matin, nous parcourons la ville ; les rues sont fort étroites ; un seul chameau peut y passer à la fois.

Notre première visite est pour la célèbre copie du Pentateuque, conservée par les Samaritains de Naplouse. C'est une bande de parchemin de plusieurs mètres de longueur, pourvu, à chaque extrémité, d'un rouleau d'argent, de sorte que pendant qu'on lit la bande s'enroule au côté du sommet et se déroule de l'autre côté.

Il semble qu'il se fait ici un grand commerce ; les bazars sont remplis de marchandises et de curiosités qui me font grande envie. L'impossibilité d'augmenter la quantité de mes bagages m'empêche de succomber à cette tentation.

Naplouse est au pied des monts Garizim et Hébal. C'est là que Josué assembla le peuple d'Israël pour l'exhorter à observer la loi de Dieu ; beaucoup d'autres souvenirs bibliques se rattachent à cette ville. Nous la quittons à midi ; nous passons près du puits de Jacob où Notre-Seigneur demanda à boire à la Samaritaine. J'ai eu le bonheur de descendre dans ce puits et d'en rapporter des fragments de pierre.

Nous souffrons beaucoup de la chaleur ; la marche à travers les montagnes est très fatigante. Enfin nous arrivons à Sindjil, où nous campons. A six heures et demie nous dînons et, après la prière, nous nous couchons.

DIX-HUITIÈME JOURNÉE

Vendredi, 12 mai.

Nous quittons Sindjil à six heures et demie. Nous passons par Sils qui servit si longtemps d'asile à l'Arche d'alliance ; les chemins sont affreux. Notre fatigue est extrême ; nous

Digitized by Google

souffrons cependant moins de la chaleur, qui se trouve tempérée par un vent agréable.

Nous passons par Béthel ; c'est là qu'Abraham se sépara de Loth. C'est également à Béthel que Jacob, fuyant la colère d'Esaü, eut la vision de l'échelle mystérieuse. Nous déjeûnons à Il-Sir, petit village, où la sainte Vierge et saint Joseph s'aperçurent de la disparition de l'Enfant Jésus. On nous montre là une très belle fontaine et les ruines d'une ancienne église.

Il faut encore six heures de marche pour arriver à Jérusalem.

Entrée à Jérusalem

Après avoir traversé la Galilée et la Samarie, nous sommes en vue de Jérusalem vers six heures et demie du soir. Apercevant les remparts, les tours et les coupoles de Jérusalem, le moukir nous crie : La ville sainte ! la ville sainte ! Aussitôt, descendus de cheval, le front dans la poussière, nous saluons cette ville, théâtre des douleurs de notre Dieu.

Oui, c'est bien là Jérusalem, telle que la vengeance divine l'a faite.

Les autorités religieuses et militaires nous attendent à la porte de Jaffa ; le consul français est à leur tête. Tout Jérusalem est réuni pour assister à notre entrée triomphale. Tous les couvents avec leurs bannières, toutes les autorités civiles. Le gouverneur de la ville a donné l'ordre de faire balayer la rue, de la porte de Jaffa au Saint-Sépulcre. Une bonne partie des femmes de Jérusalem étaient habillées en blanc pour nous attendre.

A la porte de Jaffa, nous formons la procession. Au chant de l'*Ave Maris stella,* du *Magnificat* et du *Te Deum,* nous nous rendons de la porte de Jaffa, au saint Sépulcre, qui doit marquer notre première étape dans Jérusalem. Nous parcourons des rues sales et sombres, toujours en chantant. La foule se précipite sur notre passage. Au Saint-Sépulcre, le patriarche

Digitized by Google

qui nous attend, nous adresse quelques paroles de bienvenue, puis le zélé Père Picard indique les logements. Chacun se dirige vers l'endroit qui lui est assigné.

DIX-NEUVIÈME JOURNÉE

Samedi, 13 mai.

Nous sommes cent trente pèlerins, au couvent de Saint-Pierre, où je suis logé. Il se trouve à un quart d'heure de la ville. Il fut fondé par le Père Ratisbonne. A huit heures du matin, a lieu, au Saint-Sépulcre, la première messe du pèlerinage. L'autel est dressé à l'endroit même où le divin Maître fut élevé en croix.

Quelle belle et touchante cérémonie, que cette première réunion sur ces lieux tant désirés et de quelle émotion ne sommes-nous pas saisis en songeant que là où nous nous trouvons, le Fils de l'Homme est mort pour nous. Après la messe, nous entrons au Saint-Sépulcre, les uns après les autres. On ne peut y pénétrer plus de quatre ou cinq personnes à la fois. Il est sous une immense coupole et entouré d'autels et de chapelles, appartenant aux différents rites.

Ce saint lieu est orné avec beaucoup de richesse. En Europe, on ne saurait rien voir de comparable. Les portes en sont fermées de onze heures à deux heures. La réouverture est annoncée au son des cloches. A ce moment, on assiste à un spectacle bien extraordinaire : Grecs, Arméniens, Cophtes, Syriens, Schismatiques, Latins et Catholiques, tous se réunissent dans la partie réservée à chaque rite, et y célèbrent leur office. Ce mélange de chants et de prières, est bien tout ce qu'on peut entendre de plus étrange.

Puis ont lieu les processions faites suivant ces divers rites; elles se rencontrent et se croisent. C'est pour nous un spectacle étonnant.

De là, je me dirige vers l'imprimerie des RR. PP. Franciscains; elle occupe une dizaine d'ouvriers. Ces bons Pères me font visiter tout leur établissement, où se trouvent encore

Digitized by Google

d'autres ateliers, comprenant presque tous les corps d'état. Leur boulangerie fournit le pain à presque toute la ville.

A l'imprimerie, je fais connaissance du contre-maître, M. Charles, qui me sert d'interprète auprès du R. P. Antoine, directeur.

Les Pères me donnent ensuite pour guide un jeune Arabe, M. Pascal, à l'aide duquel je pourrai faire dans Jérusalem et aux environs des excursions et des visites, dont beaucoup de pèlerins n'auront pas l'avantage. J'en resterai profondément reconnaissant aux bons Pères et à ce jeune homme.

VINGTIÈME JOURNÉE

Dimanche, 14 mai.

J'assiste à la messe à l'*Ecce Homo*. La messe du pèlerinage a lieu au patriarcat latin, dans la belle église nouvellement construite.

Après déjeûner, je pars, accompagné de M. Darras et du guide dont j'ai parlé plus haut, pour visiter la montagne des Oliviers, le jardin de Gethsémani et la Grotte de l'Agonie.

Nous nous arrêtons d'abord à l'*Ecce Homo,* où sont les Dames de Sion. Cette chapelle, récemment élevée, se trouve sur l'emplacement où Notre-Seigneur fut montré au peuple par Pilate. On voit encore dans la crypte, le pavé foulé par les pieds du Sauveur à ce moment solennel. Un peu plus loin, on vénère dans une autre chapelle, appartenant aux Pères Franciscains, un fragment de la colonne de la flagellation ; de l'autre côté de la rue se trouvait autrefois l'Escalier-saint que Notre-Seigneur descendit en sortant de chez Pilate et qui fut transporté à Rome. Il reste encore ici les attaches de cet escalier. J'ai le bonheur de recueillir quelques fragments.

Nous passons ensuite par la porte de Saint-Etienne, près de la mosquée d'Omar ; nous descendons dans la vallée de Josaphat ; au bas de la montagne, se trouve le rocher sur lequel fut lapidé saint Etienne. Nous continuons de descendre jusqu'au torrent de Cédron, à l'endroit où Notre-Seigneur fut précipité par les soldats ; l'empreinte de son genou se voit encore dans

Digitized by Google

le fond du torrent. Une indulgence plénière est attachée à la visite de chacun de ces lieux.

Nous remontons vers la sainte montagne des Oliviers, et nous entrons dans le jardin de Gethsémani. Pour un chrétien, c'est un bonheur inappréciable que de se trouver en ce lieu si riche du souvenir des souffrances du divin Maître, en faveur de nos âmes. Ce jardin est entouré de grilles, qui ont pour but de préserver les huit oliviers, contemporains du Sauveur et témoins de son agonie. Tout autour, une pieuse pensée à fait établir les quatorze stations du chemin de la Croix. Un Frère Franciscain habite là, et remet aux pèlerins qui les demandent des souvenirs de ce saint lieu.

A l'entrée du jardin, est le rocher sur lequel les apôtres s'endormirent pendant la prière du Sauveur.

A la distance de quatre mètres est l'endroit où Judas trahit Notre-Seigneur Jésus-Christ. Trente mètres plus loin environ, est la grotte de l'agonie. Nous éprouvons une sainte émotion en y pénétrant et en nous rappelant que c'est là le lieu où Notre-Seigneur Jésus-Christ se soumit à la volonté de son Père en acceptant le calice de sa passion. Cette grotte renferme trois autels où on dit la messe.

Là, tout près, à quatre ou cinq mètres, est la grotte de la sainte Vierge. Elle appartient aux Grecs schismatiques; pour la visiter, il faut descendre vingt-deux marches. L'intérieur est assez vaste. Après y avoir satisfait notre dévotion et notre curiosité, nous continuons de monter la sainte montagne; elle est très difficile à gravir. Nous arrivons à la grotte où les apôtres composèrent le *Credo*. On y voit, dans le rocher, des trous ou niches que l'on dit avoir été occupés chacun par un apôtre, lorsqu'ils rédigèrent cette belle profession de foi. Un peu plus haut, sont l'église du Pater et le couvent des Carmélites françaises. Ce couvent très pauvre domine la ville sainte, comme l'église du Sacré-Cœur dominera la ville de Paris. Nous montons toujours et nous arrivons au sommet; c'est de là que Notre-Seigneur Jésus-Christ s'est élevé au ciel le jour de son Ascension. L'empreinte de ses pieds existe encore; mais elle se trouve enfermée dans une mosquée où moyennant le bachich, on peut entrer et la vénérer. Un peu plus loin, une colonne de marbre,

Digitized by Google

indique l'endroit d'où les apôtres virent Notre-Seigneur Jésus-Christ s'élever au ciel. Sur ce sommet s'élève un minaret où, moyennant l'éternel bachich, on peut monter. Du haut de ce minaret, on aperçoit la Mer morte, le Jourdain et le Mont des Francs. Ce Mont des Francs est encore couronné de forteresses du temps des croisés.

Nous descendons et visitons le tombeau d'Absalon, dans la vallée de Josaphat, puis le petit village de Siloé.

Nous rentrons enfin par la porte des Juifs, quartier très sale; nous voyons en passant l'ancien mur du Temple, au pied duquel les Juifs vont pleurer tous les vendredis la ruine et la dispersion de leur nation.

Les bazars sont dans des rues très étroites couvertes et affreusement sales. Dans le bazar de la boucherie, les abats des animaux sont jetés pêle-mêle au milieu de la rue; on est obligé de se ranger pour ne pas marcher dessus, comme, du reste, il faut faire à peu près partout, pour ne pas écraser des choses de toutes sortes.

Mon guide nous conduit dans un des principaux cafés. Pour sièges, on nous donne des chaises défoncées; on nous sert notre café sur un banc crasseux, plus bas que nos chaises, dans de petites tasses, grandes deux fois comme une coquille de noix. On l'accompagne de deux grands verres d'eau; nous ne savons pour quel usage. Le café est excellent malgré le mélange du marc et de l'eau. Tout autour de l'établissement, des Arabes sont assis par terre, sur des nattes, fumant le narghilé; leurs tasses sont posées à côté d'eux par terre.

Enfin nous rentrons pour dîner et nous reposer.

VINGT-ET-UNIÈME JOURNÉE

Lundi, 15 mai.

Après l'assistance à la messe dans la chapelle de l'*Ecce-Homo,* je fais plusieurs visites dans la ville, puis j'assiste à la réunion générale, qui a lieu dans l'église Sainte-Anne, ce jour-là. Cette église se trouve sur l'emplacement de la maison où

Digitized by Google

naquit la sainte Vierge. Je reprends ensuite le cours de mes visites dans plusieurs sanctuaires, le Saint-Sépulcre, l'*Ecce-Homo* et la Flagellation.

VINGT-DEUXIÈME JOURNÉE

Mardi, 16 mai.

Aujourd'hui, j'assiste à la messe à l'église Sainte-Anne, ou grotte de l'Immaculée Conception. Cette église, qui est neuve, appartient aux missionnaires d'Afrique et se trouve en face de la mosquée d'Omar, ou ancien temple de Salomon, à cinquante mètres environ de la porte Saint-Etienne et à cent mètres de l'Escalier-Saint. Après la messe, je rentre à l'hospice autrichien pour faire mon courrier. Dans la soirée, nouvelle visite au Saint-Sépulcre. J'apprends la mort d'un pèlerin, à l'hôpital Saint-Louis; c'est un prêtre du diocèse d'Angoulême.

VINGT-TROISIÈME JOURNÉE

Mercredi, 17 mai.

Lever à quatre heures. J'assiste à la messe à la Flagellation, où j'ai le bonheur de communier. Nous rendons les devoirs funèbres au pauvre pèlerin, mort la veille. Le service a lieu à l'église paroissiale du Saint-Sauveur, desservie par les Pères Franciscains. Tous les pèlerins sont là, un cierge à la main et ils suivent la dépouille mortelle de leur compatriote jusqu'au cimetière catholique, placé sur le mont Sion, près du Cénacle. La circulation est interrompue dans les rues, pendant une demi-heure, afin de nous laisser défiler.

Le Consul français conduit le cortège; le R. P. Bailly, prononce sur la tombe un discours des plus émouvants. Ce fut lui qui assista à l'agonie du saint prêtre, dont les dernières paroles furent: Que le bon Dieu pardonne à la France; je meurs pour elle!

Digitized by Google

Après l'enterrement, mon guide me fait visiter les vasques de Salomon et le champ du potier, acheté par les trente deniers de Judas. Il y a là des grottes qui furent habitées par les Juifs pendant longtemps, pour garder ce champ et venir y faire leurs prières; il leur appartient toujours. Quelques oliviers y sont plantés. De là, descendant la montagne par une pente abrupte, nous voyons en passant le puits de Job, près duquel le saint homme eut à supporter ses maux. Près de là se trouve une citerne très profonde, où les eaux du torrent de Cédron vont se jeter. A côté est l'habitation où sont enfermés les lépreux; ces malheureux viennent nous demander le bachich.

Nous visitons ensuite le petit village de Siloé, situé dans la vallée de Josaphat, et nous voyons la piscine où notre Sauveur guérit l'aveugle-né. Mon guide me fait remarquer la source. Autrefois cette piscine devait être un monument considérable car on y voit encore nombre de colonnes en marbre.

Nous tournons la montagne et nous allons voir l'endroit où Notre-Seigneur rencontra l'aveugle-né. Nous descendons à peu près vingt marches et nous entendons l'eau bouillonner sous le rocher; les Juifs et les musulmans vont se baigner, à certains jours de la semaine, dans cette eau; ce jour-là, il y en avait plusieurs, et si je n'avais pas été accompagné d'un Arabe de Jérusalem, je n'aurais pas osé descendre jusqu'à eux. En haut des marches est une pierre en forme de niche, où les musulmans vont prier après avoir pris leur bain. La vallée de Siloë est très fertile; on y voit des jardins magnifiques. Nous nous trouvons là, au moment de l'éclipse de soleil du 17 mai.

Nous marchons dans le torrent de Cédron qui est à sec. Nous passons près du tombeau d'Absalon, monument très bien conservé; nous voyons aussi le tombeau de Zacharie et d'autres tombeaux juifs; nous visitons les fouilles que les Arabes font près de la porte dorée pour trouver des pièces de monnaie et des médailles antiques, dont ils trafiquent avec les étrangers. Ces fouilles mettent à découvert des choses très curieuses; je ramasse plusieurs pierres que l'on me dit provenir du temple de Salomon.

Nous nous dirigeons vers la porte Saint-Etienne pour ren-

Digitized by Google

trer dans la ville et nous saluons, en passant, le jardin de Gethsémani.

VINGT-QUATRIÈME JOURNÉE

Jeudi, 18 mai. Fête de l'Ascension.

A minuit, nous entendons les cloches du Saint-Sépulcre sonner à toute volée. Les Pères Franciscains partent pour la sainte montagne, où ils vont dire leurs messes, car, à six heures, les Grecs arriveront, et il faudra leur céder la place. Pour nous, pèlerins, nous assistons à la messe, à six heures, à la chapelle du *Pater,* chez les Dames Carmélites françaises. Là, nous sommes chez nous et n'aurons à céder la place à personne. A six heures et demie, la grand'messe est célébrée en plein air, sur la sainte montagne, en face de la Ville-Sainte, sous les feux d'un soleil splendide, à cent mètres de l'endroit d'où Notre-Seigneur est monté au Ciel. La cérémonie offre un spectacle grandiose; les pèlerins y reçoivent en grand nombre la sainte Communion. J'ai le bonheur de pénétrer dans le lieu où est l'empreinte des pieds de notre Sauveur montant au Ciel. Je vénère cette empreinte sacrée; après cet acte de dévotion, je monte au sommet du minaret voisin. De là, on découvre Jérusalem et ses environs; d'un côté, on aperçoit la Ville-Sainte, assise sur une hauteur; d'un autre côté, on voit jusqu'à la mer Morte et le Jourdain. Rien ne peut exprimer le ravissement d'un tel spectacle. On passerait la vie entière à contempler et à méditer sur cette sainte montagne d'où, il y a dix-huit siècles, le Sauveur s'éleva au Ciel.

Je me dirige vers Béthanie, qui se trouve à une heure de marche du Mont des Oliviers; mes compagnons et moi nous faisons le même trajet que le divin Maître accomplit en se rendant chez Lazare. Nous visitons le tombeau d'où ce saint personnage sortit à la parole de son divin Maître, et nous allons voir les ruines de la maison de Marthe et de Marie; la chaleur est excessive; nous rentrons par la porte Saint-Etienne.

Après midi, je renouvelle ma visite à l'église du Saint-

Digitized by Google

Sépulcre, et j'en parcours tous les détails. J'entre ensuite dans un asile catholique allemand, où je suis parfaitement accueilli par la Directrice. Suivant la coutume orientale, elle m'offre des rafraîchissements : le café sur un plateau et en guise de chaises, des coussins.

VINGT-CINQUIÈME JOURNÉE

Vendredi, 19 mai.

Ce matin, j'assiste à la messe à l'*Ecce-Homo*.

A trois heures après midi, tous les pèlerins sont réunis à Sainte-Anne, où ont été déposées les grandes croix que nous avions sur les navires. Chacune est portée par vingt-six hommes, obligés de se relayer souvent. Nous commençons l'exercice du chemin de la croix à la caserne turque, où se trouve la I^re^ Station.

Les soldats nous regardent avec grand respect; le Frère Liévin nous explique chaque station. Par un privilège spécial, nous pénétrons dans la cour même de la caserne, où se trouvait le Prétoire de Pilate. Nous vénérons l'endroit où Notre-Seigneur a été condamné à mort; tous nous nous prosternons pour baiser respectueusement la terre.

La II^e^ Station est sur l'emplacement de la *Scala Sancta*, où Jésus fus chargé de sa croix, en descendant de chez Pilate. Là encore nous baisons la terre comme nous le ferons à chaque station, malgré la malpropreté répugnante des rues.

Pour nous rendre à la III^e^ Station, il faut parcourir environ deux cent trente mètres.

Nous arrivons en face de l'hospice autrichien. Une colonne de marbre blanc, brisée en deux, indique l'endroit précis où Notre-Seigneur tomba pour la première fois.

A une trentaine de mètres plus loin, nous arrivons à une petite ruelle; c'est le lieu de la IV^e^ Station où Notre-Seigneur rencontra sa sainte Mère. A vingt mètres de là, se trouve la V^e^ Station où Simon aida Notre-Seigneur à porter sa croix. Une excavation dans un mur indique seule cette station. Nous parcourons encore une centaine de mètres et nous sommes à

Digitized by Google

la VI^e^ Station ; une colonne renversée au milieu de la rue, indique l'emplacement de la maison de sainte Véronique.

La VII^e^ Station, lieu de la seconde chûte du Sauveur, est à la porte Judiciaire.

A la VIII^e^ Station, distante de trente-cinq mètres de la précédente, est le couvent grec, Saint-Karalembos ; un trou dans le mur indique que ce fut le lieu de la rencontre de Jésus et des saintes femmes.

IX^e^ Station. Ici la voie douloureuse est interrompue par la construction des maisons ; nous faisons un détour par les marchés couverts, pour arriver à cette station ; une colonne encastrée dans le mur de l'évêché cophte indique que ce fut là le lieu de la troisième chûte de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

La X^e^ Station, ainsi que les quatre suivantes, se trouvent dans le Saint-Sépulcre ; l'endroit où Notre-Seigneur fut dépouillé de ses vêtements est indiqué par une rosace incrustée dans le pavé, dans la partie qui appartient aux PP. Franciscains.

XI^e^ Station, devant l'autel du Crucifiement. Un carré en mosaïque désigne cet endroit comme celui où le Rédempteur du monde a été cloué sur sa croix.

XII^e^ Station. Dans la partie qui appartient aux grecs schismatiques, sous un autel, on voit le trou de la croix recouvert d'une plaque d'argent. C'est là que Jésus-Christ est mort pour notre salut.

XIII^e^ Station. On fait cette Station à l'autel du *Stabat Mater,* qui appartient aux PP. Franciscains. Sur cet autel est un buste de la sainte Vierge. Je n'ai jamais rien vu de plus beau ni de plus expressif.

XIV^e^ Station. Nous nous rendons au milieu de la grande coupole, où se trouve le sépulcre même du Sauveur. Là nous terminons notre *via crucis ;* nous déposons nos grandes croix sur le Saint-Sépulcre, et nous les y laissons.

Après cette grande et belle manifestation, nous nous retirons, et une partie des pèlerins vont voir pleurer les Juifs.

Aucun de nous n'oubliera ce Chemin de croix, fait par plusieurs centaines de Français, portant ces croix, qui avaient été nos phares pendant la traversée, et suivant la route que Notre-Seigneur parcourut et arrosa de son sang.

Digitized by Google

Sur notre passage, tous, juifs et musulmans, étaient étonnés et touchés du spectacle si nouveau qu'ils avaient sous les yeux. Certainement le pèlerinage français laissera un bon souvenir dans la Ville-Sainte.

VINGT-SIXIÈME JOURNÉE

Samedi, 20 mai.

Ce matin, avant que le soleil ne soit trop chaud, je vais à la Grotte de l'Agonie, entendre la messe. Cette grotte peut avoir six à sept mètres de largeur et un peu plus de longueur. Une ouverture pratiquée dans le haut donne de la lumière. C'est là que Notre-Seigneur, écrasé sous le poids de nos péchés, pria son Père d'éloigner de lui le calice d'amertume. Rien ne peut rendre l'émotion qui envahit le pèlerin, et le bonheur qu'il éprouve lorsqu'il prie dans cette sainte grotte.

Tout près se trouve le tombeau de la sainte Vierge ; il faut descendre vingt-cinq ou trente marches pour y arriver ; ce sont les grecs qui possèdent ce sanctuaire. Nous voyons également les tombeaux de saint Joseph, de saint Joachim et de sainte Anne. A cent cinquante pas à peu près, en gravissant la montagne, on montre un rocher sur lequel le voile de la sainte Vierge tomba lorsqu'elle monta au ciel. C'est donc le lieu de sa glorieuse assomption.

J'entre encore au Jardin de Gethsémani. J'y fais seul le Chemin de la croix, et j'ai le privilège d'obtenir plusieurs souvenirs, du Frère jardinier.

Revenu à Jérusalem, j'en repars bientôt pour Bethléem, avec un jeune nègre originaire de l'île Maurice, momentanément valet de pied à Nantes, d'une piété parfaite. Nous sortons par la porte de Jaffa, et nous longeons le bas de la montagne de Sion. Le chemin est splendide, en comparaison des autres qui sont affreux tout autour de Jérusalem.

Nous découvrons les montagnes de l'Arabie. A quelque distance de Jérusalem, nous voyons un énorme puits ; c'est là que s'arrêta l'étoile qui conduisait les Rois-Mages ; nous passons

Digitized by Google

près du couvent d'Elie, desservi par les Arméniens. Mon petit nègre, poussé par un excès de zèle, me propose d'aller faire une prière à l'église du couvent. J'accepte en lui disant : Où est l'entrée de l'église ? Il me répond : Ce doit être cette petite porte qui fait face à la rue. Comme il se trouvait trois Arabes à côté de nous, nous leur demandons si nous ne nous trompons pas. Comme ils ne comprenaient pas bien le français, ils nous font signe que oui. Nous marchons droit à cette petite porte. J'arrive le premier ; que vois-je ? A ma grande surprise, une trentaine de chiens environ, couchés par terre. Une seconde leur suffit pour être tous debout, avec des aboiements épouvantables. Heureusement qu'il ne sont pas sortis de leurs niches, car notre situation serait devenue critique. Nous n'en demandâmes pas davantage et reprîmes lestement le chemin de Bethléem.

Un peu plus loin, sur une colline magnifique, nous visitons les splendides bâtiments des Hospitaliers de Saint-Jean. Nous y sommes reçus avec une grâce parfaite ; on nous offre des rafraîchissements, comme c'est l'usage en Orient. Au milieu du plateau un magnifique rosier chargé de fleurs, répand un parfum que l'on n'a jamais l'avantage de sentir en Europe.

Nous arrivons à Bethléem à cinq heures du soir. Nous descendons chez M. Belloni ; ce digne prêtre, pour honorer le lieu de la naissance du Sauveur, y a fondé un établissement, où il recueille des jeunes gens, qu'il instruit. Il leur fait apprendre un état, leur enseigne le français et l'italien, et pousse plus loin les études de ceux qui manifestent des talents. Cette maison me rappelle nos Cercles d'ouvriers, ou, mieux encore, la maison de Saint-Nicolas, de Paris ; les bâtiments sont immenses. Nous déposons nos bagages dans notre chambre et nous allons bien vite faire notre visite à la grotte de la Nativité de Notre-Seigneur. Là nous collons nos lèvres à l'endroit où se trouvait la crèche du divin Sauveur. Malheureusement, les Grecs sont en possession de ce sanctuaire, et nous ne pouvons y aller qu'après eux. La basilique, construite par sainte Hélène, existe encore, telle qu'elle était primitivement. Elle est séparée en deux ; les Grecs en possèdent la plus belle partie ; le reste de l'édifice ressemble à une halle. Les Pères Franciscains

Digitized by Google

habitent à côté et font construire une magnifique église qui leur appartiendra.

Nous nous hâtons de faire nos achats d'objets de piété, car le dimanche tous les magasins sont fermés.

Bethléem est une petite ville charmante, beaucoup plus propre que toutes les autres de ces contrées, et empreinte d'un certain cachet de civilisation. C'est là que se fabriquent tous les objets en nacre que l'on vend à Jérusalem et qu'on expédie en Europe ; il y a même des sculpteurs qui ne manquent pas de talent.

Nous voyons une très belle vallée avec des constructions nouvelles splendides. Tout nous rappelle que c'est ici le lieu privilégié où a voulu naître le Roi des rois.

VINGT-SEPTIÈME JOURNÉE

Bethléem

Dimanche, 21 mai.

Nous entendons la messe et nous communions à la crêche de Notre-Seigneur. Nous visitons la grotte où, suivant une légende, le lait de la sainte Vierge se répandit. Toutes les femmes de Bethléem, de n'importe quelle religion, ont une grande dévotion à cette grotte, où se trouvent trois beaux autels. D'après la tradition, la sainte Famille est partie de cette grotte, pour l'exil en Egypte, après y avoir passé une nuit pour échapper à la fureur des soldats d'Hérode.

Nous allons ensuite voir la grotte dite des Pasteurs, à une heure de marche de Bethléem. Nous traversons le petit village de Beit-Sahour ; nous saluons le curé, qui nous montre son église, et attire notre attention sur l'autel sculpté par des Bethléemites. Ces sculptures représentent toute la vie de Notre-Seigneur. C'est un véritable chef-d'œuvre pour le pays. Le bon curé nous fit encore voir l'autel de la sainte Vierge, qui brûla,

Digitized by Google

il y a deux ans, et la statue en bois de notre divine Mère, qui resta intacte dans cet incendie. Cette statue avait au cou un scapulaire que le feu respecta également. Il nous offre ensuite des rafraîchissements et me fait cadeau de trois beaux épis de blé cueillis dans le champ de Booz.

Nous arrivons enfin à la Grotte des Pasteurs. C'est là que les anges annoncèrent aux bergers la naissance de l'Enfant-Dieu. Cette grotte est devenue une église desservie par les Grecs; elle est pourvue de deux autels; on nous donne des cierges pour nous éclairer et tout visiter. Je vais partout, furetant dans tous les coins. J'aperçois un petit tableau très beau, qui date de plusieurs siècles. Une lampe brûle nuit et jour, devant l'endroit où les anges annoncèrent la naissance du Messie.

Nous rentrons à Bethléem; il est à peu près dix heures. Nous voulons nous reposer avant le déjeûner, car la chaleur est déjà très grande. Après déjeûner, nous faisons une seconde visite à la Crèche. Nous nous dirigeons ensuite vers les vasques de Salomon distantes de Bethléem de deux heures, avec un Arabe du pays qui nous a accompagné. La route est difficile, mais il y a des sites magnifiques. Nous traversons les anciens jardins de Salomon; la vallée est très fertile; nous arrivons enfin aux vasques. C'est un monument magnifique et très bien conservé. L'eau, contenue dans les réservoirs, est très limpide; trois grands canaux conduisent ces eaux jusqu'à Bethléem. Auprès de ces vasques, nous visitons un grand bâtiment en ruine, qui date, dit-on, du temps même du Salomon. Il appartient à un musulman. Dans l'intérieur se trouvent de grands jardins, où on élève des abeilles. Nous descendons, moyennant le bachich, dans un souterrain: l'escalier qui nous y conduit date du temps de Salomon et est fort bien conservé. Là, une source sort du rocher: elle est de la grosseur du corps humain. Les chambres de ce souterrain sont immenses; des marbres magnifiques, renversés de tous côtés et amoncelés en désordre, semblent dire que la colère de Dieu a passé sur eux. Des vasques à Jérusalem, il y a bien trois heures et demi; nous espérons que le soleil nous donnera sa lumière encore pendant quelques heures: mais à peine est-il couché que la nuit nous surprend. Depuis deux heures, nous marchons dans l'obscu-

Digitized by Google

rité, lorsque nous rentrons à Jérusalem ; il n'y a là ni gaz ni réverbère, comme en Europe. Les chemins sont rocailleux ; les pierres nous font trébucher ; nous rencontrons des Arabes de mines peu rassurantes ; enfin nous arrivons.

Je prie notre guide de nous conduire dans un restaurant quelconque pour y dîner ; nous nous dirigeons vers la rue Chrétienne ; il nous fait entrer dans un lieu qu'il dit être un restaurant ; mais quel restaurant ! Le guide demande en arabe si on peut nous donner à manger. Sur une réponse affirmative, nous pénétrons plus avant, et je vois là des figures hideuses, des Juifs d'une saleté repoussante. Il n'y a pas de chaises ; on prend dans un coin une planche et deux rondines de bois, et on nous improvise un siège ; on nous apporte dans deux petits plats de terre, qui ont déjà servi à tous les gens qui sont là, deux portions de viande nauséabonde ; le café vient ensuite ; c'est ce qu'on a de meilleur en Orient, bien qu'il soit toujours plein de mare ; on nous le sert dans de très petites tasses que l'on fait payer cinq centimes l'une. Après ce frugal dîner, je me fais accompagner jusque chez moi ; les rues me paraissent trop peu sûres pour m'y engager seul.

VINGT-HUITIÈME JOURNÉE

Lundi, 22 mai.

J'entends la messe au Saint-Sépulcre, et je passe la matinée à me reposer. Après-midi, visite aux Dames de Saint-Joseph, au Frère directeur des Ecoles chrétiennes et au patriarcat. Il pleut ; un orage passe sur la Ville-Sainte ; le vent est violent et froid. Je consacre la fin de ma journée à prier au Saint-Sépulcre.

VINGT-NEUVIÈME JOURNÉE

Mardi, 23 mai.

J'assiste à la messe au Saint-Sépulcre. J'ai l'insigne bonheur d'y communier. Je visite le saint Cénacle, sur le Mont-Sion.

Digitized by Google

Le Cénacle appartient aux musulmans ; nous ne pouvons y entrer qu'en payant le bachich, comme toujours. Nous voyons ensuite la maison de Caïphe, la cour où saint Pierre a renié son Maître, la prison où Notre-Seigneur a passé quelques heures de la nuit et enfin la pierre qui a recouvert le saint Sépulcre. Tous ces théâtres de nos plus saints mystères appartiennent aux Grecs.

Nous descendons de la sainte montagne, pour nous rendre à la grotte où saint Pierre alla pleurer, après avoir renié Notre-Seigneur, puis sur l'emplacement de la maison dans laquelle la sainte Vierge est montée. De grosses pierres, qui ont appartenu à cette maison-là, un peu plus loin une colonne marquent l'endroit où les Juifs voulurent arrêter le cortège funèbre de la sainte Vierge morte. Nous nous dirigeons ensuite du côté de la porte de Sion et nous nous trouvons dans le quartier des Juifs où est une chapelle desservie par les Syriens ; on y montre le portrait de la sainte Vierge peint par saint Luc. Ce tableau est fort bien conservé. Nous allons présenter nos respects aux Carmélites du *Pater-Noster*. Leur aumônier est français, de même que les religieuses ; il nous fait visiter le couvent, qui est bâti à l'endroit où Notre-Seigneur composa la plus belle des prières et l'enseigna à ses apôtres. C'est tout près de là que ceux-ci composèrent le *Credo*. Les cloîtres sont magnifiques ; dans un couloir, le *Pater* est gravé en trente-deux langues sur des plaques de marbre.

Nous descendons ensuite et nous revoyons le Jardin de Gethsémani, la Grotte de l'Agonie et les tombeaux de la sainte Vierge et de saint Joseph. Nous rentrons à Jérusalem par la porte St-Etienne, pour aller passer la nuit au Saint-Sépulcre.

Sept heures du soir. L'air de la nuit est très froid. Armés de nos couvertures, deux de nos compagnons et moi nous entrons dans le saint lieu. Quelle douce émotion nous pénètre, à la pensée que nous sommes là où Notre-Seigneur, après sa mort, fut enseveli ! Non, rien au monde, ne peut exprimer un pareil sentiment ! ! !

Les Grecs viennent, de temps en temps à nous, non sans intention malveillante, mais nous sommes si loin des choses de la terre que nous n'en sommes pas même distraits.

Digitized by Google

A minuit, les Pères Franciscains se lèvent pour chanter l'office ; aussitôt qu'ils ont fini, les Grecs font un tapage avec leurs tam-tams. Je m'assieds sur un banc, près du saint Sépulcre, afin de les mieux voir faire leurs cérémonies, car un bruit aussi assourdissant rend tout recueillement impossible ; ils ont des chants très discordants et font des signes et des salutations ridicules. A deux heures, c'est le tour des Arméniens, qui renouvellent le même tapage. A trois heures, les latins commencent le Saint-Sacrifice.

J'ai le bonheur d'entendre deux messes dites sur le saint Sépulcre et de faire la sainte Communion à l'une d'elles. A huit heures, j'assiste, dans l'église Sainte-Anne, à une autre messe, célébrée selon le rite grec-uni.

TRENTIÈME JOURNÉE

Mercredi, 24 mai.

Je pars avec M. l'abbé Petit pour Saint-Jean du Désert. Nous sommes à pied et nous avons à faire deux lieues par des chemins affreux. Nous traversons cependant de magnifiques pays ; la vallée de Térébinthe surtout est splendide.

Nous arrivons à Saint-Jean dans l'après-midi, et nous descendons chez les Pères Franciscains, qui nous font l'accueil le plus gracieux, nous offrent des rafraîchissements et nous préparent des lits pour la nuit.

Nous visitons la grotte où naquit saint Jean ; elle se trouve dans la chapelle du couvent ; nous nous rendons ensuite à la maison où la sainte Vierge visita sainte Elisabeth. Une église gardée par les Pères Franciscains, est construite sur cet endroit même. Nous y rencontrons une trentaine de pèlerins et nous entonnons avec eux le *Magnificat*.

Une petite ascension nous conduit aux ruines d'un couvent bâtie par sainte Hélène. De là nous apercevons une vallée très fertile et la montagne sur laquelle saint Jean prêcha. Nous rentrons chez les Pères Franciscains pour dîner et nous sommes tout étonnés de nous trouver à table avec une centaine de pèlerins.

Digitized by Google

TRENTE-ET-UNIÈME JOURNÉE

Jeudi, 25 mai.

Après avoir entendu la sainte messe à la Grotte de la Nativité, nous nous disposons à rentrer à Jérusalem. Nous marchons doucement, car la chaleur commence à être très forte ; nous passons par le couvent de Sainte-Croix, lieu où l'on prétend que le bois de la croix de Notre-Seigneur a été coupé. Nous suivons le bas de la montagne de Sion et nous rentrons par la porte de Jaffa. A cette porte se trouvent les omnibus de Jérusalem, c'est à dire les ânes, mulets, chevaux, chameaux, etc. Une espèce de marché s'y tient, et on voit là les types les plus étranges ; les femmes travaillent et les hommes restent assis à la porte d'un semblant de café, à fumer le narghilé ; ils sont paresseux et sales. Les rues n'étant jamais nettoyées, l'air qu'on y respire est infect ; nous nous hâtons de nous y soustraire, en nous rendant à la belle chapelle de l'*Ecce Homo,* où nous sommes témoins d'une splendide cérémonie. M. l'abbé Petit, mon compagnon de voyage, de Paris à Marseille et au travers de la Samarie, venait offrir une magnifique statue de sainte Philomène, une précieuse relique de cette grande sainte, ainsi que la fondation d'une lampe à perpétuité. Il nous fit, à cette occasion, une instruction rappelant la découverte des reliques de la grande inspiratrice des pèlerinages ; le premier grand pèlerinage de pénitence ne pouvait faire mieux que de laisser ici en souvenir la statue de celle qui fut la première à patronner et protéger les pèlerinages.

TRENTE-DEUXIÈME JOURNÉE

Vendredi, 26 mai.

Après avoir assisté à la messe au Saint-Sépulcre, nous allons visiter les fouilles près la Porte Dorée, dans les décombres du temple de Salomon. Je ramasse plusieurs objets provenant de ce temple.

A trois heures, nous faisons le Chemin de la Croix, dans les

Digitized by Google

rues de Jérusalem ; nous parcourons encore la voie douloureuse suivie par Notre-Seigneur. C'est à la fois le plus beau et le plus triste parcours que j'ai fait dans ma vie ; je ne suis pas maître de mon émotion et je ne peux retenir mes larmes en pensant au cruel cortège qui accompagnait là notre divin Sauveur et aux douleurs lamentables qu'il subit en ces mêmes lieux pour racheter nos âmes.

TRENTE-TROISIÈME JOURNÉE

Samedi, 27 mai.

J'assiste à la messe au Saint-Sépulcre. Après déjeûner, je commence mes visites d'adieu aux sanctuaires les plus éloignés et aux personnes dont j'ai fait la connaissance.

Dans l'après-midi, on nous réunit au patriarcat. Je vais voir ensuite les drogmans et je trouve une lettre de France. Je termine ma journée par une visite au Saint-Sépulcre, où a lieu la retraite préparatoire pour la fête de la Pentecôte, prêchée par le Père Marie-Antoine, l'apôtre du pèlerinage.

TRENTE-QUATRIÈME JOURNÉE

Dimanche, 28 mai. Fête de la Pentecôte.

Messe à six heures du matin sur le mont Sion, où se trouve le saint Cénacle. Splendide manifestation. Presque tous les pèlerins sont présents. Soixante messes, au moins, sont célébrées sur des autels portatifs.

Le R. P. Picard prononce un petit discours rappelant que c'est là le lieu où les apôtres reçurent la mission de prêcher. Il ajoute que le clergé français doit se régénérer, car si la France est menacée, c'est parce qu'elle manque de vrais apôtres.

Comme nous sommes à la veille du départ, je fais dans la journée plusieurs visites au Saint-Sépulcre. Je suis encore la voie douloureuse. Je revois la montagne des Oliviers, le jardin de Gethsémani, la Grotte de l'Agonie.

Digitized by Google

Le soir, nous faisons nos adieux au R. P. Ratisbonne, et au Père Zéphirin, qui ont été pour nous d'une bonté toute paternelle. Que ces bons Pères me permettent ici de leur témoigner toute ma reconnaissance et tous mes remerciements pour leur gracieuse et généreuse hospitalité. J'aime à me rappeler qu'un jour nous parlant de la France, l'un d'eux nous raconta qu'un saint homme, mort à Jérusalem, avait prédit la venue d'un grand pèlerinage venant prier pour une grande nation. Ces excellents Pères voyaient en nous la réalisation de cette prédiction.

TRENTE-CINQUIÈME JOURNÉE

Lundi de la Pentecôte, 29 mai.

Dernière messe, au Saint-Sépulcre. A six heures déjeûner à la hâte, puis rendez-vous à la Porte de Jaffa, où sont nos montures. Seize lieues séparent Jérusalem de Jaffa, où nous arrivons à dix heures du soir exténués par les fatigues d'une aussi longue course. J'avais un cheval arabe qui ne savait pas marcher au pas, mais toujours au galop, aussi deux heures avant d'arriver à Jaffa je fus obligé de descendre de cheval, je n'en pouvais plus. Nous avons traversé des plaines magnifiques ; de Ramleh à Jaffa surtout elles sont très fertiles ; les orangers et les citronniers y abondent.

Les Pères Franciscains nous donnent l'hospitalité.

TRENTE-SIXIÈME JOURNÉE

Mardi, 30 mai.

Nous nous embarquons à cinq heures du matin. A une heure après-midi nous quittons le port ; le mal de mer commence à faire des victimes, mais nous nous y attendions. La pensée de revoir bientôt notre cher pays adoucit bien cette peine.

Digitized by Google

TRENTE-SEPTIÈME JOURNÉE

Mercredi, 31 mai.

La mer houleuse. Journée fatigante pour une grande partie des pèlerins qui souffrent du mal de mer.

Le soir, clôture du Mois de Marie ; la mer devient de plus en plus mauvaise.

TRENTE-HUITIÈME JOURNÉE

Jeudi, 1er juin.

Journée encore fatigante ; la mer grosse ; nous passons près de l'île de Candie. Ses montagnes sont couvertes de neige, qui nous font assister à un splendide coucher de soleil.

Nous célébrons l'ouverture du Mois du Sacré-Cœur avant de prendre notre repos du soir.

TRENTE-NEUVIÈME JOURNÉE

Vendredi, 2 juin.

A notre réveil, nous apercevons encore au loin l'île de Candie et la neige de ses montagnes ; cette île a cent lieues de longueur.

Le soir, exercice du mois du Sacré-Cœur. J'oublie de vous dire qu'on célèbre au moins soixante messes tous les jours, qui sont suivies d'une belle instruction.

QUARANTIÈME JOURNÉE

Samedi, 3 juin.

Journée assez bonne. Nous apercevons de temps en temps des navires, ce qui nous donne l'espoir de voir bientôt les côtes d'Italie. Voici, en effet, les fumées du mont Etna, en Sicile.

Le soir, exercice du mois du Sacré-Cœur ; on nous annonce, pour le lendemain, une grande fête à bord.

Digitized by Google

QUARANTE-ET-UNIÈME JOURNÉE

Dimanche, 4 juin. Fête de la sainte Trinité.

A six heures du matin, première communion de trois matelots de l'équipage. Un homme de trente-deux ans, un de vingt-cinq et un petit mousse de quinze ans. Tous les pèlerins et tout l'équipage assistent à la messe, au moment où nous passons le détroit de Messine. Spectacle imposant.

Aussitôt après la cérémonie, nous prenons les lunettes, les jumelles, etc., pour admirer la belle ville de Messine. Nous passons si près du port que nous pouvons voir à l'œil nu les promeneurs ; nous sommes entre la Calabre et la Sicile. Pays magnifiques, pleins de montagnes couvertes d'orangers, d'oliviers et de citronniers. Nous longeons ces côtes pendant près de trois heures.

Nous passons en face de l'île Stromboli, immense volcan, et nous voyons la fumée et la lave qui s'échappent du cratère. De l'autre côté, se trouvent les îles Lipari, ou l'on voit des rochers splendides. A trois heures, rénovation des vœux du baptême par les trois communiants du matin.

Le soir office du Sacré-Cœur.

La chaleur a été accablante toute la journée.

QUARANTE-DEUXIÈME JOURNÉE

Lundi, 5 juin.

Nous sommes secoués par un temps orageux; la mer est grosse. A huit heures du matin, service pour le repos de l'âme de M. l'abbé Chaubaud, mort à Jérusalem. En même temps, on recommande à nos prières un prêtre très malade, par suite d'une insolation gagnée en revenant de Jérusalem à Jaffa.

Trois heures. Le prêtre recommandé ce matin à nos prières vient de mourir; on nous appelle sur le pont, à la chapelle, afin de prier pour lui.

Hier journée de joie, aujourd'hui journée de deuil.

Digitized by Google

A huit heures du soir, service funèbre. Nous sommes en face de la Sardaigne. A dix heures, quatre hommes du bord attachent le corps du défunt sur une planche, avec un fer aux pieds, et le font glisser dans l'abîme. Ce prêtre était du diocèse de Besançon.

La tempête est très forte. A minuit, peu après l'immersion du prêtre, un autre pèlerin, prêtre aussi, rend son âme à Dieu. Il a trente-cinq ans et est du diocèse de Bordeaux. Cette mort m'affecte péniblement. Deux jours auparavant, cet ecclésiastique déjeûnait auprès de moi et rien n'annonçait qu'il fût si près de sa dernière heure.

QUARANTE-TROISIÈME JOURNÉE

Mardi, 6 juin.

A cinq heures on nous appelle pour assister à l'absoute faite sur le corps du défunt; à six heures dix minutes, sa dépouille mortelle est confiée à la mer.

La panique s'empare d'une grande partie des pèlerins. Les secousses de la tempête l'augmentent; presque tout le monde est malade; il est temps qu'on arrive. Nous sommes en face de la Corse; la journée se passe dans une attente anxieuse de la terre française. A cinq heures nous voyons les côtes et, au milieu de la nuit, nous arrivons à Marseille.

QUARANTE-QUATRIÈME JOURNÉE

Mercredi, 7 juin.

Ce matin nous saluons Notre-Dame de la Garde, puis nous débarquons, aussi heureux du retour que nous l'avons été du départ. Nous passons la journée à Marseille, et nous montons à Notre-Dame de la Garde pour aller remercier celle qui nous avait protégés pendant ce long et périlleux voyage, après nous

Digitized by Google

avoir béni au départ. Monseigneur l'évêque de Marseille nous attendait. De même qu'il nous avait béni en partant, il bénit notre arrivée.

Le soir, je vais loger chez un cousin qui habitait là, et qui me reçut avec une vive sympathie. Le lendemain, à part la belle réunion du pèlerinage, où j'eus le bonheur d'assister, j'ai passé toute la journée avec le cousin Hippolyte. Ma reconnaissance pour la cordiale hospitalité qu'il m'a témoignée.

QUARANTE-SIXIÈME JOURNÉE

Vendredi, 9 juin.

Arrivée à Lyon à dix heures du matin. Je quitte les pèlerins pour prendre le train de Genève, où j'arrive à cinq heures du soir pour y passer la nuit.

QUARANTE-SEPTIÈME JOURNÉE

Samedi, 10 juin.

Départ de Genève en bateau, à huit heures du matin. A deux heures de l'après-midi je suis à Vouvry et à quatre heures à Torgon mon village natal. Mes parents sont heureux de me voir, surtout à mon arrivée de Jérusalem. De mon côté, je suis heureux aussi de me trouver au millieu d'eux pour trois mois. Je me sens tout rajeuni au souffle de l'air natal. Tout me paraît plus beau que jusqu'à présent. La nature est plus richement parée, la vue est plus étendue, les montagnes sont plus élancées, le ciel est plus bleu; en un mot tout a embelli. Mes compatriotes me témoignent tous beaucoup d'amitié.

La plupart du temps je vais travailler avec mon frère; de temps en temps je vais voir mes amis, ou bien je fais des excursions sur nos belles montagnes.

Vers le milieu de l'été j'ai été voir M. Luyet curé à Riddes.

Digitized by Google

J'ai passé une journée avec lui. Puis j'ai servi sa messe le lendemain matin, la seule que j'aie servie de ma vie.

Après, je vais à Grône, pour voir M. Martin, ancien curé de Revereulaz. Mais que m'arrive-t-il? Je le rencontre sur la route sans le reconnaître et lui ne m'a pas reconnu non plus. Il partait pour Anniviers.

Je vais quand même à la cure, où ses servantes me font un chaleureux accueil. Elles me firent voir les propriétés de la cure et me conduisent à la grotte où M. Martin conserve son vin qui est très bon.

Après quelques heures passées bien agréablement, je repars pour Savièse, afin d'aller voir M. Lanier, vicaire de cette paroisse. Quel chaleureux accueil! De longtemps je n'en ai reçu un pareil. Je me rappellerai toujours les bons moments que j'ai passés avec M. Lanier et M. le curé de Savièse.

J'ai été très édifié de la simplicité de ces braves Saviésans.

Ensuite j'ai été au Saint-Bernard. Sur la route je me trouve avec deux prêtres français. Arrivés au couvent, on nous sert à manger et on nous conduit dans nos chambres.

Le lendemain je vais avec eux jusqu'au col Pénêtre. Il faisait très froid, car les bords du lac étaient tout gelés.

Un voyageur qui partait dit: « Je quitte ce pays de loups habité par des anges. »

Enfin nous arrivons sur le point culminant du passage. Oh! le beau point de vue. Le Mont-Blanc, se dorant aux rayons du matin, paraissait tout près de nous. Devant nous, à droite, à gauche, partout, en un mot, nous voyons les glaciers resplendir au soleil levant.

Ces messieurs en étaient ravis.

Après avoir admiré longtemps ce magnifique spectacle, nous rentrons au couvent pour déjeûner. Puis mes compagnons partent pour Aoste, le Cormayeur et Chamounix, en faisant tout leur possible pour me faire aller avec eux.

J'ai visité le couvent avec le clavandier. J'ai trouvé cet établissement bien beau; tout le monde y est reçu également sans exception.

Enfin je rentrais à la maison le samedi soir enchanté de l'emploi de ma semaine.

Digitized by Google

Le temps s'écoulait paisiblement comme auparavant, jusqu'au 9 septembre jour du départ pour Paris.

J'étais très émus de quitter mes parents, mes amis, en un mot, le pays, car on m'y avait tant témoigné de sympathie.

Mon voyage s'effectua par un temps affreux de pluie et de neige, et j'arrive à Paris accablé de fatigue.

Je me mets immédiatement en quête d'un logement que je trouve chez M. Vosseux. Puis je m'achète les meubles nécessaires. Je dois ensuite chercher de l'ouvrage, car je ne voulais plus rester chez M. Robin, l'ouvrage devenant trop pénible. Je le regrette cependant toujours, M. Robin, car c'était un bon maître.

Je me fis donc commissionnaire, non sans avoir rencontré bien des difficultés. Je faisais, dans ce nouvel état, tous les ouvrages qui se présentaient; et c'était à peu près tous les jours un nouvel emploi. Des jours je gagnais et d'autres rien; en un mot c'était tout à fait variable.

Enfin le jour du Nouvel-an arrive, nous apportant la mort de Gambetta. Pendant quelque temps, on ne parla que de cela, sur les feuilles et dans les rues.

On transporta son corps au palais Bourbon dans une chapelle ardente. Le jour de l'ensevelissement, je me suis rendu au coin du Carroussel pour voir défiler le cortège, qui se formait sur la place de la Concorde.

A la tête du cortège, il y avait un escadron de cavalerie, afin d'ouvrir le passage. Puis venait la garnison de Paris au nombre de trente-cinq mille hommes, huit pièces de canon, trainées par six chevaux chacune. Il y avait une délégation composée de plus de six mille francs-maçons de toutes les villes de France. Le char funéraire se trouvait au milieu du cortège et était traîné par six chevaux. Il était suivi de trois camions chargés de couronnes. Il y avait une foule compacte de curieux; trottoirs, portes, fenêtres, arbres, étaient serrés de monde. Il faut avoir vu cette grande manifestation des libres-penseurs pour s'en rendre compte.

Mais voici qu'on annonçe un nouveau pèlerinage pour Rome et Jérusalem, le 5 mars 1883. Je fais mes petits préparatifs pour en faire partie, si le bon Dieu m'en donne la liberté.

Digitized by Google

DEUXIÈME PÈLERINAGE

A JÉRUSALEM ET A ROME

Avant de commencer le récit de mon pèlerinage, je veux vous faire part de mes impressions au sujet de sa formation, et j'avoue que j'ai été vivement peiné en apprenant qu'on avait eu beaucoup de mal à réunir dans toute la France 380 pèlerins, et encore, dans ce nombre y avait-il quelques étrangers, parmi lesquels se trouvaient quatre demoiselles, une jeune miss anglaise, une Américaine, une Italienne et Mlle Louise Fragnière, de Vauderens, près Bulle, canton de Fribourg, en Suisse. Toutes les quatre bien chétives; aussi ont-elles beaucoup souffert du mal de mer.

Quinze jours avant le départ, il avait été télégraphié à Jérusalem, par des gens mal pensant, que le pèlerinage n'aurait pas lieu! Il n'y avait plus en France, disait-on, de personnes assez idiotes pour entreprendre ce voyage. De mon côté, plus d'une fois, le diable est venu me mettre dans la tête que c'était folie de ma part, moi pauvre ouvrier, d'aller perdre du temps et dépenser mon argent ainsi; mais, un autre jour, mon bon ange m'inspirait d'y aller et me disait que, pour moi, c'était même un devoir. Aussi, obéissant à cette voix qui me venait du ciel, je me dis: J'irai pour remercier Dieu des grâces dont il m'a comblé jusqu'à ce jour; lui demander la santé, ce bien si précieux pour celui qui travaille. Aussi, à partir de ce jour, toute incertitude avait disparue; j'avais fait promesse, je devais la tenir. Aussi avec quelle joie je vis arriver le 5 mars, jour fixé pour le départ de Paris.

Digitized by Google

PREMIÈRE JOURNÉE

Le 5 mars 1883.

A huit heures du matin, messe et communion générale, à l'église Saint-Gervais, suivie d'une admirable allocution, par le Père Petit, après laquelle les pèlerins furent mis sous la protection de sainte Philomène. On nous remet ensuite une croix et une médaille de la sainte, après quoi rendez-vous, à deux heures et quarante minutes du soir, à la gare de Lyon, où nous fîmes nos adieux aux amis venus pour nous accompagner. J'étais vraiment édifié, tant de l'ordre que du recueillement et de la gaîté de tout le monde.

DEUXIÈME JOURNÉE

Le 6 mars.

La deuxième journée se passe en chemin de fer. Arrivée à Lyon à sept heures du matin, départ à huit heures en traversant le pays des lauriers et des orangers, en passant par Avignon, Arles, Beaucaire et suivant la vallée du Rhône.

Arrivée à Marseille à sept heures du soir. Tout le monde était assez fatigué, aussi prîmes-nous des voitures pour nous conduire au port anglais, où nous nous embarquâmes de suite à bord de la *Guadeloupe,* sans difficultés ni accidents. Les Marseillais n'oublient pas de faire bien payer les voitures aux pèlerins. Coucher à bord.

TROISIÈME JOURNÉE

Le 7 mars.

A sept heures du matin, réunion à Notre-Dame de la Garde, messe solennelle et communion générale, présidée par Sa Grandeur Mgr Robert, évêque de Marseille, qui daigna nous

Digitized by Google

adresser une touchante allocution, pour terminer cette belle cérémonie, dont je garde un doux souvenir.

Ensuite le Directeur du pèlerinage, le Père Vincent Bailly, de l'Assomption, remplaçant le Père Picard, malade, prit la parole pour nous donner les avis nécessaires pour la journée. Il nous remit ensuite à chacun une croix d'étoffe, que nous devions porter pendant tout le voyage attachée sur nos habits.

De retour à bord nous déjeûnâmes. A midi nous eûmes la surprise d'une visite de Sa Grandeur, qui vînt pour nous donner sa bénédiction, puis nous lut une dépêche venant de Rome par laquelle Sa Sainteté nous bénissait, en nous accordant de nombreuses indulgences. Vous pouvez vous figurer, chers lecteurs, combien il était consolant pour nous de partir sous de pareils auspices, pour un si long voyage.

A midi trois quarts nous levâmes l'ancre, par une mer houleuse. Beaucoup de personnes, sur le port, nous suivaient des yeux, en agitant leurs mouchoirs en signe d'adieu.

A quatre heures, eut lieu la bénédiction du navire et nous passâmes la nuit sur une mer très mauvaise.

QUATRIÈME JOURNÉE

Le 8 mars.

La mer ne s'est pas calmée; beaucoup de pèlerins sont malades du mal de mer. Pas d'exercices religieux à cause du mauvais temps; en un mot, journée très pénible pour les pèlerins, en général. Pour moi, grâce à Dieu, je me porte bien; je ne sens rien du mal de mer et je mange d'un très bon appétit. Nous passons en vue de la Sardaigne, toute remplie de montagnes, dont le sommet est couvert de neige.

CINQUIÈME JOURNÉE

Le 9 mars.

La mer est un peu plus calme; beaucoup d'amélioration dans la santé des malades; on peut enfin dire la messe sur le pont.

Digitized by Google

Nous voyons les côtes de la Tunisie tout près; elles possèdent aussi beaucoup de montagnes. Nous apercevons les ruines de la ville de Carthage, si célèbre autrefois, surtout par la mort de saint Louis, roi de France.

A trois heures nous faisons le chemin de la croix, suivi de la bénédiction de la croix du pèlerinage. Nous passons à côté de l'île de Pantalaria, appartenant à l'Italie.

SIXIÈME JOURNÉE

Le 10 mars,

La mer est très belle; la santé des pèlerins très bonne; tous à peu près sont guéris du mal de mer. On célèbre bien trente messes sur le pont. Nous arrivons en vue de l'île de Malte, possession anglaise. Cette île est très bien bâtie et cultivée.

Toute la journée le Saint-Sacrement est exposé; à huit heures du soir, salut du Saint-Sacrement.

SEPTIÈME JOURNÉE

Le 11 mars, dimanche de la Passion.

La mer est toujours belle. Comme hier, il est célébré beaucoup de messes. Nous avons eu une touchante allocution sur la fête de ce jour par le R. Père Mathieu, Dominicain. Il nous parla aussi de Jérusalem, but de notre pèlerinage.

HUITIÈME JOURNÉE

Le 12 mars.

La mer est un peu houleuse. La pluie est tombée ce matin, puis le temps s'est remis au beau. Après les messes dites sur le pont, l'on nous distribue des cartes nous assignant les logements que nous devrons occuper à Jérusalem. A trois heures, chemin de la croix; à huit heures chapelet et bénédiction du très Saint-Sacrement.

Digitized by Google

NEUVIÈME JOURNÉE

Le 13 mars.

La mer est mauvaise. Néanmoins nous avons les exercices comme à l'ordinaire. J'oubliais de vous dire, cher lecteur, que tous les jours à une heure, le R. Père Mathieu nous dit le chapelet avec méditation sur les mystères douloureux, suivie d'une très belle et touchante allocution.

A sept heures du soir, le Père Martigny, Jésuite, a réuni sur le pont tous les membres des Cercles catholiques et nous a entretenus de la manière dont on devait se conduire dans les cercles en France, j'ai bien goûté sa conférence.

DIXIÈME JOURNÉE

Le 14 mars.

Nous arrivons devant Jaffa à deux heures du soir. Tout le monde est heureux de revoir la terre et surtout à la pensée que cette terre est la Terre-Sainte, car Jaffa, d'après la tradition, est l'endroit où l'arche de Noé fut construite. L'on dit aussi que lorsque Jonas reçut du Seigneur la mission d'aller prêcher la pénitence à la ville de Ninive, qui par ses fautes avait encouru la malédiction de Dieu, le prophète voulut désobéir au Seigneur, et au lieu d'aller à Ninive, il vint à Jaffa, où il s'embarqua pour l'Algérie, croyant par là éviter la punition qu'il méritait par sa désobéissance. Mais une grande tempête étant survenue, et voyant son vaisseau en très grand péril, Jonas rentra en lui-même, confessa sa faute et demanda qu'on le précipitât dans les flots, ce qui fut fait. Vous savez le reste.

La Sainte-Famille en revenant d'Egypte s'arrêta aussi à Jaffa. Cette ville est remplie de grands souvenirs.

Je ne vous décrirai pas la joie des pèlerins en arrivant devant la Terre-Sainte. Ce serait chose impossible. Nous entonnâmes tous ensemble un *Magnificat*. Mais que les joies de ce monde sont de courte durée! L'homme propose et Dieu

Digitized by Google

dispose. C'est aussi ce qui nous arriva. Nous n'étions sans doute pas encore dignes de fouler cette terre bénie, car au lieu de débarquer de suite ainsi que nous nous y attendions, il survint tout à coup une forte tempête. Le commandant, en homme prudent et courageux, consommé dans son métier, reprit le large pour quarante-huit heures.

Pendant la nuit un porc s'était faufilé dans le couloir des secondes, dégringola de l'escalier et vint tomber en plein salon. La pauvre bête s'était cassée les reins et faisait un tapage épouvantable. On fut obligé de l'achever. Un moment après c'était le tour d'un veau. Les secousses du navire lui aidèrent à se défaire de son licol; il vint tomber dans notre salon de troisième classe, mais plus heureux que le porc, il ne se fit point de mal.

Puis, ce fut le tour d'un bœuf qui vint s'embarrasser dans l'étroit escalier de troisième classe des dames. Ce bouchon vivant ne put être retiré que par morceaux avec l'aide des bouchers. On peut se figurer aisément la frayeur et l'hilarité qu'excitèrent ces visiteurs non invités, et l'on comprendra que nous ayons passé une mauvaise nuit.

ONZIÈME JOURNÉE

Le 15 mars.

Enfin le jour arrive, nous sommes en pleine mer, mais la tempête est encore très violente. Beaucoup de pèlerins sont frappés de terreur en voyant la mer ainsi agitée. Plusieurs se croient déjà destinés à devenir la pâture des poissons. Tous nous prions la sainte Vierge Marie, étoile de la mer et patronne des navigateurs, de calmer cette tempête. Plusieurs fois le devant du bateau est couronné par les vagues.

C'est à ces moments-là que l'on constate la toute-puissance de Celui qui commande aux vents et à la tempête. Quand on voit la mer en courroux, quand on considère ces montagnes d'eau prêtes à fondre sur vous, on est comme écrasé par ce spectacle à la fois horrible et splendide. Quant à moi, tout en n'éprouvant aucune crainte extraordinaire, je me disais cepen-

Digitized by Google

dant : Si ma dernière heure est arrivée, que la volonté de Dieu soit faite et non la mienne. Cela n'eût servi à rien de s'arracher les cheveux. Grâce à Dieu j'ai toujours joui d'une santé parfaite. Aussi chaque jour je le remercie mille fois de ce grand trésor qu'il veut bien m'accorder.

Comme le mauvais temps se continua le long de la journée, impossible de vaquer à nos exercices religieux. Le bon Père Bailly, directeur du pèlerinage, nous a fait vénérer les reliques des Saints.

DOUZIÈME JOURNÉE

Le 16 mars.

Aujourd'hui la mer est plus calme. Nous arrivons à nouveau devant Jaffa à onze heures du matin, mais nous devons rester en rade jusqu'à demain matin, le commandant trouvant la mer encore trop grosse pour procéder au débarquement. L'enthousiasme n'est pas aussi grand que la première fois que nous nous sommes vus devant Jaffa. Plusieurs messes sont célébrées sur le pont, mais avec difficulté, vu l'état de la mer.

TREIZIÈME JOURNÉE

Le 17 mars.

Le débarquement commence à quatre heures du matin, par un temps superbe et se termine sans aucun accident. Le vice-consul français voulait s'opposer à cette opération, disant qu'il y avait danger pour nous, mais en réalité c'était uniquement pour nous empêcher d'arriver à Jérusalem pour le jour des Rameaux. Notre Directeur, d'accord avec le Pacha ne s'inquiéta pas des observations du Consul, et nous allons recevoir la gracieuse hospitalité que nous ont offerte les bons Pères Franciscains. Un bon café nous y attendait et nous fit grand bien. Nous nous rendons ensuite sur la place de l'hôpital français, où chevaux et voitures nous attendaient ; chacun choisit ce qui

Digitized by Google

lui convenait, et nous partîmes au galop, car nous n'avions pas de temps à perdre pour arriver le lendemain matin au Saint-Sépulcre : nous avions seize heures de chemin à faire. Au sortir de la ville de Jaffa, nous entrâmes dans une véritable forêt d'orangers, de citronniers, d'amandiers, etc., etc., chargés de fruits et de fleurs au point que les branches pliaient sous leur poids. Jugez de la beauté du coup d'œil et du parfum au milieu duquel nous nous trouvions. C'était un spectacle ravissant. Nous traversons à la hâte ce paradis terrestre pour entrer dans les immences plaines de Saron, pays des Philistins. Après cinq heures de marche, nous arrivons à Remthels petite ville de cinq mille habitants, patrie de Joseph d'Arimathie. Là nous faisons une petite halte pour faire reposer nos montures, puis nous traversons de magnifiques plaines et arrivons à Latroum pays du bon larron. La moitié des pèlerins s'y arrêtent pour faire un copieux repas ce dont nous avions grand besoin ; l'autre moitié se rend à Ayoub où dans les environs l'on voit le puits de Job. Ensuite nous commençons de traverser les montagnes de la Judée, pays sauvage ; nous arrivons à dix heures du soir à Jérusalem, tous bien fatigués. Deux accidents signalèrent cette journée : un prêtre tomba de voiture et se cassa un bras ; M. Delacroix, de Toulouse, tomba de cheval et se fit beaucoup de mal aux reins et à une jambe. Je suis logé chez un drogman, à la porte de Damas, en dehors de la ville. Nous sommes trente-cinq dans cette maison, très bien nourris, moyennant cinq francs par jour. Quant aux lits, ils ne ressemblent pas aux nôtres d'Europe. Mais étant excessivement fatigués, nous avons cependant bien dormi.

Je vous dirai qu'ici hommes et chevaux rendraient bien des points à ceux de nos pays sous le rapport de la fatigue. Vous pouvez en juger sachant que des individus de ce pays ont fait avec nous la route à pied de Jaffa à Jérusalem, soixante-cinq kilomètres.

QUATORZIÈME JOURNÉE

Le 18 mars, dimanche des Rameaux.

A cinq heures et demie nous nous rendons au Saint-Sépulcre où a lieu la messe du pèlerinage. Aussitôt après la bénédiction,

Digitized by Google

distribution des Rameaux, puis procession autour de la chapelle dans le Saint-Sépulcre.

Les Rameaux distribués à tous les pèlerins consistent en palmes qui avaient été procurées par les RR. PP. Franciscains. La cérémonie fut fort belle et imposante, mais ce qu'il y avait de désagréable c'était la distraction qu'imposait le tapage des Grecs, qui célébraient la fête par un bruit épouvantable de sonnettes.

A dix heures nous avons réunion chez les Frères. Là, le Père Bailly nous adresse une courte et touchante allocution. Comme nous ne devions pas avoir de réunion dans l'après-midi, chacun en profita pour se reposer un peu. Pour moi, je m'acquittai des commissions dont je m'étais chargé au départ de Paris, et je fus saluer le Père Zéphirin, supérieur du couvent de Saint-Pierre, où j'étais logé l'année dernière. Tout le monde nous reçoit avec beaucoup d'amabilité et de politesse. Je fus surpris d'être reconnu par des Arabes qui m'avaient vu à mon précédent voyage.

QUINZIÈME JOURNÉE

Le 19 mars.

A huit heures nous nous réunissons à Sainte-Anne. C'est là qu'était la maison où est née la Sainte-Vierge Marie. Nous assistons à une touchante cérémonie accompagnée d'une instruction admirable.

Etant libre le reste de la journée, j'en profite pour rendre visite au Père Joseph, supérieur du couvent des Franciscains du Saint-Sauveur. J'eus le bonheur de rester deux heures seul avec lui. En me donnant diverses commissions pour Paris, il me remit différents souvenirs, entre autres dix petites bouteilles d'huile des oliviers de Gethsémani, qui, me dit-il, sont les mêmes que ceux près desquels Notre-Seigneur allait souvent se prosterner et s'offrir à son Père comme victime d'expiation, et où il fut livré aux Juifs par le baiser de Judas. Le bon Père me donna beaucoup d'autres choses, ce dont je fus très heureux. En le quittant je me rendis au couvent

Digitized by Google

de l'*Ecce-Homo* pour saluer le Père Ratisbonne avec lequel je restais au moins une heure. Je compte cette journée parmi les plus heureuses de ma vie.

SEIXIÈME JOURNÉE

Le 20 mars.

A cinq heures du matin rendez-vous à la porte de Jaffa pour se rendre à Saint-Jean du Désert où nous arrivons à sept heures. Aussitôt une messe est dite au couvent des Franciscains. Après la messe les bons Pères nous offrent du café, puis nous partons en procession pour la Visitation, lieu où la sainte Vierge alla rendre visite à sa cousine Elisabeth. M. l'abbé Chaubau nous y fit une touchante instruction. Revenus au couvent des Franciscains, nous déjeûnons. Ensuite je me rends à la grotte de saint Jean, qui se trouve à une heure de chemin. En rentrant je reçois encore des preuves de la générosité des Pères, puis nous repartons pour Jérusalem où nous arrivons à six heures du soir. Encore une belle et agréable journée qui est passée. J'oubliais de vous dire que Saint-Jean est un très joli village, bien cultivé, où il y a beaucoup de vignoble.

DIX-SEPTIÈME JOURNÉE

Le 21 mars.

Ce matin nous étions convoqués pour huit heures au *Pater* où nous avons eu les exercices ordinaires, après lesquels nous recevons l'hospitalité chez les bonnes Sœurs Carmélites. Ce couvent marque l'endroit où Notre-Seigneur enseigna le *Pater* à ses apôtres. Les paroles sont gravées en trente-deux langues sur les murs.

Nous allons ensuite à Béthanie, où demeuraient Lazare et ses sœurs. C'est là aussi que Notre-Seigneur entra chez Simon le Lépreux. On montre encore l'endroit où il se reposa sur une

Digitized by Google

pierre en venant de Jéricho. Nous visitons le tombeau de Lazare. Puis, nous rentrons à Jérusalem. Je vais vénérer la colonne de la flagellation au Saint-Sépulcre. On ne la sort qu'une fois par an, le Mercredi-Saint.

DIX-HUITIÈME JOURNÉE

Le 22 mars. Jeudi-Saint.

Nous nous rendons au Saint-Sépulcre. De six heures du matin jusqu'à onze heures, nous assistons à la belle cérémonie de ce saint jour, présidée par le patriarche de Jérusalem. Après-midi, visite au Cénacle, en passant près de la Tour de David. En face de cette tour se trouve l'emplacement du palais d'Hérode. Nous voyons alors la maison d'Anne et de Caïphe.

Nous allons dîner pour retourner encore au Saint-Sépulcre où j'ai le bonheur de passer la nuit du Jeudi au Vendredi-Saint. Les portes s'ouvrent à six heures du matin, à midi et à six heures du soir, et cela seulement pendant quelques minutes le temps nécessaire pour entrer et sortir.

Pendant la nuit que j'ai passé au Saint-Sépulcre le Père Briant m'a bien édifié. De six heures à onze heures il n'a fait que prier ou faire des instructions et cela sans s'arrêter un seul instant. Il fallait qu'il fut réellement soutenu par le bon Dieu. J'avais toutes les peines du monde à vaincre le sommeil, n'ayant rien autre chose à faire qu'à prier. Nous sortons à six heures du matin pour aller déjeûner.

DIX-NEUVIÈME JOURNÉE

Le 23 mars.

Après ce repas fait au sortir du Saint-Sépulcre, je me rends à l'*Ecce-Homo* chez les Dames de Sion, où nous assistons à l'office. Le Père Mathieu nous y fit une belle instruction. Après-midi, Chemin de la Croix en suivant la Voie-Douloureuse. Nous sommes divisés en trois groupes, pour mieux entendre les instructions faites à chaque station jusqu'au Saint-Sépulcre.

Digitized by Google

Les soldats turcs arrêtaient le monde pour nous laisser passer. Nous faisons ensuite la procession à l'intérieur du Saint-Sépulcre, avec la croix que nous avions à l'avant de notre bâteau. Ensuite nous portons la croix en procession à travers les rues de Jérusalem, jusqu'au couvent du Saint-Sauveur. Nous étions vingt-cinq hommes pour la porter. C'était un spectacle d'autant plus touchant qu'il est plus rare. Mais ce qui était non moins frappant, c'était le recueillement de tous les Arabes qui nous faisaient place dans les rues. Oui vraiment, c'était une bien belle, bien touchante et bien édifiante cérémonie, qui a produit une impression ineffaçable.

VINGTIÈME JOURNÉE

Le 24 mars.

A six heures, rendez-vous au Saint-Sépulcre jusqu'à dix heures. L'office était présidé par le patriarche de Jérusalem, puis, après la réunion du pèlerinage au patriarcat, à deux heures après-midi, procession au Saint-Sépulcre. Chacun portait un cierge à la main, lesquels avaient été offerts par les RR. PP. Franciscains. La cérémonie s'est terminée par un chant admirable exécuté par les élèves des Pères.

VINGT-ET-UNIÈME JOURNÉE

Le 25 mars. Le saint jour de Pâques.

A sept heures du matin, messe au Saint-Sépulcre célébrée par le patriarche et communion générale de sa main. L'office est suivie d'une belle procession. Dans toutes les grandes cérémonies nous avons la troupe turque avec nous ; le consul français et sa dame s'unissent à tous nos exercices religieux. A deux heures après-midi réunion au patriarcat. On nous fait entrer dans les salons où le patriarche vient nous rejoindre. Il nous adresse quelques paroles pleines de bonté, comme un père à ses enfants. En nous quittant il nous a donné sa bénédiction.

Après cette assemblée je me suis rendu chez les bons Pères

Digitized by Google

Franciscains avec lesquels j'ai assisté à la procession au Saint-Sépulcre. Encore une de ces belles journées qui ne s'effaceront jamais de ma mémoire.

VINGT-DEUXIÈME JOURNÉE

Le 26 mars. Le lundi de Pâques.

A cinq heures du matin, nous nous rendons à la porte de Jaffa d'où nous devons partir pour Bethléem, où naquit l'Enfant Jésus, et visiter la grotte du Lait de la sainte Vierge. Avant d'entrer à Bethléem, nous nous sommes formés en procession avec les nombreuses bannières apportées de France, et c'est au chant du *Te Deum* et de l'*Ave maris stella* que nous traversons cette ville qui a vu naître notre divin Sauveur Jésus-Christ, pour nous rendre au couvent des Franciscains. Tous les habitants étaient sortis pour nous voir. Sur la place du couvent une cinquantaine d'enfants de l'orphelinat, avec leur fanfare, nous attendaient, et ils n'ont cessé leurs accords harmonieux pendant tout le temps que nous étions au couvent. Il y eut messe solennelle, communion générale et instruction dans la chapelle des Révérends Pères.

Nous nous sommes ensuite rendus en procession à la grotte du Lait. Puis, de retour au couvent, nous avons déjeûné, ensuite nous nous sommes dispersés les uns pour aller visiter les vasques de Salomon qui fournissaient l'eau, au temps de Notre-Seigneur Jésus-Christ, au temple de Jérusalem, les autres pour aller à la grotte des Pasteurs, etc.

Pour moi, comme je suis vieux, je reste au couvent et je vais faire mon adoration à la grotte où est né Jésus-Christ. J'irai ensuite visiter encore une fois la grotte du Lait, le tombeau des Innocents égorgés par les ordres d'Hérode ainsi que beaucoup d'autres tombeaux qui se trouvent réunis en cet endroit.

A trois heures il y a bénédiction solennelle du Très-Saint Sacrement et retour à Jérusalem.

Digitized by Google

VINGT-TROISIÈME JOURNÉE

Le 27 mars.

Réunion du pèlerinage à huit heures à l'*Ecce-Homo,* messe, communion et instruction. A une heure de l'après-midi, visite à la mosquée d'Omar. Vous savez que cet édifice se trouve sur l'emplacement du temple de Salomon. Cette mosquée est très riche surtout en chefs-d'œuvre de sculpture elle passe pour une des plus riches mosquées après celle de la Mecque. On n'y entre qu'en portant ses chaussures à la main.

A quatre heures, je me suis rendu au Saint-Sépulcre, où les bons Pères Franciscains faisaient le Chemin de la Croix.

VINGT-QUATRIÈME JOURNÉE

Le 28 mars.

Le matin à huit heures réunion à la Grotte de l'Agonie à Gethsémani, lieu rempli du souvenir des douleurs qui ont précédé la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Messe, communion générale et instruction, puis procession dans le jardin où se trouvent les huit oliviers qui existaient du temps de Notre-Seigneur. Nous visitons ensuite l'endroit où les apôtres dormaient pendant que leur divin Maître priait.

J'ai voulu aussi visiter l'endroit où Notre-Seigneur pleurait sur Jérusalem. Hélas ! dans combien d'endroits aurait-il à pleurer aujourd'hui !

A quatre heures, je me rends à la procession qui a lieu au Saint-Sépulcre.

VINGT-CINQUIÈME JOURNÉE

Le 29 mars.

Le matin à six heures, je me rends au Saint-Sépulcre pour y faire mes dévotions et entendre plusieurs messes. A neuf heures, réunion du pèlerinage à la Caserne turque pour le

Digitized by Google

Chemin de la Croix. Nous sommes encore divisés en trois groupes pour comprendre plus facilement l'explication des stations. De retour au Saint-Sépulcre, trouvant les portes fermées par les Grecs, nous répétons la procession du Vendredi-Saint au couvent de Saint-Sauveur, en portant la grande croix sur nos épaules

Dans mes visites au Saint-Sépulcre, j'ai baisé plusieurs fois la pierre de l'onction pour mes parents et amis.

VINGT-SIXIÈME JOURNÉE

Le 30 mars.

A cinq heures du matin, la moitié du pèlerinage au moins est allée à Jaffa prendre le bateau pour Caïpha, pour se rendre de là à Nazareth, au Mont-Thabor et au lac de Tibériade. Comme j'avais visité cette contrée l'année dernière, je suis resté à Jérusalem, et j'y resterai jusqu'à notre départ pour la France.

Ce matin, je me suis rendu avec deux de mes camarades à Gethsémani pour faire le Chemin de la Croix. De là, nous nous sommes rendus au *Pater* et au mont des Oliviers. Après-midi nous visitons le tombeau d'Absalon, la fontaine de Siloë et la vallée de Josaphat. De là nous nous rendons au Saint-Sépulcre, pour à une cérémonie grecque à laquelle assistaient plus de mille Russes. Tout le Saint-Sépulcre était magnifiquement illuminé. En voyant cette assemblée grandiose, on se prenait à regretter qu'ils ne fussent pas catholiques, car ces schismatiques étaient vraiment édifiants par leur recueillement et leur modestie.

VINGT-SEPTIÈME JOURNÉE

Le 31 mars.

Réunion chez les Frères à sept heures du matin. Nous avons eu, comme d'habitude, messe, communion et instruction. J'ai été au couvent de Saint-Pierre rendre visite au R. P. Ratisbonne

Digitized by Google

et au R. P. Zéphirin, supérieur du couvent. Ensuite je visite la *Casa Nova* à la Flagellation et l'*Ecce-Homo*. Le P. Matthieu nous fit une très belle instruction.

VINGT-HUITIÈME JOURNÉE

Le 1er avril.

Réunion à Sainte-Anne. Exercices habituels par le Père Matthieu. A la grotte où la sainte Vierge est née, le bon Père prit la parole pour nous engager à imiter Marie et à dire comme elle : Oh ! mon Jésus, tout mon être est à vous : mon cœur, mon âme, mes fatigues, ma vie, ma mort. Rien pour le démon. Tout à Jésus par Marie !

Après cette réunion, je fis une visite au Saint-Sépulcre, à l'hospice autrichien, à l'*Ecce-Homo*. Je visite l'infirmerie tenue par les bonnes Sœurs de Sion et où plus de cent personnes de toutes les conditions et de toutes les religions viennent chaque jour chercher des médicaments, que le P. Ratisbonne leur donne gratis. Ces chères Sœurs sont vraiment des anges de douceur, de bonté et de dévouement.

VINGT-NEUVIÈME JOURNÉE

Le 2 avril.

Après avoir entendu la messe au Saint-Sépulcre, je vais au couvent du Saint-Sauveur, faire une petite visite au P. Joseph, qui me chargea encore de plusieurs commissions pour Paris. Il me donna encore quelques souvenirs. Ce bon Père est la charité même, il ne garde absolument rien pour lui. En me quittant, il m'embrassa. J'étais vraiment confus de ce qu'un saint, car il est considéré comme tel, embrassât un pauvre pécheur comme moi.

J'allais ensuite à l'*Ecce-Homo* prendre une commission pour Nantes. Elle me fut donnée par le petit pèlerin dont je vous ai parlé, et qui, l'année dernière, lors de notre visite au couvent des Grecs schismatiques, nous fit entrer dans une nichée de

Digitized by Google

chiens, croyant nous conduire dans une chapelle!... Il est maintenant gardien de la chapelle de l'*Ecce-Homo*.

Pour occuper mon après-midi, j'allais voir trois pèlerins malades à l'hospice Saint-Louis. Cet hôpital peut rivaliser, pour la tenue, avec les premiers hôpitaux de Paris.

A quatre heures procession au Saint-Sépulcre.

TRENTIÈME JOURNÉE

Le 3 avril.

A sept heures du matin, réunion au Saint-Sépulcre, messe, communion et instruction par un Père missionnaire venant du Cap Nord. Il nous parla de la grande faveur que le bon Dieu nous avait accordée en nous permettant de visiter les saints lieux, bonheur que tant d'autres, malgré leur grand désir, ne pourront jamais connaître. Il nous dit aussi de ne pas oublier les nombreuses indulgences et les grâces obtenues, et dont nous devions faire bénéficier ceux et celles pour qui nous devons prier et particulièrement les âmes du purgatoire. Il nous donna en même temps quelques avis sur la manière de nous conduire dans le monde, une fois rentrés dans notre pays. « Souvenez-vous, dit-il en terminant, que vous avez visité les plus grands sanctuaires du monde par rapport aux souvenirs qui s'y rattachent. »

A une heure après-midi, nous nous réunissons à la Grotte de l'Agonie à Gethsémani, conduits par le même Père, qui nous parla pendant plus d'une heure des pèlerinages russes à Jérusalem et de ceux des musulmans à la Mecque. Ces derniers se réconcilient avec leurs ennemis un mois avant leur départ et, longtemps avant d'arriver au but de leur pèlerinage, se labourent la poitrine pour se purifier, se sentant indignes d'approcher sans souffrir d'un endroit si saint pour eux. Et ces sacrifices, ils se les imposent pour un faux dieu.

Les Russes, eux, viennent à pied de leur pays à Jérusalem. Il y en a qui mettent six mois à faire ce chemin en portant sur leur dos ce dont ils ont besoin pour un si long voyage. Ce sont là de vrais pèlerins. Quant à nous, catholiques, nous ne

Digitized by Google

sommes que des demi-pèlerins, car nous voyageons presque toujours soit en voiture, soit en chemin de fer ou en bateau.

Après cette instruction, procession dans le jardin de Gethsémani. Ce fut là encore une bonne et délicieuse journée.

TRENTE-ET-UNIÈME JOURNÉE

Le 4 avril.

Départ de Jérusalem pour Jaffa. A cinq heures du matin, les voitures nous attendent par un temps magnifique. Nous partons à toute vitesse, mais ce n'est pas sans regret que nous traversons les montagnes de la Judée.

A onze heures nous arrivons à Ramleh où un bon repas nous attend chez les bons Pères Franciscains. Nous repartons à midi. A trois heures nous arrivons à Jaffa, en traversant de nouveau le beau jardin d'orangers. Embarquement immédiat, sans accident.

TRENTE-DEUXIÈME JOURNÉE

Le 5 avril.

Le matin, à notre réveil, nous trouvons devant Caïpha. Le temps est beau. A sept heures nous débarquons pour nous rendre au Mont-Carmel. En arrivant l'on nous sert le café. Après déjeûner, nous assistons à la messe suivie d'une belle instruction. A cinq heures du soir réunion à l'église et à sept heures coucher.

TRENTE-TROISIÈME JOURNÉE

Le 6 avril.

La messe du pèlerinage est célébrée à sept heures du matin, communion générale et instruction faite par le Père supérieur du couvent, sur l'Orient et les grands souvenirs qui s'y ratta-

Digitized by Google

chent, sur ces grands hommes qui y ont vécu jusqu'à la venue de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Ensuite eut lieu la procession à la grotte d'Elie, école des prophètes. Après s'organise alors le départ pour Caïpha où nous devons nous embarquer à deux heures. Mais la mer étant mauvaise, quarante personnes seulement, parmi lesquelles je me trouvais, purent monter à bord. Une partie du pèlerinage coucha à Caïpha et l'autre au Mont-Carmel.

TRENTE-QUATRIÈME JOURNÉE

Le 7 avril.

Embarquement général à neuf heures, par une belle mer. Départ à dix heures pour l'Europe. Nous nous éloignons à regret en jetant un dernier regard sur cette terre bénie dont le souvenir nous accompagnera jusqu'à la mort.

Adieu Jérusalem ! Adieu Bethléem ! Adieu Nazareth ! Adieu beau Mont-Carmel, adieu probablement pour toujours !...

Un dernier coup d'œil sur cette belle plage de Caïpha, sur cette belle forêt de palmiers, et nous quittons ce pays des grands souvenirs, où ont vécu tant d'hommes célèbres, des prophètes qui ont annoncé la naissance, la vie et la mort de Jésus-Christ ; nous quittons ces vénérables Pères de la Terre-Sainte, dont la bienveillante hospitalité restera gravée dans nos cœurs ; nous quittons cette population si simple et si polie envers nous, ce pays si fertile s'il était mieux cultivé ; et nous jetons un dernier adieu à tout et à tous.

Deux messes sont célébrées sur le navire. A une heure, nous avons le chapelet et le soir à huit heures, bénédiction du Très-Saint Sacrement.

TRENTE-CINQUIÈME JOURNÉE

Le 8 avril.

La mer est admirable. Trente messes sont dites à bord ; il y a environ 250 communions. Comme hier, à une heure il y a chapelet et à huit heures, Bénédiction.

Digitized by Google

TRENTE-SIXIÈME JOURNÉE

Le 9 avril.

Le temps est toujours magnifique. Mêmes exercices que les jours précédents avec une touchante instruction du P. Matthieu qui nous dit que si nous voulons sauver notre patrie, il ne suffit pas d'être catholiques chez soi, mais qu'il faut l'être encore dans les rues, sur les places et dans les établissements publics, et il faut être prêt à l'affirmer partout et devant tous.

Nous voici en face de l'île de Candie célèbre par son sucre. Le sommet de ses montagnes est couvert de neige.

TRENTE-SEPTIÈME JOURNEÉ

Le 10 avril.

La mer est un peu grosse et à cause du roulis on n'a pu célébrer que quelques messes. Le nombre des communions est à peu près le même que celui des jours précédents. Le Saint-Sacrement est exposé jour et nuit. Toujours les mêmes exercices religieux.

TRENTE-HUITIÈME JOURNÉE

Le 11 avril.

Aujourd'hui la mer est très mauvaise et l'on se voit obligé de descendre le Saint-Sacrement dans le salon des premières. A sept heures une messe seulement. Le mauvais temps se continue le long de la journée. On ne peut aller sur le pont du navire, où viennent échouer les vagues. Plus de la moitié des pèlerins sont malades.

TRENTE-NEUVIÈME JOURNÉE

Le 12 avril.

Nous nous réveillons par un beau temps. La mer est très calme à la grande surprise de tous, et pour comble de bonheur

Digitized by Google

nous sommes en Europe, devant le mont Etna en Sicile. Le lever du soleil est de toute beauté. Nous voici bientôt devant Messine, une belle ville, de beaux monuments et un sol bien cultivé. Nous entrons dans le détroit ; il faut une bonne heure pour le traverser dans sa largeur.

Le matin, messe et première communion de neuf matelots. Pour la circonstance le commandant a fait pavoiser la chapelle de drapeaux et de bannières. Dans son discours, s'adressant aux premiers communiants, le P. Matthieu a trouvé des accents émouvants qui ont touché tous les cœurs. Apres cette belle cérémonie, on a dressé une table sur le pont pour nos neuf matelots, et ils ont été servis par un prêtre. Pendant tout le repas l'on n'a cessé de chanter des cantiques. Ces chers matelots n'avaient jamais été à pareille fête de leur vie. Nous partagions pleinement leur bonheur.

Nous voilà en face de l'île de Stromboly, montagne volcanique d'où il sort beaucoup de fumée. A ses pieds de beaux villages. Elle est entourée de beaucoup d'autres petites îles très belles, ce qui donne un coup d'œil très pittoresque.

A trois heures sermon par le P. Matthieu. Pour terminer la fête de première communion des matelots, le Père leur remet le Scapulaire de Notre-Dame du Mont-Carmel, avec crucifix, chapelet et médailles.

A sept heures du soir, réunion sur l'avant du navire. Les membres des Cercles catholiques, au nombre d'une vingtaine, écoutent une instruction du P. Martigny, Jésuite. A huit heures bénédiction du Très-Saint Sacrement.

QUARANTIÈME JOURNÉE

Le 13 avril.

La mer est très belle. L'on célèbre trente messes sur le pont. Communions très nombreuses.

Arrivée à Civita-Vecchia, port de Rome, à midi et demie. Nous sommes obligés de payer trois mille francs pour le débarquement et pour le séjour de quarante-huit heures dans le port. Une quarantaine de petits bateaux viennent nous prendre. Civita est une petite ville assez coquette.

Digitized by Google

A deux heures le débarquement s'effectue sans accident. Nous nous rendons immédiatement à la gare, mais là c'est un encombrement indescriptible. Un seul guichet pour donner les billets à 380 personnes. Départ pour Rome à cinq heures et demi pour arriver à huit heures. Une file de voitures nous attend. Nous montons au nombre de dix en voiture et l'on nous conduit à l'hôtel d'Italie. Il était au complet. Après avoir frappé vainement à une autre porte, nous arrivons enfin à l'hôtel Américain où nous trouvons de la place. A Rome comme à Marseille, l'on fait payer cher les voitures aux pèlerins.

QUARANTE-ET-UNIÈME JOURNÉE

Le 14 avril.

Dimanche, rendez-vous à Saint-Pierre. Les 380 pèlerins ne remplissaient pas la moitié du chœur de la chapelle Saint-Pierre. Communion générale et instruction par le Père Bailly, directeur du pèlerinage. Il nous a donné en même temps toutes les indications pour les exercices de la journée. La cérémonie se termine à dix heures.

A onze heures, réunion à la porte du Vatican pour l'audience de Sa Sainteté. Elle a commencé à midi et a duré jusqu'à trois heures. Cette fois j'ai été plus heureux qu'à la canonisation de saint Labre : j'ai eu le bonheur de parler à Sa Sainteté.

J'ai dû traverser une file de soldats de la garde de Sa Sainteté, pour arriver à son trône. Léon XIII est accompagné de deux cardinaux et du Père Bailly qui nous présente. Le Pape me demanda à quel diocèse j'appartenais. Je lui répondis : Très Saint-Père, je suis de celui de Paris, petit ouvrier, membre du Cercle catholique de Montparnasse. Puis je lui baisai le pied et sa bague. Il me dit alors : « Bien, bien, mon enfant, soyez toujours bon catholique, » et me donnant deux petites tapes sur la tête avec sa main, il me bénit. Je désirais lui demander sa bénédiction pour tous mes parents, mais il me fut impossible de prononcer une parole de plus, tellement j'étais ému en pensant que le dernier des mortels comme moi pouvait être admis en présence du plus grand Roi du monde,

Digitized by Google

du représentant de Notre-Seigneur Jésus-Christ sur la terre.

Léon XIII fut d'une grande affabilité, d'une douceur sans pareille et d'une grâce d'ange. Sa Sainteté paraissait bien fatiguée. On se représente facilement l'émotion et la joie des pèlerins.

En sortant, nous prenons des voitures à toute vitesse pour nous rendre à Sainte-Marie-Majeure, le plus beau temple du monde dédié à la Sainte-Vierge. Nous eûmes le bonheur de voir Son Eminence le Cardinal Pecci, frère de Sa Sainteté, présider notre réunion.

La crèche de l'enfant Jésus fut découverte et nous pûmes la vénérer tout à notre aise. On nous fit voir encore d'autres reliquaires, entre autres celui qui contient un morceau de la vraie croix et une épine de la couronne de Notre-Seigneur, etc. Toutes ces reliques étaient présentées à notre vénération par dix prêtres les plus vénérables du pèlerinage.

En quittant Sainte-Marie-Majeure nous avons été visiter l'église Sainte-Croix de Jérusalem, puis Saint-Jean de Latran, ancienne demeure des Papes et la première cathédrale du monde. Ensuite nous nous sommes rendus à la *Scala Santa*, qui est l'escalier que Notre-Seigneur Jésus-Christ gravit pour comparaître devant Pilate. On ne le monte qu'à genoux. Malgré la fatigue de ce jour, je le compte encore parmi les plus beaux de ma vie.

QUARANTE-DEUXIÈME JOURNÉE

Le 15 avril.

Je me suis levé à cinq heures du matin, ainsi qu'un curé espagnol qui avait couché dans la même chambre que moi. Je lui ai proposé de visiter quelques églises et il accepta. C'était le dernier jour que nous devions passer à Rome.

Nous commençâmes par la place du Peuple jusqu'à la place de Venise, en suivant le Corso. A droite et à gauche nous avons visité toutes les églises que nous avons rencontrées. Elles sont toutes plus belles et plus riches les unes que les autres. Nous avons fini par l'église des Saints-Apôtres, où

Digitized by Google

on célébrait la fête du Centenaire de saint Benoît Labre. C'est une des plus belles cerémonies que j'ai vues de ma vie. L'église était resplissante de lumière. Il y avait une quantité innombrable de lustres; depuis le haut des voûtes, descendant de chaque côté, jusqu'à huit pieds du sol, ce n'étaient que des feux. Jugez du coup d'œil que présentait tout cet ensemble de lumières. La cérémonie était présidée par le Cardinal Pecci, frère de Sa Sainteté. Son Eminence était accompagnée de plusieurs prélats et d'un grand nombre de prêtres. L'église était remplie par une foule de fidèles. Le pèlerinage y était au complet.

En sortant, nous prîmes le tramway qui nous conduisit à Saint-Laurent hors les Murs. C'est là que se trouve le tombeau de Pie IX et celui des zouaves français tués à Montana pour la défense du Pape; là aussi se trouve le cimetière de la ville qui renferme de très grandes richesses. Tous les tombeaux sont en marbre et sculptés avec un grand art.

Pendant cette excursion, les heures ont marché trop rapidement. Il est deux heures, et à trois heures nous devons être au chemin de fer. Il faut donc se hâter vers la gare.

Vous voyez, cher lecteur, que mon court séjour à Rome a été bien employé. Mais tout finit ici bas. Nous voilà partis de la Ville éternelle, du séjour du représentant de Jésus-Christ sur la terre. Ce n'est pas sans regrets que nous avons quitté cette cité avec ses églises si nombreuses et si riches, où se trouvent les tombeaux des Apôtres. Cependant nos cœurs débordaient de joie.

Arrivés à Civita-Vecchia à six heures du soir, nous nous embarquons immédiatement. La mer est belle. Le départ a lieu à sept heures du soir.

QUARANTE-TROISIÈME JOURNÉE

Le 16 avril.

Le temps et la mer sont admirables. A six heures du matin nous sommes en face de l'île de Corse et de ses montagnes aux sommets couverts de neige. On célèbre deux messes. Commu-

Digitized by Google

nion générale et instruction par le Père Bailly. Deux énormes poissons, des cachalots, mesurant bien vingt mètres de long et d'une grosseur énorme, suivent le bateau pendant quelque temps, puis disparaissent. Ensuite un marsouin défie le navire pendant un bon quart d'heure ; il nage devant nous. C'était curieux à voir.

A cinq heures l'on commence à voir les côtes. Peu à peu nous longeons les îles d'Hyères qui sont au nombre de trois, et un moment après nous remarquons le phare de Toulon. A onze heures du soir nous arrivons à Marseille.

QUARANTE-QUATRIÈME JOURNÉE

Le 17 avril.

Nous débarquons à cinq heures du matin et nous nous rendons immédiatement à Notre-Dame de la Garde, où nous entendons la messe et recevons la sainte communion de la main du R. P. Bailly. La cérémonie s'est prolongée jusqu'à dix heures.

A onze heures nous nous rendons à la douane pour prendre nos bagages. Les employés furent très aimables avec nous, ce à quoi nous ne nous attendions pas ; car il arrive parfois qu'on se fait un plaisir de taquiner les pèlerins. Dès que je fus libre, je me rendis chez mon cousin qui fut très surpris et enchanté de me voir, ainsi que sa famille. Je fus reçu de la façon la plus cordiale ; nous causâmes ensemble du pays, de notre famille, voire même de la politique et de la grève que les hommes du port font en ce moment. Je déplorais ces arrêts dans le travail ; ils ruinent la France. Mon cousin qui, lui aussi, ne travaille pas, me disait que le port de Gênes profitait de cela pour s'attirer le commerce et les bateaux étrangers.

A huit heures, mon cousin et sa famille vinrent me conduire jusqu'à la gare et me chargèrent de leurs salutations pour tous leurs parents de Revereulaz. A neuf heures, je leur fis mes adieux et le train partit.

Digitized by Google

QUARANTE-CINQUIÈME JOURNÉE

Le 18 avril.

Après une nuit en chemin de fer, nous arrivons à Lyon à neuf heures du matin. Il y eut une heure d'arrêt, le temps de déjeûner. A dix heures, départ, et à onze heures du soir nous étions à Paris, tous bien fatigués. Le lendemain, vendredi, je fis toutes les commissions dont je m'étais chargé et le samedi j'allai serrer la main à quelques amis. Le dimanche, je fis ma rentrée au Cercle catholique de Montparnasse et le lundi j'étais à l'ouvrage.

Pendant tout le voyage, le bon Dieu m'a favorisé d'une santé parfaite. Je n'ai pas eu la moindre indisposition, point de mal de mer, et aujourd'hui je me porte encore mieux qu'au départ. Je ne saurais trop remercier Dieu de cette grande faveur.

Ce voyage à Jérusalem est le plus beau pèlerinage que l'on puisse faire dans le monde. Jamais je n'oublierai l'aimable accueil qui nous a été fait partout. Vous désirez sans doute quelques détails sur Jérusalem et ses environs. Je vais essayer de satisfaire votre légitime curiosité :

La ville de Jérusalem est entourée de remparts formidables. On y entre par cinq portes : la porte de Damas ou Naplouse, au nord ; la porte d'Hérode, appelée aussi la porte d'Etienne, par les chrétiens, à l'est ; la porte d'Egremont et celle de Sion au sud, et la porte de Jaffa à l'ouest. Le commerce est presque nul à Jérusalem, on ne vend rien en dehors des choses nécessaires à la vie si ce n'est des objets de piété. La ville est très sale, mal bâtie et très pauvre. On voit que la malédiction divine s'appesantit sur cette ville. Les mœurs sont très réservées. Vous ne voyez pour ainsi dire jamais un homme et une femme ensemble dans la rue, pas même le mari et sa femme. Les habitants sont très sobres dans le boire et le manger, excessivement simples dans l'habillement ; le luxe et la coquetterie n'ont pas encore pénétré dans la Terre-Sainte. Quel contraste avec nos villes d'Europe, surtout avec Paris où le luxe est poussé au dernier point et plonge une infinité de familles dans la misère.

Digitized by Google

Bethléem a 6,000 habitants, moitié catholiques. C'est une des villes les mieux bâties de la Terre-Sainte. Le sol est bien cultivé; il y a beaucoup de vignes. Le site est beau.

Saint-Jean du désert a environ 1,000 habitants, et possède aussi beaucoup de vignes bien cultivées.

Naplouse a 20,000 habitants, à peu près tous musulmans. Cette ville est entourée de très beaux jardins.

Ramleh, situé dans une vaste plaine, possède une population de 5,000 habitants, parmi lesquels peu de catholiques.

Jaffa est un port de mer des plus dangereux. 8,000 habitants. Les catholiques sont en petit nombre. Les environs de la ville forment un vrai paradis terrestre. Ses jardins sont peut-être les plus beaux du monde.

Caïpha, petite ville assez coquette, de 5,000 habitants, contient peu de catholiques. Dans les environs et sur la plage il y a beaucoup de palmiers. Sur la hauteur se trouve le couvent du Mont-Carmel, un des plus grands de la Terre-Sainte. On peut jouir là d'un panorama splendide, qui s'étend sur les bords de la Méditerranée, Saint-Jean-d'Acre et le Liban.

Nazareth est une petite ville de 6,000 habitants dont un tiers de catholiques. Elle est assez mal bâtie, les rues sont sales. Elle possède une très belle église : l'Annonciation. Nazareth veut dire : pays des fleurs.

Le sol de la Terre-Sainte est très productif, il ne demande qu'à être cultivé. Mais comme toute chose ici-bas a son revers, il y a des endroits qui ne sont pas habitables par suite de manque d'eau. Le bon Dieu n'a pas fait un coin de terre où le bonheur soit parfait.

Pendant notre pèlerinage nous n'avons perdu personne des nôtres. Trois malades seulement sont restés à l'hospice Saint-Louis, à Jérusalem ; ils n'ont pu repartir avec nous ; mais en voyage déjà nous avons appris qu'ils allaient mieux.

Les Prussiens s'établissent presque en maîtres en Terre-Sainte. Ils ont établi une belle colonie à Jaffa, une autre à Jérusalem et ils ont le monopole du Saint-Sépulcre et du couvent bâti sur l'emplacement où Jésus est né à Bethléem.

Les pèlerinages français font beaucoup de bien en Orient et relèvent le prestige de la France ; elle en a grand besoin.

Digitized by Google

Un mot de Notre-Dame de la Garde à Marseille. C'est un sanctuaire très riche, dont tous les murs sont couverts d'ex-voto. On y jouit d'un panorama admirable sur la mer et sur la ville et ses environs.

Etat du personnel du diocèse patriarcal de Jérusalem

Son Excellence Mgr Vincent Bracco, né à Torraza, diocèse d'Albenga, Italie, le 14 septembre 1835, sacré évêque de Magida le 13 mai 1866; promu patriarche latin de Jérusalem, le 21 mars 1873; grand maître de l'Ordre équestre du Saint-Sépulcre, etc.

VICAIRE GÉNÉRAL

M. Pascal Appodia, né à Subiaco, Italie, en 1834, ordonné prêtre en 1860, venu en mission en 1864; nommé chanoine honoraire, le 20 décembre 1870; créé vicaire général en 1880.

Vicaire patriarcal de l'île de Chypre: M. Riccardo Branco, né à Chypre le 10 août 1840; ordonné prêtre le 15 juin 1867; nommé chanoine honoraire le 16 avril 1878; institué vicaire patriarcal à Chypre en 1883.

CHANCELLERIE DU PATRIARCAT LATIN

M. Joseph Tanus, né à Nazareth, Palestine, le 1er novembre 1838; ordonné prêtre, le 30 mai 1863; nommé chancelier, en 1866, et chanoine du Saint-Sépulcre le 8 janvier 1871.

SECRÉTARIAT

M. Joseph Amable Coderc, né à Clermont-Ferrand, France, le 19 octobre 1831; entré en mission le 27 février 1856; nommé chanoine le 1er avril 1866; secrétaire et économe général du patriarcat.

Digitized by Google

CHANOINES DU SAINT-SÉPULCRE

MM.	Entrée en mission	Promotion
Antoine Belloni, né à Oneille, Italie, le 20 août 1831, fondateur et directeur de l'Œuvre de la Sainte-Famille. . .	20 mai 1859	1er janvier 1864
Louis Poyet, protonotaire apostolique, né à Saint-Germain de l'Espinasse, diocèse de Lyon, France, le 10 septembre 1815	4 nov. 1852	18 déc. 1864
Joseph-Amable Coderc, né à Clermont-Ferrand, France, le 19 octobre 1831 .	27 fév. 1856	1er avril 1866
Antoine Morcos, né à Jérusalem, le 1er août 1838, ordonné prêtre le 30 mars 1863.		5 janvier 1871
Joseph Tanus, né à Nazareth, Palestine, le 1er novembre 1838, ordonné prêtre le 30 mai 1863		8 janvier 1871
Pascal Appodia, né à Subiaco, Italie, en 1834, ordonné prêtre en 1860 . . .	1864	20 déc. 1870
Etienne Joly, né à Lyon, France, le 30 mai 1830	27 fév. 1856	22 déc. 1859
Emile Zaccaria, né à Chypre, le 5 mars 1837, ordonné prêtre le 30 mai 1863, professeur au séminaire patriarcal. .		23 déc. 1870
Emile Salatovich, né à Chypre, le 20 octobre 1839, ordonné prêtre le 19 décembre 1863, professeur au séminaire patriarcal		24 déc. 1870
Léopold Bonnard, né à Digne, France, le 4 mars 1837, ordonné prêtre le 27 décembre 1864, du Saint-Sépulcre, représentant l'Œuvre de la Sainte-Famille pour la France	15 oct. 1879	12 juin 1872
Ricardo Branco, né à Chypre, le 10 août 1840, ordonné prêtre, le 15 juin 1867, vicaire patriarcal dans l'île de Chypre.		16 avril 1878

Digitized by Google

Eglise concathédrale de Jérusalem

LES CHANOINES DU SAINT-SÉPULCRE

Sacristain :

M. Antoine Dikha de Jérusalem, ordonné prêtre en 1856.

Prêtres actuellement sans emplois dans la résidence patriarcale :

MM. Julien Bost, d'Usson, Loire, France, entré en mission en 1856, ordonné prêtre en 1859.
Simon Kajabégow, de Géorgie, entré en mission en 1857, chef spirituel [1] au Divan.
Antoine Morcos, chanoine déjà nommé pour Jérusalem ; habite Chifa de Damas. Ordonné prêtre en 1877 ; chef sprituel pour Saint-Jean-d'Acre.

Prêtres du patriarcat employés dans les établissements et non encore désignés :

MM. Raphaël Piperni, de Naples, Italie, entré en mission en 1874. attaché à l'œuvre de la Sainte-Famille.
Guillaume Barbéris, de Biella, Italie, entré en mission en 1878, attaché à l'œuvre de la Sainte-Famille.
Antoine Scansio, de Biella, Italie, entré en mission en 1881, attaché à l'œuvre de la Sainte-Famille.
Pierre Deroo, de Cambrai, France, ordonné en 1883, attaché à l'œuvre de la Sainte-Famille.

[1] On désigne sous ce nom, les prêtres chargés de représenter les catholiques et de soutenir leurs intérêts auprès du gouvernement local.

Digitized by Google

Séminaire patriarcal résidant à Jérusalem pendant l'hiver, à Beit-Jalla pendant l'été.

MM. Pascal Appodia, supérieur et vicaire général.
Théophile Salatovich, chanoine, professeur de théologie et de philosophie.
Emile Zaccaria, chanoine, professeur d'Ecriture-Sainte et de physique.
Joseph Villanis, de Carignano, Italie, professeur de langue latine, entré en mission depuis 1874.
Jean Khalit de Beit-Jalla, ordonné prêtre en 1873, professeur de langue arabe.
Jacques Arad, de Nazareth, ordonné prêtre en 1877, professeur de langue latine.
Cablan, laïque, économe.
Nombre des séminaristes : 28

Prêtres nouvellement ordonnés :

MM. Pierre Deroo, de Cambrai, France, ordonné le 19 mai 1883.
Michel Karam, de Tibériade, Palestine, ordonné le 10 mai 1883.

Clergé paroissial

La population catholique latine était à peine de 4,000 âmes en l'année 1848; elle s'élève aujourd'hui au nombre de 13,000 âmes environ, le reste se compose de musulmans, auquel il faut joindre un certain nombre de juifs et de schismatiques. Nous donnerons ci-dessous, avec le nom de chaque curé, celui de sa paroisse et autant que possible l'indication de l'année où elle a été fondée. Nous ferons connaître le chiffre approximatif de la population générale du pays et celui des catholiques latins.

Les amis de la Terre-Sainte constateront avec plaisir les progrès réalisés en ce pays depuis le rétablissement du patriarcat latin; mais en présence du chiffre énorme de la population

Digitized by Google

infidèle restant à convertir dans chaque paroisse et du nombre considérable de pays privés de pasteurs et d'églises, ils s'affligeront du manque de ressources et de la pénurie de sujets qui ralentissent forcément l'action de nos pieux missionnaires.

CLERGÉ PAROISSIAL	Paroisses	Année de fondation	Population générale environ	Catholiques latins
Le P. Grégoire Campos, Franciscain	Jérusalem		40,000	1,861
Le P. François-M. d'Alep, Francis.	Bethléem		6,000	3,033
Le P. Antoine de Tripoli, Francis.	St-Jean in Montana		1,200	146
Le P. Henri Collado, Franciscain	Ramleh		5,500	50
Le P. Philippe de Nazareth, Francis.	Jaffa		14,000	550
Le P. Egidius Geisler, Franciscain	Nazareth	1855	6,500	1,300
Le P. Joseph de Bethléem, Francis.	St-Jean d'Acre		9,000	200
Le P. Alexis du Cœur de Jésus, Carme	Caïpha		5,300	304
M. Antoine Damien, du patriarchat, né à Jérusalem, ordonné prêtre en 1877, curé de	Beit-Jalla	1853	3,000	630
M. Félix Sudah du patriarcat, né à Naplouse, Palestine, ordonné prêtre en 1877, curé de . . .	Gifneh	1856	550	254
M. Etienne Joly, chanoine déjà nommé, curé de	Birzeith	1856	1,200	142
M. Jean Sorena, né à Nazareth, du patriarcat, ordonné prêtre en 1869, curé de	Ramallah	1857	2,600	246
M. Simon Isaac, du patriarcat, né à Jérusalem, ordonné prêtre en 1863, curé de	Beit-Zahour	1859	700	141
M. Pierre Cormaz, Maronite, agréé par le patriarcat, curé de . .	Taïbeh	1860	900	206
M. Antoine Retz, du Patriarcat, né à Nazareth, ordonné prêtre en 1872, curé de	Naplouse	1862	20,000	50
M. Lombard, du patriarcat, Italien, né à Jaffa en Beyrouth, Syrie, ordonné prêtre en 1877, curé de	Galilée	1866	450	135

Digitized by Google

CLERGÉ PAROISSIAL.	Paroisses	Année de fondation	Population générale environ	Catholiques latins
M. Joseph Gatti du patriarcat, né à Viguzzolo, Italie, entré en mission en 1865, curé de . . .	Salt	1867	4,050	940
M. Théobald Navoni, du patriarcat, né à Bormida, Italie, entré en mission en 1874, curé de . .	Feheis	1874	650	152
M. Alexandre Maccagno, du patriarcat, né à Entraque, Italie, entré en mission en 1865, curé de	Karac	1875	5,000	700
M. Paul Bandali, du patriarcat, né dans les Romagnes, Italie, entré en mission en 1865, curé de .	Madaba	1875	nomade	205
M. Louis Monier, du patriarcat, né au Puy, France, entré en mission en 1879, curé de	Reineh	1878	800	95
M. Louis Piccardo, du patriarcat, né à Varrazé, Italie, entré en mission en 1870, curé de . .	Cheffa-Amar	1879	3,500	109
M. Tobia Dahdah, Maronite, agréé par le patriarcat, curé de . .	Raphidia	1881	650	108
M. Jean Trad, Maronite, agréé par le patriarcat, curé de	Zababde	1883	250	50
M. Eltas Ghalboun, Maronite, agréé par le patriarcat, curé de . .	Ain-Arie	1883	450	54
M. Georges Gatt, du patriarcat, curé de	Gaza	1880	7,300	471
M. Antoine Seanzio, du patriarcat, déjà nommé, curé de	Beit-Gémal	1880	120	120
ILE DE CHYPRE				
Vicaire patriarcal, M. Reccardo Branco, chanoine du Saint-Sépulcre, déjà nommé.				
Le P. Aurelle, Franciscain, curé de	Lanaréa		7,000	471
Le P. Jules de Vicence, Franciscain, curé de	Nicosie		20,000	102
Le P. Célestin Papi, Franciscain, curé de	Limazol		2,000	126

Digitized by Google

Ordres religieux

LES RR. PP. FRANCISCAINS

Custode général : le R^me^ P. Guido, de Cortona.

Vicaire de la custodie : le R^me^ P. Frédéric.

Les RR. PP. Franciscains sont établis :

1° A Jérusalem, où ils habitent le couvent de Saint-Sauveur, environ trente prêtres et dix Frères convers; la résidence du Saint-Sépulcre, une douzaine de religieux, et l'hôtellerie de *Casa-Nova* destinée à recevoir les étrangers. Ils possèdent en outre :

2° A Bethléem, un couvent avec une dizaine de prêtres et quelques Frères convers.

3° A Saint-Jean in Montana, un couvent composé de cinq ou six religieux.

4° A Nazareth, un couvent d'une dizaine de prêtres et d'un nombre un peu moindre de Frères convers.

5° A Jaffa, un hospice et six religieux.

6° A Ramleh, un hospice et six religieux.

7° A Tibériade, un hospice.

8° A Saint-Jean d'Acre, un hospice.

Les RR. PP. Franciscains possèdent également dans l'île de Chypre le couvent de Larnaca et les deux hospices de Limasol et de Nicosi. Ils ont fondé à diverses époques dans le diocèse de Jérusalem, onze paroisses qui sont à leur charge ainsi que divers établissements d'éducation et de charité.

Les RR. PP. missionnaires du Sacré-Cœur de Bétharam, du diocèse de Bayonne (France); résidence à Bethléem, Père Chirou, supérieur; P. Estrate, aumônier des Carmélites; Père Abbadie, missionnaire, et un Frère convers.

Les RR. PP. missionnaires d'Afrique

INSTITUÉS PAR S. E. MGR LAVIGERIE

Résidence à Jérusalem. Sanctuaire de Sainte-Anne. Ecole apostolique grecque. Supérieur, le R. P. Toulotte. Cinq reli-

Digitized by Google

gieux prêtres, trois Frères convers, un prêtre grec comme professeur, vingt séminaristes du rite grec-uni.

Frères des Écoles chrétiennes

Jérusalem. Etablissement fondé en 1878. Directeur, le très cher Frère Evagre. Sept Frères, deux cent dix élèves.

Jaffa. Etablissement fondé en 1882. Directeur, le très cher Frère Néon. Cinq Frères, cent cinquante élèves.

Caïpha. Etablissement fondé en 1883. Directeur, le très cher Frère Albéric. Quatre Frères, cent cinquante élèves.

Frères de la Sainte-Famille

Fondés en Terre-Sainte par M. le chanoine Belloni, du patriarcat latin.

Bethléem. L'orphelinat catholique de Bethléem est le berceau de cette Congrégation naissante ; on y compte six professeurs et une vingtaine de novices ou postulants. Le nombre des élèves auxquels ils sont appelés à donner leurs soins est environ de cent orphelins et de deux cents externes.

Beit-Gémal. Quatre ou cinq religieux de la Sainte-Famille ont été adjoints par M. le chanoine Belloni aux prêtres qui dirigent l'établissement agricole ; contenance du terrain, neuf cents hectares. Nombre des jeunes orphelins agriculteurs, cinquante.

Religieuses de Saint Joseph de l'apparition

Maison mère à la Capelette, banlieue de Marseille.

Jérusalem. Ecoles fondées en 1847. Supérieure, Sœur Germaine Audouard. Treize religieuses, deux cent quatorze élèves, se subdivisant de la manière suivante : cent cinquante-cinq catholiques, vingt-cinq schismatiques grecques, six turques, deux protestantes, vingt-six jeunes orphelines internes.

Hôpital Saint-Louis, six religieuses.

Digitized by Google

Bethléem. Ecoles, salle d'asile et dispensaire. Supérieure, Sœur Emélie Lamberty. Douze religieuses, deux cents élèves, parmi lesquelles cent quarante-huit catholiques, vingt-sept Grecques et Arméniennes, quinze Turques, dix orphelines internes.

Beit-Jalla. Ecoles fondées en 1875. Supérieure, Sœur Eudoxie Douxal. Cinq religieuses, soixante élèves, six orphelines.

Ramleh. Ecoles fondées en 1873. Supérieure, Sœur Polycarpe Castellan. Trois religieuses, soixante-quinze élèves.

Ramalla. Ecoles fondées en 1872. Supérieure, Sœur Béatrix Bécattini. Trois religieuses, soixante élèves, six orphelines internes.

Jaffa. Ecoles et hôpital.

Larnaca. Bel établissement. Ecoles, orphelines, hôpital et Miséridorde.

Nicosie. Maison d'école et Miséricorde.

Dames de Nazareth

Maison mère à Oullins, diocèse de Lyon.

Nazareth. Etablissement fondé en 1855. Ecoles et dispensaire. Supérieure, M^me^ Giraud. Dix religieuses, deux cent cinquante élèves externes, trente orphelines internes. Direction de la Congrégation des Mères chrétiennes et de celle des Enfants de Marie.

Caïpha. Ecoles et dispensaire établis en 1855. Supérieure, M^me^ de Vaux. Sept religieuses, deux cents élèves externes. Direction des Congrégations.

Saint-Jean d'Acre. Ecoles et dispensaire établis en 1855. Supérieure, M^me^ Grenet. Sept religieuses, deux cents élèves externes parmi lesquelles trente-cinq Turques. Direction des Congrégations.

Cheffa-Amar. Ecoles et dispensaire établis en 1855. Supérieure, M^me^ Charbelet. Sept religieuses, cent élèves externes. Direction des Congrégations.

Digitized by Google

Dames de Sion

Congrégation établie par le R. P. Ratisbonne, maison mère à Paris.

Jérusalem. Etablissement de l'*Ecce-Homo,* fondé en 1856, l'une des plus belles constructions de la Ville-Sainte. Environ vingt pensionnaires, quatre-vingt orphelines internes et une quarantaine d'externes.

Saint-Jean in Montana. Couvent et orphelinat fondés en 1856.

Religieuses Carmélites

Jérusalem. — Monastère fondé en 1878, sur la montagne des Oliviers, par M^me^ la princesse de la Tour-d'Auvergne.

Bethléem, Monastère fondé par M^lle^ Berthe d'Artigaux de Saint-Cricq, en 1875

Sœurs du Rosaire

ÉTABLIES PAR M. LE CHANOINE TANUS, DU PATRIARCAT LATIN

Jérusalem. — Maison mère fondée en 1882. Sept religieuses et deux postulantes.

Dignitaires du gouvernement de Jérusalem

Motassarrif ou gouverneur, Raouf pacha.

Cadi ou juge, Elhai Younes Vahbi.

Mofti (homme de loi), Taher Effendi.

Mohassebgi Elaucafi (directeur des legs pieux), Ahmad Ladmuri Effendi.

Mudir Tahrirat (directeur des correspondances), Asmat Effendi.

Digitized by Google

Mamour Emlak (directeur des domaines), Adham Effendi.
Mamour Tabo (directeur du cadastre), Kamil Effendi.
Mudir Aaschar (directeur des dîmes), Salem Bey.
Sandouc Amini (caissier), Fransis Rahil Effendi.
Raïs Baladié (président de la municipalité), Schehade Effendi.
Tabour Achassi (chef de police), Assem Bey.
Tahssildal (percepteur des impôts), Aly Effendi.

MEMBRES DU CONSEIL ADMINISTRATIF

Motassarrif (gouverneur), Raoul pacha.
Cadi (juge), Elhai Younes Vahbi.
Mofti (homme de loi), Taher Effendi.
Mohassebgi (trésorier), Assaad Effendi.
Rouhani (chef spirituel latin au Divan), M. Joseph Tanus, chanoine du Saint-Sépulcre.
Rouhani (chef spirituel grec), Hanania Effendi.
Rouhani (chef spirituel arménien), Vartabeth Yebram.
Rouhani (chef spirituel juif), Elyahou Effendi.
Membre musulman, Scheik Joussef Effendi Feschfesch.
Membre latin, Hanna Effendi Habasch.
Membre grec, Asteriadi Effendi
Secrétaire, Mohammed Effendi Jarallah.

Tribunal de première instance

Cadi, (juge président), Elhai Younes-Vahbi.
Membre musulman, Mohammed Kamel Edin Effendi.
Membre latin, Francis Effendi Conzo.
Baschkatir (secrétaire), Moussa Saadi Bey.

Tribunal criminel

Président, Helmi Bey.
Membre musulman, Abderrahman Effendi Haddouti.
Membre grec non uni, Elias Effendi Moschahouar.

Digitized by Google

Moddai Omumi (procureur général), Moklah Effendi.
Mostantie (instructeur des procès), Assaad Tarfi Effendi.
Président du tribunal de commerce, Ahmad Rassim Effendi.
Mamour Ejra (chargé de l'exécution), Othman Effendi Rschaker.
Raschkatib (secrétaire du mehkemé scharijé c'est-à-dire de la loi moussa), Effendi Schafie.

Hébron

Caimacam (gouverneur), Salem Effendi.
Cadi (juge), Hassan Hossni Effendi.

Jaffa

Caïmacam (gouverneur), Aly Nejnaï Effendi.
Cadi (juge) Mustafa Nuri Effendi.

Gaza

Caïmacam (gouverneur), Aref Effendi.
Cadi (juge), Khalil Hassan Effendi.

Représentants des puissances étrangères

Consul de France, M. Destrées.
Chancelier, M. Bertrand.
Consul d'Angleterre, M. Moor.
Chancelier, M. Cayat.
Consul d'Allemagne, M. Reitz.
Chancelier, M. Boness.
Consul d'Autriche, M. Strautz.
Consul d'Italie, gérant, M. Mini.

Digitized by Google

Consul de Russie, M. Kojewnikow.
Chancelier, Nébi.
Consul de Grèce, M. Brosky.
Consul d'Espagne, M. Sanz Y Enriquez.
Chancelier, M. Spagnolo.
Consul des Etats-Unis, M. Merill.

Corps médical de Jérusalem

1. Le docteur Sabadini, français catholique, médecin de l'hôpital catholique de Saint-Louis, fondé par M. le comte de Piellat.

2. Le docteur Mozaraky, grec ancien, médecin des hôpitaux grecs et russes.

3. Le docteur Nikifor Mozaraky, frère du précédent.

4. Le docteur Carpini, italien catholique, médecin de l'hôpital autrichien de l'ordre de Malte, dit vulgairement, hôpital du Tantour, chevalier de Saint-Jean de Jérusalem.

5. Le Frère Pierre Pietro, Franciscain, italien, médecin du couvent latin.

6. Le docteur Stauri Stamadicalés, grec, médecin de l'hôpital grec.

7. Le docteur Chapelin, anglais, médecin de l'hôpital anglais, et M. Elievische, son aide.

M. Constanti Photiades, grec, médecin de l'hôpital grec, pour la nation arabe.

9. Le docteur Sandrezky, allemand, protestant, ex-médecin de l'hôpital prussien.

10. Le docteur Einszler, hongrois, protestant, médecin municipal.

11. Le docteur Schwarz, juif autrichien, médecin de l'hôpital Rothschild.

12. Le docteur Paulus Paoulos, prussien protestant, médecin de l'hôpital israëlite.

13. M. Hoffmans, protestant prussien, médecin des diaconesses.

14. Le docteur Rochetillo, russe, médecin de l'hôpital russe.

15. Le docteur Puffelo, médecin du comité juif d'Amsterdam.

Digitized by Google

Population de la ville de Jérusalem

D'après les registres du gouvernement, on compte à Jérusalem 3,000 musulmans, 12,015 juifs, 919 grecs, 542 latins, 226 arméniens schismatiques, 60 protestsnts ; ce qui ne ferait en tout que 16,162 habitants. Or, il faut qu'on le sache bien, ce nombre n'est que celui des hommes capables de porter les armes ottomanes, on doit y joindre les femmes, les enfants et les étrangers ; ce qui rend tout à fait impossible une détermination précise et absolue du nombre des habitants. A l'exception des latins, personne en Terre-Sainte ne possède de registres tenus régulièrement. D'après les informations puisées aux meilleures sources, voici le chiffre approximatif de la population de Jérusalem :

Musulmans	9,000
Juifs de toutes les nationalités	35,000
Grecs et autres	2,800
Latins, y compris les étrangers.	1,860
Arméniens schismatiques	300
Protestants, y compris les colonies	1,080
Total des habitants de la ville	50,040

Pour connaître la population de plusieurs autres villes de Terre-Sainte, telle qu'elle est établie par les calculs des missionnaires du patriarcat, il faut consulter le tableau du clergé paroissial indiqué ci-dessus.

Principaux sanctuaires et lieux vénérables de Terre-Sainte

Jérusalem. — Les pèlerins qui débarquent à Jaffa peuvent y arriver facilement dans un jour. Jérusalem contient la Voie douloureuse, l'*Ecce-Homo,* le lieu du Prétoire, la chapelle de la Flagellation, le lieu de la maison du grand prêtre Anne, le

Digitized by Google

lieu de la maison de Caïphe, l'emplacement de la maison de saint Jean où est morte la sainte Vierge, le Cénacle, le lieu de la maison de saint Joachim et de sainte Anne, la célèbre vallée de Josaphat, Gethsémani et la grotte de l'Agonie de Notre-Seigneur, la montagne des Oliviers et le lieu de l'Ascension du Sauveur, remarquable par la trace de son pied laissée sur la roche nue, le tombeau de la sainte Vierge d'où les anges la retirèrent pour la porter au ciel en corps et en âme, la fontaine de Siloé, le champ d'Halcedama, enfin une multitude d'autres lieux vénérables, et surtout l'illustre basilique du Saint-Sépulcre qui renferme dans sa vaste enceinte : La pierre de l'onction sur laquelle fut embaumé le très saint corps de Notre-Seigneur, le saint Sépulcre témoin de sa résurrection glorieuse, la chapelle de sainte Marie-Madeleine, sur le lieu où Notre-Seigneur lui apparut sous la forme d'un jardinier, la colonne de la Flagellation, une prison de Notre-Seigneur Jésus-Christ, le lieu de la division des vêtements du Sauveur, le lieu de l'invention de la Sainte-Croix, la colonne d'*Impropere* sur laquelle le Christ était assis pendant le couronnement d'épines, le Calvaire avec ses poignants souvenirs et le lieu où la croix fut plantée.

Bethléem. — Cette ville n'est qu'à deux heures de marche de Jérusalem. A moitié chemin on rencontre le puits des Mages ou puits de l'Etoile; un peu plus loin se trouve le champ des Pois chiches, auquel se rattache une gracieuse légende; le tombeau de Rachel, enfin la citerne de David. Bethléem possède la basilique de la Nativité, construite par sainte Hélène, sur la grotte vénérable où naquit le divin Sauveur. Près de là se trouvent la grotte de Saint-Joseph, la chapelle des Saints-Innocents, l'autel et le tombeau de saint Eusèbe de Crémone, l'autel et le tombeau de sainte Paule et de sa fille, sainte Eustochie; le tombeau de saint Jérôme et l'oratoire de cet illustre docteur. La grotte du Lait, première station de la sainte Famille fuyant en Egypte, n'est qu'à quelques minutes de Bethléem. La fontaine scellée, les trois splendides vasques ou bassins du roi Salomon, ainsi que le jardin fermé mentionné dans les divines Ecritures, sont également à peu de distance de la cité de David.

Beit-Sahour, village des pasteurs, à un quart d'heure de

Digitized by Google

Bethléem, possède sur son territoire la grotte des pasteurs, l'emplacement d'une maison de saint Joseph, la citerne de Ber-Mariam à laquelle se rattache une gracieuse légende, et le champ de Booz, où vint glaner la pieuse Ruth. Le monastère de Saint-Sabas, fondé par saint Euthyme, n'est qu'à trois heures de Beit-Sahour. D'après Quaremius, il contenait dans son enceinte, vers la fin du VII[e] siècle, environ 4,000 religieux, autour desquels 1,000 cénobites vivaient dispersés dans les innombrables grottes du voisinage. Ce monastère, malheureusement habité aujourd'hui par les schismatiques, renferme les plus précieux souvenirs.

Ain-Karim où Saint-Jean-in-Montana, est peu éloigné de Jérusalem; on y voit, dans une chapelle taillée dans le roc, le lieu où naquit le précurseur de Notre-Seigneur Jésus-Christ. On y montre la fontaine de la sainte Vierge, la chapelle de la Visitation, le lieu de la prédication de saint Jean et la grotte où il se prépara, par une vie d'austérité, à l'accomplissement de son auguste mission.

Jéricho est à six heures de marche de Jérusalem. De cette antique cité il ne reste plus que des ruines, le plus souvent à fleur de terre et quelques méchantes masures. On y montre l'emplacement de la maison de Zachée et les restes bien conservés d'un aqueduc remarquable. La fontaine d'Elisée, dont les eaux amères furent adoucies par le prophète, n'est qu'à vingt-cinq minutes de la ville. Après vingt-cinq autres minutes de marche, on arrive à la montagne de la Quarantaine, ainsi nommée parce que Notre-Seigneur Jésus-Christ y jeûna pendant quarante jours et quarante nuits, après quoi il fut tenté par le démon. La grotte qu'habita le Sauveur a été transformée en chapelle, par les croisés. La montagne est criblée de cellules, autrefois occupées par de nombreux anachorètes. Le Jourdain est à deux heures de Jéricho. On y montre le lieu probable du baptême de Jésus-Christ, par saint Jean-Baptiste, et celui où les Israëlites passèrent le fleuve à pied sec. Il est à présumer que le lieu où le prophète Elie et son disciple Elisée divisèrent les eaux pour traverser le Jourdain n'est pas éloigné de là. A une heure de cet endroit mémorable et à trois heures de Jéricho, se trouve la Mer Morte, de 392 mètres plus basse que

Digitized by Google

la Méditerranée. Le pays dont elle est environnée porte encore les traces visibles de la malédiction de Dieu qui ruina les villes coupables de la Pentapole et les réduisit en cendres.

Hébron est à cinq heures de marche de Bethléem. Pour y parvenir on traverse l'ancien pays des Amorrhéens, ces géants, fils de Chanaan, vaincus par Josué à la bataille mémorable, où il arrêta le soleil. On arrive dans la vallée de Mambré et on salue en passant l'antique chêne d'Abraham. Hébron est une des villes les plus riches en souvenirs historiques. Elle renferme notamment une antique église construite par les croisés et transformée en mosquée par les musulmans. Le fanatisme de ces derniers ne permet pas aux chrétiens d'y pénétrer. On pense généralement qu'elle contient les tombeaux d'Abraham, d'Isaac, de Jacob, de Sara, de Lia et de Rebecca.

Béthanie, sur la route de Jéricho n'est qu'à une heure de marche de Jérusalem; on y voit la pierre du colloque près de laquelle Jésus s'entretenait avec Marthe peu avant la résurrection de Lazare, l'emplacement de la maison de Simon le lépreux, où sainte Madeleine répandit des parfums sur la tête du Sauveur, le lieu où était située la maison de sainte Marie-Madeleine et de sainte Marthe, enfin le tombeau de saint Lazare, dans lequel descendit le Sauveur pour ressucsiter son ami déjà décomposé par la mort.

Béthel, l'une des plus anciennes villes de la Palestine, est à quatre heures de marche de Jérusalem; c'est là qu'eut lieu la séparation d'Abraham et de Loth; c'est là aussi que Jacob vit ên songe l'échelle mystérieuse; que Débora fut ensevelie, que Samuel rendit la justice au peuple, que Dieu dessécha la main de Jéroboam levée contre son prophète; c'est enfin sur la route de Jéricho à Béthel que deux ours affamés dévorèrent quarante-deux enfants coupables d'avoir insulté le prophète Elisée.

Naplouse, ancienne Sichem, est à plus de huit heures de marche de Béthel et à douze heures de Jérusalem. Elle joua un très grand rôle dans l'histoire des Juifs et devint la capitale de la Samarie. Avant d'arriver à Naplouse, on visite le puits de la Samaritaine, célèbre par la rencontre que cette dernière y fit du Sauveur.

Sébaste, ancienne Samarie est à deux heures de Naplouse,

Digitized by Google

et à 14 heures de Jérusalem. Ville historique. Elle est célèbre par la prédication de saint Philippe; c'est la patrie de Simon le magicien; on y visite le tombeau des prophètes Abdias et Elisée, et de saint Jean-Baptiste.

Djenine, ancienne Engannin, ville lévitique, de la tribu d'Issachar, est à deux heures de marche de Sébaste et à seize environ de Jérusalem, sur la frontière de la Galilée et de la Samarie On pense généralement que Notre-Seigneur guérit les dix lépreux dans cette dernière ville.

Zeraïne, l'ancienne Gezrahel, est à deux heures de Djenine. Cette ville est célèbre par la victoire de Jéhu sur les fils d'Achab et la mort tragique de l'impie Jésabel. Non loin de Zéraïne, au pied nord-est de la montagne de Gelboé, se trouve la célèbre source près de laquelle Gédéon choisit les trois cents soldats avec lesquels il devait vaincre les Madianites.

Soulem, autrefois Sunam, n'est qu'à une heure de Zéraïne. Les Madianites et les Amalécites vinrent y camper avant leur combat contre Gédéon, ainsi que les Philistins avant leur bataille contre Saül. C'est à Sunam que le prophète Elisée ressuscita le fils de la femme dont il avait reçu l'hospitalité.

Naïm est à une heure de Soulem. On y montre le lieu où Jésus-Christ ressuscita le fils de la veuve de Naïm. En continuant sa route vers Nazareth, on rencontre après deux heures de marche le champ de bataille de Débora et de Barac, et vingt-cinq minutes plus tard la hauteur d'où les Nazaréens voulurent précipiter Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Nazareth est à trente-cinq heures de Jérusalem. Sur le lieu même qu'occupait autrefois la maison de la très sainte Vierge, et sur les fondements de cette maison vénérable se trouve l'église de l'Annonciation de laquelle on descend dans la sainte grotte où l'ange apparut à Marie. Sur la paroi de l'autel dont elle est décorée on peut lire ces mots : *Hic Verbum caro factum est.* « C'est ici que le Verbe s'est fait chair. » Non loin de là on peut visiter la grotte qu'on dit avoir été la cuisine de la sainte Vierge. On montre également à Nazareth la fontaine de la Vierge, la chapelle bâtie sur l'emplacement de l'atelier de saint Joseph, la place de la Synagogue où Notre-Seigneur

Digitized by Google

souleva contre lui la haine des habitants du pays en leur annonçant le royaume de Dieu. Le précipice destiné au Sauveur par ses aveugles ennemis est à trois kilomètres sud de Nazareth. Non loin de là on peut visiter l'emplacement de l'antique chapelle de Notre-Dame de l'Effroi; la pierre *Mensa Christi,* qui aurait servi de table à Jésus et à ses apôtres après la résurrection n'est pas éloignée de la synagogue désignée plus haut. Le mont Thabor, avec sa vénérable chapelle de la transfiguration, est à trois heures de Nazareth.

Tibériade, est à cinq heures du mont Thabor et à quarante heures environ de Jérusalem; elle est remarquable par son splendide lac autrement dit mer de Galilée, dont les eaux douces et poissonneuses, sont de 230 mètres plus basses que celles de la Méditerranée. C'est dans ce lac qu'eut lieu la pêche miraculeuse et que fut pris, par saint Pierre, le poisson dans la bouche duquel on trouva la pièce d'argent destinée à payer l'impôt. C'est sur ce lac aussi que le Sauveur commanda aux vents et à la tempête. Une chapelle dédiée au prince des Apôtres marque, dit-on, la place où le Seigneur dit à Pierre: « Pais mes agneaux; pais mes brebis. » Non loin de Tibériade est situé le pays de Medjdel, autrement dit Magdala, patrie de sainte Marie-Madeleine, et à une heure de cet endroit les ruines du village de Bethsaïde, d'où sortirent les trois apôtres Pierre, Philippe et André.

Capharnaüm est à trois heures de Tibériade, sur les bords du lac. Le Sauveur y a prêché sa doctrine et fait de nombreux miracles. A deux petites heures de Capharnaüm se trouve l'emplacement de Bethsaïde, où Notre-Seigneur ouvrit les yeux à un aveugle. Non loin de Bethsaïde, de l'autre côté de la mer, Jésus fit la multiplication des cinq pains et des deux poissons avec lesquels cinq mille hommes furent rassasiés.

De Tibériade à Loubieh, et de Loubieh à Nazareth, on rencontre sur son passage la montagne des Béatitudes, le champ des Epis, Cana en Galilée et leurs merveilleux souvenirs.

Caïpha et le mont Carmel sont à huit heures de Nazareth. C'est la région des prophètes et des grands souvenirs monastiques. Le pèlerin peut s'y recueillir, récapituler en quelque sorte les impressions profondes ressenties durant ses pieux

Digitized by Google

voyages en Terre-Sainte et entonner en signe de départ le *Te Deum* solennel.

BONNE LEÇON D'UN MUSULMAN

Dans la ville de Constantinople, leur capitale, les Turcs, quoique mahométans, supportent, favorisent même les processions que les catholiques font dans leurs quartiers le jour de la Fête-Dieu ; ils leur prêtent leurs musiques militaires et des compagnies de soldats pour l'escorte.

Dans une de ces dernières années, un Français, esprit fort, voulut traverser la procession malgré la haie formée par les militaires turcs ; un des soldats lui dit : Etes-vous chrétien ? — Oui certes, répondit le Français. — Eh bien, ajoute le Turc, laissez donc passer votre Dieu, vous passerez après lui. Le pauvre Français resta confus et il y avait de quoi.

PROVERBES ORIENTAUX

1. L'ignorance est une méchante monture qui fait sans cesse broncher celui qui a le malheur de s'en servir.
2. La puissance n'a point d'amis, l'envie n'a pas de repos, le crime point de satisfaction.
3. Le monde n'a de constant que son instabilité.
4. N'allume pas la lampe de jour si tu veux qu'elle dure toute la nuit.
5. La plus petite graine produit souvent le plus grand arbre.
6. Celui qui écoute, gagne ; celui qui parle trop, perd.
7. Si tu veux réussir dans tes affaires, évite de t'occuper de celles des autres.
8. Il vaut mieux se servir de ses mains pour gagner sa vie que de les tendre pour la demander.
9. Donne des coups à ton chien, il ne te quittera pas ; cesse de faire du bien à ton semblable, il t'abandonnera.
10. Le riche ignorant est un âne dans une écurie magnifique ; le savant indigent est une perle dans l'ordure.
11. La vie est un sommeil dont la mort est le réveil.
12. La mouche à miel ne brille pas autant que le papillon.

Digitized by Google

13. On peut apprécier en quelques heures l'instruction d'un homme, il faut des années pour connaître son cœur.

14. Les grands arbres sont longs à croître ; il ne faut qu'un instant pour les renverser.

15. Les grands caractères s'épurent dans le creuset de l'adversité ; les petits s'y évaporent.

16. La lumière réjouit l'honnête homme et trouble le scélérat.

17. La sagesse est comme l'or, elle a cours en tout pays.

18. Le lapin qui habite l'antre du lion, ne craint pas la griffe du renard.

19. On ne connaît ses amis qu'après avoir eu recours à eux.

20. C'est vouloir se rendre coupable que de chercher à se justifier, lorsqu'on est innocent.

Voilà mon récit de Terre-Sainte fini. Revenons à Paris.

Un grand pèlerinage à Lourdes, de tous les cercles catholiques de France, sous la direction du comte Albert de Mun, s'organise pour le 24 août 1883. Je me décide à en faire partie.

Pèlerinage à Lourdes

Départ le 24 août, à cinq heures du soir, en passant par Orléans, Blois, Tours, Châteauroux, Poitiers, Angoulêmes, où nous avons le bonheur de recevoir la bénédiction de Sa Grandeur l'évêque d'Angoulêmes à la gare. Ensuite nous passons par Livourne et Bordeaux. Cette dernière est une ville riche et commerçante. J'ai remarqué un pont sur la Garonne. C'est un vrai chef-d'œuvre, le plus beau que j'ai vu de ma vie. J'ai remarqué aussi deux navires en construction, très intéressants à voir. Nous partons de Bordeaux le 25 à quatre heures du soir, en traversant les Landes, un vrai désert, qui n'a pas moins de trente lieues de traversée. Ensuite nous arrivons à Montversant et à Tarbes ; puis à Lourdes à onze heures du soir, tous bien fatigués.

Après bien des difficultés, par une nuit très noire, on finit

Digitized by Google

par nous conduire à la Tuilerie pour manger, et chercher ensuite un logement.

Le lendemain, dimanche, à six heures du matin, rendez-vous à la Grotte des trois milles pèlerins, accompagnés de leurs trois cents bannières. Messe, instruction et communion générale. Puis les pèlerins, formant procession et musique en tête, traversent la ville, au grand étonnement des gens du pays, pour se rendre à la Tuilerie pour déjeûner. Je vous assure que c'était un tableau vraiment imposant. Après le déjeûner, nous formons de nouveau la procession pour nous rendre à la Grotte, et il en sera ainsi pour chacun de nos repas. Une belle cérémonie suivie d'une instruction nous y attendait.

Après le dîner on forme la procession aux flambeaux, laquelle s'est prolongée jusqu'à dix heures du soir. Voilà encore une imposante et belle journée de passée.

Lundi, 27 août, le matin rendez-vous à la Grotte à six heures. Messe, instruction et communion. Rentrée à la Tuilerie à dix heures pour le repas. Départ pour Paris à midi. Arrivée à Paris le lendemain à quatre heures du soir.

De Paris à Lourdes on compte deux cent trente heures. Lourdes est une petite ville de dix mille habitants. Sa population augmente de jour en jour à cause du grand nombre de pèlerins qui s'y rendent chaque année et qui font sa richesse. Elle est très pittoresquement située au pied des Pyrénées, tout près des frontières d'Espagne. Elle fait partie du diocèse de Tarbes.

Près de la ville, du côté du couchant, il y a une montagne de rochers escarpés, connus sous le nom de Massabielle, c'est-à-dire vieilles roches. Au pied de ces rochers coule une de ces rivières qui descendent des Pyrénées et que les gens du pays appellent Gave; celui-ci va se jeter dans l'Adour et de là dans le grand Océan. Lourdes est le carrefour des eaux thermales; les diligences y étaient nombreuses, surtout pendant l'été, alors que le chemin de fer n'était pas encore construit.

Aux environs de Lourdes, le paysage est tantôt sauvage et dur, tantôt agréable à voir; des prairies verdoyantes, des champs cultivés, des bois épais, des roches ardues se mirent tour à tour dans les eaux du Gave. Là des terres riantes et

Digitized by Google

fertiles, des points de vue gracieux ; ici des monts agrestes et leur douce solitude.

Dans la muraille de roches grisâtres connues sous le nom de Massabielle, la nature a creusé une grotte de quatre mètres de haut sur quatre de large. A l'intérieur, à droite, à deux mètres du sol environ, on trouve une excavation en forme de niche. C'est là que la très sainte Vierge a bien voulu se montrer dix-huit fois à une humble fille de quatorze ans, Bernadette Soubirous.

Dans cette petite ville de Lourdes vivait un meunier ou plutôt un ouvrier nommé François Soubirous qui, n'étant pas assez riche pour exploiter le petit moulin qu'il avait pris à ferme, allait travailler à la journée chez ses voisins ; il était père de quatre enfants, dont l'aînée appelée Marie-Bernarde ou Bernadette, avait été élevée au village de Bartrés. Son père payait pour son entretien, quelquefois en argent et plus souvent en nature, une pension de cinq francs par mois.

Lorsque la petite fille eut atteint l'âge d'être utile et qu'il fut question de la reprendre dans la maison paternelle, les bons paysans qui l'avaient nourrie s'aperçurent qu'ils s'étaient attachés à elle et se chargèrent de la garder pour rien, l'employant à garder leurs brebis. Elle grandit ainsi, passant sa journée dans la solitude, sur les côteaux où paissait son humble troupeau. En fait de prières elle ne connaissait que le chapelet qu'elle aimait à réciter souvent.

Toujours en face de la nature, la petite bergère apprit à cette école innocente et solitaire, cette simplicité que le monde ignore et qui plaît tant à Dieu. Loin de tout contact impur, s'entretenant avec la Vierge Marie, passant son temps et ses heures à la prier en égrenant son chapelet, elle conserva cette candeur absolue, cette pureté baptismale que le souffle du monde ternit si vite. « Heureux les cœurs purs, dit Notre-Seigneur Jésus-Christ, ce sont ceux qui verront Dieu. »

A la fin de janvier 1858, Bernadette fut rappelée auprès de ses parents pour faire sa première communion. Sa mère, la voyant si faible, hésitait à la laisser sortir, à cause du froid ; elle lui fit même porter des bas, tandis que ses frères et sœurs allaient nu-pieds dans leurs sabots. Le 11 février, qui était le

Digitized by Google

jeudi, comme il tombait un peu de pluie et de neige, sa mère refusa d'abord de la laisser suivre sa sœur Marie, plus jeune de trois ans, mais plus forte, et une petite voisine de quinze ans, nommée Jeanne Abadie, qui allaient ramasser du bois : « Tu tousses, dit-elle à Bernadette, tu prendrais du mal. » Sur les instances réitérées de Marie et de Jeanne, Mme Soubirous consentit enfin et lui dit de mettre son capulet. C'est une espèce de capuchon que portent les femmes des montagnes, il couvre la tête et les épaules. Celui de Bernadette était de drap blanc.

PREMIÈRE APPARITION

Il était un peu plus de onze heures quand les trois enfants traversèrent le pont du Gave. Elles étaient séparées du rocher par le canal du moulin qui avait peu d'eau en ce moment pour cause de réparation. Marie et Jeanne l'avaient déjà passé et Bernadette quittait ses bas pour en faire autant ; tout à coup, au milieu d'un temps calme, elle entend quelque chose comme le bruit d'un vent violent. D'abord elle crut s'être trompée, mais le même bruit se renouvelle ; Bernadette cherche autour d'elle et tourne ses regards vers la grotte. Un églantier qui tapissait le bas de la niche de ses longues tiges était agité par le vent.

Tout à coup la niche s'illumine et, au milieu de la clarté, au fond de la grotte et dans le haut apparaît une belle dame vêtue de blanc et d'une beauté incomparable. Sa longue robe blanche laissait ressortir les pieds qui posaient sur le roc et sur chacun d'eux brillait une rose de couleur d'or, Elle avait une ceinture bleu de ciel et un voile blanc qui descendait de la tête sur les épaules ; elle portait en ses mains, qui étaient jointes devant sa poitrine, un chapelet dont la chaîne était dorée et lumineuse et les grains blancs comme des gouttes de lait, une belle croix d'or terminait le rosaire.

Le visage de la dame était d'une ineffable beauté et respirait tout à la fois la majesté, l'innocence, la bonté, la paix, la tendresse.

Elle souriait délicieusement à Bernadette et semblait la

Digitized by Google

saluer. Cette humble enfant qui ne pouvait en croire ses yeux, prend son chapelet et veut faire le signe de la croix, mais l'émotion l'en empêche; alors la dame, prenant la croix de son rosaire, fait un grand signe de croix, joint les mains et roule les grains de son chapelet entre ses doigts. Bernadette comprit cette attitude et se mit à réciter elle-même son chapelet.

Ses compagnes la voyant prier se dirent l'une à l'autre : Quelle idée de venir prier ici, c'est bien assez de prier à l'église, mais laissons-la faire, elle n'est bonne que pour prier.

Quand Bernadette eut fini de réciter son chapelet, la dame lui fit signe de s'approcher, mais elle n'osa remuer. Enfin l'Immaculée Marie étendit les bras, s'inclina doucement, sourit comme pour un adieu et disparut. Alors Bernadette rejoignit ses compagnes et leur demanda si elles avaient vu quelque chose ; comme elles lui répondirent que non, elle ne leur parla de rien et reprit avec elles le chemin de Lourdes. Cependant sa sœur l'ayant interrogée bientôt après, elle finit par lui raconter sa vision. Sa mère ayant appris la chose ne voulut point y croire et défendit à sa fille de retourner à cette grotte. Cette défense fut très pénible pour Bernadette. A la prière du soir, elle éclata en sanglots, lorsqu'on vint à son invocation favorite : O Marie conçue sans péché, priez pour nous, qui avons recours à vous.

DEUXIÈME APPARITION

Le dimanche suivant, 14 février, la sœur de Bernadette, la petite voisine Jeanne et quelques autres enfants supplièrent si bien la mère Soubirous qu'elle permit à sa fille de retourner à la grotte. Les jeunes compagnes de Bernadette lui dirent : Il nous faut prendre de l'eau bénite et lorsque tu verras l'apparition, tu lui en jetteras en disant : Si vous venez de la part de Dieu approchez, sinon allez-vous-en. C'était bien raisonner pour des enfants. Lorsqu'elles furent devant la grotte et comme rien ne se montrait : Mettons-nous à genoux, dit Bernadette, et récitons le chapelet. A peine avait-elle commencé sa prière chérie que son visage s'illumina avec une

Digitized by Google

expression indicible de bonheur ; la belle dame venait de lui apparaître.

Regardez, s'écria-t-elle, voyez, elle sourit, elle salue. Alors une des compagnes de Bernadette lui donna l'eau bénite dont elles s'étaient munies. Elle en jeta à plusieurs reprises vers la dame mystérieuse en criant : Si vous venez de la part de Dieu approchez. Mais on n'entendit pas ces paroles. Quant à la sainte Vierge, elle sourit d'une manière encore plus gracieuse et s'approcha de Bernadette qui dit une seconde fois : Si vous venez de la part de Dieu, approchez.

Voyez, reprit alors l'humble fille, quand je lui jette de l'eau bénite, elle lève les yeux au ciel et se penche vers moi ; vous ne la voyez pas, elle est là, elle nous regarde, elle sourit maintenant, elle tourne la tête ; voyez ses pieds ; sa ceinture vole. Elle a le chapelet roulé autour de son bras. Oh ! elle est si belle !... A présent elle prend son chapelet, elle se signe. Alors Bernadette se remit à genoux et recita son chapelet dans la position d'une sainte en extase, après quoi la sainte Vierge lui sourit une dernière fois et disparut.

La bienheureuse enfant rentra chez elle le cœur rempli de joie tandis que ses compagnes éprouvaient une sorte de frayeur religieuse et que ses parents traitèrent tous ses dires de rêverie.

TROISIÈME APPARITION

Le jeudi 18 février, deux pieuses femmes de l'endroit voulurent accompagner Bernadette à la grotte. Elles partirent avec elle de Lourdes après avoir entendu la sainte messe. Chemin-faisant elles lui dirent : C'est sans doute quelque âme du purgatoire qui demande des messes. Elles s'étaient munies d'un cierge ainsi que de papier et d'encre. Bernadette arriva à la grotte un peu avant elles, se mit à genoux et commença à réciter le chapelet. Tout à coup la dame lui apparut et lui fit signe d'approcher. Sur ces entrefaites, ses deux compagnes de ce jour-là arrivèrent et s'aperçurent qu'elle était ravie en extase. Elle est là, leur dit-elle doucement, elle me fait signe

Digitized by Google

d'avancer. Demandez-lui, dit-on, si elle est fâchée que nous soyons ici ; nous sommes, s'il le faut, prêtes à nous retirer. — Vous pouvez rester, dit Bernadette, après avoir consulté la dame. Avancez-vous, lui dirent-elles encore, puisque la dame vous y invite, demandez-lui si elle est une âme du purgatoire ayant besoin de prières et de messes et priez-la d'écrire sur ce papier ce qu'elle désire ; nous sommes disposées à faire tout ce qui serait nécessaire pour son repos. Elle suivit leur conseil, mais la dame lui répondit en souriant : Ce que j'ai à vous dire, je n'ai pas besoin de l'écrire ; faites-moi seulement le plaisir de venir ici pendant quinze jours. Je le lui ai promis, et elle a ajouté : Et moi, je vous promets de vous rendre heureuse non point en ce monde mais en l'autre.

Tandis que Bernadette parlait ainsi, la Dame jeta sur ses compagnes un regard de tendresse, ce qui leur ayant été révélé, les remplit d'une douce émotion et leur fit dire à la jeune privilégiée de Marie : Demandez à la belle Dame si elle ne serait pas fâchée que nous venions ici avec vous durant cette quinzaine, et Marie répondit à Bernadette : Elles peuvent revenir avec vous, elles et d'autres encore ; je désire voir ici beaucoup de monde. Après quoi elle disparut.

AUTRES APPARITIONS

Instruits par les deux compagnes de Bernardette, ses parents commencèrent à croire à la réalité du prodige et résolurent d'aller à la grotte avec leur fille. Ils l'y suivirent donc le lendemain, 19 février, et y trouvèrent un certain nombre de personnes. Depuis lors, la foule des assistants alla grossissant chaque matin ; le 20 il y eut quatre à cinq cents personnes et le dimanche 21, on les compta par milliers. La mère de l'innocente fille eut donc le bonheur de la voir ravie en extase et tous ceux qui l'ont vue en cet état affirment qu'ils n'ont rien vu de semblable sur la terre et que l'impression qu'ils en ont reçue ne s'effacera jamais de leur souvenir. Quant à la petite Bernadette, elle conservait au milieu de ces foules sa simplicité, sa paix et ses humbles allures. Elle s'agenouillait tout

Digitized by Google

simplement devant la grotte, un cierge à la main et récitant son chapelet, comme si elle eut été seule ; tout respirait en elle l'innocence, la vérité et la candeur. Le dimanche 21, la Dame paraissait comme s'enfoncer dans l'intérieur du rocher, et Bernadette ne voulant pas la perdre de vue s'en rapprocha, se traînant sur les genoux, et s'étant aperçue que son visage était devenu triste, elle osa lui dire : Belle Dame, qu'avez-vous, que faut-il que nous fassions ? La Mère de miséricorde lui répondit : Il faut prier pour les pécheurs. Sur ces entrefaites, les assistants virent deux grosses larmes sur les joues de Bernadette, mais bientôt la joie reparut sur son visage, parce que la Dame venait de reprendre sa douce sérénité.

PREMIÈRES TRACASSERIES

Les œuvres de Dieu sont toujours traversées par la rage du démon, ainsi que par la malice ou l'ignorance des hommes, ainsi ce qui avait lieu à la grotte de Lourdes ne pouvait manquer de passer par cette épreuve.

Cette fille, disait-on, est folle et digne d'être enfermée; c'est une escroquerie ; cela finira par de l'argent ; c'est une indigne comédie, il faut que la justice s'en mêle. Certains personnages, soi-disant modérés, ajoutaient : La science, la médecine auront bientôt raison de toutes ces manœuvres, et l'on verra ces prétendues visions fondre comme la neige au soleil. Le commissaire de police de Lourdes fut le premier à exercer son savoir-faire, mais il fut confondu par le calme et la fermeté de Bernadette.

Des offres d'argent et d'or furent faites à l'humble fille, mais elle refusa tout, et ses parents firent de même, quoiqu'ils fussent d'une grande pauvreté. Le médecin le plus capable de la localité se rendit à la grotte, au moment de la vision ; il s'attendait à reconnaître dans Bernadette les signes de quelque maladie étrange ; il dut avouer que le fait n'était pas du ressort de son art. Le commissaire de police pourtant ne voulut pas se tenir pour battu ; il obtint de la préfecture un mandat d'arrêt, mais cet ordre fut rendu nul par la noble résistance de

Digitized by Google

M. le curé de Lourdes qui s'écria : On me passera sur le corps avant d'entrer pour cela dans la maison de Bernadette. De son côté, la pauvre enfant rassurait tout le monde ; elle leur répétait : Ils ne feront pas tout ce qu'ils veulent ; Dieu est plus fort qu'eux ; s'ils me mettent en prison, ils auront la peine de m'en faire sortir.

BERNADETTE EST PRIVÉE DE LA VISION CÉLESTE

Effrayé par les menaces du commissaire de police, le père Soubirous, selon la promesse qu'il en avait faite, défendit à sa fille de retourner à la grotte. Elle lui promit de lui obéir, mais non sans en éprouver une grande peine. Cette épreuve ne fut pas la seule ; le lendemain, 22 février, lorsqu'elle alla à l'école, plusieurs de ses compagnes la tournèrent en ridicule, ses maîtresses elles-mêmes, qui ne croyaient pas encore à la réalité des apparitions se permirent de lui défendre d'aller à la grotte. Cependant au sortir de l'école, toute disposée qu'elle était à obéir, soit à son père, soit aux religieuses, elle fut comme entraînée par une force irrésistible au devant de la grotte. Un grand nombre de personnes l'y avaient attendu toute la matinée et plusieurs d'entre elles avaient eu la patience de rester là jusqu'au milieu du jour.

Mais, ce jour-là, Bernadette eut beau prier, dire et redire son chapelet, elle ne fut point favorisée de l'apparition. Elle s'en retourna donc en priant et en pleurant. Toutefois, quel que fût son chagrin, elle était loin d'avoir perdu toute espérance, et même, à la rentrée dans la maison, Dieu lui ménagea une consolation. Son père ayant appris qu'une force surhumaine l'avait transportée à la grotte et sachant, d'un autre côté, qu'elle ne mentait jamais : Puisqu'il en est ainsi, lui dit-il, je retire ma défense ; je te laisse libre de retourner à Massabielle.

QUE SE PASSAIT-IL PENDANT L'EXTASE ?

En effet, Bernadette y retourna les jours suivants. En arrivant, elle se mettait à genoux devant l'ouverture du rocher et

Digitized by Google

récitait son chapelet ; soudain après quelques *Ave Maria,* elle éprouvait un léger saisissement, c'était l'annonce de l'apparition. L'enfant ravie, faisait bientôt, du geste le plus aisé et le plus doux, des inclinations gracieuses, où elle témoignait un profond respect, puis elle traçait parfois sur elle-même un beau signe de croix avec le crucifix de son rosaire. Quand elle récitait ses *Ave Maria,* les assistants ne l'entendaient pas et ne s'apercevaient pas même qu'elle remuât les lèvres. Plusieurs fois, elle dut parler à la belle Dame, mais aucune oreille ne put l'entendre, ce dont elle témoigna une grande surprise. Comment, dit-elle un jour à une personne, vous ne m'avez pas entendue, cependant je parlais bien haut. Enfin, par l'effet de l'apparition, tous ses traits s'empreignaient d'une beauté qu'on ne pouvait se lasser d'admirer, comme quelque chose de céleste et l'on n'avait pas de peine à s'apercevoir qu'elle était heureuse d'un bonheur ineffable. De temps en temps deux larmes tombaient de ses yeux et roulaient sur son visage comme des gouttes de rosée. Cet état surhumain durait au moins une heure ; le moment de la séparation étant arrivé, Bernadette faisait des saluts encore plus profonds et plus respectueux et laissait entrevoir sa douleur par un long soupir.

Une dame lui dit un jour : Bernadette, qui vous a donc enseigné à faire de si beaux saluts ? — Personne, répondit-elle, je ne sais comment j'ai salué, mais je comprends que je dois faire comme fait la vision ; elle me salue comme cela quand elle veut s'en aller.

DESCRIPTION DE LA BELLE DAME

La Dame qui apparaissait à Bernadette était admirablement belle, jeune comme de seize à vingt ans ; elle avait une grâce infinie, des regards ravissants, des sourires pleins de douceur, une tendresse de mère, ainsi qu'une majesté incomparable. En réponse aux mille questions qu'on lui faisait, Bernadette ne savait que dire ceci : Elle est belle, belle, plus que tout. Se trouvant un jour devant un groupe de dames du grand monde, on lui dit : La vision est-elle jolie comme ces dames ?

Digitized by Google

Oh ! répondit l'enfant en promenant sur elles un regard dédaigneux, c'est bien plus beau que ça ! On lui demanda encore comment était la lumière qui environnait la Dame, si elle était comme celle des étoiles, de la lune et du soleil. Non, dit-elle, l'auréole ne ressemble pas aux lueurs de ce monde, c'est plus beau, beaucoup plus beau ! Désireuses de connaître la nature de la robe virginale, certaines personnes lui présentèrent les plus belles étoffes, les tissus les plus délicats, mais toute blancheur lui paraissait pâle et tout tissu grossier. C'est autre chose que cela, disait-elle, c'est plus beau et bien plus beau. On lui montra plusieurs nuances de bleu, de la nacre, du cristal, des pierreries et de l'or ; mais rien de tout cela n'était à comparer à ce qu'elle avait vu.

La Vierge tenait presque toujours ses yeux fixés sur Bernadette et de temps en temps elle les levait pour promener sur la foule des regards et des sourires satisfaits. L'humble fille dit qu'elle semblait prendre une grande complaisance à voir ce peuple religieux accouru au soupçon de sa présence.

LE SECRET. LES PRÊTRES DEMANDENT DES PREUVES

Le mardi 23 février, Bernadette se rendit à la grotte dès l'aube du jour. Elle y trouva une foule de plusieurs milliers de personnes. Elle s'agenouilla à sa place habituelle, en dehors de la grotte, la main gauche appuyée sur un cierge bénit, tenant de l'autre son chapelet. Tout à coup la Dame lui dit : Bernadette ! — Me voici, répond l'enfant. — J'ai à vous dire pour vous seule un secret qui vous concerne seule ; me promettez-vous de ne jamais le révéler à personne ? — Je vous le promets. Personne n'entendit rien de ce dialogue. Comment, dit Bernadette au sortir de son extase, vous n'avez pas entendu la Dame ? Cependant elle parlait tout haut ; elle a une voix si fine, si douce... La sainte Vierge lui enseigna ensuite une prière en la lui faisant répéter mot pour mot. Dès lors Bernadette la récita pendant les apparitions, mais elle n'a jamais voulu la communiquer à personne. — Maintenant, ma fille, ajouta la Dame, allez dire aux prêtres qu'il faut élever ici un sanc-

Digitized by Google

tuaire et qu'on doit y venir en procession. A la suite de cette apparition, Bernadette se rendit immédiatement chez M. le curé de Lourdes qui ne lui avait jamais parlé. Voici quel fut le dialogue : N'est-ce pas toi qui es Bernadette ? — Oui, c'est moi, monsieur le curé. — Eh bien ! que me veux-tu, que viens-tu faire ici ? — Monsieur le curé, je viens de la part de la Dame qui m'apparaît à la grotte de Massabielle. — Sais-tu le nom de cette Dame ? — Non, monsieur le curé, elle ne m'a point dit qui elle est. — Ceux qui croient s'imaginent que c'est la sainte Vierge, mais prends-y garde, si tu nous trompes, tu ne la verras jamais dans le ciel. — Je ne sais pas si c'est la sainte Vierge, mais je la vois comme je vous vois ; et elle me parle comme vous me parlez. — Je ne puis m'en rapporter à toi seule, tu le comprends ; dis à cette Dame qu'il faut qu'elle se fasse connaître ; si elle est la sainte Vierge, qu'elle le montre par un miracle. Elle t'apparaît, me dis-tu, sur un rosier sauvage. Eh bien ! nous sommes en février ; dis-lui de ma part que si elle veut un sanctuaire elle fasse fleurir le rosier.

L'APPARITION RECOMMANDE LA PÉNITENCE

Le mercredi, 24 février, quelques instants après que le ravissement de Bernadette eut commencé, on la vit baiser la terre à plusieurs reprises et monter à genoux la pente assez raide qui s'élevait en face d'elle. Pendant qu'elle montait ainsi, on l'entendit prononcer ces mots : Pénitence, pénitence, pénitence ! La sainte Vierge lui avait dit : Vous prierez Dieu pour les pécheurs ; vous baiserez terre pour la conversion des pécheurs, et elle lui avait fait signe d'avancer à genoux. En ce moment-là, elle voyait la Vierge de si près, qu'il lui semblait, disait-elle, qu'en se levant et en étendant le bras elle aurait pu toucher à ses pieds. Elle se tourna alors vers les assistants et leur fit signe de s'incliner eux aussi ; plusieurs d'entre eux la comprirent et s'empressèrent de baiser la terre. On lui demanda ensuite : Pourquoi avez-vous marché à genoux et baisé la terre ? — La vision me l'a commandé. C'est en esprit de pénitence pour moi et pour les autres. — Pourquoi nous avez-vous

Digitized by Google

fait signe de baiser la terre ? — La vision voulait dire que vous devez, vous aussi, faire pénitence pour les pécheurs. Plus d'un an après des ecclésiastiques lui dirent à propos de cette pénitence : C'est bien étrange que la sainte Vierge vous ait demandé tout cela ; ce sont des choses extraordinaires et qui ne paraissent pas raisonnables. Elle répondit en baissant les yeux et d'un ton pénétré qui les frappa : Ah ! pour la conversion des pécheurs !

Au retour de la grotte, Bernadette se rendit encore chez M. le curé. Eh bien, lui dit-il, as-tu encore vu la Dame ? Que t'a-t-elle dit ? — Oui, répondit l'enfant, je l'ai vue et je lui ai dit : M. le curé vous demande quelque preuve, par exemple : de faire fleurir le rosier qui est sous vos pieds, parce que ma parole ne suffit pas aux prêtres et qu'ils ne veulent pas s'en rapporter à moi. Alors elle a souri, mais sans parler, puis elle m'a dit de prier pour les pécheurs et m'a commandé de monter jusqu'au fond de la grotte, et, trois fois, elle s'est écrié : Pénitence ! pénitence ! pénitence ! Là, elle m'a révélé un second secret qui m'est personnel, puis elle a disparu.

LA SOURCE MIRACULEUSE

Le jeudi, 23 févier, la belle Dame commença son colloque avec Bernadette en lui disant : Ma fille, je veux vous confier toujours pour vous seule un dernier secret et, pas plus que les deux autres, vous ne les révèlerez à personne ; puis elle ajouta : Maintenant allez boire et vous laver à la source et mangez de l'herbe qui est là. Bernadette regarda autour d'elle dans la grotte pour voir où était cette source, et n'apercevant rien elle se disposait à descendre jusqu'à la rivière, mais la sainte Vierge lui dit : N'allez pas là ; je ne vous ai point dit d'aller boire au Gave ; allez à la fontaine ; elle est ici. Et elle lui montra l'endroit. L'humble et obéissante fille se mit à y pratiquer avec ses doigts un petit creux qui se remplissait d'une eau d'abord bourbeuse ; elle en avala une partie et s'en barbouilla ensuite le visage. Enfin elle cueillit et mangea quelques brins d'herbe qui poussaient là. Cela fit craindre à certains des assistants

Digitized by Google

que la pauvre enfant n'eût perdu la tête. Le lendemain, la source coula gros comme le doigt et, au bout de quelques jours, comme le bras d'un enfant.

De sa faible main Bernadette venait d'ouvrir sans le savoir une source de nombreuses guérisons et de prodiges qui se répètent bien souvent. L'eau miraculeuse de Lourdes envoyée chaque jour, non seulement en France, mais au quatre coins du monde est fréquemment la messagère bénie de guérisons, de faveurs surnaturelles dues à la très sainte Vierge. La source n'a pas cessé de couler depuis cette époque. Maintenant elle donne cinq mille cent litres par heure. Plus tard des chimistes l'ont analysée, et ils ont reconnu que c'est une eau vierge, toute pure, une eau naturelle dépourvue de toute propriété minérale... M. le curé de Lourdes avait demandé un signe ; au lieu du très petit qu'il avait cru devoir désigner, la sainte Vierge lui en donna un très grand, et non seulement à lui, mais à tous et aux mauvais comme aux bons. Le rosier fleuri n'eût été qu'un seul miracle et un miracle passager, tandis que la source devait être un miracle permanent, une source intarissable de miracles.

Le lendemain du jour où l'eau commença à couler, c'est-à-dire le 26 février, Louis Bourriette, pauvre ouvrier carrier, qui depuis vingt ans ne voyait presque pas d'un œil, le lava avec de l'eau encore bourbeuse de la sainte fontaine et recouvra le parfait usage de son œil, au grand étonnement du médecin qui l'avait soigné et qui regardait son infirmité comme incurable. Le bruit de ce miracle se répandit comme un éclair dans la ville, et le soir, des milliers de fidèles se transportèrent à la grotte, allumèrent des centaines de cierges et firent retentir tous les échos d'alentour du chant des litanies de la sainte Vierge.

MIRACLES. OPPOSITION DE L'AUTORITÉ CIVILE

Le 2 mars, Bernadette se rendit de nouveau chez M. le curé de Lourdes et lui renouvela la demande que faisait la Dame. Elle veut, répéta l'enfant, qu'on lui élève un sanctuaire à la

Digitized by Google

grotte et qu'on y vienne en procession. Elle le trouva convaincu. Ce digne et prudent pasteur avait comme tout le monde le sentiment intime que cette belle Dame était réellement la sainte Vierge. Je te crois, dit-il à Bernadette, mais ce que tu me demandes au nom de l'apparition ne dépend pas de moi ; cela dépend de Mgr l'Evêque que j'ai déjà instruit de ce qui se passe. Je vais me rendre auprès de lui et je lui ferai part de ce que tu me demandes ; c'est à lui seul qu'il appartient d'agir. En effet, M. Peyramale fit exprès le voyage de Tarbes, et il exposa les faits à Mgr Laurence qui jugea à propos pour le moment de ne jeter que les bases d'une enquête juridique.

Le 4 mars était le dernier jour de la quinzaine miraculeuse et il coïncidait avec le marché de Lourdes. Dès la première aube, il y avait près de la grotte plus de dix mille personnes et il en arrivait incessamment. Quand Bernadette fut venue, elle se prosterna et tout le peuple tomba à genoux. Bientôt le ravissement commença, la jeune fille alla boire à la fontaine en marchant sur ses genoux et en baisant la terre pour la conversion des pécheurs. Comme c'était le dernier jour, on s'attendait à quelque événement extraordinaire, mais il ne se passa rien de nouveau. Bernadette reçut l'ordre d'aller encore parler aux prêtres et de leur demander le sanctuaire et les processions. Elle pria la Dame de lui dire son nom, mais sa demande resta sans réponse ce jour-là ; l'adieu que Marie lui fit fut pour elle la cause d'une vive tristesse ; elle se disait que peut-être elle ne serait plus favorisée de cette vision qui la rendait si heureuse. L'événement prodigieux qu'on se promettait pour le temps de la vision arriva dans la soirée du même jour.

Un jeune enfant de deux ans, d'une pauvre famille de Lourdes, était aux prises avec la mort. Soudain sa mère, animée de la foi qui obtient les miracles, l'enveloppa dans son tablier et partit pour la grotte. Arrivée là, elle se prosterna et pria de tout son cœur, puis se traînant à genoux jusqu'au petit bassin de la fontaine, elle y plongea son enfant sans faire attention que l'eau était presque glacée et l'y tint l'espace d'un quart d'heure. Puis, le remettant dans son tablier, elle revint à la maison et le coucha dans son berceau. Tu vois bien qu'il

Digitized by Google

est mort, lui dit le père. — Non, répondit-elle, il n'est pas mort, la sainte Vierge nous le rendra. Bientôt après, on aperçut qu'il respirait, qu'il dormait d'un sommeil profond et paisible, et, en effet, le lendemain, il se trouva parfaitement guéri. Ce miracle fut immédiatement suivi de plusieurs autres. Blaise Maumus, restaurateur à Lourdes, vit disparaître dans l'eau de la source une loupe énorme qu'il avait à l'articulation du poignet; la veuve Crozat, entièrement sourde depuis vingt ans, recouvra l'ouïe en faisant usage de l'eau miraculeuse; Auguste Bordes, depuis longtemps boiteux par suite d'un accident, vit sa jambe se redresser. Ces prodiges, qui animaient de plus en plus la foi des fidèles, produisirent un effet tout contraire dans les hommes de l'administration. M. le préfet de Tarbes se donna la peine de faire à tous les maires du pays un discours contre les faits de Massabielle ! De plus, il ordonna de faire disparaître de cette grotte tous les objets pieux que l'on y avait déposés et annonça que l'on poursuivrait comme aliénés ou propagateurs de fausses nouvelles tous ceux qui oseraient parler de miracles, d'apparitions, etc. Il fit aussi fermer avec des planches l'entrée de la sainte grotte. Ces mesures persécutrices et les mille vexations qui en furent la suite n'aboutirent qu'à la confusion de leurs auteurs, sans diminuer en rien la dévotion du peuple.

L'APPARITION CONSENT A SE NOMMER

Depuis la fin de la quinzaine miraculeuse, Bernadette allait tous les jours à la grotte. Elle y récitait dévotement son chapelet, mais la douce vision ne lui apparaissait plus. Cependant, le 25 mars, fête de l'Annonciation, elle éprouva comme un pressentiment de la faveur qui lui était réservée et se rendit à la grotte avec une vive confiance. En effet, aussitôt qu'elle se fût prosternée devant le saint lieu et qu'elle eût commencé la récitation du chapelet, soudain un doux tressaillement et la transfiguration de son visage annoncèrent que la vision venait de lui apparaître.

Cette fois, fidèle à la recommandation que lui en avait faite

Digitized by Google

M. le curé de Lourdes, Bernadette dit à la sainte Vierge : O ma Dame, veuillez avoir la bonté de me dire qui vous êtes et quel est votre nom? La vision toujours radieuse, se mit à sourire avec plus de douceur. Ma Dame, reprit l'enfant, voulez-vous me dire qui vous êtes? Encore un long et plus doux sourire. O ma Dame, je vous en prie, dites-moi votre nom; vous devez me dire qui vous êtes? Alors la Dame, détachant ses regards de Bernadette pour les porter vers les cieux, lui dit : Je suis l'Immaculée Conception, et disparut aussitôt... Bernadette se hâta d'aller dire à M. le Curé le nom enfin connu de la Dame, mais elle ne comprenait pas du tout ces mots : Immaculée-Conception. Elle venait de les entendre pour la première fois de sa vie, aussi de peur de les oublier, elle ne cessait de répéter le long du chemin : Je suis l'Immaculée Conception ! Je suis l'Immaculée Conception ! M. le curé comprit; le peuple chrétien comprit. On ne s'était point trompé; c'était Elle, la Vierge Marie, l'Immaculée Mère de Dieu. Nulle part au monde, et dans aucune de ses nombreuses apparitions, la Mère de Dieu ne s'était appelée de ce nom. Avec ces deux mots, elle a donné à la grotte de Lourdes une gloire unique, celle d'être le seul sanctuaire marqué par le Ciel du nom de l'Immaculée-Conception.

DERNIÈRE APPARITION

Dix jours après, le 5 avril, lundi de Pâques, Bernadette, priant à la grotte au milieu d'une foule de personnes, fut encore favorisée d'une apparition de la Vierge Immaculée. Tout à coup, comme elle tenait d'une main un cierge allumé qui s'appuyait à terre, et tandis qu'elle était absorbée dans la contemplation de la Reine du ciel, elle rapprocha ses petites mains et les plaça sans y penser sur le bout du cierge allumé; la flamme passait à travers ses doigts et s'élevait au-dessus, oscillant ça et là, agitée par le vent. A cette vue, tout le monde se mit à dire : Elle se brûle ! elle se brûle ! Mais comme l'enfant ne manifestait aucune impression de souffrance, on laissa faire. Cela dura plus d'un quart d'heure; alors on lui regarda les

Digitized by Google

mains ; on les trouva intactes et blanches. Plus tard, c'est-à-dire après l'extase, un des spectateurs, prenant le cierge encore allumé, l'approcha des mains de Bernadette qui se mit aussitôt à crier : Vous me brûlez ! Enfin la dix-huitième et dernière apparition de la sainte Vierge à Bernadette eut lieu le soir du 16 juillet, fête de Notre-Dame du Mont-Carmel. La grotte se trouvait alors fermée par l'ordre du préfet, mais cet obstacle s'évanouit devant les yeux de Bernadette. Elle vit la grotte aussi bien que les autres fois et au-dedans l'Immaculée Marie plus belle que jamais.

QUE DEVIENT BERNADETTE

Après les visites de la Reine des cieux, Bernadette continua à vivre dans la même modestie et la même naïve simplicité. A l'école on ne la distinguait pas des autres petites filles ; son intelligence ne s'était pas développée ; elle fut longtemps avant de savoir lire et écrire. Tout son mérite consistait dans son innocence, sa candeur et sa droiture. Elle fit sa première communion cette même année, le 3 juin, jeudi de la Fête-Dieu. On pensait que ce jour-là elle serait l'objet de quelque faveur extraordinaire, mais il n'y eut rien, rien qu'une bonne petite fille faisant pieusement une bonne première communion. Elle passa deux autres années à l'école. En 1860, les Sœurs de la Charité de Nevers, qui desservaient l'hospice de Lourdes, la reçurent chez elles. Cependant sa santé était toujours débile, fatiguée par son asthme, ainsi que par les visites des pèlerins et des curieux, auxquelles elle se prêtait de bon cœur et en toute simplicité. Devant les contradictions respectueuses, elle trouvait toujours avec un rare bonheur la répartie convenable. On lui disait un jour : Vous vous êtes fait illusion, mon enfant, le bon Dieu et la sainte Vierge ne comprennent pas votre patois, ils ne savent pas ce misérable langage. — S'ils ne le savaient pas, répondit-elle, comment le saurions-nous nous-mêmes ; s'ils ne le comprenaient pas, qui nous rendrait capables de le comprendre ? Un esprit fort lui dit un autre jour : Comment la sainte Vierge a-t-elle pu vous ordonner de manger de

Digitized by Google

l'herbe ; elle vous prenait donc pour une bête ? L'enfant répartit avec un léger sourire : Est-ce que vous pensez cela de vous-même lorsque vous mangez de la salade ? Ni Bernadette ni ses pauvres parents n'ont jamais voulu rien accepter des visiteurs. Un jour, une dame glissa furtivement deux pièces d'or dans la poche de Bernadette qui s'empressa de les lui rendre. Madame, lui dit-elle, je vous remercie, mais je ne puis garder votre or. — Mais, mon enfant, vos parents sont pauvres, reprit la dame avec tendresse, je vous donne cela de tout mon cœur ; pauvre petite, vous n'avez peut-être pas toujours du pain. — Eh, madame, pas toujours, mais il m'en faut si peu. Un autre jour, un bon prêtre lui offre une pièce d'argent. Elle refuse ; il insiste ; elle refuse encore. Prenez donc ce que je vous offre, lui dit le prêtre, vous le donnerez aux pauvres et vous aurez ainsi le plaisir de faire l'aumône. Faites-la vous-même à mon intention, répondit Bernadette, cela vaudra mieux que si je la faisais moi-même.

Arrivée à l'âge de prendre un parti, Bernadette se sentit pleine de dégoût pour le monde et résolut de se consacrer à Dieu dans la vie religieuse. Elle entra, en juillet 1866, au noviciat des Sœurs de la Charité de Nevers et y fit ses vœux le 30 octobre 1867, sous le nom de Sœur Marie Bernard. Elle est toujours simple, humble et douce. Souvent malade et souffrant beaucoup, elle supporte ses douleurs avec une patience presque enjouée.

APPROBATIONS CANONIQUES

Le 28 juillet 1858, Mgr l'évêque de Tarbes nomma une commission d'enquête, composée d'ecclésiastiques doctes et prudents, ainsi que de médecins et de savants, aussi respectés par leur savoir que par leur caractère, et ce ne fut que quatre ans après, le 18 janvier 1862, qu'il porta sur les apparitions de Lourdes un jugement favorable et définitif ; en voici le texte :

« Nous jugeons que l'immaculée Marie Mère de Dieu a réelle-
« ment apparu à Bernadette Soubirous, le 11 février 1858, et les
« jours suivants, au nombre de dix-huit fois, dans la grotte de

Digitized by Google

« Massabielle, près de la ville de Lourdes, que cette apparition « revêt tous les caractères de la vérité et que les fidèles sont « fondés à la croire certaine... Et pour nous conformer à la « volonté de la sainte Vierge, plusieurs fois exprimée lors de « l'apparition, nous nous proposons de bâtir un sanctuaire sur « le terrain de la grotte. »

Enfin, dans un bref du 4 septembre 1869, Pie IX félicita l'historien de Notre-Dame de Lourdes, M. Henri Lasserre, de ce qu'il venait de prouver et d'établir la récente apparition de la miséricordieuse Mère de Dieu.

Les travaux pour la construction du sanctuaire furent commencés en octobre 1862. On inaugura dans la grotte le 4 avril 1864, une statue représentant la sainte Vierge au moment où elle disait : Je suis l'Immaculée Conception, et sculptée d'après les indications de Bernadette. Lorsqu'elle la vit, elle s'écria : Ah ! c'est bien beau, mais ce n'est pas Elle ; la différence est comme de la terre au ciel.

Aujourd'hui le sanctuaire de Notre-Dame de Lourdes est une magnifique église gothique, qui reçoit tous les jours de nouveaux embellissements ; la voûte se trouve pour ainsi dire, cachée par les nombreuses bannières que chaque confrérie pieuse a tenu à y déposer en souvenir de son pèlerinage. La crypte de cette église fut inaugurée par Mgr Laurence, le 21 mai 1866, au milieu d'une foule considérable. La maison des missionnaires fut bâtie vers la fin de 1866 ; la bénédiction de l'église fut faite le 15 août 1871, par Mgr Pichenot, qui avait succédé sur le siège de Tarbes à Mgr Laurence, décédé au Concile en 1871. Bernadette n'eut point la joie d'assister à cette bénédiction. Après être restée six ans chez les Sœurs de la Charité de Nevers, qui desservaient l'hospice de Lourdes en même temps qu'elles dirigeaient l'école, elle entra au noviciat de la Congrégation en 1866, et prononça ses vœux en 1867, à l'âge de vingt-trois ans.

C'était en 1866, qu'elle avait perdu sa mère, et François Soubirous, son père, mourut le 4 mars 1871. Son convoi fut suivi par tous les ouvriers de Lourdes, au milieu desquels il avait vécu pauvre, simple et surtout plein de foi.

Le 8 septembre 1872, Mgr l'évêque de Tarbes a érigé une

Digitized by Google

confrérie en l'honneur de l'Immaculée Conception, dans le sanctuaire de Lourdes, pour remercier la sainte Vierge de son apparition et de tous les bienfaits qu'elle ne cesse de répandre en ces lieux. Notre Saint-Père le Pape Pie IX, par un bref du 14 février 1873, l'a érigée en archiconfrérie et l'a enrichie de nombreuses indulgences.

Un grand nombre de malades ont été guéris miraculeusement par l'intercession de Notre-Dame de Lourdes. Mlle Moreau, aujourd'hui Mme de Villefort, eut le bonheur d'être guérie l'une des premières ; elle est depuis devenue mère de quatre enfants qui jouissent comme leur mère de la meilleure santé. L'auteur de cet écrit a l'honneur de les voir souvent et peut en donner la parfaite assurance. Depuis cette époque, les guérisons ont été bien nombreuses. Mlle Poirier, de Saint-Aubin, a été guérie miraculeusement, le 8 octobre 1873, et la relation de ce miracle a été imprimée en brochure de 116 pages.

La vérité des miracles qui se sont produits et se produisent encore par l'usage de l'eau de Notre-Dame de Lourdes est incontestable ; les faits se passent devant un grand nombre de personnes. Citons seulement un des plus récents : Une jeune fille, de 17 ans, Suzanne Devic, sourde-muette de naissance, avait passé plusieurs années à l'école des sourds-muets de Rodez, puis trois ans en apprentissage à Saint-Affrique, (Aveyron), ville de 8,000 âmes, où tout le monde la connaissait à cause de son infirmité. Le 28 août 1876, elle va à Lourdes en pèlerinage, avec 1,800 habitants de la même ville, sa piété a reçu sa récompense ; après s'être baignée dans la piscine, elle a entendu et s'est mise à parler au grand étonnement de toutes ses compagnes de pèlerinage, qui se sont jointes à elle pour remercier Marie et chanter ses louanges.

Des milliers de pèlerins vont sans cesse demander à Notre-Dame de Lourdes des grâces spirituelles ou temporelles pour eux et pour les personnes qui leur sont chères ; unissons-nous à eux par nos prières et cherchons à grossir le nombre des enfants de notre bonne Mère. Amen.

Digitized by Google

Revenons à Paris

Quelques temps après mon voyage à Lourdes, j'eus le bonheur et l'honneur d'assister à trois cérémonies bien imposantes et bien touchantes.

D'abord, ce fut celle du départ de dix missionnaires pour les pays sauvages. Ils étaient accompagnés d'un évêque et de cinquante religieux. Nous étions à peu près une centaine de laïques, assistant à cette fête privée. A la fin de cette cérémonie Monseigneur prit la parole et d'une voix émue il leur dit: « Mes chers enfants, que le bon Dieu vous conduise et vous bénisse. Vous faites le plus grand sacrifice qu'il soit donné à l'homme de faire; vous quittez parents, amis, patrie pour aller en pays inconnus convertir des pauvres païens à la foi chrétienne. »

Il a continué sur ce ton pendant quelques instants encore puis les a embrassés et bénis.

La seconde cérémonie, c'est l'ordination d'une cinquantaine de séminaristes, à l'église de Saint-Sulpice, présidée par Son Eminence le cardinal Guibert. C'était tout à fait touchant.

La troisième, c'était la prise d'habit, de Mlle Veuillot, fille du rédacteur en chef de l'*Univers* et nièce du grand écrivain Louis Veuillot. Elle était entrée dans le couvent cloîtré des chanoinesses de Saint-Augustin de l'Abbaye aux Bois, dans la rue de Sèvres et prit le nom de Sœur Marie des Anges.

Elle arriva devant l'autel au bras de son père et habillée en jeune mariée.

A la fin de l'office elle quitta ses habits mondains pour prendre la robe de bure et dire un éternel adieu au monde.

Voici, à ce sujet, quelques lignes empruntées au journal *La Croix*:

« La vêture de Mlle Veuillot, fille de M. Eugène Veuillot, a eu lieu, comme nous l'avions annoncée, chez les Dames chanoinesses de Saint-Augustin de l'Abbaye aux Bois.

« A deux heures de l'après-midi, une foule émue et sympa-

Digitized by Google

thique se pressait dans la petite église du couvent et un nombreux clergé attendait dans le chœur.

« Bientôt le cortège parut; il y avait Mgr Freppel, évêque d'Angers, puis la jeune postulante vêtue de blanc, conduite par son héroïque père et escortée de toute sa famille.

« Il est beau de joindre les actes aux paroles; c'est ce que fait la famille Veuillot, en donnant successivement plusieurs de ses membres à l'Eglise.

« Mgr Freppel, dans l'énergique langage que nous lui connaissons, a relevé cette circonstance, et a montré dans cette nouvelle consécration d'un enfant de la famille une nouvelle source de bénédictions.

« Il a rappelé la vaillance du chef de la famille qui a conquis le repos et qui préside à cette fête héroïque; il a béni le père de l'enfant qui peut, comme son frère aîné, donner aujourd'hui, une épouse à Notre-Seigneur; et dans l'avenir, il a salué les travaux de M. Pierre Veuillot, qui continue avec une verve si profondément catholique la tradition de tous les siens.

« Voici un pâle résumé de cette allocution où l'éloquent prélat a montré la grandeur et la sublimité de la vie religieuse, opposée aux trois grandes bassesses de la vie mondaine, résumées par saint Jean : Les concupiscences des yeux, de la chair et de l'orgueil.

« Cette noblesse de la vie religieuse est le fruit d'un triple « sacrifice, car c'est dans le sacrifice que se révèle la grandeur « morale de l'homme. Ce triple sacrifice est celui des trois vœux « par lesquels le religieux renonce au monde et à lui-même « pour se vouer à Dieu, la pauvreté, la chasteté et l'obéissance.

« Ainsi élevée au-dessus du monde et d'elle-même, et placée « dans une possession plus parfaite de Dieu, la religieuse goûte « un bonheur intime, supérieur à toutes les joies terrestres. « Ce n'est pas à dire, qu'il ne vous en coûte beaucoup de vous « séparer ainsi des hommes, ajouta l'illustre prélat; la vie « religieuse serait sans mérites, si elle était sans peines. Ce « ne sont point les plaisirs du monde que vous regrettez; vous « aviez l'âme trop élevée pour vous y attacher, mais il faut se « séparer de cette société douce et sainte qu'on appelle la « famille; il faut vous séparer d'une mère bien-aimée qui vous

Digitized by Google

« a prodigué dès votre plus tendre enfance les soins de tous « les jours et les trésors de son cœur.

« Vous renoncez à vous entendre désormais appeler par le « nom de votre famille, ce nom illustré par un écrivain de « génie, l'une des gloires les plus pures de notre siècle, aussi « grand par le cœur que par l'intelligence et le caractère.

« Ce nom dont votre illustre père continue la renommée, par « ce labeur quotidien où avec la préoccupation constante de la « plus pure orthodoxie, il déploie au service de l'Eglise et de « la France, la finesse et la pénétration de son esprit et la « droiture de ses vues. Ce nom votre frère en ressuscitera la « gloire si l'on en juge par ces heureux débuts qui font présager « un maître. Au reste, cette séparation qui vous éloigne de votre « famille, n'est qu'extérieure et apparente; vos âmes restent « unies dans ce grand amour de Dieu et de l'Eglise qui est pour « vous une glorieuse tradition de famille et si vous renoncez au « nom que vous avez porté jusqu'aujourd'hui, vous en prenez « un infiniment plus beau, celui de Sœur Marie des Anges. »

On remarquait dans l'assistance la rédaction de l'*Univers* et de *La Croix*.

Oh ! que c'était touchant ! Je m'en rappellerai toujours.

Maintenant je passe mon temps ainsi : Je me lève entre cinq et six heures, je vais à la messe, puis à l'ouvrage jusqu'à six heures du soir. Alors je rentre chez moi pour n'en plus sortir excepté pour le mois de Marie et du Sacré-Cœur pendant lesquels je suis exactement les exercices ; et puis quand j'assiste aux conférences pendant l'hiver.

J'assiste aussi bien souvent aux cérémonies de l'Adoration nocturne du Très Saint-Sacrement, surtout pour le dernier jour, où l'on se trouve environ trois mille hommes, tous avec des cierges pour faire la procession.

Le dimanche je suis toute la journée au Cercle, car on nous y procure toutes les distractions possibles; nous y entendons de magnifiques instructions après avoir assisté à la messe. Il y a une bibliothèque, trois billards, un théâtre, où l'on fait de petites représentations, presque tous les dimanches soirs. Dans les salons, il y a des pianos où chacun peut s'exercer à volonté si le cœur lui en dit.

Digitized by Google

Quant au climat, il est à peu près le même qu'en Suisse, à part l'hiver qui y est bien moins long et rigoureux. Puis il y tombe très peu de neige. Cependant j'en ai vu en 1871, où il est tombé un demi-pied de neige, par un froid de loup. La Seine était gelée d'un bout à l'autre. Un soir que je remplissais un tonneau de vin à l'entrepôt, le froid était si intense, que le vin gelait à mesure que je le versais. Heureusement que ce temps n'a duré que huit jours. En 1879, le vin en bouteilles gela aussi. Pendant quinze jours le froid fut cause d'une grande misère pour la classe ouvrière.

Je fus édifié de l'empressement que les riches mirent aussitôt à secourir les malheureux. La rédaction du *Figaro* ouvrit une souscription qui donna un million de francs en huit jours.

Un jour on trouva deux facteurs gelés dans une rue. On trouva aussi une quantité d'oiseaux gelés dans les environs de la ville ; et dans les jardins et les pépinières, tous les petits arbres étaient gelés, ruinant la plupart des propriétaires.

En 1880, pendant l'été, nous avons été promener un peu plus loin que la forêt de Bondy et, à notre grande surprise, nous avons vu une forêt de pins tous gelés.

C'est pendant ce même hiver que la Seine fut gelée d'un bout à l'autre, si bien qu'elle ressemblait plutôt à une place publique, tellement le monde s'y portait pour patiner, et que la police dut faire évacuer pour éviter de grands malheurs.

Mais voilà que quinze jours après le temps se radoucit, la pluie commença à tomber avec une telle violence, que la Seine monta de près de trois mètres. Tout à coup, les glaces partent entraînant avec elles tous les radeaux, canots et bateaux qui ne sont pas très solidement amarrés.

Au petit bras de la Seine. toute la masse qu'elle entraînait, vint heurter avec fureur contre le pont de Notre-Dame, mais sans l'endommager. J'ai pensé qu'il était plus que solide, sans quoi il aurait été emporté.

Au pont des Saints-Pères, la police interdit à qui que ce fut de traverser le pont, ainsi qu'au pont des Beaux-Arts.

C'était vraiment un tableau effrayant. On aurait dit que tout Paris glissait. Dans ce moment je pensais que tous ces fiers

Digitized by Google

libres penseurs qui se vantent de tout savoir faire, auraient peut-être arrêté la débâcle de la Seine ! ! !

Maintenant avant d'achever ce petit récit, cher lecteur, permettez que j'ajoute quelques litanies et le Mois du Sacré-Cœur.

Litanies du Sacré-Cœur

Seigneur, ayez pitié de nous.
Jésus-Christ, ayez pitié de nous.
Seigneur, ayez pitié de nous.
Jésus-Christ, écoutez-nous.
Jésus-Christ, exaucez-nous.
Dieu le Père du haut des cieux où vous êtes assis,
Dieu le Fils, Rédempteur du monde,
Dieu le Saint-Esprit,
Trinité sainte qui êtes un seul Dieu,
Cœur de Jésus, uni substantiellement au Verbe.
Cœur de Jésus, sanctuaire de la sainte Trinité,
Cœur de Jésus, abîme de sagesse,
Cœur de Jésus, océan de bonté,
Cœur de Jésus, trône de miséricorde,
Cœur de Jésus, trésor qui ne s'épuise jamais,
Cœur de Jésus, de la plénitude duquel nous avons été tous enrichis,
Cœur de Jésus, notre paix et notre réconciliation,
Cœur de Jésus, modèle de toutes les vertus,
Cœur de Jésus, infiniment aimant et infiniment digne d'être aimé,
Cœur de Jésus, source d'eau qui jaillit jusqu'à la vie éternelle,
Cœur de Jésus, objet des complaisances du Père céleste,
Cœur de Jésus, propitiation pour nos péchés,

Ayez pitié de nous.

Cœur de Jésus, rempli d'amertume à cause de nous,
Cœur de Jésus, triste jusqu'à la mort dans le jardin des Oliviers,
Cœur de Jésus, rassasié d'opprobres,
Cœur de Jésus, blessé d'amour,
Cœur de Jésus, percé par la lance,
Cœur de Jésus, épuisé de sang sur la croix,
Cœur de Jésus, brisé de douleurs à cause de nos péchés,
Cœur de Jésus, maintenant encore outragé par des hommes ingrats dans le Très Saint Sacrement de votre amour,
Cœur de Jésus, refuge des pécheurs,
Cœur de Jésus, force des faibles,
Cœur de Jésus, consolation des affligés,
Cœur de Jésus, persévérance des justes,
Cœur de Jésus, salut de ceux qui espèrent en vous,
Cœur de Jésus, espérance des mourants,
Cœur de Jésus, appui de tous vos adorateurs,
Cœur de Jésus, dèlices de tous les saints,
Cœur de Jésus, notre aide dans les tribulations qui ont fondu sur nous,
Agneau de Dieu, qui effacez les

Ayez pitié de nous.

Digitized by Google

péchés du monde, pardonnez-nous, Seigneur.
Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, exaucez-nous, Seigneur.
Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, ayez pitié de nous, Seigneur.
Jésus-Christ, écoutez-nous,
Jésus-Christ, exaucez-nous.
v. Jésus, doux et humble de cœur,
R. Rendez nos cœurs semblables au vôtre.

PRIONS

Seigneur Jésus-Christ, qui par un nouveau bienfait avez daigné ouvrir à votre Eglise, les richesses ineffables de votre Cœur, faites que nous puissions rendre amour pour amour à ce Cœur adorable et par de dignes hommages réparer les outrages dont l'ingratitude des hommes ne cesse de l'abreuver. Nous vous le demandons à vous, qui vivez et régnez dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

PRATIQUES EN L'HONNEUR DU SACRÉ-CŒUR

Faire tous les jours une lecture ou un acte de vertu en l'honneur du Sacré-Cœur.

Eviter soigneusement le péché, unique cause des douleurs du Cœur de Jésus.

Litanies de Notre-Dame de Lourdes

Seigneur, ayez pitié de nous.
Jésus-Christ, ayez pitié de nous.
Seigneur, ayez pitié de nous.
Jésus-Christ, écoutez-nous.
Jésus-Christ, exaucez-nous.
Père céleste, qui êtes Dieu, ayez pitié de nous.
Fils, rédempteur du monde, qui êtes Dieu, ayez pitié de nous.
Esprit saint, qui êtes Dieu, ayez pitié de nous.
Trinité sainte, qui êtes un seul Dieu, ayez pitié de nous.
Notre-Dame de Lourdes, priez pour nous.
N.-D. de Lourdes, suprême modèle de toute maternité,
N.-D. de Lourdes, Mère, qui avez tant souffert,

Priez pour nous.

N.-D. de Lourdes, Mère pauvre et sans asile,
N.-D. de Lourdes, Mère qui portiez à travers les chemins de l'hiver le fruit de vos entrailles,
N.-D. de Lourdes, qui n'avez trouvé pour recevoir votre fils et votre Dieu d'autre retraite qu'une grotte sauvage et d'autre berceau qu'une crèche,
N.-D. de Lourdes, qui avez proclamé : Je suis l'Immaculée Conception,
N.-D. de Lourdes, qui avez apparu à une humble paysanne pour nous enseigner l'humilité,
N.-D. de Lourdes, qui étiez revêtue d'une robe blanche pour nous rappeler la pureté,

Priez pour nous.

Digitized by Google

N.-D. de Loourdes, qui portiez une ceinture d'azur pour nous indiquer le ciel,
N.-D. de Lourdes, qui marchiez sur des roses pour nous rappeler les souffrances que nous devons endurer pour mériter le ciel,
N.-D. de Lourdes, qui portiez le rosaire pour nous engager à la prière,
N.-D. de Lourdes, qui aviez les mains jointes et les yeux levés vers le ciel pour nous engager à la pénitence,
N.-D. de Lourdes, qui êtes l'étoile de l'espérance,
N.-D. de Lourdes, qui sauverez Rome et Notre Saint-Père le Pape,
N.-D. de Lourdes, qui sauverez la France,
N.-D. de Lourdes, qui intercédez pour nous auprès du Sacré-Cœur de Jésus,
N.-D, de Lourdes, qui fortifiez les prêtres,
N.-D. de Lourdes, qui guérissez les malades,
N.-D. de Lourdes, qui êtes la santé des infirmes,
N.-D. de Lourdes, le refuge des pécheurs,
N.-D. de Lourdes, la consolation des affligés,

Priez pour nous.

O Notre-Dame de Lourdes, conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous.
Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, pardonnez-nous, Seigneur.
Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, exaucez-nous, Seigneur.
Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, ayez pitié de nous, Seigneur.
Jésus-Christ, écoutez-nous,
Jésus-Christ, exaucez-nous.

v. Priez pour nous, Notre-Dame de Lourdes,

R. Afin que nous devenions dignes des promesses de Jésus-Christ.

PRIÈRE

Notre-Dame de Lourdes, si féconde en miracles, protégez de cette main à qui rien ne résiste notre Saint-Père le Pape et la Franee ; faites descendre sur nous l'esprit de foi, d'espérance et de charité ; nous croyons tous à la vérité de vos apparitions, à la puissance sans bornes dont vous a armée votre divin fils, c'est pourquoi nous nous adressons à vous. Sauvez-nous, sauvez Rome, sauvez tout le monde.

Litanies de sainte Anne

Seigneur, ayez pitié de nous.
Jésus-Christ, ayez pitié de nous.
Seigneur, ayez pitié de nous.
Jésus-Christ, écoutez-nous,
Jésus-Christ, exaucez-nous.
Père céleste, qui êtes Dieu, ayez pitié de nous.
Fils, Rédempteur du monde, qui êtes Dieu, ayez pitié de nous.
Esprit Saint, qui êtes Dieu, ayez pitié de nous.
Trinité sainte, qui êtes un seul Dieu,
Sainte Anne, priez pour nous.
Sainte Anne, aïeule de Jésus-Christ,

Digitized by Google

Sainte Anne, mère de Marie, toujours Vierge,
Sainte Anne, épouse de Joachim,
Sainte Anne, belle-mère de Joseph,
Sainte Anne, arche de Noé,
Sainte Anne, arche de l'alliance du Seigneur,
Sainte Anne, mont d'Oreb.
Sainte Anne, racine de Jessé,
Sainte Anne, arbre fécond,
Sainte Anne, vigne fructifiante,
Sainte Anne, issue de la race royale de David,
Sainte Anne, la joie des Anges,
Sainte Anne, fille des patriarches,
Sainte Anne, oracle des prophètes,
Sainte Anne, gloire des saints et des saintes,
Sainte Anne, gloire des prêtres et des lévites,
Sainte Anne, nuée pleine de rosée,
Sainte Anne, nuée resplendissante,
Sainte Anne, nuée lumineuse,
Sainte Anne, vase rempli de grâces,
Sainte Anne, miroir de l'obéissance,
Sainte Anne, miroir de patience,
Sainte Anne, miroir de miséricorde,
Sainte Anne, miroir de dévotion,
Sainte Anne, rempart de l'Eglise,
Sainte Anne, refuge des pécheurs,
Sainte Anne, assistance des chrétiens,
Sainte Anne, délivrance des captifs,
Sainte Anne, consolation des personnes mariées,
Sainte Anne, mère des veuves,
Sainte Anne, protectrice des vierges,
Sainte Anne, port de ceux qui sont sur mer,
Sainte Anne, chemin des voyageurs,

Priez pour nous

Sainte Anne, mère des malades,
Sainte Anne, guérison de ceux qui sont dans la langueur,
Sainte Anne, lumière des aveugles,
Sainte Anne, langue dss muets,
Sainte Anne, oreille des sourds,
Sainte Anne, consolation des affligés,
Sainte Anne, patronne des Bretons,
Sainte Anne, l'aide de tous ceux qui ont recours à vous,

Priez pour nous.

Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, pardonnez-nous, Seigneur.
Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, exaucez-nous, Seigneur.
Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, ayez pitié de nous, Seigneur.
Jésus-Christ, écoutez-nous.
Jésus-Christ, exaucez-nous.

v. Priez pour nous, bienheureuse sainte Anne,

R. Afin que nous soyons rendus dignes des promesses de Jésus-Christ.

ORAISON

O Dieu, qui avez fait à sainte Anne la grâce d'être la mère de celle qui a mis au monde votre Fils unique, daignez exaucer la prière que nous vous adressons en son honneur et répandre sur nous l'abondance de vos grâces par son intercession. Ainsi soit-il.

(40 jours d'indulgence.)

Litanies du saint Nom de Jésus

Seigneur, ayez pitié de nous.
Jésus-Christ, ayez pitié de nous.
Seigneur, ayez pitié de nous.
Jésus, écoutez-nous.
Jésus, exaucez-nous.
Père céleste, qui êtes Dieu, ayez p.

Digitized by Google

Fils, Rédempteur du monde, qui êtes Dieu,
Esprit Saint, qui êtes Dieu,
Trinité sainte, qui êtes un seul Dieu,
Jésus, fils du Dieu vivant,
Jésus, splendeur du Père,
Jésus, éclat de la lumière éternelle,
Jésus, roi de gloire,
Jésus, soleil de justice,
Jésus, fils de la Vierge Marie,
Jésus, aimable,
Jésus, admirable,
Jésus, Dieu fort,
Jésus, père du siècle à venir,
Jésus, ange du grand conseil,
Jésus, très puissant,
Jésus, très patient,
Jésus, très obéissant,
Jésus, doux et humble de cœur.
Jésus, amateur de la chasteté,
Jésus, qui nous aimez,
Jésus, Dieu de paix,
Jésus, auteur de la vie,
Jésus, modèle des vertus,
Jésus, plein de zèle pour nos âmes,
Jésus, notre Dieu,
Jésus, notre refuge,
Jésus, père des pauvres,
Jésus, trésor des fidèles,
Jésus, bon pasteur,
Jésus, vraie lumière,
Jésus, sagesse éternelle,
Jésus, bonté infinie,
Jésus, notre voie et notre vie,
Jésus, joie des anges,
Jésus, roi des patriarches,
Jésus, maître des apôtres,
Jésus, docteur des Evangélistes,
Jésus, force des martyrs,
Jésus, lumière des confesseurs,
Jésus, pureté des vierges,
Jésus, couronne de tous les saints,
Soyez nous propice, pardonnez-nous, Jésus.
Soyez-nous propice, exaucez-nous, Jésus.
De tout mal, délivrez-nous, Jésus.

Ayez pitié de nous, Jésus.

De tout péché,
De votre colère,
Des embûches du démon,
De l'esprit d'impureté,
De la mort éternelle,
Du mépris de vos divines inspirations,
Par le mystère de votre sainte Incarnation,
Par votre naissance,
Par votre enfance,
Par votre vie toute divine,
Par vos travaux,
Par votre agonie et votre passion,
Par votre croix et votre abandonnement,
Par vos langueurs,
Par votre mort et votre sépulture,
Par votre résurrection,
Par votre ascension,
Par vos saintes joies,
Par votre gloire,

Délivrez-nous, Jésus.

Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, pardonnez-nous, Jésus.
Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, exaucez-nous, J.
Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, ayez pitié de nous, Jésus.
Jésus, écoutez-nous.
Jésus, exaucez-nous.

PRIONS

Seigneur Jésus-Christ, qui avez dit : demandez et vous recevrez ; cherchez et vous trouverez ; frappez et il vous sera ouvert ; nous vous supplions d'allumer en nous le feu de votre amour, afin que nous vous servions de tout notre cœur et que jamais nous ne cessions de vous louer, vous, qui vivez et régnez avec Dieu le Père en l'unité du Saint-Esprit, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Digitized by Google

Litanies de la sainte Vierge

Kyrie, eleison.
Christe, eleison.
Kyrie, eleison.
Christe, audi nos.
Christe, exaudi nos.
Pater de cœlis, Deus, miserere nobis.
Fili, redemptor mundi, Deus, miserere nobis.
Spiritus sancte, Deus, miserere nobis,
Sancta Trinitas, unus Deus, miserere nobis.
Sancta Maria, ora pro nobis.
Sancta Dei Genitrix,
Sancta Virgo virginum,
Mater Christi,
Mater divinæ gratiæ,
Mater purissima,
Mater castissima,
Mater inviolata,
Mater intemerata,
Mater amabilis,
Mater admirabilis,
Mater Creatoris,
Mater Salvatoris,
Virgo prudentissima,
Virgo veneranda,
Virgo prædicanda,
Virgo potens,
Virgo clemens,
Virgo fidelis,
Speculum justitiæ,
Sedes sapientiæ,
Causa nostræ lætitiæ,
Vas spirituale,
Vas honorabile,
Vas insigne devotionis,
Rosa mystica,
Turris Davidica,
Turris eburnea,

Ora pro nobis.

Domus aurea,
Fœderis arca,
Janua cœli,
Stella matutina,
Salus infirmorum,
Refugium peccatorum,
Consolatrix afflictorum,
Auxilium christianorum,
Regina angelorum,
Regina patriarcharum,
Regina prophetarum,
Regina apostolorum,
Regina martyrum,
Regina confessorum,
Regina virginum,
Regina sanctorum omnium,
Regina sine labe originali concepta,
Regina sacratissimi Rosarii,
Agnus Dei, qui tollis peccata mundi, parce nobis, Domine.
Agnus Dei, qui tollis peccata mundi, exaudi nos, Domine.
Agnus Dei, qui tollis peccata mundi, miserere nobis.
Christe, audi nos.
Christe, exaudi nos.

Ora pro nobis.

v. Ora pro nobis, sancta Dei Genitrix,

R. Ut digni efficiamur promissionibus Christi.

OREMUS

Gratiam tuam quæsumus, Domine, mentibus nostris infunde, ut qui angelo nuntiante Christi Filii tui incarnationem cognovimus per passionum ejus et crucem ad resurrectionis gloriam perducamur. Per eumdem Christum Dominum nostrum. Amen.

Digitized by Google

MOIS DE JUIN

CONSACRÉ A L'AMOUR DE JÉSUS-CHRIST

(Par M. Paul Leloup)

PREMIER JOUR

La connaissance de Jésus-Christ, c'est-à-dire de sa personne, de ses perfections, de son amour, de ses bienfaits, est la cause et la source de la vie éternelle (S. CYRILLE).

Sainte Thérèse disait : Depuis que j'ai eu l'avantage de connaître Jésus-Christ, de voir quelques traits de cette beauté ravissante, aucun objet créé n'a pu s'insinuer dans mon cœur, tout m'est à dégoût sur la terre.

Que n'opéra pas la connaissance de Jésus-Christ dans un saint Paul ? On pouvait dire que son cœur était semblable au Cœur de Jésus-Christ. Dans un saint Ignace, martyr, il était si pénétré de son amour qu'après sa mort on trouva le nom de Jésus gravé sur sa poitrine en lettres d'or. Dans un saint Jérôme, il voulut finir ses jours auprès de la crêche du Sauveur. Dans un saint Augustin, son cœur était entièrement consacré à Jésus-Christ. Dans un saint François d'Assise, il se retirait à chaque heure dans les plaies du Sauveur. Dans un saint Antoine de Padoue, il s'occupait continuellement de sa sainte enfance. Dans un saint Bernard, avec quelle effusion de cœur il parlait de Jésus-Christ. Dans un saint Charles Borromée, il ne cessa de méditer sa passion. Dans un saint François de Sales, un saint Ignace de Loyola, un saint Philippe de Néri, ils furent si célèbres par leur ardent amour pour Jésus-Christ.

PRIÈRE

Je suis vivement affligé, ô très aimable Jésus, de ce que vous avez été tant offensé et de ce que vous êtes si peu aimé, vous

Digitized by Google

qui êtes l'amour même. Maître des cœurs, mettez-vous en possession de nos cœurs. Faites que je pense toujours à vous, que je désire de vous plaire, que je cherche en tout votre gloire, que j'emploie mes forces à vous aimer et à vous faire aimer.

DEUXIÈME JOUR

Il ne faut chercher la sagesse qu'en Jésus-Christ (S. THOMAS).

Saint Paulin écrivant à Aper, homme savant qui avait renoncé à ses charges et aux sciences profanes pour se consacrer au Seigneur dans l'état religieux, lui dit que les orateurs s'exercent dans l'art de bien dire, que les philosophes cultivent les sciences, que les riches gardent leurs richesses ; nous, notre royaume c'est Jésus-Christ. Le même saint écrivait à un nommé Jovius à qui le désir d'acquérir de vaines connaissances faisait négliger le salut : Vous trouvez du temps pour lire les poètes et les orateurs, vous en trouvez pour vous appliquer à l'étude de la philosophie et vous n'en trouvez point pour être chrétien. Soyez philosophe de Dieu, étudiez Jésus-Christ à son école. Ne suivrons-nous pas le conseil de ce saint ?

Un zélé chrétien imposa silence à des personnes que les passions et la lecture de mauvais livres faisaient parler en incrédules, en leur disant : Si Jésus-Christ n'est pas Dieu comment toutes les prophéties qui regardent le Messie se sont-elles vérifiées parfaitement en lui, comment a-t-il pu inventer, persuader et répandre une doctrine si sublime qui fait si bien connaître aux hommes Dieu, leur fin et leurs obligations ; comment a-t-il fait, de l'aveu même des juifs et des païens, tant et de si éclatants miracles ; comment ses disciples en ont-ils pu opérer en son nom d'aussi surprenants ; comment l'univers a-t-il embrassé en si peu de temps le christianisme ; comment, malgré tous les efforts de l'impiété, n'a-t-on jamais pu l'éteindre ? Les hommes les plus vertueux et les plus heureux ne sont-ce pas les vrais chrétiens, les chrétiens qui vivent selon la morale de l'Evangile et qui obéissent à l'Eglise catholique qui est la seule Eglise de Jésus-Christ ?

Digitized by Google

PRIÈRE

O Jésus, vous êtes mon Seigneur et mon Dieu ! Si vous n'étiez pas Dieu, Dieu lui-même nous aurait trompés. O Jésus, ayez pitié de ceux à qui les sophismes et les blasphèmes des impies ont fait perdre le précieux don de la foi ; daignez éclairer tous ceux qui sont dans les ténèbres. Je crois en vous et je vous aime. Faites que je vive de la foi et que je ne cesse jamais de croître dans votre amour.

TROISIÈME JOUR

Si la Sagesse est Dieu, le vrai philosophe est celui qui aime Dieu. (S. AUGUSTIN.)

Il faut que tout homme étudie la philosophie, disait saint Justin ; c'est-à-dire, selon l'explication qu'il en donne, il faut qu'il s'applique à connaître et à aimer Jésus-Christ la vraie sagesse.

Saint Laurent Justinien rapporte qu'étant âgé de dix-neuf ans, la Sagesse lui apparut sous la forme d'une vierge pleine de majesté et lui dit : Pourquoi cherches-tu du contentement parmi les créatures ? Je possède seule ce que tu cherches, tu le trouveras en moi, si tu me prends pour épouse. Il éprouva alors ce qu'il n'avait jamais éprouvé, il se donna à elle et ne cessa jamais de l'aimer. Il l'aima toujours d'un amour tendre et ardent. C'est ainsi que nous devons nous comporter à l'égard de Jésus-Christ.

Plus vous aimerez Dieu, plus vous aurez la vraie sagesse. Ce qui fait devant Dieu la différence entre personnes d'un même état, qui font les mêmes actions extérieures et les mêmes exercices de piété, c'est que l'intérieur est différent ; c'est que l'amour pour Dieu n'est pas le même, disait saint Augustin.

PRIÈRE

Je vous demande pardon, ô mon adorable Sauveur, de ce que j'ai percé si indignement votre Cœur par tant de péchés.

Digitized by Google

Je m'en repens ; faites-moi miséricorde ; donnez-moi la sagesse, qu'elle porte la lumière dans mon esprit et qu'elle blesse mon cœur des traits de votre amour.

QUATRIÈME JOUR

La plénitude de la divinité habite réellement en Jésus-Christ. Il est Dieu, il est notre Dieu, O hommes ! comment errez-vous de toutes parts cherchant ailleurs les biens du corps et de l'âme ; aimez celui qui est la beauté même, aimez un bien en qui sont tous les biens ; désirez celui qui est tout bien, c'est assez, tous vos désirs seront remplis. (S. ANSELME.)

Saint Augustin, frappé de ces perfections disait : Je vous ai aimé bien tard, Beauté si ancienne et si nouvelle, je vous ai aimée bien tard. Aimons cette souveraine Beauté, nous serons beaux en aimant celui qui est toujours beau, la beauté croit à proportion que l'amour croit, parce que la charité est la beauté de l'âme.

Sainte Gertrude invite les âmes pieuses, dans son livre de l'*Exercice du divin amour*, à s'exciter vivement à l'amour trois fois par jour, le matin, vers le milieu de la journée et le soir, afin, dit-elle, de se dédommager un peu de ce qu'on n'a jamais aimé le Seigneur, son Souverain et son unique bien, la joie de son cœur. Elle lui demande que pour l'amour de son amour il lui accorde la grâce de regarder toujours comme à lui tout ce qui n'est pas lui.

La même Sainte consacrait un jour de chaque semaine à l'amour divin et elle appelait ce jour le jour de l'amour. Ce jour-là elle demandait à Dieu qu'il exerçât à son égard l'office de maître et qu'il lui enseignât l'art de l'aimer.

PRIÈRE

Mon Dieu, faites que votre grâce abonde dans ceux où l'iniquité a abondé ; faites que votre amour règne dans les cœurs où l'amour du monde a régné ; je vous aime et c'est à cause de votre bonté que je vous aime ; je ne veux rien aimer qu'avec vous, que pour vous.

Digitized by Google

CINQUIÈME JOUR

Si je me dois tout entier à Dieu pour avoir été créé, que me reste-t-il à lui donner pour m'avoir racheté d'une manière si excellente? Chrétiens pensez-y. Vous avez été enrichis, par un effet de l'amour de Jésus-Christ, de tout ce qui est nécessaire pour votre salut. Dieu a répandu sur nous toutes sortes de bénédictions célestes par les mérites du Sauveur et en considération de l'amour qu'il a eu pour nous. (S. Bernard.)

Saint Ambroise s'animait à la reconnaissance en pensant à celle que témoignent certains animaux domestiques. Qui ne rougirait pas de honte, disait-il, s'il ne témoignait pas de la reconnaissance à Jésus-Christ, voyant que les bêtes même sont reconnaissantes; le chien oublie-t-il son maître qui le nourrit? Cessons d'être ingrats, soyons reconnaissants envers Jésus-Christ qui nous a racheté de la tyrannie du démon et mérité par ses souffrances le salut éternel.

Il semblait à sainte Gertrude que Jésus-Christ, le bien-aimé de son âme, lui disait le matin à son réveil : Lève-toi; jusques à quand te livreras-tu au sommeil? Le Roi du ciel est ton époux, il brûle pour toi d'un ardent amour et t'a lavée dans son sang, il t'a délivrée, par sa mort, parce qu'il t'a aimée. Hésiteras-tu à répondre à son amour par l'amour dont tu es capable? Pourrait-il acheter ton amour à plus grand prix? Il t'a aimée plus que son corps, puisqu'il ne l'a pas épargné pour toi; l'amour demande l'amour.

Un ministre de Jésus-Christ rempli de zèle, disait souvent aux personnes qu'il dirigeait : Tout votre corps à Celui qui nourrit votre âme de son corps; tout votre sang à Celui qui a versé pour vous son sang; toute votre vie à Celui qui a donné pour vous sa vie.

PRIÈRE

O mon Sauveur, je vous fais amende honorable pour l'ingratitude dont la plupart des hommes se sont rendus coupables envers vous. Hélas, j'ai été moi-même un monstre d'ingratitude;

Digitized by Google

si je ne vous donne pas sang pour sang, je vous donnerai amour pour amour.

SIXIÈME JOUR

Une des plus grandes raisons pour lesquelles Jésus-Christ est venu sur la terre et s'est donné à nous, c'est afin que l'homme connût jusqu'à quel point Dieu l'aime et que cette connaissance le portât à brûler d'amour pour celui qui l'a aimé le premier si excessivement. (S. Augustin).

Saint François de Paule, vivement touché de l'amour infini que Dieu nous a témoigné, disait souvent : O Dieu d'amour, que la charité que vous nous avez montré est excessive, que l'amour que vous avez pour nous mérite bien que nous brûlions d'amour pour vous ! Ne nous laisserons-nous pas pénétrer par ces sentiments ? Un serviteur de Dieu s'adressant à l'amour divin lui disait : Divin amour, soyez ma mère ; faites pour moi ce qu'une tendre mère fait pour son enfant. Soyez mon guide, accompagnez-moi, conduisez-moi partout où j'irai. Soyez mon maître, enseignez-moi l'art d'aimer mon Dieu d'un amour pur, tendre, ardent, généreux, constant et pénitent. Soyez ma vie, soyez l'âme de mon âme, animez-moi ; que ce soit vous qui pensiez, parliez et agissiez en moi ; que mon amour brûle du zèle d'embraser tous les cœurs de votre feu divin.

PRIÈRE

Mon Dieu, je vous demande pardon de ce que la plupart des hommes sacrifient à leurs passions, ne cherchant qu'à les satisfaire. Hélas ! combien de fois les ai-je pris pour guides ! Faites que je n'agisse plus que pour vous et par les motifs de votre amour.

SEPTIÈME JOUR

Le mystère de l'Incarnation est le miracle des miracles. Plus le Verbe s'humilie en se faisant homme, plus il montre de bonté aux hommes ; nous pouvons dire, depuis l'incarnation

Digitized by Google

du fils de Dieu : Voici que Dieu est devenu comme un de nous. (S. Bernard.)

Saint Pierre d'Alcantara entendant chanter le jour de Noël l'Evangile *In principio erat Verbum,* fut enflammé du plus ardent amour et ne put renfermer au-dedans de lui-même les transports de son admiration.

Saint Augustin dit dans ses Confessions qu'il ne se rassasiait point de considérer la bonté de Dieu dans l'œuvre admirable de la rédemption des hommes.

On trouva gravé sur le cœur de sainte Marie-Madeleine de Pazzi ces paroles : Et le Verbe s'est fait chair.

N'oublions pas, dit saint Bernard, que Dieu nous aime afin que nous l'aimions ; n'oublions pas l'ancienneté, le désintéressement, la tendresse, la force et la générosité de l'amour de Jésus ; il nous a aimés, nous, qui sommes si misérables, nous, malheureux pécheurs.

PRIÈRE

Que je suis affligé, ô mon Sauveur, de ce que, venant pour tous, il en est si peu qui vous reçoivent et de ce que tant de chrétiens, après vous avoir reçu, vous ont ensuite rejeté. Je me suis rendu coupable de cette horrible perfidie. Pardon, pardon ! Venez, ô mon Jésus, venez dans mon cœur ; allumez-y le feu de votre amour et ne permettez point qu'il ne s'éteigne jamais.

HUITIÈME JOUR

Un enfant nous est né. C'est le Fils de Dieu qui s'est fait enfant, afin que vous puissiez devenir un homme parfait ; il est enveloppé de langes, afin que vous soyez délivré des filets de la mort ; il est sur la terre, afin que vous puissiez habiter dans le ciel. (S. Ambroise.)

Saint François, brûlant d'amour pour Jésus enfant, s'écriait : Aimons l'Enfant de Bethléem qui, pour gagner nos cœurs, nous a donné de si grandes preuves de son amour. Ne l'aimerons-nous pas ? Amour pour amour, amour sans bornes pour

Digitized by Google

l'amour infini qu'il a eu pour nous. Désirons d'avoir pour Jésus enfant l'amour qu'eut saint Jean qui fut sanctifié par Jésus lorsque l'un et l'autre étaient encore dans le sein de leur mère ; l'amour qu'eurent pour Jésus enfant les anges qui annoncèrent dans les airs sa naissance ; les bergers qui se hâtèrent de passer jusqu'à Bethléem pour le visiter ; les Mages qui vinrent de l'Orient pour l'adorer et qui lui offrirent des présents ; le saint vieillard Siméon qui le prit entre ses bras et le serra contre son cœur ; Marie et Joseph, qui le considéraient avec tant de complaisance et étaient dans l'étonnement de ce qu'on disait à son occasion. Prions Marie de nous présenter à son adorable fils et de nous permettre de lui donner des marques de notre profond respect et de notre tendre amour. Offrons-le à Dieu le Père pour lui rendre, par ce Dieu enfant, tous nos hommages. Ne cessons point de dire à notre cher Sauveur : Jésus, soyez-moi Jésus !

PRIÈRE

Aimable Jésus, comment peut-on ne pas vous aimer, comment ceux qui ont cru en vous ont-ils pu tant vous offenser. Miséricorde, ô mon Jésus, miséricorde ! Je vous demande miséricorde pour moi et pour mes frères. Plus vous vous abaissez pour moi, plus vous me paraissez aimable et cher à mon cœur.

NEUVIÈME JOUR

Le Maître, le Seigneur, celui qui est Seigneur de tous a pris la forme d'esclave, afin que celui qui est esclave recouvrât la liberté et devint maître. Quelle inappréciable charité, ô mon Dieu, d'avoir livré votre Fils pour racheter un esclave. (S. AMBROISE.)

Ne nous écrierons-nous pas avec un saint : O mon Sauveur, je suis votre serviteur, je suis votre esclave, ne permettez pas que je sois jamais séparé de vous. Je suis à vous, sauvez-moi.

Sainte Catherine de Gênes disait souvent après qu'elle se fut convertie : Plus de péché, ô mon Dieu, mais votre pur

Digitized by Google

amour ; daignez écrire dans mon cœur la loi de votre amour avec les sacrés caractères du Saint-Esprit.

PRIÈRE

Oh ! que les pécheurs sont méchants et insensés de consentir d'être esclave du monde, de leurs passions et du démon, plutôt que de vous servir, vous, ô mon Jésus, le Roi des rois. Que je suis coupable de vous avoir offensé, pardon ! Je ne suis plus à moi, je suis à vous ; je vous aime et je vous aimerai toujours ; accordez-moi la grâce de vous dire du fond de mon cœur en mourant : Je vous aime !

DIXIÈME JOUR

L'amour de Dieu pour l'homme l'a rendu, s'il est possible de s'exprimer ainsi, prodigue de lui-même. N'est-ce pas être prodigue de soi-même en faveur des hommes que de donner pour eux non seulement tout ce qu'on a, mais encore tout ce qu'on est ? (l'abbé GUERRIC.)

Il semblait à saint Augustin que le soleil, la lune, les étoiles, les montagnes, les campagnes, les mers, les fleuves et, en un mot, tout ce qu'il voyait lui parlait et lui criait : Augustin, aime Dieu, puisqu'il nous a créés pour toi afin que tu l'aimes ? Mais si nous devons aimer le Fils de Dieu parce qu'il nous a donné tout ce que nous avons, que lui rendrons-nous pour s'être donné lui-même à nous, dit saint Bernard. Il s'est donné à nous entièrement, il est tout entier à nos usages.

Dieu a fait aux hommes deux présents admirables, il leur a donné son Verbe et son Amour qui sont tout le bien de Dieu et tout son trésor. La possession du Fils de Dieu et du Saint-Esprit : voilà notre souverain bien. Pour avoir en nous ces deux dons, vendons tout ce que nous avons d'ailleurs, renonçons-y comme à une chose inutile, nous aurons dès lors en nous le royaume de Dieu, toute la plénitude de Dieu. Ces réflexions si frappantes sont du Père Surin.

PRIÈRE

O excès de ma folie d'avoir renoncé par le péché à mon

Digitized by Google

souverain bien, à ce qui est le souverain bien de Dieu, d'y avoir renoncé pour ce qui est vanité et qui conduit au souverain malheur. Je vous demande pardon, ô mon Dieu, de tous mes péchés, je voudrais pouvoir vous satisfaire pour tous les péchés qui ont été commis. Père éternel, qui êtes mon Père, je ne vous demande que votre Fils et le Saint-Esprit. Ce qui vous suffit ne me suffira-t-il pas ?

ONZIÈME JOUR

Le Fils de Dieu peut être appelé l'homme de douleur. Depuis l'instant de son Incarnation jusqu'à celui de sa mort, la croix sur laquelle il devait mourir fut toujours présente à ses yeux et gravée dans son cœur. Seigneur, en quelque lieu que je vous cherche, je ne vous trouverai que sur la croix, disait un grand serviteur de Dieu.

En pensant à ce que Jésus a souffert, saint Bernard demandait qui avait pu faire souffrir ainsi l'aimable Jésus : *Quis fecit ?* Il lui semblait aussitôt entendre cette réponse : C'est la charité qui a opéré ce grand prodige : *fecit charitas*. Ne nous écrierons-nous pas avec sainte Elisabeth, fille du roi de Hongrie : Mon unique partage sera désormais Jésus crucifié !

PRIÈRE

O Jésus crucifié, ce sont les péchés des hommes, ce sont mes péchés qui vous ont attaché à la croix ; celui qui pèche mortellement vous sacrifie de nouveau spirituellement dans son cœur. Que ne suis-je mort un instant avant celui où j'ai péché ! La mort, mille morts plutôt que le péché ! Que le péché ne règne plus en moi, que ce soit Jésus et le Saint-Esprit qui y règnent, souverainement, parfaitement, éternellement.

DOUZIÈME JOUR

La moindre souffrance, la moindre humiliation de Jésus-Christ aurait suffi pour la rédemption du genre humain, à cause

Digitized by Google

de la dignité infinie de sa personne (S. THOMAS) ; mais ce qui suffisait à la rédemption ne suffisait pas à son amour. (S. CHRYSOSTOME.)

Jésus-Christ a voulu souffrir à l'excès pour nous racheter, pouvant nous racheter sans souffrir ; c'est cette réflexion qui a rempli de l'amour de la croix tant de saints.

Sainte Thérèse disait : Ou souffrir ou mourir !

Sainte Madeleine de Pazzi disait : Non pas mourir mais souffrir !

Saint Jean de la Croix disait à Dieu : Souffrir et être méprisé pour vous. Demandons à Jésus crucifié l'amour de la croix en disant avec saint Bernard : Mon cœur à la croix et la croix dans mon cœur.

PRIÈRE

Vous permettez, ô mon Dieu, que je sois dans la tribulation ; vous le permettez pour mon bien. J'adore vos desseins, je m'y soumets ; donnez-moi la patience et la force qui me sont nécessaires. Je vous offre toutes les croix dont il vous plaira de me charger en punition de mes péchés et de ceux de mes frères ; je vous prie de les accepter des mains de Jésus-Christ, par lesquelles tout ce qui vous est offert vous est agréable.

TREIZIÈME JOUR

Il n'est rien de plus salutaire que de méditer chaque jour l'excès des tourments qu'un Homme-Dieu a endurés pour nous. Les plaies de Jésus-Christ blessent les cœurs les plus durs ; elles enflamment les plus glacés. (S. BONAVENTURE.)

Sainte Madeleine de Pazzi ayant médité sur les souffrances du Sauveur et tenant à la main un crucifix se sentit transportée d'un si ardent amour pour Jésus-Christ qu'elle ne pouvait s'empêcher de crier : O amour, ô amour, ô amour ! Non, divin Jésus, mon cœur ne cessera jamais de vous dire que vous êtes son cher amour. Disons souvent avec cette sainte et avec saint Philippe de Néri : Jésus, mon amour !

Un fervent chrétien qui ne savait pas lire jetait dans l'éton-

Digitized by Google

nement des personnes de piété lorsqu'il leur parlait des adorables perfections de Dieu et de l'amour si admirable de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Une de ces personnes s'offrit à lui apprendre à lire afin, disait-elle, qu'il put avoir l'avantage de lire des livres de dévotion. Il la remercia et lui dit qu'avant d'accepter sa proposition il consulterait son divin maître Jésus crucifié ; il le fit et dit ensuite à cette personne : Voici la réponse que j'ai reçu : « Quels livres te mettra-t-on entre les mains, que te fera-t-on lire ? C'est moi qui suis ton livre ; en me considérant tu peux toujours lire le grand amour que j'ai eu pour toi. Un Dieu souffrant et mourant pour ton amour ; n'y a-t-il pas là de quoi t'occuper toute ta vie et pendant l'éternité. »

PRIÈRE

O mon adorable Sauveur, toutes vos plaies sont autant de bouches qui me disent combien je suis coupable, combien vous m'avez aimé et combien je dois être reconnaissant. Je vous aime ! Que ferai-je pour vous témoigner la douleur que j'ai de mes péchés et des péchés de mes frères ? Que ferai-je pour répondre à votre amour ?

QUATORZIÈME JOUR

C'est par la croix que nous avons été rachetés et délivrés ; c'est par la vertu de la croix que nous sommes sanctifiés et que nous serons glorifiés.

Oh ! si vous connaissiez le mystère de la croix, disait saint André au tyran qui voulait le porter à renier Jésus-Christ, parce qu'il avait été crucifié comme un malfaiteur. La croix n'a pas été seulement un instrument où Jésus-Christ a souffert ; elle est encore une chaire du haut de laquelle notre divin Maître donne à ses disciples des leçons salutaires, selon la réflexion de saint Augustin.

De quelque tentation qu'on soit affligé, si l'on considère avec religion un crucifix, on connaît ce qu'il faut faire, dit saint Thomas.

Digitized by Google

Saint Philippe Béniti étant proche de la mort, demanda qu'on lui donnât son livre. Les assistants ne savaient pas quel était le livre qu'il demandait, lorsqu'un de ses disciples, entrant dans sa pensée, lui apporta un crucifix. Le saint dit alors : C'est là mon livre ; il le prit et ayant baisé amoureusement les plaies sacrées de son Sauveur, il rendit l'âme. Que ce soit aussi notre livre ; lisons-y le grand amour que Jésus a pour nous.

PRIÈRE

O mon Dieu ! ne devrions-nous pas consentir à être crucifiés plutôt que de pécher ! Que je m'estimerais heureux d'être crucifié, si je pouvais par là effacer mes péchés et ceux de mes frères, satisfaire à votre justice et vous plaire.

QUINZIÈME JOUR

Jésus-Christ a voulu endurer autant de douleurs qu'il aurait mérité d'en souffrir s'il eût été coupable de tous les péchés qui ont été commis et de tous ceux que l'on commettra. (S. BONAVENTURE.)

Sainte Catherine de Gênes considérant Jésus-Christ que l'amour a attaché à la croix pour l'expiation de nos péchés, s'écriait : O mon amour ! ô amour, plus de péchés, non, plus de péché ! Ne tiendrons-nous pas le même langage ?

Sainte Marie-Madeleine de Florence s'offrait continuellement en holocauste à son Dieu ; elle lui offrait toutes ses pensées, toutes ses paroles et toutes ses actions ; elle lui protestait qu'elle ne voulait rien faire que dans les plaies de Jésus-Christ ; elle levait souvent les yeux au ciel et disait alors : Seigneur, vous savez bien que depuis mon enfance jusqu'à ce moment j'ai désiré ardemment de vous plaire.

PRIÈRE

O Jésus mon amour ! Je voudrais expirer d'amour pour vous, lorsque je pense jusqu'à quel excès vous êtes offensé de toutes parts et combien de fois je vous ai moi-même offensé ! Je vous aime et je vous aimerai toujours.

Digitized by Google

SEIZIÈME JOUR

Le Calvaire est la montagne de Jésus-Christ ; l'amour qui ne naît pas de la Passion est faible. (S. François de Sales.)

Considérons notre divin Sauveur étendu sur la croix comme sur un autel d'amour, où il meurt d'amour pour nous ! Ah ! pourquoi ne pas nous y jeter aussi en esprit pour mourir sur la croix avec lui qui a voulu mourir pour notre amour, continue le même saint.

Saint Marc et saint Marcellin, ayant les mains et les pieds pieds cloués, disaient au tyran qui les avait fait mettre en cet état : Nous n'avons jamais goûté de plus grandes délices que depuis que nous sommes ici pour l'amour de Jésus-Christ. Vive la croix de Jésus-Christ dans nos cœurs et les plus pesantes croix nous paraîtront légères.

Saint François d'Assise souffrant beaucoup disait : Seigneur mon Dieu, je vous remercie de tout ce que vous me faites souffrir ; faites-moi souffrir cent fois plus, si c'est votre bon plaisir ; il me sera très agréable que vous ne m'épargniez point ici-bas si vous le voulez ainsi ; l'accomplissement de votre sainte volonté est pour moi une source abondante de consolation.

PRIÈRE

Seigneur, j'ai péché, je mérite de souffrir et de mourir ; je n'ai qu'un corps, je vous l'offre, il est à vous ; frappez, coupez, brûlez cette victime, faites-moi faire pénitence pour mes péchés et pour ceux de mes frères, mais en me faisant souffrir accordez-moi la grâce de souffrir avec patience.

DIX-SEPTIÈME JOUR

Que celui qui veut vivre constamment uni à Dieu voie toujours des yeux de son cœur Jésus-Christ mourant sur la croix. On tire des plaies du Sauveur la force nécessaire pour

Digitized by Google

souffrir non seulement avec patience, mais encore avec joie. (S. BONAVENTURE.)

Saint Ignace, évêque d'Antioche, ayant été condamné aux bêtes, écrivit aux Romains avant d'arriver au lieu de son martyre. Sa lettre respire une vive passion pour les souffrances. « Permettez, mes enfants, leur dit-il, que je sois moulu par les bêtes, afin que je devienne le froment de Jésus-Christ; je ne cherche autre chose que Celui qui est mort pour moi! L'unique objet de mon amour est Celui qui a été crucifié pour moi et l'amour que je lui porte fait que je désire d'être crucifié pour lui. »

Sainte Gertrude disait à Jésus-Christ : O mon Sauveur, qui m'avez aimée jusqu'à souffrir pour moi, j'offre à votre gloire parce que je vous aime, tout ce que j'ai souffert, tout ce que je souffre et tout ce que je souffrirai; ayez égard au motif de votre amour qui m'anime; votre divin amour fait que j'ai du plaisir à souffrir; je veux souffrir parce que vous avez souffert, et que vous voulez que je souffre, vous que j'aime plus que je m'aime moi-même.

PRIÈRE

O mon Sauveur! imprimez profondément dans ma mémoire, dans mon esprit, dans mon cœur et sur ma chair votre sainte et douloureuse Passion; faites que je n'oublie jamais ce que vous avez souffert pour moi, que je lise continuellement dans vos plaies quel mal c'est que le péché et quelle a été la grandeur de votre amour; qu'en pensant à vos souffrances mon cœur soit pénétré de douleur de mes péchés et d'amour pour vous; que je me mortifie sans cesse afin d'avoir quelque conformité avec vous.

DIX-HUITIÈME JOUR

Rien ne produit dans l'âme une satisfaction universelle comme la méditation de la Passion de Jésus-Christ. (S. BONAVENTURE.)

Le Père Balthasar Alvarez répétait souvent à ceux qu'il

Digitized by Google

dirigeait : Ne vous persuadez pas avoir fait quelque progrès dans la vertu tant que vous ne serez pas arrivés à avoir toujours fixé dans votre cœur Jésus crucifié.

Ce fut en étudiant Jésus crucifié que saint François parvint à cette charité ardente qui lui mérita le titre de séraphique : Il pleurait si abondamment en méditant sur la Passion du Sauveur qu'il en perdit presque la vue. Oublierons-nous Jésus crucifié ?

Un serviteur de Dieu, tenant les yeux arrêtés sur son crucifix, disait pour se préserver du péché, pour s'animer à la patience et s'exciter à l'amour de Jésus-Christ : Vois ton Dieu sur la croix ; oseras-tu pécher ? Vois ton Dieu sur la croix et plains-toi dans tes peines ! Vois ton Dieu sur la croix ! qu'il est digne d'amour !

PRIÈRE

Adorable Jésus, vous vous êtes fait pour nos péchés l'homme de toutes les douleurs, je ne refuserai aucune croix que vous me présenterez et je ne vous demande pour la patience avec laquelle je désire les supporter aucune récompense ; c'est assez pour moi, d'avoir par là, avec vous quelque trait de conformité, d'accomplir votre volonté et de vous plaire ô Jésus, le bien-aimé de mon âme, le Dieu de mon cœur.

DIX-NEUVIÈME JOUR

Une seule larme que le souvenir de la Passion de Jésus-Christ fait verser, vaut plus qu'un pèlerinage à Jérusalem et qu'une année de jeûne au pain et à l'eau. (S. Augustin.)

Un jour qu'on entendit saint François d'Assise se lamenter, on lui demanda quel était le sujet des larmes qu'il versait et des lamentations qu'il faisait, il répondit : Je pleure les affronts et les douleurs qu'on a causé à mon Sauveur, et ce qui augmente ma peine, ajouta-t-il, c'est de voir des hommes ingrats qui ne l'aiment pas et qui ne pensent même pas à lui. Toutes les fois qu'il entendait un agneau bêler, il se rappelait l'Agneau sans tache qui est mort sur une croix pour les péchés du monde,

Digitized by Google

ce qui le pénétrait de la plus vive compassion. Il ne discontinuait presque pas d'exhorter ses frères à se souvenir de la Passion de Jésus-Christ. Ne soyons pas ingrats envers Dieu qui nous a aimés si excessivement.

PRIÈRE

O mon Sauveur, par votre douloureuse Passion, faites moi miséricorde, faites miséricorde à mes frères, je suis prêt à mourir plutôt que de la renouveler par mes péchés.

VINGTIÈME JOUR

Tout dans la Passion de Jésus-Christ nous montre qu'il nous a aimés : la croix à laquelle il a été attaché, les douleurs qu'il a endurées et la mort qu'il a soufferte. (S. THOMAS DE VILLENEUVE.)

Jésus-Christ crucifié est notre modèle, il nous prêche par toutes ses blessures les sentiments dont nous devons être animés, ce que nous devons être et ce que nous devons faire. (S. BERNARD.)

Saint Thomas d'Aquin, dans une visite qu'il fit à saint Bonaventure, lui demanda dans quel livre il avait puisé l'érudition et l'onction qu'on admire dans ses écrits ; il répondit en lui montrant son crucifix : Voilà mon livre, c'est de là que j'ai tiré tout ce que j'ai écrit, c'est lui qui m'a enseigné le peu que je sais. Appliquons souvent avec respect nos lèvres sur l'image de Jésus crucifié, priant ce divin Sauveur de nous instruire et de nous embraser de son amour. Supplions-le d'accorder aux pécheurs des grâces de conversion et faisons lui amende honorable pous les péchés que nous avons commis.

Sainte Gertrude considérait avec amour son crucifix. A la vue de son divin Sauveur attaché à la croix, elle lui demandait l'amour des souffrances et le conjurait de mettre son cœur dans la disposition de souffrir beaucoup pour lui avec reconnaissance et avec amour ; elle lui disait : J'offre à votre divin amour tout ce qu'il vous plaira de me faire souffrir, soit dans le corps soit dans l'âme. Je veux vous imiter ô mon Jésus

Digitized by Google

qui m'avez aimée jusqu'à consentir à être crucifié pour moi. Que ce corps qui est un esclave rebelle soit châtié, que ma volonté qui a été si souvent opposée à la vôtre, soit sans cesse mortifiée ô mon Sauveur. Je ne veux plus suivre ses désirs, je la remets entre vos mains disposez-en à votre gré.

Saint Augustin disait : Toutes les fois que je suis tenté j'ai recours aux plaies de Jésus-Christ. Je me réfugie dans les entrailles de la miséricorde de mon Sauveur Jésus-Christ qui est mort pour moi, cette pensée est pour moi une douce consolation dans mes plus grande peines ; toute mon espérance est dans la mort de Jésus-Christ ; sa mort est mon mérite, mon refuge, mon salut, ma vie et ma résurrection. Je veux vivre et mourir dans les bras de mon Sauveur.

PRIÈRE

O Jésus, ô le Dieu de mon cœur, par les cinq plaies que votre amour pour nous vous a faites sur l'arbre de la croix, ayez pitié de ceux que vous avez rachetés de votre précieux sang Je vous fais amende honorable pour tous mes péchés et pour tous ceux de mes frères. Je ne veux plus par de nouveaux péchés renouveler votre Passion, vous crucifier au dedans de moi-même, fouler aux pieds votre sang adorable.

VINGT-ET-UNIÈME JOUR

La croix de Jésus-Christ a une vertu merveilleuse, son seul souvenir met en fuite des légions de nos ennemis invisibles, nous soutient contre leurs efforts et nous préserve des pièges qu'ils nous tendent. (S. Augustin.)

Imitons dans nos tentations le bienheureux César Buz : il opposait à toutes les suggestions du démon la croix qu'il portait sur sa poitrine, mettant aussitôt la main sur sa précieuse armure qui faisait sa force et son espérance, et s'écriant : Fuyez ennemis de mon salut et de mon Dieu, fuyez démons, voilà la croix du Seigneur. C'est cet instrument qui a brisé les portes de l'enfer. O mon Sauveur, par les mérites de votre croix, délivrez-moi de mes ennemis. Entrons dans les dispo-

Digitized by Google

sitions d'un grand serviteur de Dieu qui faisait cette prière: Mon Dieu ayez pitié de moi, en considération de Jésus-Christ votre Fils, je ne veux rien faire qu'en union avec lui, j'unis mes sens à ses sens, mon esprit à son esprit, mon cœur à son cœur, mes sentiments à ses sentiments. Je voudrais avoir la même contrition de mes péchés que celle qu'il en a eue, je voudrais avoir le même amour que celui dont il a été embrasé pour nous et je voudrais que ce fussent là les sentiments de tous ceux qui ont un cœur capable de vous aimer.

PRIÈRE

O Jésus crucifié, donnez-moi l'amour de votre croix et convertissez ceux qui en sont les ennemis.

VINGT-DEUXIÈME JOUR

Les quatre extrémités de la croix sont ornées de quatre perles bien précieuses: l'humilité est placée au pied de la croix, l'obéissance occupe la droite, la patience occupe la gauche; enfin la charité comme la première et la reine des belles vertus brille en caractères d'or au haut de la croix; ces quatre vertus éclatent d'une manière plus frappante dans la Passion de Jésus-Christ; ce sont les quatre principaux fruits qu'il faut tirer de la méditation de Jésus crucifié. (S. Bernard.)

Une personne qui avait formé le dessein de servir Dieu, pria le Père Lefebvre, un des premiers compagnons de saint Ignace, de lui indiquer quelque pratique de piété; voici celle qu'il lui donna: il lui recommanda de se prosterner plusieurs fois par jour devant son crucifix et de dire à Jésus-Christ: O mon divin Maître, qui devez être mon modèle, vous vous êtes humilié jusqu'à l'anéantissement, et je suis orgueilleux; vous avez été obéissant jusqu'à la mort, et je cherche en tout à faire ma volonté; vous avez voulu être l'homme de douleurs, et je ne veux rien souffrir; vous m'avez aimé jusqu'à donner votre vie pour moi, et je vous aime si peu, je vous offense si souvent. Elle fut fidèle à cette pratique et fit en peu de temps de grands progrès dans la vertu. Cette pratique nous réussira.

Digitized by Google

PRIÈRE

O mon Sauveur, remplissez-moi de votre esprit, de votre esprit de religion et d'amour ; de votre esprit de douceur et de zèle ; de votre esprit de détachement et de mortification ; faites que j'aie vos sentiments et que le cœur de mes frères en soit rempli.

VINGT-TROISIÈME JOUR

Contemplez-moi attaché à la croix ; voyez en quel état est mon corps ; entrez dans mon intérieur ; ouvrez et sondez mon cœur ; que découvrirez-vous ? que verrez-vous ? l'amour ! (La Bienheureuse Angèle de Foligno crut entendre Jésus-Christ lui adresser ces paroles.) Ayons donc une grande dévotion au crucifix, que cette dévotion nous porte à attacher souvent les yeux sur l'image de Jésus crucifié, à nous entretenir avec cet homme de douleur, à l'écouter et à le consulter, à baiser fréquemment notre crucifix avec beaucoup de religion. Sainte Ludwine, à la fin de sa vie, ne se servait presque plus de ses yeux que pour contempler le crucifix. Cette pratique embrasa son cœur d'un amour très ardent. Sainte Elisabeth, fille du roi de Hongrie et princesse de Thuringe, ayant considéré attentivement un crucifix, fut confuse de se voir parée des livrées de la vanité et s'étant prosternée contre terre, elle s'écria : Jésus crucifié sera toujours mon partage ! Pauvreté pour pauvreté, humiliation pour humiliation, croix pour croix. Elle exécuta toute sa vie ce qu'elle promit alors.

PRIÈRE

O mon adorable Sauveur, permettez-moi de baiser vos plaies afin de m'enivrer de votre amour ; je me recommande à vous ; je vous recommande mon prochain.

VINGT-QUATRIÈME JOUR

Allons, mes frères, allons dans l'aimable Cœur de Jésus pour n'en sortir jamais. Excitons-nous à la dévotion du Sacré-

Digitized by Google

Cœur de Jésus qui est une source abondante d'amour et de miséricorde. (Le célèbre Jean Lansperg, Chartreux.)

Le saint évêque de Genève ne parlait du Sacré-Cœur de Jésus qu'avec des transports d'amour. A son exemple, offrons souvent à Dieu le Père, le Cœur de son adorable Fils; tout ce que nous demandons à Dieu, demandons-le par le Cœur de Jésus; que ce Cœur Sacré soit le temple où nous ne cessions jamais de l'adorer; que ce soit l'autel où nous lui offrions des sacrifices et la victime que nous lui offrons. Imitons encore une sainte religieuse qui suppliait Jésus-Christ de vouloir que le tribunal où il la jugerait, fut son Sacré-Cœur, afin d'être jugée favorablement.

Sainte Mechtilde, pénétrée d'amour pour Jésus-Christ, se figurait pendant son oraison qu'elle baisait la plaie sacrée de son Cœur; elle goûta dans ce pieux exercice une douceur ineffable, et il lui sembla entendre son Bien-aimé qui lui disait: Ma fille, je désire que vous mettiez en moi seul toutes les délices de votre âme. Elle s'écria aussitôt: Oui, mon amour, oui, mon amour! — Que mon amour, lui dit Jésus-Christ, vous tienne désormais lieu de mère; qu'il en fasse l'office; que ce soit mon amour qui, le matin, vous revête de vos vêtements, qui vous fasse prier, parler et agir, qui vous conduise partout où vous irez, qui vous anime en toute chose. Dès qu'elle était éveillée, elle protestait à son Dieu qu'elle ne voulait agir pendant toute la journée que par le motif de son amour et renouvelait continuellement ensuite sa promesse.

PRIÈRE

J'irai avec confiance à votre Sacré-Cœur, ô mon Jésus; j'y entrerai, je m'y enfoncerai et là, je dirai avec amour: Saint! Saint! Saint! Gloire au Père! gloire au Fils! gloire au Saint-Esprit! Je ne cesserai point de louer, de bénir ses infinies perfections. Ne mérite-t-il pas d'être loué et béni; il est le souverain bien; il est tout bien! il est la source de tous les biens; il est le bien éternel, spirituel, infini, unique, principe de toute perfection, de toute gloire et de tout bonheur! O mon Dieu, inspirez à tous les chrétiens une grande dévotion envers votre Sacré-Cœur.

Digitized by Google

VINGT-CINQUIÈME JOUR

Il y a un festin où on reçoit Jésus-Christ; on y renouvelle le souvenir de sa Passion. Disciples de Jésus-Christ, aimez Jésus-Christ votre maître; adorez avec plus de dévotion, recevez avec plus de religion le Sauveur du monde qui a souffert pour vous et qui est mort pour vous, quoiqu'il soit la vie même. Lorsque vous allez vous unir à Jésus-Christ par la sainte communion, entrez dans les sentiments d'un digne ministre de Jésus-Christ qui, étant près de monter au saint autel, faisait cette réflexion: Je vais renouveler la Passion du Sauveur! Sera-ce pour mon salut? Hélas! je ferai peut-être l'office d'un de ses bourreaux; je le crucifierai peut-être au dedans de moi-même; je me rendrai peut-être coupable du corps du Seigneur et m'incorporerai mon jugement! ô mon Sauveur ne le permettez pas! Sainte Mechtilde priait Notre-Seigneur de lui enseigner à se préparer à la communion. Elle le suppliait d'écrire son adorable nom dans son cœur, de manière qu'il ne s'effaçât jamais de sa mémoire. Elle désirait de le recevoir avec tout l'amour dont le cœur humain est capable et lui demandait d'avoir égard à ce désir et de la combler de ses grâces comme si elle avait réellement ce bonheur.

PRIÈRE

O mon Sauveur, je ne suis pas digne de m'approcher de vous; mais je vous aime et voudrais avoir pour vous un amour sans bornes; je m'approche de vous pour vous obéir, vous glorifier, me fortifier et être transformé en vous; si j'ai eu le malheur de faire quelque communion sacrilège, je vous conjure de me pardonner ce crime abominable. Je vous fais amende honorable pour toutes les mauvaises communions qui ont été faites depuis l'institution du sacrement de votre amour.

VINGT-SIXIÈME JOUR

Un très grand crime dans des chrétiens, un crime qui attire sur eux d'affreux châtiments, c'est de recevoir indignement

Digitized by Google

Jésus-Christ, le Fils de Dieu, dans le sacrement de son amour. Les profanateurs de ce sacrement adorable épuiseront pendant l'éternité le calice des divines vengeances (Saint Jean-Damascène).

Un moribond, qui avait eu le malheur de faire des communions sacrilèges crut voir le démon s'approcher de lui; il entendit ces paroles : Parce que tu a communié indignement, tu recevras aujourd'hui la communion de ma main. Ce malheureux s'écria alors plein de désespoir : La vengeance de Dieu est sur moi ! Il mourut en prononçant ces mots. N'oublions pas ce que le diacre disait avant de donner la communion : Les choses saintes sont pour les saints ; que celui qui n'est pas saint, c'est-à-dire exempt de péché et bien préparé, se garde d'approcher de la table sainte pour recevoir le Saint des saints.

PRIÈRE

O mon Dieu ! que j'ai sujet de craindre d'avoir fait de mauvaises confessions, puisque je suis retombé si souvent dans mes péchés, après avoir reçu votre Corps adorable ! Je voudrais pouvoir effacer mes sacrilèges et ceux de mes frères avec des larmes de sang. Ayez pitié de nous selon votre grande miséricorde.

VINGT-SEPTIÈME JOUR

Jésus-Christ a répandu sur les hommes, par le sacrement de l'Eucharistie, toutes les richesses de son amour, dit le Concile de Trente. Ce sacrement est le sacrement de la charité; c'est le gage de la souveraine charité de Jésus-Christ, selon saint Thomas. Il est appelé, par saint Bernard, l'amour des amours. Sainte Madeleine de Pazzi disait qu'une personne qui venait de communier pourait bien dire : Tout est consommé ! Dieu s'étant donné à moi par cette communion ne peut me donner rien de plus précieux que ce qu'il m'a donné. Dès que saint Philippe de Néri aperçut le prêtre qui lui apportait le saint Viatique, il s'écria : Voilà mon amour ! voilà mon amour ! donnez-moi mon amour ! Entrons dans ces sentiments quand nous nous approchons de la table du Seigneur.

Digitized by Google

PRIÈRE

O mon Sauveur ! ô mon amour ! vous vous donnez à moi et vous ne me demandez pour un si grand don que mon cœur ; qu'est-ce donc que ce cœur dont vous êtes jaloux, vous, ô mon Dieu, qui êtes si parfait, que vous vous suffisez à vous-même ? ah ! si tous les cœurs des anges et des saints étaient à ma disposition, je n'hésiterais pas un seul moment de vous en faire le sacrifice ; que je serais insensé si je m'en servais pour aimer autre chose que vous ! faites, ô mon Dieu, que mon cœur repose entièrement en vous qui l'avez créé pour vous ; je ne veux rien négliger pour vous gagner des cœurs.

VINGT-HUITIÈME JOUR

Par la communion nous sommes unis à Celui que les esprits bienheureux n'osent fixer, pénétrés d'une frayeur religieuse ; nous devenons avec lui un même corps, une même chair. Quel est le pasteur qui nourrit ses brebis de son propre sang ? on voit beaucoup de mères qui confient leurs enfants à des nourrices ; ce n'est pas ainsi que Jésus-Christ se comporte à notre égard ; Il nous nourrit de son propre sang. (St J. Chrysostome.)

Jésus-Christ a dit : « Mangez ma chair ! » afin qu'il y eût entre lui et moi une union très intime. N'est-ce pas là une folie d'amour ? s'écriait saint Augustin. Sainte Madeleine de Pazzi ayant demandé à une novice de quoi elle s'était occupée pendant la communion, elle lui répondit : J'ai pensé à l'amour de Jésus-Christ. — C'est bien, dit la sainte ; mais il ne suffit pas d'y penser pendant peu de temps, il faudra désormais y penser constamment.

PRIÈRE

Mon Dieu, je voudrais pour vous plaire, avoir toute l'humilité, toute l'obéissance, toute la foi, toute la religion, toute l'espérance, tout l'amour, toutes les vertus que les différents saints ont eu ; je voudrais avoir toute la sainteté de Marie, et je voudrais que telle fût la sainteté de mes frères, afin que vous fussiez bien glorifié.

Digitized by Google

VINGT-NEUVIÈME JOUR

Si Jésus-Christ est le pain quotidien, pourquoi le recevez-vous rarement ; vivez de telle sorte que vous méritiez de recevoir tous les jours ce pain céleste. (Saint Ambroise.)

Rien n'est plus capable d'embraser nos cœurs d'amour pour le souverain bien que la sainte communion, disait le vénérable P. Olympe, théatin. Une sainte disait, que pour se procurer le bonheur de s'unir à Jésus-Christ par la communion, elle n'hésiterait pas à passer au travers des flammes, si cela était nécessaire. Les jours que sainte Catherine de Sienne ne communiait pas, elle était malade ; il lui semblait qu'elle devait mourir dans peu. La sainte communion lui rendait ses forces épuisées. Préparons-nous à la communion par le renoncement à toutes les affections déréglées, par un grand nombre de communions spirituelles et par la pratique des différentes vertus.

PRIÈRE

Mon Dieu je m'approcherai souvent de vous ; faites que ce soit avec un cœur pur, une humilité profonde et une grande joie qui naisse de l'amour. Je désire que ces dispositions soient dans tous les cœurs.

TRENTIÈME JOUR

Le temps que vous passez avec dévotion au pied des autels, devant Jésus-Christ, sera le temps où vous obtiendrez le plus de grâces et celui qui vous consolera le plus à la mort et pendant l'éternité. Il n'est point de lieu où Jésus-Christ exauce plus promptement les prières des fidèles. (Henri Suso.)

Sainte Madeleine de Pazzi faisait tous les jours trente visites au Saint-Sacrement. Saint Louis de Gonzague passait dans l'église toutt le temps que l'obéissance ne le demandait pas ailleurs ; il disait amoureusement à Jésus-Christ avant de sortir du saint temple : Retirez-vous de moi, Seigneur, retirez-vous de moi ! C'était auprès de Jésus-Christ que l'apôtre des Indes

Digitized by Google

allait se reposer de ses fatigues, Après avoir employé le jour à travailler au salut des âmes, il passait une partie de la nuit devant le Saint-Sacrement. Saint François Régis se comportait de la même manière. Lorsque l'église était fermée, il se mettait à genoux devant la porte, malgré la rigueur du froid. Saint François d'Assise n'entreprenait rien sans aller auparavant dans l'église consulter Jésus-Christ. On appelait la comtesse Féria, l'épouse du Saint-Sacrement, parce qu'elle était en adoration dans l'église tout le temps que les obligations de son état le lui permettaient. On lui demanda ce qu'elle pouvait faire dans l'église pendant si longtemps; elle répondit: Que fait un courtisan devant son roi, un malade devant son médecin, un pauvre devant une personne riche, celui qui est pressé par la faim, placé à une table où il y a des mets exquis? voilà ce que je fais dans l'église en présence de mon Dieu.

PRIÈRE

O mon Sauveur, je vous aime bien peu, puisque mes délices ne sont pas d'être au pied de vos autels. Hélas! combien de fois ne vous ai-je pas outragé jusque dans votre saint temple! En pensant à ce que vous avez fait pour mon amour, ne devrais-je pas mourir par la vivacité du mien? O Dieu d'amour, n'était-ce pas porter l'amour jusqu'à l'excès que de vous faire par l'Incarnation, semblable aux hommes et leur compagnon; que de mourir sur une croix pour l'expiation de leurs péchés et de vouloir être dans le ciel leur récompense, en les faisant régner avec vous? Fallait-il encore vous donner à eux en nourriture? Victime du salut, qui nous ouvrez les portes du ciel, vous voyez quel est le nombre et quelle est la malice des ennemis qui nous environnent pour nous perdre, venez à notre secours, fortifiez-nous. Ainsi soit-il.

Digitized by Google

MOIS DE SAINT JOSEPH

Par l'auteur des *Paillettes d'or*

PREMIER JOUR

Prions afin que pendant ce mois il ne se commette pas de péché mortel dans notre famille.

Saint Joseph est le protecteur des enfants

Les enfants lui rappellent Jésus dans son jeune âge, alors qu'il lui était permis de le caresser, de le soigner, de se dévouer pour lui avec plus de sollicitude. Enfants, si vous voulez rester innocents, aimez à travailler, à prier, à vous récréer sous le regard paternel de saint Joseph ; représentez-vous ce bon vieillard se penchant vers vous, écartant le démon, attendant vos demandes et allant lui-même les présenter à Jésus, qui ne refuse rien à son père de la terre. Chaque année, au mois de mars, on voit des conversions, on a à signaler des faveurs toutes particulières obtenues par saint Joseph. Je mettrai aujourd'hui par écrit les grâces que je veux obtenir par l'intercession de saint Joseph ; je les lui rappelerai tous les jours et je m'imposerai quelques petites pratiques de piété en son honneur.

DEUXIÈME JOUR

Prions afin que nous ne nous laissions pas aller aujourd'hui à des moments de mauvaise humeur.

Saint Joseph était affectueux pour tous

Comme on devait s'aimer dans cette petite maison de Nazareth ! Mon Dieu ! le ravissant tableau qui se présente à mon regard.

Digitized by Google

Marie cherchant tout ce qui peu plaire à Jésus, Jésus devinant tout ce qui peut contenter Marie, Joseph faisant tout ce qu'il peut pour que personne ne souffre ! O délicieux intérieur, qu'il nous serait si facile de renouveler au milieu de nous ! Que faisons-nous donc de notre faculté d'aimer, si nous ne l'employons pas à rendre heureux ceux qui nous entourent. Comme vous, aujourd'hui, saint Joseph, je ferai tout ce que je pourrai afin que personne ne souffre de rien.

TROISIÈME JOUR

Prions pour expier nos infidélités aux inspirations de la grâce.

Saint Joseph était fidèle à la grâce

Il connaissait que l'inspiration qu'il avait venait du ciel, quand il s'agissait de faire plaisir à Jésus, et quelque peine que lui coutât ce qu'il croyait utile à Jésus, il le faisait toujours. Ne croyons pas que la vie de saint Joseph se soit écoulée sans secousse et sans sacrifice. Si Dieu demandait de nous ce qu'il a demandé de lui, nous comprendrions combien fut méritoire sa fidélité. Nous aussi nous sentons souvent une voix qui nous dit : Jésus serait content si tu agissais de telle manière, si tu faisais tel sacrifice ! Oh promettons à saint Joseph que nous ferons aujourd'hui tout ce que notre conscience nous dira de faire pour contenter Jésus.

QUATRIÈME JOUR

Prions pour les personnes portées à la paresse et à la nonchalance.

Saint Joseph travaillait avec ardeur

Il savait que son travail était nécessaire à Jésus ; aussi quel bonheur de pouvoir se dire à chaque instant du jour : C'est pour Jésus, c'est pour Marie ! Notre travail, à nous, servira à Jésus si nous le voulons ; chaque ligne étudiée ou écrite, chaque devoir, chaque petite action matérielle peut devenir entre les mains de notre ange la monnaie spirituelle qui achètera des

Digitized by Google

âmes à Jésus, comme le travail de Joseph devenait la monnaie qui achetait du pain à Jésus.

Aujourd'hui j'offrirai toutes mes actions pour la conversion des pécheurs.

CINQUIÈME JOUR

Prions pour expier les péchés qui se commettent à cette heure.

Saint Joseph priait avec piété

Le soir, le matin, souvent dans le jour, il se réunissait à Jésus et à Marie, et ensemble, ils disaient leurs prières au bon Dieu. C'était Jésus qui présidait; Marie et Joseph répondaient. Oh! comme il y avait piété, modestie, attention, bonheur; si nous avions été là, nous aussi, nous aurions bien prié; ne le pouvons-nous pas encore?

Je penserai aujourd'hui que je suis au milieu de la sainte Famille; j'écouterai la prière comme si Jésus la faisait; j'y assisterai avec recuillement et je répondrai sans empressement, sans précipitation, sans élever trop la voix et sans omettre aucune des paroles indiquées.

SIXIÈME JOUR

Prions en union avec les religieuses qui se lèvent la nuit pour prier Dieu.

Saint Joseph était silencieux

Tous les saints ont aimé le silence. Deux choses surtout contribuaient à le faire aimer à saint Joseph: premièrement, son application au travail; il s'était déterminé sa tâche de toutes les heures et il ne se détournait pas de son œuvre; secondement, son attention à Jésus qui remplissait son cœur et son esprit. Parler, c'est se distraire, c'est ne pas accompilr comme il faut la tâche imposée, c'est oublier qu'on est en présence de Jésus. A tout âge le silence est difficile, mais je vais ce matin me fixer quelque moments pendant lesquels je ne dirai rien sans nécessité absolue.

Digitized by Google

SEPTIÈME JOUR

Prions pour les pauvres âmes qui éprouvent beaucoup de répugnance à obéir.

Saint Joseph était soumis à tous les ordres qu'on lui donnait

Soumis au prince qui l'appelle à Bethléem, il obéit malgré la peine qu'il dut éprouver en voyant Marie fatiguée; soumis à l'ange qui l'envoie en Egypte, il obéit malgré la perte qu'il devait subir dans son travail. Dieu le veut, se disait-il, à chaque ordre reçu, accomplissons sa volonté. Ce qu'on nous demande n'a jamais pour nous les résultats pénibles qu'essuya saint Joseph. Comme lui, sachons dire: ce commandement me dérange, m'ennuie, me fatigue; mais Dieu le veut, accomplissons sa volonté.

HUITIÈME JOUR

Prions pour les âmes qui se laissent dominer par le désir de plaire.

Saint Joseph était pauvre et il aimait la pauvreté

Il l'aimait parce que c'était la position dans laquelle le bon Dieu l'avait placé et qu'il voulait tout ce que voulait le bon Dieu, et puis, parce que par l'effet d'une grâce particulière, il comprenait tout l'embarras, toutes les inquiétudes que donnent les richesses. Jésus lui avait dit dans ses entretiens particuliers que le pauvre qui travaille et se résigne trouve plus facilement le chemin du ciel. Aimons, nous autres, la position dans laquelle nous sommes; faisons taire ces désirs de posséder et de paraître, qui maintenant peut-être sont peu impérieux, mais qui viendront plus tard tourmenter notre cœur, et si nous manquons quelquefois de quelque chose, oh! qu'il est doux alors de dire au bon Dieu comme devait le dire saint Joseph: J'attends de votre providence notre pain pour demain. Une petite enfant disait à Dieu pour ses parents: Mon Dieu que nous ayons toujours le nécessaire, mais rien de plus.

Digitized by Google

NEUVIÈME JOUR

Prions pour les âmes qui se laissent entraîner au mal.

Saint Joseph était toujours uni à Jésus

Il le quittait matériellement le moins qu'il pouvait. C'est près de lui qu'il travaillait, près de lui qu'il priait, près de lui qu'il se reposait, avec lui qu'il prenait ses repas, et si quelquefois il devait s'absenter, son cœur gardait toujours l'image de Jésus; aussi qu'elles étaient parfaites les actions de saint Joseph.

Je veux aujourd'hui travailler, prier, me reposer, comme si j'étais continuellement sous le regard de Jésus; alors point d'étourderies, point de paresse, point de nonchalance! Parole de vie que cette parole: Jésus me voit!

DIXIÈME JOUR

Prions pour les personnes qui aiment à être vues et à se produire dans le monde.

Saint Joseph menait une vie cachée

Tous les saints ont peu aimé à paraître. Qu'importaient à saint Joseph les louanges du dehors? le sourire approbateur de Jésus lui suffisait bien! Que lui importaient les visites, les conversations étrangères? la douce parole de Jésus lui suffisait. Pourquoi chercherais-je à être approuvé en tout ce que je fais; pourquoi m'inquiéterais-je de ne pas recevoir une louange que je crois méritée?

O Jésus, donnez moi la grâce de ne vouloir plaire qu'à vous, de ne chercher que vous; la grâce de vous plaire dans le petit travail qui m'est donné et de n'aspirer qu'à avoir l'approbation de ma conscience.

Digitized by Google

ONZIÈME JOUR

Prions afin que le bon Dieu nous pardonne tout le mal que nous avons fait par nos médisances.

Saint Joseph était charitable dans ses paroles

Ici encore, quelles scènes édifiantes dans chacune des conversations qui, aux moments du repos, venaient procurer à la Sainte Famille un agréable délassement; on y parlait du prochain sans doute, mais avec quelle bonté! Joseph savait-il un fait pénible et humiliant peut-être, comme on excusait le coupable, comme on n'appelait plus sa faute qu'un moment de faiblesse, comme on cherchait ensemble les moyens de la faire oublier, comme toujours on priait pour la pauvre âme égarée. Mais une habitude bien sainte était celle que quelques docteurs attribuaient à saint Joseph de recueillir toutes les actions dignes de louanges et d'augmenter, en les racontant, la bonne opinion qu'on avait de ceux qui en étaient les auteurs. Ne puis-je pas faire ainsi tous les jours, ô saint Joseph? Aidez-moi à guérir mon esprit de sa tendance à critiquer, à soupçonner, à penser mal; aidez-moi à trouver toujours des raisons pour excuser; à aimer surtout à faire connaître le bien que font ceux qui sont autour de moi.

DOUZIÈME JOUR

Prions afin que les personnes que nous avons choisies pour amies soient bien pieuses.

Saint Joseph avait une tendresse toute particulière pour Jésus

C'est qu'il connaissait ce qu'était cet Enfant bien aimé. Jésus paraissait petit, faible, et il cachait sous ces apparences sa force, sa puissance, sa majesté; plus Joseph le contemplait, l'étudiait, plus il se sentait ravi d'admiration devant tant de bonté pour les hommes. Il y avait des heures où ce saint patriarche se serait prosterné devant son petit Enfant en l'appelant son Dieu; d'autres heures où il restait comme

Digitized by Google

anéanti sans pouvoir prononcer une parole ; c'était quand Jésus lui disait : mon père. Modèle de mes communions, ô saint Joseph, donnez-moi votre respect, votre amour si tendre et si ardent pour Jésus ; j'ai le même Dieu que vous.

TREIZIÈME JOUR

Prions pour que le bon Dieu nous donne le désir de faire bien aimer la sainte Vierge.

Saint Joseph avait une tendre affection pour Marie

Il l'aimait à cause de ses vertus. Marie, dit un pieux auteur, était aux petits soins pour saint Joseph ; elle s'informait de ses goûts et de son travail, de ses besoins ; elle veillait à ce que rien ne lui manquât ; elle était toujours disposée à faire sa volonté. Le cœur de Joseph comprenait ces délicatesses, et il cherchait à prouver sa reconnaissance. Il aimait surtout Marie parce qu'elle était la mère de Jésus.

N'ai-je pas, moi aussi, les mêmes raisons pour aimer Marie ? Ah ! si je cherchais à examiner ce que Marie fait pour moi, ne la verrais-je pas aux petits soins ? N'est-ce pas Marie qui me donne Jésus ? Aussi, je vous aime, je vous aime, ô Marie !

QUATORZIÈME JOUR

Prions pour les personnes trop délicates qui ne veulent rien supporter.

Saint Joseph a été éprouvé par les souffrances

Jésus n'a pas épargné les douleurs à sa Mère ; il ne devait pas les épargner à celui qu'il appelait son père sur la terre. La douleur purifie les coupables, elle sanctifie les justes. Ne méditons que sur celle qui fut la plus déchirante, la perte de Jésus. Perdre Jésus avec cette pensée : il est peut-être à cette heure entre des mains qui doivent lui donner la mort, et je ne le verrai plus, et cet autre encore plus terrible : je l'ai perdu peut-être par ma faute. Oh ! qui dira ce que ces pensées éveillent d'angoisses dans une âme tendre, aimante et dévouée !

Digitized by Google

Ajoutez à la douleur de Joseph, la vue des larmes, des terreurs, des inquiétudes de Marie désolée ! Pauvre père, qui pleure, lui aussi, et dit à Dieu : Mon Dieu, rendez à Marie son Jésus et prenez ma vie. Attendez-vous à souffrir, mais demandez la grâce à saint Joseph de n'avoir pas à souffrir de la perte de Jésus.

QUINZIÈME JOUR

Prions afin que le bon Dieu nous donne aujourd'hui l'occasion de nous dévouer pour quelqu'un.

Saint Joseph était dévoué

Le dévouement, c'est le don de soi-même. Dès le moment qu'il fut uni à Marie, saint Joseph ne s'appartint plus ; il est tout à Marie. Faut-il accompagner Marie chez Elisabeth ; faut-il la conduire à Bethléem, il est prêt ; faut-il fuir en Egypte, il est prêt ; faut-il modifier toute sa manière de voir, retourner à Nazareth quand son dessein est de rester à Jérusalem ; il est prêt. Soyez mon modèle, ô saint Joseph, que je sois tout au bon Dieu d'abord, puis tout à mon devoir, à l'obéissance, à la charité ; que je ne me fasse jamais prier pour rendre un service.

SEIZIÈME JOUR

Prions pour réprimer les moments d'humeur que nous pourrions éprouver.

Saint Joseph avait habituellement le sourire sur les lèvres

Seule la perte de Jésus pouvait lui causer de la douleur, et la présence de Jésus était pour lui une source intarissable de bonheur. Représentez-vous Joseph revenant le soir d'un travail fait loin de sa famille ; le sourire ne l'a pas quitté, il emporte avec lui l'image de Jésus ; mais quel délicieux retour ! Marie l'attendait avec cet empressement calme et joyeux d'un cœur qui aime toujours d'une nouvelle manière ; Jésus l'attendait et il court au-devant de son père, lui tend ses petits bras, et son père le soulève avec tendresse, le baise avec respect et pleure de joie. C'était chaque jour de nouvelles et ineffables jouis-

Digitized by Google

sances. Joseph les ressentit tous les jours de sa vie. Les angoisses du Calvaire furent réservés à Marie. O Jésus, moi aussi, je puis être toujours content, parce que je puis, comme saint Joseph, vous posséder par la communion tous les jours de ma vie.

DIX-SEPTIÈME JOUR

Prions pour les personnes qui sont chargées du salut des âmes.

Saint Joseph était rempli de zèle pour le salut des âmes

Nous n'avons aucun détail sur l'apostolat de saint Joseph, mais nous pouvons comprendre qu'il ne laissait passer aucune occasion de parler de Jésus. Est-ce qu'on ne parle pas de ceux qu'on aime ? Son séjour en Egypte, dit un auteur, fut l'occasion de conversions nombreuses. Le vrai Dieu n'est pas connu, disait Marie ; et les voilà l'un et l'autre, priant d'abord puis attirant à eux les âmes par leur affabilité ; puis développant les mystères de la foi, s'inquiétant peu d'être quelquefois repoussés ou même méprisés. Exemple pour nous. Une bonne parole, un mot de piété coûte peu à dire ; l'âme, peut-être, sur qui tombera cette parole n'attendait plus que cette impulsion pour être à Dieu. Oh ! disons tous les jours quelque chose du bon Dieu.

DIX-HUITIÈME JOUR

Prions pour les personnes qui sont trop susceptibles.

Saint Joseph était patient

Patient dans sa pauvreté habituelle, qui devait lui être pénible parce qu'elle l'empêchait de donner à Jésus les soulagements que son cœur eut voulu lui donner ; il ne s'en plaignait pas. Patient dans son travail de tous les jours qui, pour lui comme pour tous, devait avoir des heures de monotonie, de fatigue et de dégoût ; il ne le laissait jamais. Deux leçons importantes : contre les accidents ou les maux de notre condition, soyons patients pour les supporter ; nous n'y pouvons rien ; contre le dégoût de notre travail, apportons plus de

Digitized by Google

fermeté, plus de constance ; Dieu comptera nos efforts. Je ferai aujourd'hui un acte d'abandon à la Providence.

DIX-NEUVIÈME JOUR

Prions en union avec Jésus, Marie et Joseph priant à Nazareth.

Saint Joseph était toujours innocent

Il fut purifié avant sa naissance et Dieu qui le destinait à être le compagnon de Marie lui inspira pour la pureté de son âme la plus active vigilance. Il aima la retraite et la prière, il mena une vie laborieuse et pénible ; il soumit son corps et son esprit à la volonté des autres et, plus tard, ne se sépara presque jamais de Jésus et de Marie.

Ces moyens sont à ma portée. Je vous confie mon innocence, ô saint Joseph ; entourez-la de la retraite, de la prière, du travail, de la soumission et dans ce petit sanctuaire que vous lui aurez fait, où ne parviendront ni les joies ni les plaisirs du monde, conduisez-y Jésus et Marie ; je vous le demande pour votre fête, en récompense de ma communion et de ma sagesse d'aujourd'hui. Je dirai pieusement une prière à saint Joseph.

VINGTIÈME JOUR

Prions pour toutes les personnes qui nous ont froissés et que nous n'aimons pas.

Saint Joseph fut longtemps en butte aux persécutions

Les hommes sont de tout temps les mêmes ; de tout temps, ils censurent ce qu'ils ne pratiquent pas. Joseph, modeste dans sa démarche, réservé dans ses paroles, rangé dans sa vie privée, dut entendre bien des paroles moqueuses, aigres et méchantes ; il offrait ces ennuis à Dieu et continuait sa vie régulière et pauvre. En exil, traité d'étranger, jalousé peut-etre à cause de son application au travail, et de ses succès que Dieu bénissait, il dut éprouver tout ce que l'injustice a de poignant pour un cœur droit. Il priait Dieu pour ses ennemis

Digitized by Google

et il continuait sa vie régulière et laborieuse. Vous aurez vos heures de persécution, peut-être déjà avez-vous éprouvé combien il est dur de n'être pas aimé de tous. Mon enfant, comme saint Joseph, priez, supportez et que jamais rien ne vous détourne de votre devoir.

VINGT-ET-UNIÈME JOUR

Prions en union avec notre Ange gardien chargé par Dieu de nous protéger.

Saint Joseph fut toujours confiant en Dieu

Nous nous faisons difficilement une idée des diverses positions par lesquelles la Providence fit passer saint Joseph. Repoussé à Bethléem et ne trouvant pas un asile pour Marie qu'il savait fatiguée, poursuivi par Hérode et sur le point, à chaque instant, de voir les soldats massacrer son pauvre Enfant; abandonné de tous, en exil, travaillant pour avoir le pain du jour, ne sachant pas s'il pourrait procurer à sa famille le pain du lendemain ! Quand on réfléchit sur ses positions et qu'on voit ce vieillard conserver toujours son sourire; oh ! comme on se sent pris d'admiration pour lui..... il comptait sur vous, ô mon Dieu.

O saint Joseph, apprenez-moi à dire ce que souvent vous disiez à ceux qui, peut-être, s'étonnaient de votre tranquillité; Je fais ce que je puis ; Dieu pourvoira à tout.

VINGT-DEUXIÈME JOUR

Prions pour demander à Dieu la fidélité à lui rapporter toutes nos actions.

Saint Joseph se sanctifiait tous les jours de plus en plus

La vie de saint Joseph fut la vie de la plupart des hommes, une vie bien ordinaire, que peuvent résumer trois mots : pauvreté, épreuves, travail. C'est avec ces éléments qu'il est devenu un saint; il a supporté patiemment, il a prié continuellement, il a tout rapporté à Dieu et cela lui a suffi pour

Digitized by Google

surpasser en sainteté, disent les docteurs, les autres saints du ciel.

Dans ma condition présente, dans la condition que Dieu me réserve plus tard, je trouverai toujours la possibilité et même la facilité de devenir un grand saint. O saint Joseph, faites-moi bien comprendre la valeur de ces trois paroles : résignation, travail. penser à Dieu.

VINGT-TROISIÈME JOUR

Prions pour demander pardon de notre dissipation.

Saint Joseph vivait dans le recueillement

Se recueillir c'est s'occuper à voir Dieu au-dedans de soi et s'efforcer de ne pas le laisser seul, en lui offrant tout ce qu'on fait. Saint Joseph avançait tous les jours dans cette vie d'union intérieure à Dieu ; il ne se sentait jamais seul et si on lui avait demandé : A quoi pensez-vous ? il aurait toujours répondu : A Dieu. Heureuses les âmes qui, à force d'attention sur elles-mêmes, vivent de cette précieuse vie. Accoutumez-vous-y, et déterminez aujourd'hui quelques minutes, que vous emploierez uniquement à voir Dieu habitant dans votre âme comme dans une demeure qui lui appartient ; n'y mettez rien dans cette âme qui blesse ses regards et qui le force à se plaindre de vous.

VINGT-QUATRIÈME JOUR

Prions en union avec les personnes qui font pieusement le mois de Saint-Joseph.

Saint Joseph vivait dans la ferveur

Etre fervent, c'est aspirer à être plus saint ; c'est vouloir mieux faire aujourd'hui qu'hier, mieux ce soir que ce matin ; c'est essayer, non pas d'ajouter à son travail, mais aux soins donnés à ce travail. La ferveur c'est la vie, c'est la marche de l'âme vers le ciel. Ne comprenez-vous pas que ce devait être là toute l'application de saint Joseph. Plaire à Jésus, à Marie,

Digitized by Google

faire aujourd'hui pour eux quelque chose de plus ; n'est-ce pas ainsi que vous avez vu l'amour de votre mère pour vous ? Agissez donc ainsi pour vos amis, pour votre âme ! Comme le bon Dieu sourira à vos efforts !

VINGT-CINQUIÈME JOUR

Prions afin que nous ne pensions mal de personne aujourd'hui.

Saint Joseph vivait dans l'humilité

Il travaillait à contenter Jésus et Marie ; souvent un sourire de bienveillance le remerciait et lui, tout heureux, bénissait le bon Dieu du succès qu'il lui donnait. — C'est là l'humilité. — Etre humble, ce n'est pas dire partout qu'on ne fait rien de bon, mais c'est attribuer à Dieu nos succès et lui rapporter toujours les éloges qu'on nous fait. Sans le secours de Dieu, que pourriez-vous faire de bien ? Rien ! Votre intelligence, vos membres ; tout vous est donné par lui ! Oh ! si quelquefois vous êtes estimé, loué, récompensé, soyez content, sans doute, mais comme saint Joseph dites merci au bon Dieu. Accoutumez-vous à tout rapporter à Dieu. Quelle source de paix quand nous sommes blâmés ou réprimandés ! On est peiné, mais on n'est pas inquiet et on se dit : Je ferai mieux demain, parce que demain j'écouterai mieux le bon Dieu. Aujourd'hui, je réciterai dévotement mon chapelet en l'honneur de l'Annonciation de la sainte Vierge.

VINGT-SIXIÈME JOUR

Prions afin que nous fassions toutes nos actions pour le bon Dieu.

Saint Joseph était d'une justice et d'une probité parfaites

Sans doute, on ne veut pas tromper, mais que de petites fraudes commises sans scrupules et sans remords ; soit dans les conseils qu'on donne par égoïsme, sans s'inquiéter s'ils nuiront aux autres ; soit dans les objets qu'on emprunte et dont on a peu de soin ; dans ceux qu'on ne rend plus parce

Digitized by Google

qu'on les a égarés ; dans ceux enfin dont on se sert sans permission. Saint Joseph dans ses rapports avec les autres devait être d'une probité scrupuleuse. Accoutumez-vous à respecter ce qui n'est pas vôtre. Peu est peu, sans doute, mais la justice est si délicate.

VINGT-SEPTIÈME JOUR

Prions que le bon Dieu nous pardonne tous nos soupçons à l'égard du prochain.

Saint Joseph agissait avec simplicité

Il voyait les choses telles qu'elles se présentaient, ne cherchait jamais s'il n'y avait pas quelque intention méchante qu'on eût voulu lui cacher. A Bethléem, par exemple, on lui disait : Nous n'avons pas de place ! et si la pensée lui venait qu'on le repoussait parce qu'il était pauvre, il la chassait et il répétait simplement : Ils n'ont pas de place. A Nazareth, que de choses faites par Jésus et Marie et dont le motif lui échappait ; il les acceptait simplement, et il se disait : Jésus et Marie ne peuvent ni faire ni vouloir le mal. Que de calme, que de paix, que de bonheur apporterait dans une âme cette manière de penser. Je vous la demande, ô saint Joseph ; faites-moi la grâce de ne juger jamais ceux que je ne dois pas juger et de ne jamais chercher des intentions mauvaises chez les autres.

VINGT-HUITIÈME JOUR

Prions afin d'obtenir la grâce de ne pas agir avec trop de précipitation.

Saint Joseph était prudent

La prudence ne détruit pas la simplicité ni la droiture ; elle est un rempart pour l'une et pour l'autre. Saint Joseph ne se liait pas d'amitié avec tout le monde ; il attendait, il observait avant d'ouvrir son âme. Saint Joseph comptait sur la Providence, mais il savait que la Providence n'intervient que lorsqu'on a fait soi-même tout ce qu'on pouvait, et il agissait

Digitized by Google

comme si tout dépendait de lui. Saint Joseph se savait protégé par Jésus et Marie, mais il évitait toute occasion de mal parce qu'il savait que le bon Dieu ne fait pas des miracles pour ceux qui s'exposent volontairement. Trois choses dans lesquelles j'ai besoin de vous imiter, ô saint Joseph, le choix de mes amis, la continuité dans mon travail, la fuite des occasions. Je veillerai sur moi; je vous invoquerai pour que vous me veniez en aide.

VINGT-NEUVIÈME JOUR

Prions afin que nous devenions bien généreux dans l'intention de plaire à Dieu.

Saint Joseph donnait abondamment

Donner aux pauvres, c'est se rapprocher de Dieu. Oh! comme on devait faire l'aumône dans cette pauvre maison de Nazareth! Ce n'est pas du superflu qu'on donnait, mais du nécessaire, sur lequel on retranchait tous les jours. Quand, après la journée finie, venait l'heure du repos : Encore un peu de travail pour les pauvres, disait Jésus, et Joseph se remettait au travail, aidé par Jésus et par Marie, et tous, après ce labeur fait avec joie, reposaient plus heureux en songeant que le lendemain les pauvres trouveraient leur part. Si vous avez peu, donnez peu; si vous avez beaucoup, donnez beaucoup, mais donnez toujours. Vous mettez à intérêt pour le ciel tout ce que vous placez entre les mains des pauvres. Je ferai une aumône aujourd'hui.

TRENTIÈME JOUR

Prions pour nos bienfaiteurs afin que le bon Dieu leur rende tout le bien qu'ils nous font.

Saint Joseph était reconnaissant

Il s'était accoutumé à voir la main bienfaisante du bon Dieu s'ouvrir à chaque instant pour lui donner quelque chose. Le jour dont il jouissait, l'air qu'il respirait, le pain qu'il gagnait, les forces qu'il possédait; il savait que tout cela venait de Dieu,

Digitized by Google

et il le remerciait à chaque instant. Cette élévation continuelle de son cœur reconnaissant l'entretenait dans une joie continuelle. Comme lui, ne recevons-nous pas tout du bon Dieu? Oh! si nos yeux s'ouvraient, comme ils s'ouvriront au ciel, nous verrions la Providence attentive à nous entourer de bien-être, de paix, de joie; remercions-la aujourd'hui et ne lui déplaisons en rien. Voudrions-nous commettre une faute au moment même où Dieu nous fait du bien?

TRENTE-ET-UNIÈME JOUR

Prions le bon Dieu de nous donner une grande dévotion à saint Joseph.

Saint Joseph était continuellement occupé

Les saints ont toujours quelque chose à faire et ils le font sans empressement, comme sans discontinuité. Heureux d'avoir à gagner tous les jours le pain de Jésus et de Marie, Joseph se serait reproché la moindre perte de temps et cette pensée qu'ils n'auraient pas ce qu'il leur faut, activait son courage et redoublait ses forces. La mort le surprit au travail, et il mourut en souriant, entendant ces paroles de Jésus : Tu as bien employé ta journée; va, bon et fidèle serviteur, va te reposer. O Jésus, assistez-moi à l'heure de ma mort, et dites-moi comme à Joseph ces douces paroles d'espérance que je vous promets de mériter en employant toujours pour votre gloire le temps que vous me donnerez.

Jésus, Marie, Joseph, je vous donne mon cœur, mon esprit et ma vie!

Jésus, Marie, Joseph, soyez à mes côtés pendant mon agonie!

Jésus, Marie, Joseph, que je meure innocent en votre compagnie! (*300 jours d'indulgence.*)

Digitized by Google

Neuvaine à Saint Joseph

Pendant cette neuvaine, supposons que nous avons le bonheur de vivre au milieu de la sainte Famille, dans l'humble maison de Nazareth et sous la conduite de saint Joseph, à qui nous voulons désormais confier le soin de notre corps et de notre âme, pendant toute notre vie, et surtout à l'heure de la mort. Oh ! la bonne pensée ! Comme elle va nous aider à être pieux, doux, modeste, retenu, laborieux pendant ces jours bénis que nous consacrons à saint Joseph et pendant lesquels nous voulons avant tout lui demander d'être saint.

Puisque c'est dans l'aimable société de cette sainte Famille de Nazareth que nous voulons vivre, il faut bien connaître les conditions requises pour y être admis, et les motifs qui nous poussent à demander avec instance à saint Joseph de nous accepter auprès de lui. Ces conditions et ces motifs feront le sujet de nos méditations pendant ces neuf jours.

Consécration à la sainte Vierge

Je viens en ce jour, ô ma mère, me jeter dans vos bras. Marie, ô vous en qui j'espère, ne me rejetez pas ! A votre bonté maternelle j'offre tout ce que j'ai ; vous me couvrirez de votre aile tant que j'existerai. Je vous offre mes espérances, mes souhaits, mes désirs, mes misères et mes souffrances, mes peines, mes plaisirs. Je vous offre aussi ma pauvre âme ; gardez-la bien toujours ; voyez ! sa faiblesse réclame votre puissant secours ! Je vous offre toute ma vie ; je n'ai d'autre désir que d'être chaste, ô Marie, jusqu'au dernier soupir.

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

INTRODUCTION III

SÉJOUR EN FRANCE.

Mon voyage 5
Paris 7
Pendant la guerre 9
Pendant la Commune 15
Après la Commune 18
Rentrée à l'entrepôt. 19
Nouvelles déceptions 25
A l'octroi. 26
L'Exposition de 1878 31

NOTRE PÈLERINAGE A ROME ET LES FÊTES DE LA CANONISATION 33

Le départ 34
Les Alpes et Turin 36
Gênes. 38
Florence 44
Arrivée à Rome 56
Sainte-Marie-Majeure, le Sacré-Cœur, la veillée sainte . 62
La canonisation 65
Sainte-Marie-des-Monts 75
Le tombeau de Pie IX, Saint-Paul et les Catacombes. . 81
Saint-Pierre, le Triduum à Saint-Louis des Français . . 89
Le service du cardinal Borromeo. — Nouvelles excursions. 94
La messe du Pape et l'audience des pèlerins 97
Départ, la campagne romaine, Pise 102
Turin, Dom Cottolengo et Dom Bosco 104
Retour. Montmartre et Notre-Dame des Victoires . . . 114

PÈLERINAGE A JÉRUSALEM 119

Devant Caïpha 127
Au Carmel 128

Digitized by Google

Pages.

Nazareth. 131
Naplouse. 136
Entrée à Jérusalem 137
Bethléem. 149

Deuxième Pèlerinage à Jérusalem et à Rome 163
Etat du personnel du diocèse patriarcal de Jérusalem . . . 190
Eglise concathédrale de Jérusalem 192
Clergé paroissial 193
Ordres religieux 196
Les RR. PP. Missionnaires d'Afrique 196
Frères des Ecoles chrétiennes. 197
» de la Sainte-Famille 197
Religieuses de Saint-Joseph de l'Apparition. 197
Dames de Nazareth 198
Dames de Sion 199
Religieuses Carmélites 199
Sœurs du Rosaire 199
Dignitaires du Gouvernement de Jérusalem 199
Tribunal de première instance 200
» criminel 201
Hébron, Jaffa, Gaza 201
Représentants des puissances étrangères. 201
Corps médical de Jérusalem 202
Population de la ville de Jérusalem 203
Pieux sanctuaires et lieux vénérables de Terre-Sainte . . . 203
Pèlerinage à Lourdes. 210
Revenons à Paris 231
Litanies du Sacré-Cœur. 235
» de Notre-Dame de Lourdes 236
» de sainte Anne 237
» du saint Nom de Jésus 238
» de la sainte Vierge 240
Mois de Juin, consacré à l'amour de Jésus-Christ. 241
Mois de Saint Joseph. 267
Neuvaine à saint Joseph 283
Consécration à la sainte Vierge 283

Digitized by Google

Digitized by Google

R. 1592

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google